

LETTRES SUR L'ISLANDE ET POÉSIES

PAR X. MARMIER

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS
ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE
21, RUE HAUTEFEUILLE

1855

LETTRES

SUR L'ISLANDE

DU MÊME AUTEUR :

Les voyageurs nouveaux. 3 vol. in-12.	12 fr. »
Les âmes en peine. 1 vol in-12.	4 »
Lettres sur l'Amérique. 2 vol. in-12.	8 »
Lettres sur l'Adriatique et le Monténégro, 2 vol. in-12.	8 »
Du Rhin au Nil. 2 vol. in-12.	7 »
Lettres sur l'Algérie. 1 vol. in-12.	3 50
Voyage en Californie. 1 vol. in-12.	3 50
Voyage en Scandinavie. 2 vol. in-8.	12 »
Histoire de la Scandinavie. Danemark, Suède et Norvége. 1 vol. in-8.	10 »
Histoire de l'Islande. 1 vol. in-8.	10 »
Histoire de la littérature islandaise. 1 vol. in-8. .	10 »
Histoire de la littérature scandinave. 1 vol. in-8.	10 »
Lettres sur le Nord. 2 vol. in-12.	7 »
Lettres sur la Hollande. 1 vol. in-12.	3 50
Lettres sur la Russie. 2 vol. in-12.	7 »
Souvenirs de voyages. 2 vol. in-12.	7 »
Chants du Nord. 1 vol. in-12.	3 50
Théâtre de Schiller. 2 vol. in-12.	7 »
Poésies de Schiller. 1 vol. in-12.	3 50
Nouvelles allemandes. 1 vol. in-12.	3 50
La solitude. 1 vol. in-12.	3 50
Du Danube au Caucase. 1 vol. in-12.	3 50

LETTRES
SUR L'ISLANDE
ET POÉSIES

PAR X. MARMIER

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS
ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE
24, RUE HAUTEFEUILLE

1855

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE GAITTET ET Cie
rue Git-le-Cœur, 7

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Le 21 juillet de l'année 1833, un brick de guerre appareillait dans le port de Dunkerque pour se diriger vers les mers du Nord, et les habitants de la ville saluaient à son départ et accompagnaient de leurs vœux ce bâtiment qui allait protéger leur pêche parmi des peuplades étrangères et explorer des côtes lointaines. C'était le brick *la Lilloise*, commandé par M. Jules de Blosseville.

Tout jeune encore, M. de Blosseville s'était acquis un nom honorable dans la

marine. Élève de première classe, il avait fait, en 1822, avec M. le capitaine Duperrey, le beau voyage de *la Coquille*. Enseigne de vaisseau, il parcourut, en 1827, sur *la Chevrette*, les mers de l'Inde. En 1828, il fut nommé lieutenant de vaisseau, puis il passa trois années dans l'Archipel. Dès son premier voyage, il s'était distingué par son amour de la science, par son zèle pour le travail. M. Lesson, membre de l'Institut, qui était attaché comme naturaliste à l'expédition de *la Coquille*, a écrit sur lui quelques lignes que nous prenons plaisir à citer.

« En trois années de mer, dans les parages les moins connus du globe, Blosseville montra à quel degré d'intelligence du métier, de hardiesse de coup d'œil et de connaissances pratiques, son heureuse aptitude pouvait le faire parvenir. C'est dans un carré d'état-major, par le contact perpétuel des individulités, par le frotte-

ment des angles de chaque caractère que s'établit la plus juste appréciation de la valeur intrinsèque d'un homme ; et l'opinion des camarades et de ses chefs fut unanime. Pour M. de Blosseville, riche d'illusion et de courage, il restait indifférent à ces rivalités haineuses, à ces ombrageux dénigrements, qui, à bord, se font jour dans les chuchotteries de l'amour-propre et de la jalousie. Après les heures de service, il se renfermait dans une étroite cabine; et là, en présence des travaux des grands navigateurs et des cartes des plus célèbres hydrographes de l'Europe, il amassait un trésor de science; hardi et aventureux, il était toujours le premier à s'élancer avec les sauvages, à les accompagner seul, souvent sans armes, dans leurs pirogues et dans leurs villages. Que de fois il est resté plusieurs jours à leur merci, loin du bord et de toute protection! Sa confiance ou plutôt sa témérité n'a jamais

été trompée, tant son coup d'œil jugeait avec sagacité du degré de confiance qu'il devait accorder à ces hommes. Seul, avec une boussole de poche, un léger plomb de sonde maniable, un compas portatif, son sextant, dans des pirogues de sauvages, il levait le plan des côtes, sondait les havres et enrichissait l'expédition de travaux qu'une susceptibilité inquiète ne lui avait pas permis de faire avec les embarcations du vaisseau. Dans toutes les relâches, il s'abouchait avec les capitaines étrangers, lisait leurs journaux, tirait un savant parti de leur expérience; c'est à de telles sources qu'il a puisé les matériaux des deux mémoires qu'il a publiés sur la Nouvelle-Zélande, et en tête desquels, avec cette candide loyauté, apanage de son beau caractère, il a placé le nom du pilote Edwarson, qui les lui avait communiqués, comme pour les îles de l'Archipel de la mer Mauvaise, découvertes par le capitaine Dibbes, il les a publiés sous le

nom du marin anglais. A cet âge, qui ne connaît pas l'égoïsme, Jules de Blosseville se livrait avec la même ardeur à la récolte des objets d'histoire naturelle ; il les remettait aussitôt à ceux qui étaient chargés de les rassembler dans l'intérêt de la mission, tandis que plus d'un de ses collègues les conservait pour les vendre à son arrivée à Paris [1]. »

Dans le voyage de *la Chevrette*, cette ardeur pour le travail, cette aptitude pour la science, ne se démentirent pas. On vit alors M. de Blosseville faire tour à tour avec une rare précision des observations magnétiques, des observations de météorologie et de marée, des recherches géologiques. M. Arago présenta, en 1829, à l'Institut un rapport sur le résultat scientifique de ce voyage ; le nom du jeune lieutenant de frégate s'y trouve cité à chaque page.

1. *France littéraire*, novembre 1836.

De retour à terre, M. de Blosseville travaillait à mettre en ordre ses notes de voyage; il racontait ses émotions. Dans sa ville natale de Rouen, comme sur le banc de quart de sa frégate, il poursuivait sans cesse ses études de marin. Quand il avait achevé son journal de bord, il reprenait l'histoire des grandes découvertes et la vie des navigateurs célèbres. Nous avons lu de lui, dans la *Revue des Deux-Mondes* [1], deux articles qui nous ont vivement intéressé : l'un sur Georges Powell, capitaine du *Rambler*, qui fut tué par les insulaires de Varnoo; l'autre sur l'histoire des explorations de l'Amérique. Le premier est le récit naïf d'une aventure romanesque, dramatique, dont M. de Blosseville connaissait parfaitement le héros. Le second forme une œuvre sérieuse, étudiée, écrite avec talent et chaleur. On voit que celui qui a tracé ces tableaux de

1. Tome 1er, 1re série, p. 324 et 431.

voyage s'était passionné pour les pilotes aventureux dont il raconte l'histoire. S'il eût vécu au quinzième ou au seizième siècle, au temps où l'on comptait chaque année par une découverte, il eût été de ceux qui se jetaient dans un frêle bateau pour aller au-delà des mers chercher une rive inconnue, planter leur étendard dans un nouveau monde.

A cette époque, M. de Blosseville eût voulu tenter une longue exploration dans la Nouvelle-Zélande; une rencontre fortuite tourna ses pensées d'un autre côté et décida de son sort. En 1832, il trouva à Patras un officier de la marine anglaise, avec qui il avait fait connaissance à Paris dans le salon de M. Arago; c'était le capitaine Franklin[1].

1. Le même qui est reparti, avec son ardeur infatigable, pour les régions inexplorées, et qui n'est pas revenu.

Ses courageuses tentatives ont eu, dans notre marine, un douloureux retentissement. M. Blosseville a péri avec ses officiers, avec l'équipage de *la Lilloise*, en voulant suivre l'exemple de Franklin, et notre jeune, charmant lieutenant de vaisseau Bellot est mort dans les parages impitoyables où il allait chercher les vestiges de l'illustre capitaine anglais.

Pendant trois années de suite, M. Franklin avait navigué dans les mers polaires. En l'entendant raconter ses excursions périlleuses, ses belles découvertes, M. de Blosseville se passionna pour les mêmes dangers et ambitionna la même gloire.

Il revint en France, étudia avec ardeur l'histoire de la navigation septentrionale, l'histoire du Groënland, et demanda à s'en aller dans le Nord. Il avait d'abord obtenu l'autorisation de s'embarquer sur un baleinier français pour visiter la baie de Baffins. Mais on n'en équipa cette année-là aucun; il résolut alors de partir avec un navire anglais. Les entraves qu'il rencontra dans l'exécution de ce projet l'obligèrent à y renoncer; il crut devoir alors abdiquer toutes ses espérances, il se résigna à retourner au port. Déjà il avait pris congé de sa famille, déjà il avait dit adieu à ses amis, il allait se mettre en route pour Toulon, quand la chambre de commerce

de Dunkerque pria le ministre de la marine d'envoyer sur les côtes d'Islande un bâtiment de guerre pour protéger la pêche. Le même jour, l'amiral de Rigny accueillit le vœu de la députation de Dunkerque et signa l'ordre qui appelait M. de Blosseville à prendre le commandement du navire désigné pour cette nouvelle navigation.

M. de Blosseville partit, emmenant avec lui trois officiers jeunes aussi et instruits : MM. Lepelletier d'Aulnay, Rulhière, Lieutier; M. Garnier l'accompagnait en qualité de chirurgien, et M. Lancrenon en qualité d'agent comptable. Nous citons avec tristesse les noms de ces hommes dont le sort est maintenant un douloureux mystère.

Au mois d'août 1833, M. de Blosseville adressa au ministère de la marine un rapport sur ses premières excursions, avec un croquis de la côte orientale du Groënland qu'il avait visitée. Il était alors à

Vapnafiord [1]; il touchait à l'époque de l'année où, selon M. de Lœvenhorn, il est moins difficile d'attérir au Groënland. Il aurait voulu débarquer à terre, essayer de pénétrer jusqu'au lieu occupé par les anciennes colonies danoises; il était heureux, plein d'espoir. La dernière lettre que son frère a reçue de lui est datée du 6 août. Depuis ce temps, on n'a plus eu aucune nouvelle de *la Lilloise*, aucune nouvelle des personnes qui composaient l'équipage.

En 1834, le brick *la Bordelaise* reçut l'ordre d'aller à la recherche de nos malheureux compatriotes. Il partit au printemps, aborda en Islande, et revint au mois de septembre sans rapporter aucun renseignement.

L'année suivante, M. Tréhouart prit le commandement de la corvette *la Recherche*, et partit de Cherbourg au mois d'avril

1. Côte orientale d'Islande.

pour faire les mêmes perquisitions. Le 11 mai, il était en Islande. MM. Gaimard et Robert, qui l'accompagnaient, débarquèrent à Reykiavik, et parcoururent une grande partie du littoral, dans un but scientifique, et dans le but de chercher à recueillir dans la cabane du pêcheur, dans la chaumière du paysan, quelques notions sur *la Lilloise.*

Pendant ce témps, M. Tréhouart poursuivait ses investigations sur les côtes nord-ouest et nord de l'Islande. Le 1er juillet il s'avança du côté de la banquise qui s'étend du cap Langanœs au cap Farvel; il côtoya pendant plusieurs semaines cette ligne de glaces à quelques encâblures de distance; il voulait pénétrer au milieu de ces montagnes flottantes. Plus d'une fois il crut y découvrir un passage, mais, après avoir louvoyé avec peine au milieu d'un bassin tortueux, il se voyait tout à coup arrêté par un nouveau rempart, obligé de revenir en arrière,

ou de chercher une autre issue. Après toutes ses tentatives et tous ses efforts, il se trouva à quinze lieues de distance de la plage découverte, sur la côte orientale du Groënland, par le capitaine Graah. Mais cette découverte, le capitaine Graah l'avait faite dans des canots d'Esquimaux, et *la Recherche* ne pouvait suivre les mêmes défilés, passer par la même route. Le cap Farvel était bloqué par les glaces. L'été touchait à sa fin, M. Tréhouart qui, dans cette pénible exploration, avait fait preuve d'une fermeté rare, craignant d'exposer à des périls presque certains l'équipage qu'il commandait, se décida à revenir en France. Tout ce voyage s'était fait sans qu'on recueillît aucun indice sur *la Lilloise*.

En 1836, *la Recherche* appareilla de nouveau pour l'Islande, et M. Tréhouart qui, l'année précédente, avait si noblement rempli son devoir, devait commander encore cette expédition.

On résolut alors de donner au voyage de *la Recherche* un nouvel intérêt, en y adjoignant une mission scientifique. Les Danois, les Suédois, les Anglais, avaient tour à tour visité l'Islande pour étudier ses monuments littéraires, ses phénomènes naturels. Les Allemands, les Hollandais, avaient publié sur la topographie, l'histoire et la mythologie de l'Islande des livres d'un haut intérêt; et nous, nous ne connaissions encore cette contrée hyperboréenne que par les récits des voyageurs étrangers, par des traductions. Un seul Français, M. de Trémarec, avait tenté de les décrire, mais il y avait passé à la hâte, et son récit ne présente qu'un petit nombre de notices fort courtes et fort incomplètes. Un autre Français, M. de la Pereyre, pendant un séjour qu'il fit à Copenhague, recueillit auprès des savants danois des notions sur l'Islande; mais son livre n'est autre chose que le résultat de quelques conversations inachevées, de quel-

ques lectures superficielles et souvent fautives.

Au mois de septembre 1835, MM. Gaimard et Robert étaient revenus en France avec une riche moisson d'objets d'art et d'histoire naturelle, ils avaient ouvert le livre de l'Islande à la première page, ils voulaient voir les autres; ils avaient gravi la cime du Snæfels, ils voulaient connaître celle de l'Hécla; ils avaient étudié les mœurs, la physionomie, l'aspect de la nature sur le littoral de l'île; ils voulaient continuer leurs observations de l'autre côté. Leurs récits intéressants, curieux, sincères, ne tardèrent pas à faire des prosélytes. Au mois de mai 1836, cinq passagers nouveaux allaient suspendre leurs hamacs aux lambris de *la Recherche*. Ils faisent partie d'une commission organisée par l'ordre de M. le ministre de la marine, destinée à étudier l'Islande sous ses divers points de vue, et présidée par M, Gaimard, qui le premier avait conçu l'idée de

cette expédition, et qui, pendant tout le temps qu'elle a duré, a fait preuve d'un grand dévouement et d'un zèle infatigable. M. Robert devait poursuivre ses études géologiques; M. Lottin était chargé des observations d'aiguille aimantée; M. Anglès, des observations de météorologie; M. Meyer, à qui nous devons plusieurs beaux tableaux de marine, emportait sa palette, et M. Bévalet devait dessiner les objets d'histoire naturelle. L'Académie française voulut bien m'accorder un mandat littéraire : je le reçus avec reconnaissance. Il est vrai cependant que j'aurais pu trouver, à Paris, à la Bibliothèque du Roi, une grande partie des trésors poétiques que j'allais chercher si loin. Il est vrai aussi que toute la littérature islandaise a été transportée à Copenhague, que les savants danois l'ont fouillée jusque dans ses derniers replis, et que, quand l'étranger irait de village en village, de maison en maison, quêter les

manuscrits, il ne trouverait pas une malheureuse strophe, par une pauvre saga qui n'eût été déjà été recueillie par Magnussen, commentée par Rafn, analysée par Müller, Mais c'est une chose importante de voir le pays dont on étudie l'histoire, de vivre parmi les hommes dont on veut connaître la langue. Il y a entre la poésie d'un peuple et la terre qu'il habite, et la nature qui l'entoure, et le ciel sous lequel il vit, une alliance intime, alliance que peu de livres révêlent, et qu'il faut avoir observée sur les lieux mêmes pour la bien sentir. Aussi je partis avec joie, et à ceux qui me parlaient des sagas de la Bibliothèque du Roi, et des manuscrits amassés à Copenhague, je répétais ces vers de Goëthe :

Wer das Dichten will verstehen
Muss in's Land der dichtung gehen.
Wer die Dichter will verstehen
Mus in Dichter's Lænder gehen [1]

1. Celui qui veut comprendre la poésie doit aller dans la

Quelques jours après notre arrivée en Islande, *la Recherche* quitta Reykiavik. Elle visita les diverses parties de l'île où abordent les pêcheurs français, et se dirigea vers la côte orientale du Groënland. Je dois à l'amitié de M. Méquet, qui a fait avec distinction cette campagne, en qualité de lieutenant de frégate, quelques notes sur le voyage de *la Recherche* à Frederickshaab. Je crois pouvoir les placer dans cette introduction.

Le 29 juin, l'équipage s'aperçut du voisinage des glaces, à la couleur de la mer verte et foncée. Le ciel était pur, l'horizon étendu. A midi, la vigie signala une glace flottante. Une heure après on en comptait un grand nombre. La nuit vint; l'obscurité était profonde; le bâtiment mit en panne.

Le lendemain, au lever du soleil, on dé-

terre de la poésie. Celui qui veut comprendre les poètes doit visiter le pays des poëtes. (*Le Divan*).

••

couvrit du haut des mâts l'immense espace occupé par la banquise ; cette banquise n'est point, comme on se le figure généralement, une mer de glaces unie, compacte. C'est un amas de blocs gigantesques chassés par la tempête, emportés par le courant, qui flottent comme les vagues, s'agglomèrent, s'attachent l'un à l'autre, et quelquefois se disjoignent. A une certaine distance, on ne distingue pas, il est vrai, leurs aspérités, et toutes ces lignes échancrées, tortueuses, irrégulières, apparaissent comme une surface plate et continue. Mais à mesure qu'on en approche, ces glaces se dessinent sous les formes les plus étranges, les plus variées. Les unes projettent dans les airs leurs pics aigus, comme des flèches de cathédrales; d'autres sont arrondies comme une tour, crénelées comme un rempart. Celle-ci ouvre ses flancs aux flots impétueux qui la fatiguent, elle se creuse, se mine, s'élargit comme une voûte, et

ressemble à une arche de pont; celle-là se dresse fièrement au milieu des autres comme un palais de roi ; elle a ses murailles de granit, sa colonnade, sa terrasse italienne, et le soleil qui la colore la rend éblouissante comme un de ces temples d'or où demeurent les dieux scandinaves. Souvent aussi, au milieu de cet océan désert, sous ce rude ciel du nord, on trouve des formes de végétation empruntées à d'autres climats. On aperçoit des plantes qui semblent se balancer sur leur tige; des arbres qui penchent vers les vagues leur feuillage ; des animaux qui dorment sur leur lit de glace. Quelquefois les Européens ont vu dans cette nature fantastique l'image des lieux qu'ils venaient de quitter. Des maisons construites symétriquement, alignées comme dans une rue, leur apparaissaient de loin. Des bancs à dossier semblaient les appeler à prendre du repos : des tables se dressaient devant eux. Ni les bouteilles

au long col, ni les verres, ni la nappe effrangée, rien n'y manquait. Mais un instant après, l'image trompeuse disparaissait comme par enchantement, et une autre image venait la remplacer.

Ce qui ajoutait encore à l'effet produit par tant de points de vue bizarres, c'est l'admirable couleur de ces glaces, c'est le bleu transparent, le bleu limpide et velouté qui les revêt. A côté de ces tons de couleurs si purs, si lumineux, l'azur du ciel paraissait pâle et l'émeraude de la mer était terne.

Mais pour ceux qui devaient la franchir, cette banquise avait un aspect effrayant. De loin le regard du matelot contemplait ces remparts de glace, élevés l'un derrière l'autre comme des chaînes de montagnes. On n'entrevoyait pas un espace libre, pas un chemin ; seulement de temps à autre une gorge étroite comme un défilé. C'était là qu'il fallait s'engager, c'était là qu'il fallait faire manœuvrer le bâtiment.

Le capitaine, M. Tréhouart, donna l'exemple du courage et de la patience; il était le chef de cette périlleuse expédition; il en devint l'âme et la vie. Pendant tout le temps que *la Recherche* passa dans les glaces, on le vit nuit et jour au milieu de l'équipage, calculant les écueils, dirigeant les manœuvres, gouvernant son navire avec la sagacité d'un vieil officier et l'intrépide énergie d'un vrai soldat. Si *la Recherche* n'a pas péri dans la banquise, c'est à lui qu'on le doit, c'est au zèle qu'il avait su communiquer a tous ceux qui l'entouraient.

Pendant huit jours, *la Recherche* louvoya au milieu des passages sans issue, des gorges perfides de la banquise, à chaque instant arrêtée par une nouvelle montagne, surprise par un nouveau danger. Un matin, une glace flottante vint la heurter, et lui enleva quatre pieds de son étrave. Il n'en fallait guère plus pour la faire sombrer;

elle arriva cependant à vingt lieues de terre, mais les glaces l'empêchaient d'aborder, Depuis plusieurs jours, un brouillard continuel n'avait pas permis de prendre la hauteur du soleil. Des courants, dont on ne peut calculer la force, entraînaient le bâtiment, et les officiers ignoraient leur véritable position.

Un coup de vent du nord leur fraya un passage. Les glaces furent emportées avec vitesse. Le 5, au matin, *la Recherche* manœuvrait plus à l'aise ; les blocs flottants avaient disparu. Il ne restait autour du bâtiment que des masses gigantesques, les unes semblables à des montagnes, d'autres à des édifices en ruines. Le soir un cri de joie retentit au haut des huniers. Un matelot venait d'apercevoir la terre de Groënland. Le calme arrêta le navire pendant la nuit, mais le lendemain la brise fraîchit, et après quelques heures de navigation, on découvrit très-bien la

côte élevée, spacieuse et couverte de neige.

Cependant personne ne connaissait le point où il fallait aborder ; on tira quelques coups de canon dans l'espoir d'attirer des Groënlandais, puis on attendit. Tout à coup l'œil exercé des marins distingue à l'horizon un point noir ; ce point grossit, s'avance, et l'on aperçoit un Esquimau dans sa pirogue.

Il s'approche avec une sorte d'hésitation, mais aux signes d'amitié qu'on lui adresse il se rassure et vient se placer au pied du bâtiment. Les officiers lui crient : *Frederiks-haab !* et il répond *Pa-mi-ut.* Impossible de se comprendre. Le capitaine lui remet une lettre du gouverneur d'Islande pour le chef de l'établissement danois de Frederikshaab, lui montre le rivage et lui fait signe de la porter. L'Esquimau baisse la tête, agite sa rame et le voilà parti.

En quittant le bâtiment il veut montrer

son adresse : il se fait chavirer dans sa pirogue, il se relève d'un coup de rame; il lance un harpon à une longue distance, puis il fuit avec la rapidité de l'oiseau.

Douze heures se passent, douze heures d'anxiété. Le capitaine se demandait si l'Esquimau l'avait compris, et après cette journée d'attente, ne le voyant pas revenir, il allait aviser au moyen de reconnaître la terre, quand on vit arriver un grand nombre de kaiaks. Un Groënlandais apportait une lettre du chef de l'établissement danois; il devait servir de pilote à nos compatriotes, et *la Recherche* entra dans le bassin de Frederikshaab, tantôt à la voile, tantôt remorquée par son embarcation ou par des pirogues groënlandaises qui l'escortaient avec une étonnante légèreté. A dix heures du soir, elle était dans le port, amarrée à de fortes encâblures. Les officiers oubliaient leurs inquiétudes et les matelots chan-

taient sous le ciel groënlandais leur chanson de Bretagne ou de Normandie.

Frederikshaab est un établissement de la Société de commerce de Danemark. On y arrive par un canal de deux lieues de longueur, très étroit, formé d'une haie continue de petites îles. Le sol est constamment couvert de neige; la température dans les jours d'été à 0°. Sur la côte, on aperçoit un petit fort en terre, portant le pavillon danois; l'habitation du chef de l'établissement, construite avec une certaine élégance, meublée avec goût, confortable, une chapelle en terre, et cinq ou six huttes d'Esquimaux, voilà tout. Un navire danois vient à peu près toutes les années apporter à cet établissement les denrées européennes et prendre en échange l'huile, les phoques, le poisson, les peaux de lièvres blancs et de renards. Un prêtre qui demeure à vingt lieues de là vient aussi une fois par an faire un sermon à cette pauvre peuplade, bap-

tiser les enfants, sanctionner les mariages. Le reste du temps, les habitants de Frederikshaab vivent dans une ignorance complète du monde extérieur, dans une solitude absolue.

Le chef de l'établissement, M. Mœller et sa jeune femme, qu'il avait été chercher en Danemark deux années auparavant, accueillirent nos compatriotes avec la plus touchante cordialité. Un employé subalterne de la société, M. Kauffeld, ne fut ni moins obligeant, ni moins empressé.

La Recherche séjourna là quinze jours. Les officiers explorèrent les environs tantôt pour faire des recherches d'histoire naturelle, tantôt pour observer les mœurs, la physionomie, le caractère des habitants. Sur les montagnes ils trouvaient la gelinotte, le lièvre blanc, le renard bleu; ils pénétraient dans la hutte du Groënlandais, ils s'asseyaient à son foyer.

Les hommes sont d'une taille au-dessous de la moyenne; ils ont les yeux noirs,

petits, perçants, les pommettes saillantes, le teint cuivré. M. Méquet leur trouva beaucoup de ressemblance avec les Indiens de l'Amérique méridionale, les Galibis, qu'il avait vus quelques mois auparavant.

Les femmes ont des cheveux noirs relevés à la chinoise; leur figure est douce; souvent jolie.

Les hommes et les femmes portent le même costume, une camisole en double peau de phoque ou de renne, le poil en dedans le poil en dehors, des culottes en peau de phoque, et de grandes bottes fourrées en peau de lièvre ou de renard; tous ces vêtements sont cousus avec des boyaux de poisson, taillés avec art, ornés de petites bandes de peaux, de différentes couleurs, quelquefois de grains de verre. Celui des femmes, surtout, est fait avec une sorte de coquetterie; elles ont de plus que les hommes un capuchon qui leur pend derrière le dos, et dans lequel, en

voyage, elles placent leur enfant, afin d'avoir les mains libres et de ramer.

La hutte des Esquimaux n'est autre chose qu'un mur en pierre, élevé à deux ou trois pieds de terre, et recouvert en peaux de phoque; elle est fermée par un rideau de lanières de peaux transparentes qui y laisse pénétrer un peu de clarté. Au milieu de cette hutte on aperçoit une lampe de forme ovale, en pierre du pays; elle sert tout à la fois à les éclairer, à chauffer leur demeure, et à cuire leurs aliments. L'hiver, ils se creusent des habitations plus solides dans les blocs de glace qu'ils taillent comme le roc.

Les habitants de cette malheureuse contrée n'ont d'autre ressource que la pêche, et le phoque compose toute leur richesse; le phoque les nourrit, les habille, les chauffe, les éclaire et leur donne de quoi acheter, auprès de l'agent de la compagnie danoise, les diverses denrées dont ils ont

besoin. Si les phoques venaient à quitter les côtes du Groënland, il est certain que toute cette population serait condamnée à mourir. La Providence leur envoie aussi par les courants de la Sibérie les troncs d'arbres avec lesquels ils fabriquent leurs harpons et une partie de leurs ustensiles. La Providence n'oublie jamais ceux qu'elle semble le plus complétement abandonner; elle a placé sur ce sol humide du Groënland les plantes antiscorbutiques; elle a donné à l'Islande le lichen, préservatif de la phthisie.

Les Esquimaux vont à la pêche dans leur kaiak. C'est un canot en peau de phoque, très-étroit, aminci aux deux bouts, léger comme une écorce de liége, glissant sur l'eau comme un patin sur la glace. L'homme se place au milieu de cette frêle embarcation; il y entre jusqu'à la ceinture; il y est lié, et il la fait manœuvrer avec lui comme une partie de lui-même. Ce n'est

plus un batelier ordinaire, ce n'est plus le pêcheur dans sa barque, c'est l'homme avec des nageoires, l'homme devenu poisson. Il tient d'une main une rame plate à deux pelles avec laquelle il exécute les mouvements les plus rapides, les manœuvres les plus étranges; il a à côté de lui ses flèches, son harpon. Ainsi armé, il s'élance snr les vagues impétueuses, court à la poursuite des phoques, et ne craint pas même d'attaquer la baleine. Quelquefois aussi il a recours à la ruse, il endort l'oiseau de mer par ses sifflements, et quand il le voit arrêté, battant de l'aile. la tête immobile, le regard fixe, il lui lance une de ses flèches, et rarement il manque son coup.

Les Esquimaux ont encore une autre embarcation qu'ils appellent umiak; c'est leur grand bateau de voyage, leur yacht, leur navire; ils s'en servent pour aller d'une peuplade à l'autre, pour porter leurs den-

rées à la colonie. Les femmes s'y embarquent avec leurs enfants; elles emportent avec elles les ustensiles de ménage, les piquets pour construire la tente. Dès que l'umiak aborde sur la côte, le Groënlandais prend ses piquets, déroule ses peaux de phoque, et voilà sa demeure faite; toute la famille couche là. Une petite planche de quelques pouces de hauteur sépare seulement les jeunes filles des femmes mariées.

La nouvelle de l'arrivée de *la Recherche* se répandit rapidement dans les habitations voisines de Frederikshaab et l'on vit accourir dans leurs umiaks une quantité d'Esquimaux empressés de voir le grand vaisseau dont on leur avait parlé et d'échanger leurs richesses groënlandaises contre des denrées européennes; ils donnaient avec joie, pour un pantalon de matelot, pour une veste bleue, leurs camisoles et leur culottes de peaux de phoque. Les

hommes n'avaient besoin que d'un signe pour se dépouiller à l'instant; mais les femmes hésitaient; un instinct de pudeur luttait en elles avec le désir de suivre l'exemple de leurs maris : cependant elles finissaient presque toujours par céder; elles se retiraient à l'écart, ôtaient leurs vêtements et les apportaient avec un timide sourire au matelot.

Dans le cours de ces relations journalières, nos compatriotes furent plus d'une fois frappés de l'honnêteté, de l'intelligence, de la discrétion des Esquimaux, et il n'est pas un mousse de *la Recherche* qui ne se plaise encore à faire leur éloge.

Malheureusement le but pour lequel ce bâtiment avait été à Frederikshaab ne fut pas rempli. M. Mœller ne put donner à M. Tréhouart aucun renseignement sur *la Lilloise*[1].

1. M. Méquet a publié en un volume le journal dont il avait bien voulu me communiquer des extraits. 1 vol. in-8°. Paris, Arth. Bertrand, 1852.

Le 20 août, notre bâtiment était de retour à Reykiavik, et le 27 septembre, après une longue et pénible navigation, nous revîmes les côtes de France.

J'ai cru devoir raconter avec tous ces détails le voyage de *la Recherche*. Qu'il me soit permis maintenant de dire quelques mots du livre que je publie.

Ces lettres sur l'Islande ont été écrites en partie pendant mon séjour à Reykiavik, en partie depuis mon retour à Paris, d'après des notes prises sur les lieux mêmes. Tout ce qui a rapport aux mœurs, à la description du pays, est vrai. J'ai dépeint ce que j'ai vu, sans y rien ajouter et sans y rien changer. Quant à la partie littéraire de cet ouvrage, je ne m'en exagère pas à moi-même l'importance. Je sais qu'elle aurait pu être longuement développée; les Danois ont écrit sur ce sujet des volumes entiers et n'ont pas épuisé la matière. Nous n'avons point encore de traduc-

tion complète de l'Edda, point de traduction des sagas, point de grandes études sur la poésie des scaldes, sur les historiens du Nord, sur la langue islandaise, cette belle et forte langue qui a régné dans les trois royaumes scandinaves. Je sais que tous ces travaux sont à faire; je crois même qu'ils intéresseraient, sinon la majorité du public, au moins un grand nombre d'hommes éclairés. Mais, d'un côté, j'avoue que je ne me sentais pas encore de force à les entreprendre; de l'autre, il m'a paru prudent de ne pas offrir d'abord au public un ouvrage très-étendu; il n'y a pas longtemps que nous avons commencé à tourner nos regards vers le Nord. Avant de vouloir en expliquer catégoriquement la science et l'histoire, il est peut-être nécessaire d'indiquer par aperçu les points principaux sur lesquels l'attention doit se porter.

Ce livre n'est donc qu'un récit de voyage

sans prétention, un tableau rapide de quelques faits notables, dignes d'une longue étude, et, si je ne me trompe, peu connus en France; c'est l'abrégé d'un livre important qui se fera par le concours de quelques hommes plus savants et plus expérimentés que moi, et qui sera complété par des travaux d'art et d'histoire naturelle.

En terminant, je remercie l'Académie française, qui a bien voulu me prêter, dans cette excursion scandinave, l'appui de son puissant patronage. Je remercie ceux qui m'ont aidé de leurs conseils, soutenu de leur amitié dans des études que j'ai entreprises avec joie, que je poursuivrai désormais avec courage.

Paris, 1836.



DOCUMENTS HISTORIQUES

DOCUMENTS HISTORIQUES.

ISLANDAIS.

Arœ. Landnamabok. Skalholt, in-4, 1688.
— Schedœ. Skalholt, in-4, 1688.
Biœrn. Annalar (publiées avec la traduction latine). Hrappsey, in-4, 1774.
Espolin. Islands Arbœkur. Copenhague, in-4, 1821.
Krakas Maal (avec la traduction latine et dan.). Copenh., in-8, 1826.
Kongs-Skug-Sio (avec la traduction latine et dan.). Sorœ, in4, 1768.
Nockrer Marg-Frooder Sœgu Islendinga. 1 vol. in-4. Hoolum, 1756.
Rymbegla (avec la traduction latine). Copenh., in-4, 1780.
Sœmund. Edda, publiée avec la vie de Sœmund, par Arne Magnussen, et la traduction latine du texte islandais; 1re partie, Copenh., in-4,

1787; 2e partie, 1818, traduite en partie en danois, par Sandvig; en allemand par Van der Hagen, Grimm, Herder, Grœter; en anglais par Herbert et Prowett.

Snorri Sturleson. Heimskringla, publié avec une trad. latine et suédoise, par Peringskiœld, Stockholm, in-fol., 1697; avec une traduction latine et danoise, par Schœning, Copenh., in-fol., 1777.

— Edda, publiée avec une trad. latine et danoise, par Resenius. Copenh., in-4, 1665, avec une trad. latine et suédoise, par Gœransen, Upsal, in-4, 1746; trad. en danois par Rask et Nyerup, en allemand par Schimmelmann et par Rühs; en anglais par Percy; en français par Mallet.

Stephensen (Magnus). Eptirmœli atiandu Aldar fra Eykonnuni Islandi Leiragaard. in-12, 1806.

— Trad. en allemand, Island. im-18te. Jahrhundert.

— Et en danois, Copenh., in-8, 1808.

Egils Saga, publiée avec la trad. latine. Copen. in-4, 1809.

Eyrbyggia Saga (avec la trad. latine). Copenh., in-4, 1787.

Fornaldar Sœgur, publié par Rafn. 3 vol. in-8. Copenh., 1830.

Fornmanna Sœgur. 11 vol. in-8. Copenh., 1825.

Hervarar Saga (avec la trad. lat.) Copenh., in-4, 1778.

Hungurvaka Saga (avec la trad. lat.) Copenh., in-8, 1778.

Islandske Sœgur. Copenh., in-8, 1830.

Kristni Saga (avec la trad. latine). Copenh., in-8, 1773.

Sagan af Gunnlaugi Ormstungu (avec la trad. lat.). Copenh., in-4, 1775.

Sagan af Niali (avec la trad. latine). Copenh., in-4, 1772, 1809.

Sturlunga Saga. Copenh., in-4, 1822 [1].

LATINS.

Blefkenii Islandia. Lugd., in-4, 1607.

Bryniolsen. Periculum runologicum. Copenh., in-8, 1823.

1. Je n'indique que les principales sagas, celles qui sont le plus essentielles à consulter, et celles qui ont d'abord été publiées par la Société royale de Copenhague. On trouve une liste complète des sagas en tête de l'ouvrage de Troïl sur l'Islande, dans un des livres de Torfesen. *Series Dy-*

Einarsen. Sciagraphia Historiæ litter. Islandicæ. Copenh., in-8, 1777.

Finsen (*Finnus Johannæus*), Historia ecclesiastica Islandiæ. Copenh., in-4, 1772-1778.

Johnsen (Arngrim). Brevis commentarius de Islandia. Hoolum, in-8. 1592.

Crymogæa seu rerum Islandicarum libri tres. Hambourg, in-4, 1609.

Specimen Island. historicum. Amsterdam, in-4, 1643.

Kœhler. Prolusio de scaldis. Altdorf, in-4 1735.

Sibbern. Idea Histor. litterar. Islandorum, dans les Monum. anecdota de Dreier, t. 1, p. 175,

Snorresen (John). Tractatus historico-physicus de agricultura Islandorum. Copenh., 1757.

Stephanius (Stephan). De regno Daniæ, Norvegiæ, insulisque adjacentibus. Elzévir, in-12, 1629.

Thorlacius. Antiquitatum borealium observationes miscellaneæ. Copenh., 1788-89.

Thorlacius (Thorlak). Dissert. de ultimo Heclæ incendio. Cupenh., in-4, 1694.

Thorlaksen (Thord). Dissertatio chorographi-

nastorum et regum Daniæ. Copenh., in-4, 1702, et dans la *Sciagraphia* d'Einarsen.

co-historica de Islandia. Wittemberg, in-4, 1666.

Vettersten. De poesia scaldorum. Upsal, in-8, 1717.

Ziegler (Jacob). Schondia, seu descriptio Groenlandiæ, Islandiæ. Francfort, 1575.

DANOIS.

Claussœn (Peder). Norges og omliggende Œers Beskrivelse. Copenh., in-4, 1632.

Finsen (Hans). Efterretninger om Tildragelserne ved Bierget Hekla i aaret 1766. Copen., in-8. 1767.

Breve om Agerdyrkningens Mulighed i Island. Copenh., in-8, 1772.

Grundtvig. Nordens Mythologie. Copenh., in-12, 1808.

Horrebow Tilforladelige Efterretninger om Island. Copenh., in-8, 1752.

Jacobsen. Efterretning om de i Island, ildspru dende Bierge. Copenh., 1757.

Magnussen (Finn) Indledning til Forelœsninger over den œldre Edda.

Den œldre Edda oversat. 4 vol. in-12. Copenh., 1821-1822.

Mœinichen. Nordiske Folks, Overtroe, Guder. Copenh., in-12, 1800.

Muller (P. E.) Saga bibliothek med Anmærk-ninger. Copenh., in-8, 1817.

Olafsen et Biarne Paulsen. Reise igiennem Island. Sorœ, in-4, 1772.

Olafsen (J.). Om Nordens gamle Digtekonst. Copenh., 1798.

Allg. Wœrterbuch der scandinavischen Mythologie. Copenh., 1816.

Dansk-norsk-litteratur. — Lexicon. Copenh., in-4, 1818.

Petersen. Det danske, norske, og svenske sprogs Historie, 2 vol. in-8. Copenh., 1829.

Rask. Veiledening til. det Islandske sprog. Copenh., in-12, 1811.

Undersœgelse om det gamle nordiske eller Islandske sprogs Oprindelse. Copenh., in-8, 1818.

Stephensen (Olaf). Kort Underretning om den Islandske Fœrelse fra 874 til 1788. Copenh. 1798.

Suhm (P. F.). Om de nordiske Folks ældste Oprindelse. Copenh., 1770.

Thorstensen (Bengt). Efterretning om den Jordbrand som Aar 1724 og fœlgende

Aar grasseret i Bierget Krofla. Copenh., in-8, 1726.

Thorsteinson. Om Kongelige og andre offentlige Afgifter i Island. in-8. Copenh., 1819.

SUÉDOIS.

Biœrner. Indledning til de Yfverborna Gœters gamla Hafder Kænnedom. Stockholm, in-fol., 1738.

Troïl. Bref rœrande en Resa til Island, in-8. Upsal, 1777.

ALLEMANDS.

Anderson. Nachrichten von Island, in-8. Hambourg, 1746.

Gliemann. Geographisches Beschreibung von Island. Altona, in-8, 1824.

Mone. Geschichte der Heidenthums im nœrdlichen Europa.

Muller. Ueber die Aechtheit der Asalehre. Copenh., in-8, 1811.

Schlœzer. Islœndische Litteratur und Geschichte. In-8, 1774.

Stuhr. Vom dem Glauben; dem Wissen, und

der Dichtung der alten Scandinavien. Copenh., in-8, 1815.

HOLLANDAIS.

Blefkenii. Historie van Lap en Finland. Hier is bygevoegt de beschryvning van Is en Grœnland. Leauwarden, in-8, 1716.

ANGLAIS.

Barrow (John). A visit to Iceland in the summer of 1834, in-8, Londres 1835.

Henderson. Travel in Iceland. Edimbourg, 1819.

Hooker. Journal of a tour in Iceland. Londres, in-8, 1813.

Mackenzie. Travels in the Island of Iceland. Édimbourg, 1811.

Nordufari, or rambles in Iceland by Miles, 2 vol in-12. Londres, 1854.

Wheaton. History of the Northmen. Philadelphie, in-8, 1831.

ITALIEN.

Graberg. Saggio istorico su gli scaldi; in-8. Pise, 1811.

FRANÇAIS.

Ampère (J.-J.). Littérature et Voyages. Paris, in-8, 1832.

Depping (G.-B.) Introduction à l'histoire de Normandie. Rouen, in-8, 1836.

Eyriès. Abrégé des Voyages modernes. (T. VII.) Paris, 1822 à 1824.

Histoire naturelle de l'Islande, du Groënland. du détroit de Davis. Traduit de l'allemand de M. Anderson. Hambourg, in-8, 1750.

Lindblom. Lettres sur l'Islande, trad. du suédois. Paris, in-8, 1755.

Mallet. Introduction à l'histoire de Danemark. Copenhague, in-8, 1755.

La Pereyre. Relation de l'Islande, 1 vol. in-8, Paris, 1663.

Kerguélan.— Trémarec. Relation d'un voyage dans la mer du Nord. Paris, in-8, 1771.

Voyage en Islande, traduit du danois d'Olafssen et Paulsen. Paris, 5 vol. in-8, 1802.



A

M. VILLEMAIN

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LETTRES

SUR L'ISLANDE.

I.

REYKIAVIK.

Une traversée de neuf jours nous a conduits à Reykiavik. Le 21 mai nous regardions fuir derrière nous les côtes de France ; le 30 au matin le pilote du pays, couvert d'un manteau de peau de phoque, nous guidait vers la capitale de l'Islande, une capitale de 1000 habitants, une ligne de maisons danoises au bord de la mer, et les cabanes islandaises sur les côtés. A voir de loin ces maisons en bois, abritées entre deux collines, posées l'une à la suite de l'autre le

long de la rade, on dirait autant de bateaux pêcheurs ancrés sur la grève et attendant le retour de la marée pour se remettre à flot. Cependant, l'impression de tristesse qu'on éprouve en abordant à Reykiavik est tempérée par l'aspect de ces habitations danoises. Grâce à ces petits édifices, on passe encore par certains degrés de civilisation avant d'en venir à l'aspect réel du pays. Les ornements de luxe, dont les marchands danois aiment à s'entourer, cachent comme un rideau la nudité des demeures islandaises, et les maisons bâties en bois nous préparent graduellement à voir la cabane sauvage qui s'élève à quelques pieds de terre, avec ses murailles de tourbe et son toit de gazon. Mais ce dont nulle civilisation étrangère ne peut faire grâce au voyageur qui arrive ici pour la première fois, c'est l'odeur nauséabonde qui le saisit au moment où il pose le pied sur le sol de l'Islande. Cette odeur le poursuit partout et s'attache à tous les objets dont il se sert; c'est le résultat de cette quantité de poisson que les Islandais font sécher en plein air, le résultat de la malpropreté au milieu de laquelle vivent ces malheureux ; et des matières souvent corrompues dont ils se nourrissent.

L'histoire de Reykiavik ne remonte pas très-haut. Il y a soixante ans, ce n'était guère qu'un village de pêcheurs. Mais sa situation est bonne; sa rade, protégée par plusieurs petites îles, passe pour l'une des rades les plus commodes et les plus sûres qui existent, et non loin de là se trouvent des bancs de pêche justement renommés. Peu à peu les négociants danois y établirent leurs factoreries, et la ville acquit chaque année plus d'importance. Aujourd'hui c'est la résidence du gouverneur, de l'évêque, du médecin général du pays, du président du tribunal. On y trouve une bonne école et une bibliothèque de huit mille volumes. A une lieue de là se trouvait à l'époque de notre voyage l'école universitaire de Bessestad ; à peu près à la même distance, l'ancienne imprimerie de Hoolum, transportée à Vidœ. Je ne fais qu'indiquer ceci en passant, j'y reviendrai plus tard spécialement.

Malgré cette concentration d'établissements publics, Reykiavik n'est qu'une pauvre bourgade. On la croirait bien à l'abri de toute révolution , de toute idée ambitieuse; et cependant elle a eu aussi ses jours d'orage politique, son protecteur et sa constitution. Quand les futurs historiens de l'Islande retraceront les annales

de cette contrée, ils diront comment la terre d'Ingolfr, la terre républicaine des émigrés norvégiens, a eu l'idée un beau jour de redevenir ce qu'elle était, de renverser le joug de toute souveraineté étrangère et d'arborer sur les côtes sa bannière nationale. Voici le fait : au mois de juin 1809, un négociant anglais, M. Phelps, équipa deux bâtiments chargés de denrées pour l'Islande, et se mit à la tête de sa cargaison avec un Danois nommé Jorgensen, qui devait lui servir d'interprète. Le commerce de l'Islande était alors exclusivement réservé au Danemark. Mais le Danemark était en guerre avec l'Angleterre, et M. Phelps espérait peut-être profiter de cette époque d'agitation pour échanger en toute liberté ses tonnes de sucre et ses balles de café contre le suif et le poisson des Islandais. Ses deux navires entrèrent à pleines voiles dans la rade de Reykiavik. Il jeta l'ancre, s'annonça comme négociant anglais et attendit. Mais plusieurs jours se passèrent, et pas un Islandais ne parut. M. Phelps, qui se tenait sur son gaillard d'avant, la lunette à la main, comptant bien voir arriver l'une après l'autre toutes les embarcations du pays, fut singulièrement désappointé

quand il s'aperçut que pas un canotier ne se dirigeait de son côté, que pas un paysan ne venait lui demander une once de tabac. Alors il apprit que le comte Tramp, gouverneur d'Islande, avait rendu un arrêté par lequel il défendait formellement à tous les habitants du pays d'entrer en relation avec les Anglais. A cette nouvelle, M. Phelps fut saisi d'une violente colère. Il y allait de l'honneur de sa nation et de la vente de ses marchandises; et quand il vit le pavillon britannique ainsi méprisé, et ses denrées proscrites, il prit une résolution héroïque. Il arma douze matelots et ordonna au capitaine de son bâtiment d'aller, sans autre forme de procès, s'emparer du comte Tramp. C'était un dimanche. Les habitants de Reykiavik étaient réunis sur la place et autour de l'église. Le capitaine anglais, brave comme César, s'avance au milieu de la foule, entre chez le gouverneur, lui montre ses douze hommes, leurs baïonnettes, et le déclare prisonnier de guerre. Tout cela se passa sans rumeur et sans effusion de sang. Les Islandais restèrent dans la rue, bouche béante, et, le soir même, leur gouverneur couchait à bord du bâtiment anglais. Le lendemain on vit paraître une magnifique proclama-

tion. L'autorité du gouvernement danois était abolie; l'Islande redevenait libre et indépendante. M. Jorgensen, interprète de M. Phelps, prenait le titre d'Excellence et se déclarait protecteur de l'île, général en chef des armées de terre et de mer. L'ancien sceau national fut remplacé par les initiales du nouveau gouverneur, et l'oriflamme bleue portant trois morues flotta sur le clocher. Après avoir ainsi annoncé la révolution survenue dans le pays, Son Excellence M. Jorgensen descendit à terre, et, pour montrer qu'il n'était pas si novice dans l'art de gouverner les hommes, il commença par confisquer la caisse de l'État à son profit; puis il chercha à rallier à lui les personnages les plus influents de Reykiavik. Aux uns il promit des places de magistrat, aux autres des pensions. Il se proposait aussi d'accorder de nouvelles immunités au clergé, et les prêtres, touchés de ses sentiments religieux, signèrent une adhésion à toutes les mesures prises par lui. Pour compléter sa royauté, il lui manquait encore une garde; en faisant, *par ordre de l'autorité*, une perquisition dans toutes les maisons de Reykiavik, on finit par réunir cinq fusils. trois épées, six capotes en drap et deux cas-

ques. M. Phelps fournit le reste de l'équipement, et huit hommes, armés de pied en cap, paradèrent chaque jour sous les fenêtres du protecteur. Lui-même était leur général et leur fourrier. Chaque matin il haranguait pompeusement leur patriotisme, et chaque soir il livrait à leur apétit une double ration de bière et de poisson sec. Non content d'une telle milice, M. Jorgensen voulut avoir un fort. Par ses ordres on éleva sur la côte une muraille épaisse. On déterra cinq vieux canons que les Danois avaient oublié jadis dans le pays, on les plaça sur le rempart, et dans un conseil de guerre auquel assistait le maçon de Reykiavik, comme directeur des fortifications, et le charpentier, comme ingénieur, la ville fut déclarée imprenable par mer et par terre. Après cela, M. Jorgensen parcourut le pays pour prévenir l'émeute et se concilier l'affection de ses nouveaux sujets. Il voyageait à cheval, suivi de cinq hommes. Trois d'entre eux criaient sur toute la route : *Vive le protecteur !* et deux autres aiguillonnaient, de la pointe de leurs piques, l'enthousiasme un peu lent des Islandais. Grâce à ces sages précautions, il traversa une grande partie de l'île au milieu des explosions de joie

de toute la population, et si à son retour il ne trouva point d'arc de triomphe à l'entrée de sa capitale, c'est que sa modestie s'y refusa.

Le règne du protecteur durait déjà depuis deux mois. Un événement fatal vint l'arrêter au moment où il tendait chaque jour de plus en plus à s'affermir. Au mois d'août, un bâtiment de guerre anglais, commandé par le capitaine Jones, arriva dans un petit port voisin de Reykiavik, à Havnefiord, Les marchands danois, dont le protecteur avait mis les magasins sous le séquestre, portèrent leurs réclamations à M. Jones. Le comte Tramp, qui était toujours retenu prisonnier à bord du navire de M. Phelps, lui adressa aussi ses plaintes. Le capitaine, qui, au milieu de tous ces conflits, représentait l'autorité légale, commença une enquête sérieuse sur tout ce qui s'était passé, et, après avoir entendu les griefs des uns et des autres, il enleva à M. Jorgensen sa garde et son sceptre, et ordonna à M. Phelps de conduire l'ex-protecteur d'Islande et le comte Tramp en Angleterre. Les anciens magistrats de Reykiavik rentrèrent dans leurs fonctions. Les anciennes lois furent mises en vigueur, et, quelques jours après cette comédie mercantile, la ville avait repris son at-

titude habituelle, et le bourgmestre, assis sur son siége de chêne, gouvernait, comme par le passé, au nom du roi de Danemark.

Notre première visite, en arrivant ici, était due au gouverneur, M. de Krieger, et nous ne saurions trop nous louer de l'accueil qu'il nous fit. Il a voyagé en France et en Italie, il parle français facilement, et il s'est fait notre guide et notre interprète avec une grâce charmante.

Le lendemain nous allâmes voir avec lui l'évêque, qui habite une jolie maison au bord de la mer. Autrefois il y avait deux évêchés en Islande, l'un à Hoolum, l'autre à Skalholt. Tous deux ont été réunis à Reykiavik en 1797. M. Steingrimr Jonsson, qui occupe aujourd'hui le siége épiscopal, est un homme âgé, fort instruit, autrefois professeur de théologie à l'université de Bessestad, et qui a conservé dans ses nouvelles fonctions les goûts studieux qui l'animaient dans sa carrière de professeur. J'ai trouvé chez lui une belle bibliothèque d'ouvrages étrangers, une riche collection de sagas islandaises, d'éditions rares et de pièces manuscrites ayant rapport à l'histoire du pays.

M. Steingrimr nous reçut avec toute la cordialité des hommes du Nord. Tandis qu'il nous

faisait les honneurs de son salon, tandis qu'il nous montrait avec empressement ses livres et ses manuscrits, parlant tour à tour latin avec l'un de nous, danois avec un autre, anglais avec un troisième, sa femme préparait elle-même le café, le vin de Porto, et la bière choisie qu'une maîtresse de maison islandaise tient toujours en réserve pour les étrangers. Cette visite avait d'ailleurs un intérêt particulier pour l'évêque et pour nous. M. Gaimard lui avait envoyé la veille divers présents au nom du roi et du ministre de la marine, et nous assistions à l'installation de ces objets dans le salon épiscopal. Je ne saurais vous dire avec quelle joie naïve le digne vieillard contemplait la selle en velours qui lui était destinée, et les tasses en porcelaine de Sèvres rangées sur son armoire. Ce fut bien autre chose quand un de nos compagnons de voyage tira le cordon d'une pendule que nous avions aussi apportée, et que l'instrument caché dans la boîte commença à jouer l'ouverture de *Zampa*, et l'une de nos walses les plus populaires. Alors il courut avec un bonheur d'enfant appeler sa femme; avec sa femme vint la fille d'un de ses amis, et les servantes, qui n'osaient entrer, s'avancèrent jusqu'auprès de

la porte ; derrière elles, le garçon de ferme se dressait sur la pointe des pieds pour apercevoir le magique instrument. Tout cela formait un tableau d'intérieur plein de grace, dont Wilkie eût voulu peindre les détails, et Greuze les bonnes et candides physionomies. Nous passâmes ainsi deux heures à visiter les trésors littéraires de l'évêque, à parler avec lui de l'Islande qu'il connaît bien, de son histoire qu'il connaît encore mieux, et nous sortîmes enchantés de son hospitalité.

Cette hospitalité, nous l'avons, du reste, retrouvée partout, avec moins de luxe extérieur, mais avec la même générosité. Partout où nous nous sommes présentés, dans la maison de l'ouvrier comme dans celle du riche bourgeois, nous avons vu l'Islandais empressé de nous tendre la main, de nous faire entrer dans sa demeure, et sa femme courant en toute hâte chercher ce qu'elle avait de meilleur à nous offrir. Ces jours derniers nous visitions à quelques lieues d'ici la maison d'un paysan. A côté de la chambre qu'il occupait, on nous en montra une autre avec quatre lits réservés pour les voyageurs qui viennent souvent, pendant l'hiver, lui demander asile, et, près de la cuisine, une

forge où il a lui-même ferré plus d'une fois gratuitement le cheval du passant. Après nous avoir fait servir du lait et du café, il monta à cheval et nous guida à travers les landes rocailleuses où nous voulions aller, passant le premier les rivières enflées, et prenant nos chevaux par la bride pour les soutenir au milieu de l'eau. Quand il nous quitta après quatre heures de marche, nous nous gardâmes bien de lui offrir de l'argent, car pendant que nous étions dans sa maison, lui ayant témoigné le désir d'acheter une Bible islandaise de Hoolum et une édition ancienne du Landnamabock que je trouvai dans sa bibliothèque, il avait voulu me les donner, mais non en recevoir le prix. A Reykiavik, nous avons joui du même accueil. Les Islandais aiment les étrangers. Ils sont flattés qu'on vienne les voir de si loin; puis ils avaient gardé un bon souvenir de M. Gaimard et de son compagnon de voyage, qui étaient déjà venus ici l'année dernière; enfin, nous leur apportions beaucoup de choses utiles dont ils n'avaient pas encore appris à se servir.

Mais ce qui ne serait ailleurs qu'un trait de caractère louable, devient ici une œuvre difficile, une véritable vertu. Quand ces pauvres

gens vous présentent une jatte de lait, une tasse de café, ils se privent souvent du nécessaire. Ils sacrifient en un instant ce qu'ils ont obtenu avec beaucoup de peine; ils donnent à l'étranger ce qui était réservé pour une occasion solennelle, pour leurs fêtes de famille. Hélas! tout ce qu'on a dit de la misère des Islandais n'est point exagéré; et à Reykiavik même, là où l'affluence des étrangers, le mouvement du commerce, pourrait servir à la pallier, cette misère éclate encore de toutes parts. Il y a ici, comme je l'ai déjà indiqué, deux populations distinctes, les marchands danois, les pêcheurs et paysans islandais. Les marchands viennent chaque année avec leurs bâtiments chargés de denrées étrangères. Ils arrivent au mois de mai, et s'en retournent, pour la plupart, au mois d'août. Quelques-uns seulement passent ici l'hiver. Ils ont des habitations élégantes et jouissent d'une vie confortable. Derrière ces maisons danoises, bâties à grands frais avec des planches et des solives apportées de la Norvége, on aperçoit une construction grossière, une muraille de tourbe et de mousse, portant un toit de gazon qui s'en va en pointe comme une tente. C'est la cabane islandaise, le *bœr*. Il n'est plus question ici d'art

ni d'élégance. La seule chose que l'on ait eue en vue en construisant ces demeures massives, c'est de mettre les habitants à l'abri du froid. La muraille est épaisse de quatre à cinq pieds, recouverte en terre et fermée hermétiquement de tous côtés; une porte étroite au milieu, un carreau de fenêtre à côté, une ouverture au-dessus du toit. L'intérieur est divisé en quatre compartiments, le sol entièrement nu, et l'espace si resserré qu'à peine peut-on s'y mouvoir. Ici le pêcheur prépare ses filets et ses lignes; là deux mauvais tonneaux, gâtés par l'humidité, renferment ses provisions. Dans la cuisine pendent ses pantalons en peau de phoque et son manteau en cuir épais. Deux pierres posées l'une sur l'autre composent le foyer, et des ossements de baleine, des têtes de cheval desséchées, servent de siége. On n'entre là qu'en courbant la tête; on ne peut s'y tenir debout Au dehors apparaît un enclos où le paysan n'a pu faire croître un peu d'herbe qu'en creusant longtemps cette terre ingrate. C'est là qu'il récolte du foin pour l'hiver. Quelques-uns y joignent un petit carré de jardin. Le gouvernement danois leur envoie chaque année les graines nécessaires. Ils sèment leurs légumes au commencement de juin; et s'ils

ne la recueillent pas au mois d'août, la moisson court grand risque d'être perdue. Si à cette habitation le pêcheur joint encore un bâtiment en planches de quelques pieds carrés, pour faire sécher le poisson, il peut se regarder comme un être privilégié. La plupart font sécher le produit de leur pêche en plein air sur les murs ; mais du moins ils peuvent être bien sûrs que personne n'y touchera. Nuit et jour, une quantité de morues sont ainsi étalées au bord du chemin, et jamais on n'en a volé. De temps en temps, auprès de ces misérables demeures, on rencontre, il est vrai, quelques habitations plus vastes, mieux aérées et mieux bâties, appartenant à des paysans riches, qui, sans vouloir changer le mode de construction nationale, ont du moins cherché à le rendre aussi agréable que possible; mais ces habitations sont en petit nombre.

La vie du pêcheur islandais est une vie de privations et de souffrances continuelles, une vie de lutte contre la nature et les éléments. Au mois de février, quand la terre est couverte de glaces, quand le ciel brumeux de l'Islande n'annonce que des orages, quand les rayons d'un soleil pâle percent à peine à travers un crépuscule

obscur qui ressemble à une nuit sans fin, le pêcheur quitte sa famille, sa chaumière. Il laisse à sa femme le soin de filer la laine, de préparer le beurre; à ses enfants, celui de garder les bestiaux. Il s'en va avec sa ligne, le long du golfe, commencer sa laborieuse existence. Là se trouvent quelquefois réunis jusqu'à trois et quatre mille pêcheurs, et dans tout le pays, les habitations ne sont plus occupées que par des femmes et des enfants. Chaque nuit, les pêcheurs consultent l'aspect du ciel; si l'horizon leur présage une tempête, ils restent à terre; sinon, ils se lèvent a deux heures du matin et s'embarquent, après avoir fait leur prière, sans doute une prière comme celle du matelot breton : « Mon Dieu, protégez-moi; ma barque est si petite, et la mer est si grande! » Et toute la journée les pêcheurs jettent à la mer leurs lignes et leurs filets, et vers le soir ils s'en reviennent avec les bateaux remplis jusqu'au bord; car, si le sol islandais est ingrat pour eux, la mer du moins les traite avec libéralité. Mais ces pauvres gens n'ont souvent pour toute fortune que leur frêle nacelle, et quand ils approchent de la côte, souvent on les voit se jeter à l'eau pour la tirer eux-mêmes à terre et l'empêcher de se heurter trop violem-

ment contre les rochers. Les femmes les attendent à leur retour pour recevoir le poisson et le préparer. On coupe toutes les têtes pour les faire sécher. C'est là ce que le pêcheur réserve pour lui ; presque tout le reste est destiné à être vendu. La pêche dure jusqu'au mois d'avril, quelquefois jusqu'au mois de juin. Quand le pêcheur est rentré chez lui, il compte ses richesses, rassemble ses provisions, les poissons qu'il a fait sécher, le drap (*vadmàl*) que sa femme a foulé, la laine et le beurre que l'on a conservés. Les marchands danois de Reykiavik et de Havnefiord sont là qui l'attendent, et il leur porte le fruit de son travail. Il y a une grande foire à Reykiavik au mois de juin. Les paysans islandais y viennent de quarante et cinquante lieues, portant avec eux leur tente pour se reposer, le poisson pendu à l'arçon des selles, et les autres denrées enfermées dans des sacs de laine. Il n'est pas rare alors de voir arriver, à la file l'un de l'autre, des caravanes de cent chevaux, tous chargés de provisions.

Le commerce qui se fait entre les Danois et les Islandais est en grande partie un commerce d'échange. Les Islandais livrent leurs denrées

et reçoivent de la farine, du sel, du café, de l'eau-de-vie, quelques meubles de luxe, car la civilisation avec ses raffinements a déjà commencé à s'insinuer dans le pauvre bœr, et tel paysan qui autrefois buvait sa bière dans un vase de bois grossièrement travaillé, veut aujourd'hui prendre son café dans une tasse de porcelaine. Quelquefois ils demandent à recevoir une partie de ce qui leur est dù en argent, et cela ne s'opère pas sans quelques négociations, car il y va de l'intérêt des Danois de payer tout en marchandises. L'argent n'est pas d'ailleurs pour eux une chose nécessaire ; ils acquittent ordinairement leurs impôts avec tant de livres de poisson, et tant d'autres de *vadmâl*. Ils paient de la même manière leurs domestiques et leurs ouvriers, et ceux d'entre eux qui amassent quelques *species*[1] les laissent paisiblement reposer au fond d'une caisse. Ils ignorent encore l'art de placer leur argent dans des spécutions de commerce, ou de le prêter à usure. Cependant ils n'entament pas leur marché avec les Danois sans prendre certaines précautions. Il y a, près de Reykiavik, une grande plaine où

1. Monnaie danoise et islandaise qui vaut à peu près 5 francs 50 centimes.

le paysan dresse d'abord sa tente avant que d'entrer en ville. Il laisse là ses chevaux, ses denrées, ses domestiques, puis, après avoir fait dévotement sa prière, comme lorsqu'on va tenter un périlleux voyage, il prend le chemin de la cité et visite, l'un après l'autre, tous les marchands. Chacun d'eux lui fait ses offres, et lui présente un verre d'eau-de-vie. Le paysan boit l'eau-de-vie et note soigneusement les diverses propositions qu'on lui adresse. Sa tournée faite, il va rejoindre sa caravane. Il passe une soirée entière et une nuit à consulter sa mémoire et son carnet. Si sa femme est avec lui, il lui demande son avis; et le lendemain, il s'en va, suivi de toutes ses richesses, chez le marchand en qui il a le plus de confiance. Mais souvent, le résultat de ces transactions avec les Danois, c'est qu'une fois l'échange fait, le pauvre pêcheur islandais, qui tout l'hiver a supporté la faim, le froid, la fatigue, se pâme de joie à la vue d'un baril d'eau-de-vie. Alors sous la tente où ils sont installés, sur le port, dans les rues, les malheureux Islandais boivent pour oublier ce qu'ils ont souffert, puis ils boivent de nouveau pour oublier sans doute ce qu'ils sont encore destinés à souffrir. Quand ils en sont là,

au lieu de faire du bruit et de se battre, ils se prennent la main, et s'embrassent avec effusion de cœur ; puis ils montent à cheval et se mettent en route. Mais dans leur état d'ivresse, ou ils oublient de prendre ce qui leur appartient, ou ils nouent mal leurs sacs, et ils arrivent ordinairement chez eux dans le plus triste état. Les richesses sont loin, et le propriétaire se réveille. Un de nos amis en a rencontré un qui s'en allait ainsi avec ses rêves de bonheur, l'œil enflammé, la tête tombant sur la poitrine. A l'arçon de sa selle pendait un baril d'eau-de-vie qui coulait d'un côté, et un sac de café qui coulait de l'autre; et le bienheureux Islandais, fermant l'oreille à toutes les remontrances, continuait paisiblement sa route. Une demi-heure après, le sac à café et le tonneau devaient être parfaitement vides.

C'est ainsi que se terminent souvent ces voyages de commerce, et le pêcheur rentre chez lui pour vivre d'un peu de beurre rance et de têtes de poisson séchées au soleil. Sa boisson ordinaire est du lait mêlé avec de l'eau (*blanda*), Ceux qui sont riches boivent de la bière préparée par la maîtressee de la maison. Il se chauffe avec de la tourbe qu'il façonne lui-même, et

broie entre deux pierres l'orge dont il a besoin. Au mois d'août, il fauche l'herbe de ses enclos; c'est là sa seule récolte. Encore s'estime-t-il heureux quand cette récolte est assez abondante pour lui permettre de garder ses troupeaux. L'année dernière, les habitants de Reykiavik ont été obligés de tuer une partie de leurs vaches et de leurs chevaux, faute de foin pour les nourrir.

Les Islandais sont graves et silencieux. C'est peut-être le peuple qui a le moins le sentiment de la musique et de la danse. A les voir, on dirait qu'ils sont tous sous le poids de cette nature austère au milieu de laquelle ils sont nés. De toutes parts, leurs yeux ne rencontrent qu'un tableau sinistre, des souvenirs de calamité ou des sujets de terreur, une terre aride et volcanique, de la cendre et de la lave, et pas une fleur, pas une plante[1]; une mer orageuse et des montagnes de glace. Nous avons parcouru pendant quelques jours, à une

1. Le gouverneur nous faisait admirer un soir, dans son jardin, l'arbuste unique de Reykiavik, un sorbier. Il y a cinq ans qu'il est planté, et il a deux pieds de haut. Chaque bourgeon qui pousse sur ces rameaux est un événement; mais quand il arrivera à la hauteur du mur qui le protège, il mourra.

assez grande distance de Reykiavik, cette contrée sauvage, couverte de rochers vomis par les volcans. On ne trouve, pour tout chemin, qu'un sentier brisé à chaque instant, ou par les rivières qui débordent, ou par l'eau fétide des marais. L'Islandais seul peut s'aventurer au milieu de ces landes désertes, comme les navigateurs au milieu de l'Océan; l'étranger s'y perdrait. De temps en temps seulement, on aperçoit une pyramide en pierre élevée comme un phare pour indiquer la route à suivre pendant l'hiver, et de loin en loin aussi, un bâtiment en pierre, adossé contre une montagne et construit successivement par les paysans. Le premier qui fait halte dans un lieu commode et abrité contre le vent pose la base de l'édifice; un autre arrive qui continue l'œuvre de son prédécesseur; puis un troisième travaille sur le même plan, et chaque paysan qui vient là passer une nuit croit devoir payer à ceux qui l'ont précédé, à ceux qui le suivront, le tribut d'une heure de travail. Le monument se trouve ainsi achevé. Les Islandais qui voyagent savent où il faut le chercher; ils se dirigent là le soir avec leurs chevaux et s'endorment entre ces quatre murs. C'est la tente du désert, c'est le caravansérail des mon-

tagnes du Nord. Quelquefois, après avoir traversé pendant plusieurs heures ce sol fangeux et mouvant des marais, on est surpris d'apercevoir tout à coup un espace de verdure et un toit de gazon d'où s'échappe un nuage de fumée. C'est une ferme, un bœr. C'est là que demeure la famille du paysan, isolée du monde entier, visitée parfois, dans les beaux jours, par quelques voyageurs, et abandonnée l'hiver à elle-même. Cinq ou six bœr comme celui-là, disséminés à travers les campagnes, composent une commune ayant son maire et son pasteur; en cherchant plus loin, on trouverait une cabane en terre avec une croix au dessus : c'est l'église. Puis, il faut dire adieu à ces pauvres oasis, et continuer sa route le long de ces montagnes dont les cimes échevelées attestent encore l'éruption violente qui les a brisées. La plupart des volcans qui ont été entamés autrefois sont maintenant éteints; quelques-uns le sont depuis si longtemps, qu'on n'a même pas gardé le souvenir de leurs dernières éruptions. Mais on marche encore sur des bassins que l'on dirait éteints de la veille, sur une cendre épaisse, sur une terre rouge qui ressemble aux débris d'un four à chaux. Au haut d'un de ces cratères, j'ai

trouvé l'*arabis* toute seule, élevant sa tige fragile et ses blanches corolles sur cette terre nue et calcinée. La dernière rose de Thomas Moore était moins isolée; la pauvre marguerite de Robert Burns, moins à plaindre.

Tous ces voyages se font avec des chevaux d'une race particulière, des chevaux petits comme ceux de la Corse, forts et adroits comme ceux des Pyrénées, agiles comme les poneys de l'Irlande. La nature les a donnés comme une compensation à cette pauvre terre d'Islande, car ils sont doués d'une patience, d'une douceur, d'une sobriété admirables. Le voyageur peut se fier à eux, quand il gravit les montagnes, quand il traverse les marais. L'instinct les guide à travers les sinuosités les plus tortueuses et le sol le plus fangeux, Là où ils posent le pied, le terrain est sûr. S'ils tâtonnent, c'est qu'ils cherchent leur route; s'ils résistent à la bride, c'est que le cavalier se trompe. Quand ils ont voyagé tout le jour, l'Islandais les lâche le soir au milieu des champs; ils s'en vont ronger la mousse des rochers, et reparaissent le lendemain, frais et dispos comme la veille. Quand vient l'hiver, le sort de ces pauvres bêtes est bien triste. Le paysan, qui n'a jamais assez de foin pour nourrir tout

son troupeau, garde seulement un ou deux chevaux, et chasse les autres dans la campagne. C'est grande pitié que de les voir alors errer au hasard pour chercher un peu de nourriture et un abri. Ils grattent le sol avec leurs pieds pour trouver sous la neige quelques touffes de gazon. Ils s'en vont au bord de la mer mâcher les racines flottantes, les fucus; quelquefois on les a vus ronger les planches humides des bateaux. Lorsque le printemps arrive, beaucoup d'entre eux ont péri, et ceux qui survivent aux rigueurs de l'hiver, à la disette, sont tellement maigres et exténués qu'à peine peuvent-ils se soutenir. Mais dès que la neige est fondue et que l'herbe pousse, ils reprennent leur vigueur. Les moutons sont comme les chevaux, abandonnés dans les champs. La nuit ils se réfugient dans quelque caverne; le jour, lorsque le vent du nord souffle avec violence, ils se serrent l'un contre l'autre le dos tourné au vent, la tète au centre, et forment une phalange arrondie et compacte sur laquelle l'orage a peu de prise. Outre le froid et la famine, ils ont à redouter encore les inondations. Il y a en face de Reykiavik une petite île fort basse, où un paysan avait conduit, au commencement de l'hiver dernier, un troupeau

de moutons. Le printemps venu, il alla le chercher et ne trouva plus rien : les vagues de la mer avaient tout enlevé.

Que les agronomes et les membres du club des Jockeys vantent les belles races de mérinos et les familles pur sang de chevaux anglais ! Celui qui étudie la nature sous ses divers aspects doit une belle page à ces pauvres et chétifs animaux qui, sur une terre ingrate comme celle d'Islande, partagent toutes les privations, toute la misère de l'homme. Pour moi, dussé-je faire rire ceux qui n'ont jamais compati aux souffrances des animaux, j'avouerai que, dans mes excursions en Islande, j'ai souvent pressé entre mes mains, avec attendrissement, la tête de mon cheval qui me portait si patiemment à travers les sentiers rocailleux, qui n'abusait ni de mon ignorance des chemins, ni de ma maladresse de cavalier ; et lorsqu'il m'arrivait de le frapper, à le voir pencher humblement le cou et reprendre une nouvelle allure, je me sentais saisi d'une sorte de remords comme lorsqu'on commet une injustice.

Si cette terre islandaise porte presque partout une empreinte de désolation, souvent aussi elle présente un aspect grandiose, un caractère su-

blime. Au-dessus d'une des collines de Reykiavik s'élève un observatoire où les marchands vont se placer pour découvrir au loin leurs vaisseaux. Là, j'ai souvent admiré le vaste panorama qui se déroulait autour de moi ; souvent le soir, à onze heures, le soleil était encore sur l'horizon, et ses rayons enflammés se balançaient dans la mer comme une colonne de feu ; la mer était calme, seulement une brise légère plissait en se jouant les vagues bleues, qui retombaient ensuite avec mollesse comme une nappe d'argent, ou scintillaient comme des étoiles. A travers ce golfe d'Islande s'élèvent, de distance en distance, des îles couvertes de gazon, et tout autour, on aperçoit une enceinte de montagnes dont le sommet se perd dans les nuages. Celles qui sont le plus près de terre ont une couleur bleue limpide que je ne sais comment définir. Ni les montagnes de la Suisse que j'ai parcourues avec les premières impressions de la jeunesse, ni les Alpes que j'ai longtemps contemplées, ni les Pyrénées dont j'ai gravi les cimes les plus élevées, n'ont cette teinte si claire, ces tons lumineux que le peintre admire sans pouvoir les exprimer. Plus loin, l'aspect des montagnes change ; à leur base,

elles se confondent avec l'eau de la mer ; à leur sommet, elles se revêtent d'une couleur de pourpre et d'opale, elles ont un manteau de neige qui éblouit, et des pointes de glaces qui ressemblent à une couronne de diamants ; et quand le ciel est clair, quand, à l'extrémité du golfe, le Snœfels se lève sous le disque du soleil avec sa tête éternellement chargée de frimas, il apparaît au dessus des vagues comme un nuage d'or. En ce moment toute cette partie de l'Islande a l'aspect d'une contrée méridionale. La Méditerranée n'est pas plus limpide que cette mer du Nord, le ciel du midi n'est pas plus beau. Tandis que partout ailleurs l'obscurité enveloppe la terre, le jour le plus pur sourit à la chaumière de l'Islandais. Alors les enfants du pêcheur montent sur leur toit de gazon, et passent là de longues heures comme sur une terrasse italienne. J'ai rencontré ainsi un soir deux enfants, un frère et une sœur, assis au haut de la cabane de leur père ; la jeune fille, avec ses blonds cheveux flottant sur les épaules, s'appuyait sur son frère ; un mouton jouait autour d'eux, et devant la porte de la cabane, la grand'-mère tournait une quenouille chargée de laine. On eût dit une idylle de Théocrite, un poëme

d'André Chénier, transportés dans ces froides régions du Nord, et l'imagination du peintre n'eût pu inventer un groupe plus gracieux, au milieu d'un paysage plus imposant.

A quelque distance de la ville, on peut rêver le désert, la solitude la plus absolue. Toutes les maisons disparaissent entre les collines qui les abritent, et l'on n'aperçoit que la mer, les montagnes et le ciel. Là règne le silence des lieux inhabités. Pas une voix humaine ne se fait entendre, pas un chant d'oiseau ne s'élève dans l'air, pas une feuille ne soupire. Tout est calme, repos, sommeil; et si, après avoir contemplé ce tableau oriental, on reporte ses regards sur cette terre si nue, sur ces landes rocailleuses qu'on a devant soi, on dirait que la nature a jeté là par grandes masses tous les éléments d'une création splendide, et ne s'est pas donné la peine d'achever son œuvre.

Ne pourrait-on pas attribuer à ces magnifiques scènes de la nature, à ces contrastes si vivement tranchés, l'amour que les Islandais portent à leur pays? Quand ils ont été attristés pendant six mois par l'aspect d'une nuit continuelle, un jour continuel vient aussi pendant six mois les récréer. Quand ils ont regardé avec

ennui leur terre couverte de lave et de rochers, ils peuvent saluer avec enthousiasme la belle mer, les majestueuses montagnes qui se découvrent à leurs yeux. Quand la tempête a ébranlé leur cabane et battu pendant plusieurs heures leur fragile chaloupe, n'est-ce pas pour eux une grande joie que de voir les vagues se calmer et les nuages s'entr'ouvrir pour faire place à l'azur du ciel? Une pêche heureuse, une saison féconde leur fait oublier de longues journées de fatigue et de souffrance. Un rayon de soleil est pour eux une aurore de bonheur : c'est un signe bienfaisant de la nature; c'est le sourire d'une mère avare qui les a traités avec rigueur et qui semble s'attendrir.

Peut-être aussi n'aiment-ils tant leur pays que par les souffrances qu'ils y endurent, par les efforts auxquels ils sont condamnés. Les voyageurs ont observé que les habitants d'une âpre et rude contrée restent fixés sur leur sol, tandis que ceux des plaines les plus riantes s'éloignent souvent sans regret. Est-ce une loi de la Providence? est-ce un instinct de la nature? est-ce l'effet de ce sentiment de vanité humaine qui fait que nous nous attachons davantage aux choses qui nous ont le plus coûté? Quoi qu'il en soit, nous

voyons chaque année des populations entières quitter les belles campagnes du Wurtemberg, de l'Alsace, pour s'en aller au loin chercher une habitation étrangère, une terre inconnue, et l'Islandais reste sur la colline de lave où il est né, dans le pauvre enclos de gazon qui lui donne à peine de quoi nourrir ses brebis et son cheval. On a souvent essayé d'arracher les Islandais à leur pays, et presque toujours ces tentatives ont amené d'effrayants exemples de nostalgie. J'en citerai un entre autres. Un Islandais avait été transporté en Angleterre; il y était depuis plusieurs années, et peu à peu l'impression de douleur qu'il avait éprouvée en s'éloignant de sa patrie s'était effacée. On ne l'entendait plus regretter ni sa ferme, ni ses montagnes; il parlait une autre langue, et vivait d'une autre vie. Un jour, tandis qu'il était dans un état de calme si complet en apparence, quelqu'un vint à prononcer devant lui un mot islandais, et soudain, à ce mot jeté au hasard, voilà toute une chaîne de souvenirs qui se réveille dans son esprit; il pleure, il tombe malade, et ses amis sont obligés de le ramener.

Les Islandais sont d'une taille moyenne. J'ai vainement cherché dans leur physionomie le

caractère spécial que je croyais y trouver. Ils ressemblent, par leur teint clair et leur cheveux blonds, aux Allemands et aux Danois. Ils avaient autrefois un costume national. Ils l'ont modifié peu à peu, et maintenant leur jaquette de vadmal, leur long gilet de drap, paraissent taillés sur le même modèle que la veste et le gilet des paysans d'Alsace.

Les femmes sont généralement gracieuses et jolies. Elles ont de beaux cheveux blonds, soyeux, qu'elles laissent flotter sur leurs épaules, et des yeux bleus qui donnent une grande expression de douceur à leur physionomie. Elles ont, pour la plupart, conservé l'ancien vêtement du pays; ce vêtement est élégant, et quelquefois riche. Il se compose, pour les jours ordinaires, d'un corset en drap noir à manches plates, plissé par derrière, étroitement serré à la taille, et d'une longue robe de même étoffe. Elles portent, autour du cou, une cravate en soie, et sur la tête un petit bonnet noir orné d'une longue frange verte qu'elles n'étalent pas sans une certaine coquetterie. Les jours de fête le corset noir est enrichi de galons en argent par devant et par derrière; le bas de la robe est couvert de bandes de velours. Au bout des

manches pendent des boutons d'argent artistement travaillés; la ceinture est formée d'un cercle d'argent chargé d'ornements, de feuilles de chêne et de plusieurs plaques taillées en cœur et en losange sur lesquelles les jeunes filles font graver leurs initiales et celles de leur fiancé. Ce jour-là, elles cachent soigneusement leurs cheveux et s'enveloppent la tète d'un mouchoir en soie au haut duquel s'élève un morceau de toile empesé qui se recourbe comme le cimier d'un casque de dragon. C'est probablement de cette vieille coiffure scandinave que provient celle des femmes normandes. Il a fallu bien des jours de pêche et bien des livres de poisson pour payer toutes ces broderies de velours et ces ceintures d'argent; mais elles se les transmettent d'une génération à l'autre, et le dimanche, quand les filles de pêcheurs s'en vont à l'église, portant ainsi l'héritage de deux siècles, on les prendrait pour de grandes dames.



II.

LE GEYSER ET L'HÉCLA.

—⊗—

En arrivant à Reykiavik, notre intention était de n'y passer que quelques jours. Nous voulions profiter des vraies semaines d'été pour faire notre excursion dans les districts les plus éloignés de l'Islande. Mais un voyage ici ne s'organise pas si facilement. Il n'y a pas de bureau de diligence où l'on puisse aller retenir sa place pour partir le lendemain, pas de grandes routes où l'on conduise tout à son aise voiture et bagage, pas de village où l'on espère s'arrêter de

temps à autre. Il faut, avant de partir, tout prévoir et tout disposer, comme si on s'aventurait à travers une contrée entièrement déserte. Il faut emporter sa tente et ses provisions ; car, passé Reykiavik et quelques pêcheries danoises situées sur la côte, on ne trouve plus que de loin en loin le pauvre bœr, étroit et sale, et dénué de ressources. Au commencement de juin, il est toujours assez difficile de se procurer ici de bons chevaux. Pendant l'hiver on ne leur donne qu'une chétive ration ; ils dépérissent jusqu'à ce qu'au printemps on les reconduise dans les pâturages, et il faut qu'ils y restent quelques semaines pour reprendre leurs forces. Cette année la disette de fourrage avait forcé les paysans à en tuer plusieurs, et ceux que l'on nous présenta étaient d'une maigreur à faire pitié. Enfin, après nous être adressés à plusieurs marchands, nous finîmes par réunir le nombre de chevaux de selle et de bagage qui nous étaient nécessaires, et le 20 juin nous étions en route pour le Geyser.

Je n'entreprendrai pas de raconter les détails journaliers de notre voyage; mais je voudrais pouvoir peindre, comme je l'ai vue, cette nature étrange et souvent grandiose. Certes,

pour celui qui est habitué aux divers aspects d'une terre plus civilisée, pour celui qui veut voir des villes, des monuments, de grandes masses de peuples réunis sur un même point, cette contrée serait triste à parcourir; mais une fois qu'on a fait abstraction des choses qui, ailleurs, nous sembleraient d'une nécessité absolue, une fois qu'on est décidé à prendre l'Islande telle qu'elle est, à la chercher là où elle existe réellement, à l'étudier dans ses misères et ses beautés, elle présente à chaque pas une source féconde d'observations. Ainsi, lorsque dans le cours du voyage, nous avions fait les haltes nécessaires pour le peintre et le géologue, c'était pour nous un singulier plaisir de nous en aller chevauchant à travers ces landes sauvages, de noter l'un après l'autre tous les changements d'aspect qui s'offraient à nos yeux, et tous les accidents de la journée. Tantôt nous nous trouvions jetés au milieu d'une plaine marécageuse où l'on ne découvrait pas une trace de chemin, sur un sol fangeux et vacillant, où quelquefois nos chevaux enfonçaient jusqu'au poitrail. Tantôt nous marchions sur des couches de lave, ou sur un sol couvert de cendre que le vent chassait par tourbillons. Dans quelques-uns de

ces champs de lave, les vieillards du pays se souvenaient encore d'avoir vu des pâturages verts et des habitations ; mais une nuit le volcan avait éclaté, et le lendemain tout était enfoui sous des blocs de pierre et des monceaux de cendre. Autour de ce lieu de dévastation, on apercevait de longues lignes de montagnes stériles, sillonnées par des bandes de neige qui descendaient sur leurs flancs rocailleux. Nous marchions ainsi pendant plusieurs heures sans découvrir un seul vestige de culture, sans rencontrer un être vivant, un arbuste, un brin d'herbe. Mais quelquefois, au milieu de cette enceinte de rochers volcaniques, nous étions tout à coup arrêtés par l'aspect d'un lac bleu enfermé dans cette terre aride, comme une coupe d'argent pour l'oiseau des montagnes qui vient y rafraîchir son aile, pour le voyageur qui y trouve une eau pure et limpide. Quelquefois aussi nous apercevions, à une assez longue distance, l'enclos vert et les murs de gazon du bœr. Nous nous dirigions à la hâte de ce côté; notre guide frappait, avec le manche de son fouet, trois coups à la porte, et le paysan venait nous recevoir, et la jeune fille islandaise, timide et curieuse, s'avançait, avec ses cheveux blonds

sur l'épaule, pour nous offrir une jatte de lait. C'était un de nos délassements de voyage d'entrer dans le bœr, si pauvre qu'il fût, et de causer avec le paysan, assis sur une tête de cheval dans sa cuisine enfumée. L'intérieur de ces habitations est d'ailleurs curieux à observer. Comme elles sont toutes éloignées l'une de l'autre, et, pendant plusieurs mois de l'année, privées de communication, il faut que le propriétaire fasse en sorte d'avoir dans son étroit domaine ce dont il se sert habituellement. Ainsi sa demeure est divisée en cinq ou six compartiments rangés sur la même ligne. Dans l'un est la cuisine et la chambre où il couche avec ses domestiques, dans un autre la laiterie, dans un troisième la forge, les instruments de menuiserie. C'est lui qui ferre ses chevaux, qui fabrique ses meubles. On a remarqué que les Islandais ont une aptitude particulière pour tous les ouvrages d'industrie. Cette aptitude a dû se développer par la nécessité où ils sont de pourvoir sans cesse eux-mêmes aux choses dont ils ont le plus pressant besoin. Avec la corne fondue, ils fabriquent des boucles pour leurs brides et des cuillères. Avec la laine ils tissent leurs draps, ils tressent leurs cordes. Dans la même chambre,

une femme carde, foule et teint la laine destinée à faire une pièce de drap. Ils fabriquent, avec des os de baleine, des aiguilles, des boutons, des manches d'instruments. Un morceau de lave leur sert de marteau, et un bloc de pierre d'enclume. Dans les premiers mois d'hiver, avant le temps de la pêche, la plupart des paysans passent leurs longues veillées à ces travaux mécaniques. Il en est qui, à force de patience, parviennent à faire des sculptures en bois et des œuvres d'orfévrerie remarquables. Nous avons vu un meuble islandais sculpté par un paysan avec un rare talent. L'œuvre finie, l'artiste avait écrit son nom au bas; mais le bœr où il vivait l'a seul connu : combien d'hommes doués de grandes facultés restent ici sans développer leur génie, et meurent sous un de ces toits de gazon sans être connus!

Dans quelques parties de l'Islande, on découvre d'heure en heure des habitations de paysans rangées au bas d'une colline; dans d'autres, nous passions des jours entiers sans en apercevoir une seule. Tout, autour de nous, avait l'aspect du désert; tout était morne, sombre, et l'on n'entendait que le cri aigu du pluvier, ou parfois le bruit d'une troupe de cygnes qui s'en-

volaient à notre approche. Avec le souvenir du paganisme scandinave, nous eussions pu les prendre pour des Walkyries qui s'en allaient présider à quelque grande bataille[1]. Dans ces plaines abandonnées, on éprouve un vrai sentiment de joie, quand, par hasard, on vient à rencontrer une autre caravane. Alors les paysans islandais descendent de cheval et vont s'embrasser, puis ils s'asseoient sur une pierre et se racontent les nouvelles du pays. Celui qui vient de l'intérieur sait si la pêche est bonne, si les chevaux ne sont pas malades. Celui qui vient de Reykiavik est un personnage important. Il sait le prix courant des marchandises, et quel est le marchand danois le plus accommodant. Il sait ce qu'on pense de la paix et de la guerre, ce que fait l'évêque et ce que dit le gouverneur. Il répète de point en point tout ce qu'il a appris, et voilà le journal en plein air, la gazette officielle de l'Islande,

Ce qui change à chaque instant le paysage

1. Les Scandinaves croyaient que les Walkyries se changeaient parfois en cygnes. Les trois femmes que Veland et ses frères trouvèrent un jour dans une rivière étaient des Walkyries. Elles avaient déposé à terre leurs vêtements; et pour les empêcher de fuir, les trois frères s'emparèrent de ces vêtements.

dans une contrée où il n'y a ni forêts, ni champs de blé, ni prairies, ce sont les montagnes qui tantôt étendent leur longue chaîne jusqu'au bord de la mer, tantôt s'élèvent par grandes masses comme des forteresses, ou s'élancent dans les nues comme des flèches de cathédrale. Leur couleur varie sans cesse, selon le ciel qui les couvre et l'heure à laquelle on les observe. Le matin on les voit surgir comme des vagues bleues au-dessus de l'horizon; le soir, le soleil les inonde de ses rayons, et les fait resplendir comme des dômes dorés. Souvent, après une longue journée de marche, soit par un effet de mirage ou de réfraction, soit par l'effet de notre imagination, nous voyions ces montagnes se dessiner devant nous comme les remparts qui entourent une ville de guerre, et oubliant qu'il n'y a dans ce pays ni ville ni remparts, nous avancions avec un indicible mélange de joie et d'inquiétude. Déjà nous distinguions la pointe des clochers, le faîte des maisons; il nous semblait entendre la rumeur de la foule, quand tout à coup notre cheval allait se heurter contre une pierre, et nous n'apercevions plus devant nous qu'une masse de lave. Ces effets de réfraction apparaissent fréquemment dans le

Nord. Scoresby, dans son *Voyage au Groënland*, en cite des exemples étonnants. Au milieu des glaces flottantes qui entouraient son bâtiment, souvent il a vu se dresser devant lui des maisons et des remparts, des tours bâties en forme de minarets et de longues lignes d'édifices pareilles à des villes orientales. Un jour il reconnut dans la réfraction des nuages le navire de son père, dont il était éloigné de plus de trente milles. Il nota l'heure à laquelle il avait fait cette observation, et, quelques jours après, son père lui-même la confirma. Il y avait, il y a quelques années, à l'Ile de France, un homme qui annonçait plusieurs jours d'avance, par la disposition des nuages, l'arrivée des navires.

Du sommet de ces montagnes nous redescendions dans les champs de sable volcanique, le long des grandes rivières que nos chevaux traversaient à la nage, ou sur la grève, auprès des baies où viennent aborder le bateau pêcheur et le navire marchand, et chacun de ces changements de site nous offrait un nouveau tableau et de nouvelles impressions. Un matin, nous côtoyions ainsi les bords de la mer. Des vagues se déroulaient sur la grève comme des nappes

d'argent, et venaient baigner les pieds de nos chevaux. Un peu plus loin elles s'élançaient avec impétuosité contre une ligne de brisants, et faisaient jaillir dans l'air des gerbes d'eau perlée, des flots d'écume étincelants. Toute la plage était déserte, mais l'hirondelle, dans son vol gracieux, rasait du bout de l'aile les vagues du rivage, et l'on voyait briller au-dessus de l'eau les yeux chatoyants du phoque, cette *meermaid* du moyen âge. A quelque distance de là s'élevait la chapelle en bois construite sur la dune. C'était un dimanche. Les pêcheurs, réunis autour du prêtre, avaient entonné leur chant religieux, et ce chant arrivait à notre oreille comme le son d'une voix plaintive et solennelle, et c'était une admirable chose que le calme de cette frêle église au bord de la mer agitée, l'aspect de cette croix au milieu de la solitude, et l'harmonie de ces voix religieuses passant à travers le bruit des vagues et les sifflements du vent.

Tout ce qu'il y a de grave et de poétique dans ces diverses contrées de l'Islande s'accroît encore si l'on y passe avec les divers souvenirs historiques qui s'y rattachent; car chacune de ces baies, de ces vallées, de ces montagnes, a

sa place marquée dans les anciennes sagas, ou dans les annales modernes. Souvent cette histoire est triste; c'est le récit d'une éruption de volcan, le tableau d'une famine, d'une épidémie et de tous ces fléaux qui ont traversé l'Islande à chaque siècle; mais en remontant plus haut, elle se revêt d'un caractère héroïque qui lui donne un singulier prestige. C'est le temps des Jarls et des Scaldes, le temps des mythes religieux et des combats à main armée. Ici Ingolfr, le premier colon de l'Islande, retrouve les pénates qu'il avait jetés à la mer pour lui indiquer le lieu où il devait aborder; là vivaient les Sturles; ailleurs est la montagne célèbre dans la saga de Nial. Dans cet humble bœr qu'on trouve auprès du Geyser, Aræ Frode, le premier historien de l'Islande, écrivait son *Landnama Bok* et ses *Schedœ.* Dans cet autre, non loin de Breidabolstadr, Sœmund chantait l'Edda. Il n'y a plus ici, il est vrai, de monuments primitifs; les uns ont disparu avec le temps, les autres ont été transportés à Copenhague. Mais l'histoire est là qui indique à chaque pas l'endroit qu'il faut voir et le nom qu'il faut chercher.

Le lieu le plus célèbre de l'Islande, c'est

Thingvalla [1]. C'est là que, dans les premiers temps de la république, les principaux habitants du pays avaient organisé un gouvernement central; c'est là que chaque année se tenaient ces assemblées générales, ces *althing*, espèces de champs de mars, où l'on venait délibérer sur les affaires publiques et promulguer les nouvelles lois. Là, en l'an 1000, le christianisme fut adopté à la majorité des voix. Là venaient les grands juges, et les deux évêques, et les chefs des différents districts. On réglait les impôts, on lisait à haute voix les principaux contrats de vente et de mariage, car c'était à la fois une assemblée politique et une assemblée de famille. Quand le lœgmadr avait parlé pour tout le pays, le sysselmadr parlait pour son canton. Les prêtres tenaient leur synode, le tribunal supérieur jugeait les procès criminels. Non loin du tertre de gazon où il venait siéger, est le rocher où l'on décapitait les hommes, le lac où l'on jetait dans un sac les femmes condamnées à mort, et le bûcher où l'on brûlait les sor-

1. J'emploie ici le mot mis en usage par les étrangers. Le vrai mot islandais est Thing-vollr, au pluriel Thingvallr (*Champs du Thing*). Les Islandais écrivent Thing avec le caractère runique et anglo-saxon dont les Anglais ont fait leur *th*.

ciers. Les assemblées de Thingvalla commençaient ordinairement au mois de juillet et duraient quelques semaines. Les deux chefs de l'althing occupaient une petite maison en pierre dont on voit encore les vestiges, les autres campaient sous des tentes. Pendant le temps de la république, le président de l'assemblée était le lœgmadr élu par le peuple. Plus tard, quand l'Islande fut réunie au Danemarck, le gouverneur nommé par le roi s'empara successivement des différentes attributions du lœgmadr, et il ne lui resta plus que son caractère d'homme de loi et son droit de juridiction. Les comices de l'althing ont duré huit siècles. Ils ont passé tour à tour par le paganisme scandinave et le christianisme, par la ferveur catholique des premiers temps et la réformation, par la république et la monarchie. Une ordonnance du roi de Danemarck les a supprimés en 1800; le tribunal supérieur, le gouverneur, l'évêque, sont aujourd'hui à Reykiavik.

C'est dans le fond d'une coulée de lave, entre les masses gigantesques de rochers, que se tenaient les séances de l'althing. A voir ce vallon étroit, isolé au milieu des montagnes, resserré par ces lourdes murailles de pierre, on dirait

que la nature avait disposé ce lieu exprès pour les orageuses assemblées d'un peuple de pirates et de guerriers. Lorsqu'on arrive à Thingvalla, par la route de Laxelv, on descend dans ce vallon comme dans un abîme, par une pente tortueuse, par un sentier rompu qui ressemble à un lit de torrent. A droite, les rochers s'inclinent vers le lac, comme s'ils suivaient encore l'impulsion que leur imprimait le volcan enflammé; à gauche, ils s'élèvent comme de hauts remparts, et se dessinent à l'horizon sous les formes les plus étranges. D'un côté, le vallon est fermé par ce chemin où l'on n'avance qu'avec peine, de l'autre par une cascade. Tout autour on n'aperçoit que des montagnes rouges, une plaine semée de quelques arbustes chétifs, un grand lac, et au bord du lac la pauvre église de Thingvalla. Le soir, quand ce paysage est éclairé par les doux reflets d'une lumière argentée, quand tout est calme, et qu'on n'entend que la chute de l'eau, et le léger frôlement de quelques touffes de mousse chassées par le vent, c'est l'un des lieux les plus romantiques qu'il soit possible de voir; et si, au milieu de cette solitude profonde, on se représente les grandes réunions d'autrefois, les tentes blan-

ches dressées dans le vallon, les juges assis sur les blocs de lave, les chefs de chaque cohorte marchant sous leur bannière, et le peuple dispersé à travers les rochers, je ne sache pas de tableau plus digne d'occuper le pinceau du peintre et la plume de l'historien et du romancier.

Tandis que nous étions campés sous notre tente au milieu du vallon, nous vîmes venir à nous un homme dont l'extérieur et les vêtements portaient l'empreinte de la misère, qui nous demanda dans un langage barbare, mêlé de latin, de danois et d'islandais, si nous voulions acheter du lait et du poisson. C'était le prêtre de Thingvalla. Le sort des prêtres dans ce pays est triste, plus triste encore que celui des prêtres d'Irlande, sur lesquels on s'est si souvent apitoyé. Ils ne reçoivent rien du gouvernement. Ils ont pour tout bien la jouissance de la ferme qui appartient à l'église, et le quart des dîmes payées par leur paroisse. Si la veuve de leur prédécesseur vit encore, ils sont obligés de lui abandonner une part du produit de la ferme. Si la vieillesse ou les infirmités les empêchent de faire leur service, on leur donne un chapelain avec lequel ils partagent encore leur mince revenu. Ils ont une certaine taxe pour les di-

verses cérémonies du culte; mais cette taxe est très-légère, et les paysans la paient avec du beurre et du poisson. Il y a certaines églises où le produit de la dîme, du casuel et de la ferme ne rapporte pas plus de 20 ou 30 thalers (60 ou 90 francs); celle de Thingvalla est de ce nombre. Les prêtres ne peuvent plus exiger de corvées de leurs paroissiens. La seule prérogative dont ils jouissent encore, c'est de pouvoir placer à la fin de l'automne, dans chaque bœr, un mouton que le paysan s'engage à nourrir pendant l'hiver, et à leur rendre au printemps. Ne pouvant vivre avec ce peu de ressources, le prêtre est obligé de travailler comme le plus pauvre habitant de son district; il cultive sa ferme, il ferre ses chevaux, il va à la pêche, il est, pendant six jours de la semaine, pêcheur et paysan. Le septième, il revêt le surplis et prêche ses paroissiens. Le malheur est qu'avec cette vie de labeur, le prêtre finit par s'assimiler aux bateliers avec lesquels il passe une partie de son temps. En travaillant comme eux, il prend l'habitude de boire de l'eau-de-vie comme eux. Il oublie lui-même sa dignité de prêtre, et le dimanche, s'il prêche la patience et la sobriété, Dieu sait comment il doit être écouté.

La demeure du prêtre de Thingvalla était plus sale, plus misérable que toutes les demeures de paysans que nous avions visitées jusque là. Dans une chambre obscure, humide, sur le sol nu, nous trouvâmes deux lits qui ressemblaient à des grabats. C'était le sien, celui de sa femme et de ses enfants. A côté, il y avait ses provisions, qui se composaient de quelques pains de suif, d'un peu de seigle et de lait. Une vieille femme cardait de la laine dans une autre chambre, et un lépreux broyait le seigle sous une pierre. La lèpre est une maladie fréquente dans ce pays, mais les Islandais ne redoutent pas l'approche de ceux qui en sont affectés. Ils la regardent comme une maladie héréditaire, mais non contagieuse. Si le malheureux lépreux de la vallée d'Aoste était venu dans ce pays, il aurait pu y trouver des amis et une sœur.

Nous couchâmes le soir dans l'église. C'est le refuge habituel des voyageurs, qui, dans les mauvais temps, ne pourraient reposer sous une tente. L'église n'est du reste que comme un appendice de la ferme du prêtre. C'est là qu'il vient écrire, c'est là que sa femme étend la laine; et le tribut que les étrangers lui paient pour y passer une nuit ou deux, il le garde pour lui.

Le lendemain nous étions en route pour le Geyser, et nous nous arrêtions avec surprise auprès du cratère de Trenton, dont le sommet, chargé de scories de lave, est comme une cheminée ouverte prête à lancer encore la flamme et la cendre. De là, on ne marche qu'à travers un sol dévasté, jusqu'aux sources chaudes de Laugarvatn. Nous voyageâmes tout le jour et tout la nuit. Le matin, au lever du soleil, nous passions sur une mauvaise planche la large cascade de Bruara, et deux heures après nous étions au milieu des vapeurs du Geyser. La température avait changé complétement. Le thermomètre était descendu de 12 degrés à 0, et un vent violent soufflait dans la plaine.

Les sources bouillantes du Geyser sont situées sur une colline, au-dessus d'une plaine marécageuse, fermée par une ceinture de montagnes noires qui donnent à toute cette contrée un caractère de deuil et de tristesse. Au milieu le mont Hécla lève sa tête blanche, et à l'extrémité apparaît le Blaafial, plus chargé de neige encore que l'Hécla. Le grand bassin du Geyser est entouré d'une croûte épaisse de silice, taillée par parcelles comme une écaille de tortue. Il a 16 mètres de largeur et 23 de profondeur.

Près de là est le Strockr [1] qui partage avec le grand bassin l'admiration des voyageurs. Mais à chaque pas sur la colline, on rencontre une quantité d'autres sources, celles-ci larges et profondes, ouvrant leur bassin de silice rose et leurs cavités bleues comme l'azur du ciel; celles-là commençant à peine à sortir de terre, et fumant à travers le gazon qui les recouvre à demi. De chaque côté, l'eau de ces sources se répand sur le sol qu'elle pétrifie, et la vapeur qui s'échappe de la chaudière ardente s'en va comme des nuages de fumée à travers la plaine. Aussi je comprends maintenant la naïve pensée de ce vieil auteur du *Kongs-Shugg-Sio* [2], qui, ne sachant comment expliquer cette chaleur souterraine, écrivait, dans sa candide ignorance que toutes ces sources étaient autant de fournaises où le démon faisait bouillir les damnés.

Le Geyser ne jaillit pas régulièrement. Il est soumis à l'influence de la pluie, du vent, des saisons. Nous avions établi notre tente entre les sources mêmes, afin de voir l'éruption de plus

1. Geyser vient de Geys (*fureur*). Strockr en islandais signifie *pyramide*.

2. Livre islandais curieux, écrit au XII[e] siècle, traduit en latin sous le titre de *Speculum regale*, imprimé à Soræ en 1768, in-4.

près, et nous l'attendions avec impatience dès le moment de notre arrivée. Le jour, nous craignions de nous écarter, la nuit nous veillions chacun à notre tour, afin de donner le signal à nos compagnons de voyage. Plusieurs fois nous fûmes réveillés par les cris de celui qui montait la garde. Le bassin du Geyser commençait à s'agiter. On entendait un bruit souterrain pareil à celui du canon, et le sol tremblait comme s'il eût été frappé par des coups de bélier. Nous courions en toute hâte au bord de la colline, mais le Geyser, comme pour se jouer de nous, montait jusque au-dessus de sa coupe de silice, et débordait lentement comme un vase d'eau qu'on épanche. Enfin après deux jours d'attente, nous fîmes jaillir le Strockr, en y faisant rouler une quantité de pierres et en y tirant des coups de fusil. L'eau mugit tout à coup comme si elle eût ressenti dans ses cavités profondes l'injure que nous lui faisions, puis elle s'élança par bonds impétueux, rejetant au dehors tout ce que nous avions amassé dans son bassin, et couvrant le vallon d'une nappe d'écume et d'un nuage de fumée. Ses flots montaient à plus de quatre-vingts pieds au-dessus du puits, ils étaient chargés de pierres et de

limon; une vapeur épaisse les dérobait à nos regards, mais en s'élevant plus haut, ils se diapraient aux rayons du soleil, et retombaient par longues fusées comme une poussière d'or et d'argent. L'éruption dura environ vingt minutes, et, deux heures après, le Geyser frappa la terre à coups redoublés, et jaillit à grands flots, comme l'eau du torrent, comme l'écume de la mer, quand le vent la fouette, quand la lumière l'imprègne de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Nous assistons alors à l'un des phénomènes naturels les plus curieux qui existent; mais ce qui a rendu notre séjour au Geyser plus intéressant encore, ce sont les observations de géologie et de météorologie faites par deux de nos compagnons de voyage. M. Robert a recueilli autour de ces sources brûlantes un échantillon curieux de lave et de silice, et un autre de nos compagnons de voyage, le savant et modeste M. Lottin s'est assuré par une épreuve réitérée que la température des sources bouillantes du Geyser s'élevait à plus de cent degrés.

Une fois notre travail achevé, nous reployâmes notre tente, et nous partîmes pour Skalholt en saluant gaiement le Geyser, comme des moissonneurs saluent le champ où ils ont récolté.

Quand on parle de l'Islande, l'un des premiers noms sur lesquels se reporte d'abord la pensée, c'est celui de Skalholt. C'est la vieille capitale de cette fière aristocratie des Jarl, qui auraient voulu faire de chacun de leurs villages une capitale. C'est la véritable Athènes de ces landes du Nord, qui, dans les premiers siècles du moyen âge, portèrent sur leurs couches de pierre plus de fleurs de poésie que les contrées méridionales. Le premier siége épiscopal de l'Islande fut à Skalholt, ainsi que la première école. Là fut aussi, pendant une vingtaine d'années, établie l'imprimerie [1]. Là ont vécu des hommes justement célèbres, des orateurs, des philosophes, des historiens ; cet Isleifr qui commença, en l'an 1057, ses fonctions de premier prélat de l'Islande, par assembler autour de lui une troupe d'enfants, à qui il enseignait les belles lettres; ce Gissur, qui, au commencement du douzième siècle, avait visité les grands états

1. De 1684 à 1704. Elle était venue de Hoolum, elle y retourna. Entre autres bons livres imprimés à Skalholt dans ce court espace de temps, il faut compter le *Landnama Bok*, la saga du roi *Olaf*, les *Harmonies évangéliques*, la *Grammaire latine*, le *livre de l'Althing*. Nous avons rapporté en France quelques-uns de ces livres, qui sont à présent, en Islande même, de vraies raretés.

de l'Europe, et parlait la langue de tous les pays où il avait voyagé, si bien qu'à son retour on lui donna le surnom de *Flos Peregrinationis;* Thorlakr, l'érudit, et Finnsen, le savant auteur de l'*Histoire ecclésiastique.* Deux fois l'église métropolitaine de Skalholt fut brûlée, et deux fois rebâtie à grands frais sur un plan plus large. L'évêque donnait alors des fêtes auxquelles il invitait huit cent personnes, et chacune d'elles, en s'en allant, recevait quelque présent. Plus tard, lorsque l'école de Hoolum fut fondée, celle de Skalholt conserva encore sa prérogative. En l'an 1100, on enseignait dans cette école le latin, la grammaire, la poésie, la musique. C'est plus qu'on n'en savait alors dans d'autres grandes villes du reste de l'Europe. Au douzième siècle, dans une de ces écoles, l'évêque qui la dirigeait surprit un de ses élèves lisant l'*Art d'aimer*, d'Ovide; et comme l'histoire rapporte qu'à la vue de ce livre l'évêque entra dans une sainte colère, on peut supposer que, puisque le digne prélat en connaissait si bien les dangers, lui-même autrefois l'avait lu.

En 1552, le roi de Danemarck établit un nouveau règlement pour ces deux écoles. Il donna aux évêques la jouissance de quelques biens que

la réformation avait enlevés au clergé, et leur imposa l'obligation de pourvoir à l'entretien des élèves. Mais trop souvent les évêques, au lieu de remplir noblement leur devoir, s'abandonnèrent à un indigne sentiment de cupidité. Ils prenaient pour eux le revenu des biens qui leur étaient confiés, et dépensaient pour les élèves le moins possible. Plusieurs fois le roi leur écrivit pour les rappeler à leur devoir. Finnsen rapporte, dans son *Histoire ecclésiastique*, une lettre qui montre dans quels minces détails il fallait entrer, et quelles précautions on était obligé de prendre pour garantir les pauvres élèves stipendiaires de l'avarice des prélats. Qu'on me permette de citer quelques passages de cette lettre vraiment caractéristique, et pour le temps où elle fut écrite, et pour le pays auquel elle s'adresse.

« L'évêque, dit le chancelier qui parle au « nom du roi, entretiendra, pour l'amour de « Dieu, une bonne école et vingt-quatre éco- « liers : il aura un professeur et un maître, il « donnera au premier 60 thalers par an (180 f.), « en beurre, poisson, vadmal, ou argent, comme « il voudra. Il lui donnera de plus quatre mou- « tons vieux (4 *gamle faar;* le chancelier

« avait sans doute peur que l'évêque ne donnât
« des agneaux), trois mesures de farine, une
« de sel, une de beurre, deux cents poissons
« et du lait.

« Il donnera au maître 20 thalers par an.

« Il sera obligé de donner aux élèves une
« bonne boisson et de bons aliments : aux plus
« grands, à chaque repas, le quart d'un gros
« poisson, ou la moitié d'un poisson ordinaire;
« aux plus petits, le quart d'un bon poisson et
« du beurre.

« Les repas devront être préparés à une
« heure précise, de manière que les élèves ne
« négligent pas leurs leçons.

« Si Dieu voulait que quelques-uns d'entre
« eux devinssent malades, l'évêque devra les
« garder, pour en prendre soin, et leur faire
« servir du poisson frais, du lait et de la
« soupe.

« Chaque année, à la Saint-Michel, il four-
« nira aux élèves des vêtements : aux grands,
« dix aunes de vadmal; aux autres, sept aunes.

« Il leur donnera de la lumière pour étudier
« le soir et pour se coucher.

« Il ne pourra, sous aucun prétexte, les dé-
« tourner de leurs leçons pour les employer à

« quelque travail que ce soit, et sera obligé de « les garder été et hiver. »

Malgré toutes ces précautions, les écoles ne furent pas mieux entretenues. Les maîtres et les élèves se plaignirent. Les évêques aussi se plaignirent de ne pouvoir satisfaire aux obligations qu'on leur imposait, et, en 1746, ils obtinrent une ordonnance qui, tout en leur conservant le même revenu [1], réduisait à huit mois de l'année le temps des études. En 1797, la réunion des deux évêchés de Hoolum et de Skalholt en un seul, entraîna celle des deux écoles. La nouvelle institution, basée sur de nouveaux règlements, fut d'abord établie à Reykiavik ; de là elle a été tranférée à Besesstad, dans l'ancienne maison du gouverneur, et elle y est longtemps restée.

Nous arrivions dans la capitale primitive de l'Islande avec tous les souvenirs de son histoire, rêvant à ses riches évêques, à ses réunions de savants ; et lorsqu'au détour d'une colline le guide me dit : « Voilà Skalholt ! » je ne pouvais

1. Ce revenu montait à 2500 thalers (7500 fr.) pour Skalholt, qui devait avoir vingt-quatre élèves, et 2000 thalers pour Hoolum, qui n'en avait que seize. C'était à cette époque une somme considérable pour l'Islande. Les évêques recevaient en outre plusieurs élèves riches qui payaient le prix de leur pension.

croire que le malheureux groupe de maisons que j'apercevais devant moi fût cette vieille cité dont je m'étais fait un autre tableau. C'était pourtant bien Skalholt : un pauvre bœr de paysans, habité par trois familles, qui se partagent la même laiterie et la même cuisine ; une église en bois, étroite et mal bâtie, voilà Skalholt. Le cimetière seul atteste qu'il y avait là autrefois une métropole. Il est tracé dans des proportions plus grandes que l'église et le bœr. Les morts ont mieux gardé que les vivants la place où fut le siége épiscopal. Près du cimetière sont les ruines de l'ancienne école, et l'endroit où le paysan a bâti sa triste cabane est celui même où l'évêque avait autrefois sa demeure. L'église aussi a été reconstruite sur un plan plus vulgaire, et dans des dimensions beaucoup plus petites. Elle a cependant conservé quelques restes de sa fortune première, plusieurs beaux livres, plusieurs ornements d'autel précieux, des chasubles richement travaillées, et un calice en vermeil, qui, à en juger par ses ciselures, par ses médaillons peints sur émail, doit remonter aux premiers temps de la renaissance de l'art. Si je ne me trompe, c'est le calice dont il est parlé dans l'histoire ecclésiastique d'Islande,

qui fut apporté à Skalholt par l'évêque Klangr, en 1153. Ce qu'il y a ensuite de plus remarquable dans cette église, ce sont des inscriptions de tombeau. Une, entre autres, m'a frappé par son expression poétique : elle fut faite pour la fille de l'évêque Vidalin, qui, lui aussi, peut être mis au nombre des hommes distingués de l'Islande [1].

Je vais dans la tombe profonde,
Heureuse épouse du Seigneur.
Mon nom, effacé dans ce monde,
S'inscrit dans un monde meilleur.

La mort apporte à mon enfance
Le froid baiser qui fait souffrir.
Mais gaîment là-haut je m'élance,
Je revis pour ne plus mourir.

Adieu donc, lumière infidèle,
Pâle reflet d'un jour plus pur.
D'ici la lumière éternelle
M'apparaît dans ce ciel d'azur.

Nous visitâmes tout Skalholt et toutes ses ruines, et chaque pas que nous faisions sur ce

1. Il a laissé plusieurs recueils de sermons, un recueil de discours et de poésies latines, et un livre de religion intitulé : *Postilla evangelica*, qui se trouve dans toutes les maisons islandaises. Il avait été d'abord professeur de l'école de Skalholt. Il mourut en 1720.

sol poétique ajoutait à nos déceptions. Nos rêves du passé furent interrompus par un incident qui ne pouvait guère les égayer. Le cheval qui portait nos provisions avait pris une autre route que la nôtre. Nous demandâmes du pain au propriétaire du bœr; mais les Islandais ne mangent pas de pain. Pour le remplacer, la femme du paysan nous fit, avec de la farine de seigle, une espèce de galette, comme on en prépare ici dans les occasions extraordinaires, une galette qui n'est ni pétrie ni cuite. Quand nous en eûmes mangé, nous fûmes tous malades; mieux valait encore faire diète; et nous partîmes tous de Skalholt plus affamés qu'en y entrant.

De là à l'Hécla, nous avions une longue journée à faire, et deux larges rivières à traverser; mais, de distance en distance, nous voyions la tête blanche du cratère se dessiner comme un croissant entre les brunes sommités des autres montagnes, et alors nous redoublions le pas et nous marchions avec ardeur. Si le long de notre chemin nous avions été frappés de toutes les traces sinistres des éruptions de volcans, quand nous arrivâmes aux environs de l'Hécla, il nous sembla que nous n'avions rien

vu. C'est là qu'il fallait venir chercher l'aspect de la ruine et de la désolation. Partout le sol bouleversé, partout la terre enfouie sous ce déluge de feu ; des blocs de laves comme des murailles, des montagnes de cendres engendrées par le cratère, et vomissant à leur tour d'autres montagnes, voilà ce que nous contemplions avec un sentiment d'effroi et de stupéfaction. Cette fois, nous ne pouvions plus suivre en droite ligne notre chemin. Il fallait passer autour des masses de pierres, se glisser entre les rochers, éviter les crevasses. Nous courions des bordées sur cette terre de volcans, comme un navire qui a le vent contraire, et qui marche vers le port en le perdant de vue. A chaque pas, un rempart de roc, une rivière formée par la neige des montagnes, ou un marais baigné sans cesse par la rivière. Nous regardions de temps à autre l'Hécla, dont le soleil dorait alors la robe blanche, et qui, du haut de sa crète glacée, semblait se moquer de notre fatigue et de nos efforts. Enfin, après avoir fait de longs détours dans le même cercle à travers la cendre et la pierre calcinée, nous arrivâmes dans une jolie vallée, abritée entre des rochers, coupée par un ruisseau. Au fond, nous aperçûmes une ferme, un

enclos de gazon. C'était bien un Eldorado au milieu d'une terre aride, une oasis dans le désert, si jamais il en fut. Nous établîmes là notre tente, après seize heures de marche. Nous étions au pied du cratère.

Le lendemain, nous partîmes avec un homme du pays pour faire cette ascension de l'Hécla, qui, dès notre arrivée en Islande, avait été notre rêve le plus beau. Le temps était sombre, mais nous craignions qu'un autre jour il ne devînt plus sombre encore. Nous gravîmes à cheval les premières aspérités. A mesure que nous avancions, nous pouvions suivre, de distance en distance, tous les éléments d'une éruption : d'abord la pierre ponce, poreuse et légère, qui monte à la surface du cratère, comme l'écume à la surface de l'eau, et s'envole au loin comme la cendre chassée par le vent; puis la scorie broyée, tordue entre les masses de lave dont elle s'échappe, comme la crasse des lingots de fer; puis la lave plus ferme et plus compacte; puis le basalte serré, luisant, poli comme le marbre; puis enfin l'obsidien, noir comme le jais, brillant comme le verre, dégagé de tout alliage étranger, et sortant du cratère pur comme l'acier.

Après deux heures de marche, nous mîmes pied à terre, et alors vint la fatigue. Comme il avait fallu nous précautionner contre la neige et le froid, nous portions de grosses bottes et de lourds vêtements. Le chemin était escarpé, raboteux, montant en droite ligne; nous marchions en courbant le dos, et en nous appuyant sur nos genoux. Bientôt nous arrivâmes au pied d'une montagne hérissée de pointes de basalte et de blocs de pierres détachés du sol. Là, rien ne soutenait nos efforts; quand nous posions le pied sur un roc, il s'écroulait sous nous; quand nous croyions marcher en avant, nous redescendions avec les pierres qui suivaient l'ébranlement que nous leur donnions et nous entraînaient dans leur chute. Pas un arbuste n'était là pour nous servir d'appui, pas une plante à laquelle nous puissions nous cramponner. Tout ce roc escarpé était comme une muraille nue et vacillante, qui semblait s'en aller en morceaux quand nous essayions de la gravir. A chaque instant, il fallait nous arrêter pour nous reposer et reprendre haleine. Quelques-uns de nos compagnons de voyage qui avaient été sur des montagnes beaucoup plus élevées nous disaient n'avoir jamais éprouvé une telle fatigue.

Pour moi, je me couchais tout au long sur les rochers de basalte, et en étendant les jambes sur cette pierre froide, j'éprouvais une douleur comme si on me les eût brisées. Lorsque enfin nous fûmes arrivés au sommet de cette pointe aiguë, nous en vîmes s'élever une seconde devant nous, et après celle-ci une troisième, car toute la montagne n'est qu'une longue suite de pics escarpés étagés l'un sur l'autre, et fuyant comme des gradins.

Pendant que nous accomplissions ainsi péniblement notre ascension, le ciel s'était assombri. Le vent sifflait, la pluie tomba à flots, et, un peu plus haut, cette pluie était de la neige. Alors une brume épaisse enveloppait la montagne; un rideau de nuages nous serrait dans ses sombres replis, et nous ne distinguions plus rien autour de nous. Notre guide, las et découragé, refusait d'aller plus loin. Nous n'étions encore que sur le premier cône de l'Hécla; nous voulions continuer notre route jusqu'au bout. Après avoir employé toute notre éloquence de voyageurs, nous finîmes par le décider à nous mener jusqu'au pied du second cône; là, nous demandâmes à aller au milieu, puis au-dessus, et enfin sur la cime de l'Hécla. L'orage avait cessé. Un

rayon de lumière perçait à travers les brouillards; mais c'était ce rayon de lumière qui ne sert qu'à faire mieux ressortir l'obscurité. Nous distinguions au-dessous de nous les montagnes comme des masses confuses, la plaine couverte d'une brume épaisse, et à travers cette brume, cette plaine, ces montagnes, le soleil voilé par les nuages projetait de loin en loin une lueur vague, une teinte blafarde. Et tout était morne, silencieux comme le désert, profond comme l'abîme. Pas un cri ne se faisait entendre; pas un être vivant, pas une plante ne se montrait à nos yeux. On eût dit la nature morte, entourée par la nuit, plongée dans le chaos.

Tout à coup le rideau de nuages se déchire, l'azur du ciel reparaît, les rayons de soleil éclatent dans l'espace. Le long de la vallée, le vent balaie le brouillard, qui s'entr'ouvre, s'éclaircit, et s'en va par lambeaux, léger et transparent comme un voile de gaze. D'un côté, nous voyons reparaître toutes les montagnes qui environnent l'Hécla, avec leur crête rouge et leurs bords cendrés; de l'autre, les Snœfial, qui portent dans les nues leurs épaules de neige et leurs pics de glace, brillants comme des pointes de lance

aux rayons du soleil. A nos pieds, la plaine se déroule au loin avec les lacs d'eau limpide, qui parsèment sa robe verte comme des diamants, et les deux rivières qui la traversent comme des guirlandes. La montagne bleue, voisine du Geyser, s'élève au milieu de la vallée; et devant nous, à l'horizon, nous apercevons comme une ceinture d'or la pleine mer, étincelante de lumière, et les îles Westmann.

Nous restâmes saisis d'un sentiment inexprimable d'admiration en face d'un spectacle si inattendu. C'était le jour de printemps de cette nature désolée; c'était le *fiat lux* de cette nuit de chaos. Alors nous oubliâmes en un instant et la fatigue de notre excursion, et le froid, et la neige. Nous saluâmes d'un cri de joie enthousiaste ces solitudes lointaines, et notre vieux guide lui-même partageait nos transports. C'était la seconde fois de sa vie qu'il montait jusqu'au haut de l'Hécla, et la première fois qu'il y montait avec des Français.

Nous avions quitté notre tente à neuf heures du matin; nous y rentrâmes à minuit, riches de nos souvenirs, heureux de notre journée.

III.

INSTRUCTION PUBLIQUE.

En partant pour l'Islande, mon but était d'observer l'état actuel de la littérature et de l'instruction dans le pays que j'allais visiter, afin de comparer dans ses rapports intellectuels l'époque moderne à l'époque ancienne, l'Islandais laborieux de nos jours à l'Islandais nomade des sagas. J'ai commencé cette étude avec un vif sentiment de curiosité, et je l'ai poursuivie avec un nouvel attrait, lorsque j'ai vu qu'en me livrant à cette ex-

ploration, je ne m'aventurais pas sur une terre ingrate.

A voir cette pauvre population d'Islande, ces paysans condamnés à une vie de labeur et de privation, et ces pêcheurs exposés sans cesse aux orages de leur mer du Nord, on ne s'attendrait pas à découvrir parmi eux le goût de la lecture et de l'étude, et cependant il n'en est pas un qui ne se plaise à porter dans sa chétive cabane quelques livres. Dans presque tous les *bœr* que nous avons visités, dans la demeure du pâtre comme dans celle du fermier, nous avons toujours trouvé une bible et des sagas. La bible et les sagas, c'est leur dot de mariage, c'est le legs de leurs pères, c'est le trésor de famille qui a succédé à la cotte d'armes du *Vikingr*, à la hache des *Berserkir*. Dans les longues soirées d'hiver, quand la tempête gronde autour de l'humble bœr, quand la neige couvre les chemins et interrompt toutes les communications, la famille du paysan se réunit dans une même salle. Les femmes préparent les vêtements de laine: les hommes façonnent leurs instruments de pêche ou d'agriculture, et, à la lueur d'un pâle flambeau, le maître de la maison prend un livre et lit à haute voix. Souvent même, si les

livres lui manquent, il récite par cœur des fragments de poëme, et des sagas entières. Ainsi tous apprennent à connaître leur histoire, les actions de valeur de leurs ancêtres, et les faits d'armes qui ont illustré le lieu qu'ils habitent et les lieux qu'ils parcourent. Neuf siècles sont passés, et les noms de ceux qui ont peuplé ces montagnes d'Islande sont encore populaires parmi leurs descendants, et les exploits de ces soldats aventureux, qui s'en allaient sur leur barque fragile braver la guerre et les orages, font encore palpiter le cœur pacifique de ces habitants du bœr qui ne pensent plus qu'à élever leurs moutons, ou à jeter leurs filets le long de la côte.

Quand le paysan a lu tous les livres qu'il possède, il fait un échange avec ses voisins. Le dimanche il emporte à l'église sa bibliothèque. Il prête ses sagas à ceux qui ne les connaissaient pas encore, et les autres paysans lui prêtent les leurs. Il est aussi tel livre qu'il relit régulièrement chaque hiver; il en est d'autres qu'il copie en entier. Nous avons vu dans plusieurs habitations de gros volumes in-folio écrits avec le plus grand soin. C'étaient les traditions que le paysan avait lui-même copiées, faute de pouvoir les acheter. La société de Copenhague a

rendu un grand service à toutes ces réunions de famille en publiant à un prix modéré une nouvelle collection de sagas[1]. Aussi les paysans islandais ont-ils souscrit avec empressement à cette collection.

Si de la demeure du fermier nous passons à celle du prêtre ou du sysselmand[2], le cercle de connaissances s'agrandit et l'étonnement redouble. Que de fois je me suis arrêté avec un sentiment de vénération dans un de ces presbytères isolés au milieu des champs de lave! J'entrais dans une chambre humide, malsaine, dépouillée de meubles; mais sur les coffres en bois, sur les fenêtres, sur une planche clouée contre la muraille, j'apercevais les meilleurs livres de science et de littérature, et un homme couvert d'une mauvaise redingote s'avançait vers moi, prêt à me répondre en quatre ou cinq langues, prêt à me parler des grands poëtes modernes et des classiques anciens[3]. Dans ces

1. *Formanna sœgur*. Copenhague, 1830. Il en a déjà paru 11 vol. in-8°. M. Rafn a aussi publié un recueil important sous le titre de *Fornaldar sœgur*, 3 vol. in-8°.

2. Chef de district. En décomposant ce mot, et en le traduisant littéralement, il signifie homme d'affaires.

3. C'est dans un de ces malheureux presbytères que Torlakson traduisit en vers fidèles et élégants l'*Essai sur*

habitations solitaires, le pauvre prêtre n'aperçoit devant lui que l'église et le cimetière, l'église où il a été baptisé, le cimetière où il a déjà marqué sa tombe à côté de celle de son père. Pas un être n'est là pour répondre à ses pensées, pour l'encourager dans ses efforts. Tout ce que nous appelons gloire, fortune, moyens d'émulation, tout cela est perdu pour lui ; et cependant il travaille, il s'instruit, il se fait à lui-même son monde poétique. Les muses, pour nous séduire, n'ont pas toujours besoin de venir à nous, la tête couverte de lauriers ; et l'étude, que nous devrions déifier comme les muses, attire à elle, par un charme infini, plus d'un homme simple et dénué d'ambition, qui n'attend rien de son travail que le bonheur même de travailler.

Tous les Islandais savent lire et écrire. Ils n'ont cependant point d'école élémentaire pu-

l'homme de Pope et le *Paradis perdu* de Milton. Dans un autre, nous avons trouvé un jeune prêtre qui avait vendu son mince patrimoine pour voyager, et qui, en s'imposant de longues privations, etait parvenu à visiter successivement l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Italie et la Grèce. Il connaissait toute notre littérature moderne, et nous citait avec bonheur les noms des écrivains dont il avait étudié les œuvres et des professeurs dont il avait suivi les cours.

blique [1], et il ne peut en être autrement dans un pays où les habitations sont toutes disséminées à travers champs et éloignées l'une de l'autre : mais chaque bœr est une école, et chaque mère de famille se fait elle-même l'institutrice de ses enfants. Le soir, elle les rassemble autour d'elle, et leur donne ses leçons. Les enfants orphelins, ou appartenant à des parents incapables de s'occuper de leur éducation, sont placés, aux frais de la caisse des pauvres, dans une autre famille. C'est le prêtre qui surveille ces diverses écoles ; c'est lui qui interroge les élèves, qui approuve ou condamne, et distribue aux pauvres femmes de pêcheurs les livres élémentaires dont elles ont besoin. Le grand jour d'épreuve est celui où les enfants se présentent à la confirmation. Pas un d'eux ne peut être admis s'il ne sait lire et écrire, et ce serait pour une mère de famille islandaise un vrai malheur de voir un de ses fils échouer dans cet examen religieux.

Deux autres causes contribuent encore à entretenir parmi les Islandais le goût de l'étude, ce sont leurs longues nuits d'hiver et leur isole-

1. Je ne parle pas de l'école de Reykiavik, qui n'est fréquentée que par les enfants de la ville.

ment. Pendant près de la moitié de l'année, ils vivent seuls, renfermés dans leur bœr, dépourvus de toute société et de tout moyen de distraction. Que feraient-ils alors, s'ils n'aimaient le travail? Les uns lisent, les autres s'occupent d'ouvrages d'orfévrerie ou de ciselure. L'été leur ramène la vie de voyage : l'hiver leur impose la vie de solitude et de recueillement. Puis l'Islande est dotée maintenant de plusieurs établissements dont on aime à reconnaître l'heureuse influence. Il y a une imprimerie à Vidœ, une bibliothèque publique et une société littéraire à Reykiavik, une école latine à Besesstad.

L'imprimerie fut introduite en Islande en 1530, et établie à Hoolum. Ce fut l'évêque Gudbrandr qui fit ce présent à son pays. En 1685, l'évêque Thorlakr obtint qu'elle fût transférée à Skhalholt, mais elle n'y resta que jusque en 1704. Un autre évêque de Hoolum la racheta pour cinq cents impériaux [1], et la transporta de nouveau dans sa métropole. Il est sorti de cette imprimerie plusieurs ouvrages remarquables, et entre autres deux belles bibles in-folio, devenues fort rares. En 1770, Olafr-Olssen établit encore une imprimerie à Hrappsey.

1. Monnaie ancienne du pays.

C'est là qu'on édita les recueils judiciaires de l'Althing, et un grand nombre de livres fort utiles. Aujourd'hui il n'y a plus en Islande qu'une seule imprimerie. Elle appartient au gouvernement qui l'afferme au propriétaire de l'ancien cloître de Vidœ pour deux cents écus par an. On y imprime des livres d'éducation et des livres de prières, quelques recueils de poésie, et les sagas versifiées que les étudiants islandais publient sous le titre de *Rimur*. L'imprimeur emploie trois ou quatre ouvriers et des commissionnaires distribuent ses livres dans toutes les parties de l'Islande.

La bibliothèque de Reykiavik fut fondée en 1821 par les soins de M. Rafn, professeur à Copenhague. Elle appartient à toute l'Islande, car toute l'Islande a contribué à la former, à l'enrichir. Le gouvernement danois ouvrit une souscription, et les particuliers donnèrent des livres et de l'argent. Chaque année encore, le paysan, le prêtre, le marchand, apportent leur tribut volontaire à cette bibliothèque, et chaque année le gouvernement lui envoie les meilleurs livres imprimés à Copenhague. Aujourd'hui elle compte près de 8,000 volumes, composés de classiques anciens et d'ouvrages étrangers. Le

but des fondateurs est de la rendre aussi popu laire que possible, et surtout d'y former une collection complète de tous les ouvrages ayant rapport à l'Islande. Le lieu qu'elle occupe n'est pas disposé de manière à ce qu'on puisse y venir lire ; mais chaque semaine elle est ouverte à jour fixe, et l'on prête des livres aux habitants des districts les plus éloignés, pour plusieurs mois et quelquefois pour un an. Ainsi quand l'Islandais des montagnes du nord vient à Reykiavik, la bibliothèque populaire s'ouvre pour lui ; il y dépose son offrande, et il prend les livres qu'il veut étudier. Si cette coutume présente un résultat fâcheux, celui de priver pendant un assez long espace de temps la bibliothèque de plusieurs ouvrages essentiels, elle offre l'avantage immense de faire circuler dans les familles une foule de bons livres qu'elles ne pourraient se procurer, de répandre comme une source abondante la vie intellectuelle dans toutes les artères de cette lointaine population.

La société littéraire d'Islande date de 1816. Elle se divise en deux branches, celle de Copenhague et celle de Reykiavik. Son but est de propager en Islande le goût de la littérature, et de faire imprimer dans la langue du pays les livres

les plus utiles. Le nombre de ses membres n'est point limité. En même temps qu'elle cherche à s'attacher par un lien de confraternité littéraire les savants étrangers, elle enveloppe dans son vaste réseau toute l'Islande intellectuelle. A part 600 francs qu'elle reçoit chaque année du gouvernement danois, cette société n'a pas d'autre ressource que la cotisation à laquelle se soumettent ses membres, et avec ce revenu précaire, et le produit de ses publications, elle a fait paraître plusieurs ouvrages populaires [1], et contribué à la confection d'une carte générale de l'Islande.

Outre ces livres excellents d'histoire, de géographie, que la société répand dans chaque district, elle publie encore tous les mois un journal. C'est une simple feuille in-18, qui a pour titre *Courrier du Midi* (SUNNANN POSTURINN), une feuille créée exprès pour le peuple, écrite pour le peuple. Il n'y a là ni discussions politiques, ni querelles littéraires. Le paysan d'Islande, tout occupé de sa ferme, de sa pêche, est encore étranger à ces graves débats qui agitent

1. Je citerai, entre autres, la *Sturlunga saga*, 4 vol. in-4°; les *Annales d'Islande*, 3 vol. in-4°; les poésies de Grœndal, Olafssen, etc.

si fort nos salons. Seulement le *Courrier du Midi* lui dit de temps à autre ce qui se passe en Europe, s'il y a une révolution, une guerre, un désastre, et cela lui suffit. Le plus souvent, on l'entretient de lui-même, on lui donne des conseils d'hygiène, d'agriculture, d'économie domestique. Puis un rédacteur lui annonce les découvertes les plus utiles; un autre lui communique ses observations astronomiques, et de temps en temps un troisième chante sur le mètre des anciens scaldes le bonheur et les vertus de l'Islande moderne. Le paysan est enchanté de voir tant de science et de sagesse réunies dans une si petite feuille, et chaque mois il l'attend avec impatience; aussi le *Courrier du Midi* compte-il sur une population de cinquante mille habitants, onze cents abonnés [1].

Une société de jeunes gens instruits et zélés a fondé, sous le titre de *Fiolnir* [2], un journal qui s'écarte dédaigneusement des routes paisibles frayées par le *Courrier du Midi*. Il y a là, en

1. On pourrait citer beaucoup d'autres exemples de cet amour des Islandais pour la lecture. Les sagas rimées de Vidœ sont toujours imprimées en très-grand nombre, et la douzième édition du recueil de sermons de Vidalin s'est vendue, il n'y a pas longtemps, à trois mille exemplaires.

2. L'un des noms habituels d'Odin.

littérature, un souffle romantique venu des côtes de France; en politique, un vague retentissement de nos éternelles discussions et de nos passions orageuses, qui étonnent fort, et quelquefois effraient sérieusement l'esprit pacifique des Islandais. Le premier numéro du *Fiolnir* renfermait un fragment des *Paroles d'un croyant*. L'humble prêtre qui avait traduit ce livre dans la langue des scaldes m'en parlait comme d'une étrange fiction.

Le journal de la jeune école islandaise paraît chaque année. Il est écrit avec chaleur si ce n'est avec habileté, et imprimé avec luxe.

Il y avait autrefois, comme je l'ai déjà dit, deux écoles latines en Islande. Toutes deux furent d'abord réunies à Reykiavik, et en 1806 l'école de Reykiavik fut transportée à Besesstad. Ce qu'on nomme Besesstad n'est autre chose qu'une église et une ferme. Il y a là quarante élèves. Il ne peut y en avoir plus, faute de place. Encore couchent-ils deux à deux, ou plutôt quatre à quatre, dans une espèce d'armoire à double compartiment qui chaque soir se ferme hermétiquement sur eux, et dont l'aspect seul fait frémir. Si l'on a pris à tâche de leur donner de bons maîtres, et de leur enseigner beau-

coup de choses en peu de temps, on s'est très-peu occupé de leur bien être matériel. Leur existence est livrée à un économe qui, pour un prix déterminé [1], se charge de les nourrir et de leur donner des souliers pendant huit mois de l'année [2]. Celui qui exerce maintenant cette espèce de monopole est, il est vrai, un homme dont la probité présente de grandes garanties; mais il a depuis longtemps le désir d'abdiquer ses fonctions, et quand il sera remplacé, à quelle triste spéculation les élèves ne seront-ils pas exposés!

L'école s'ouvre au 1er octobre et se ferme au 1er juin. Les élèves ont huit heures de leçon par jour. Ils étudient l'hébreu, le grec, le latin, le danois, l'histoire, la géographie, l'arithmétique, et, dès leur entrée à l'école, la théologie, car Besesstad est avant tout une école ecclésiastique, une espèce de séminaire; et de cette contraction forcée de divers genres d'étude résulte un grand inconvénient. Ceux qui deviennent

1. 40 species (environ 240 francs) pour chacun. Le gouvernement danois paie pour vingt élèves.

2. Il faut remarquer que le soulier islandais n'est autre chose qu'un carré de peau de phoque ou de peau de mouton reployé en deux, et soutenu sur le pied avec des courroies. Une jolie paire de souliers coûte 50 centimes.

prêtres, en sortant de là, sont loin d'avoir acquis les connaissances qui leur seraient nécessaires. Ceux qui suivent une autre carrière ont passé de longues heures à recueillir des notions de théologie qui leur sont complétement inutiles. Tous les hommes éclairés d'Islande désireraient qu'il y eût au moins deux écoles distinctes. L'argent manque pour les établir.

Il y a à Besesstad quatre professeurs. Le premier qui enseigne la théologie et qui représente l'école dans toutes les occasions importantes, reçoit par an 400 species (environ 2,400 francs). Les autres n'ont que 1,800 francs. Tous quatre sont des hommes vraiment remarquables, et tels qu'on serait heureux d'en rencontrer dans beaucoup d'institutions plus renommées que l'humble école de Besesstad. L'un d'eux est très-versé dans la connaissance de la langue hébraïque et de l'histoire ecclésiastique. Un autre s'est distingué par ses travaux de géographie. M. Egilsson a pris part à toutes les grandes publications d'ouvrages islandais qui se sont faites dans les dernières années à Copenhague, et prépare en ce moment une nouvelle édition de l'Edda de Snorri Sturleson, avec une traduction latine. Le vénérable docteur

Schieving, le professeur de littérature latine, es un de ces hommes savants et modestes que l'on n'apprend pas à connaître sans émotion, et que l'on ne peut oublier une fois qu'on les a connus. Il y a vingt ans que M. Schieving travaille à un dictionnaire islandais-latin [1]. Il a tour à tour compulsé les anciens livres de droit et les anciens livres d'histoire, les chants des scaldes et les sagas. Quand les livres imprimés lui ont manqué, il est entré en correspondance avec les étudiants de Copenhague, afin de faire compulser les manuscrits islandais qui se trouvent à la Bibliothèque. Il a classé chaque mot dans ses différentes acceptions ; chaque acception est justifiée par une citation, et chaque citation accompagnée d'une note indiquant le livre, la page où elle a été prise, le sens qu'elle doit avoir. J'ai vu dans la demeure de M. Schieving à Besesstad l'immense quantité de matériaux qu'il a amassés pour faire son dictionnaire, et je lui ai demandé s'il ne pensait pas à le publier bientôt. « Hélas! non, m'a t il dit ; plus j'avance, plus je vois ce qui me manque

1. Le meilleur dictionnaire islandais que nous ayons est celui de Biorn, publié par Rask, 2 vol. in-4°, Copenhague, 1814. Il est encore très-fautif et très-incomplet.

pour arriver au but que je voulais atteindre. Quand j'ai entrepris cette longue tâche, je croyais avoir fini au bout de dix ans. Maintenant, je ne m'impose plus aucune limite. Je travaillerai tant que je vivrai. » Et, sans cesse, il revient sur ce qu''il a déjà fait, et, sans cesse, il recommence ses recherches, heureux d'accroître sa nomenclature, heureux de trouver un nouveau mot et une nouvelle acception, heureux des devoirs qu'il remplit, et des instants de loisir qui lui permettent de reprendre ses études favorites. La science n'a pas eu souvent un disciple aussi dévoué, soumis à un travail, aussi exempt d'ambition.

Le temps des études à Besesstad dure de cinq à six ans. Les élèves ne sortent de là qu'après avoir subi un examen. Les uns peuvent devenir immédiatement prêtres, mais ceux qui se destinent à la médecine ou à la jurisprudence sont obligés d'aller étudier à l'université de Copenhague [1]. Il y a en Islande un médecin général nommé par le gouvernement, et cinq autres

1. Il y avait autrefois en Islande un usage assez curieux. Les élèves, en se présentant à l'université de Copenhague, devaient avoir un certificat du recteur de l'école latine de Hoolum ou de Skalholt, attestant leur capacité. Si, par

médecins placés dans les différents districts. Le médecin général est M. Thorteinsson, qui a fait longtemps pour M. Arago des observations météorologiques. C'est un homme aussi distingué par la noblesse de son caractère que par la variété de ses connaissances. Il reçoit 1,800 fr. par an, à charge de traiter gratuitement les malades pauvres. Les autres médecins reçoivent 900 francs, et doivent également prêter leur secours à tous ceux qui le réclament.

Les jeunes Islandais qui entrent à l'université de Copenhague jouissent de plusieurs priviléges. Ils habitent une maison fondée par Christian VI ; et s'ils subissent d'une manière satisfaisante leur premier examen, on leur donne tous les mois une gratification de 30 à 40 francs [1]. Aussi le nombre des élèves augmente continuellement. Chaque année, l'université renvoie dans leur patrie quelques-uns de ses disciples ; et, chaque année, une nouvelle colonie retourne à l'*alma mater*, et s'instruit à ses

suite de leur premier examen, ils n'étaient pas reçus, on mettait le recteur à l'amende.

1. En 1759, Frédéric V ordonna que chaque année deux élèves de Hoolum et de Skalholt viendraient, aux frais de l'état, finir leur éducation dans une université de Danemark. Cette ordonnance n'est plus en vigueur.

leçons. C'est à ceux qui ont étudié à Copenhague que l'on réserve les fonctions de magistrat, les places de sysselmand, et les meilleurs presbytères. Tous reviennent comme ceux qu'on appelait autrefois les *clercs de Paris*, avec le parfum de la science et les fleurs du voyage. Tous répandent dans leur pays de nouvelles idées. Ils ont échangé la casaque de vadmal contre l'habit européen, et les coutumes encore grossières du bœr contre les habitudes plus élégantes des grandes villes. Peu à peu leur exemple gagne ceux qui les entourent, et la civilisation s'insinue au cœur de la vieille Islande par le côté littéraire, par le côté poétique. Le christianisme a détruit les pratiques sauvages des farouches enfants d'Odin ; la civilisation achève d'éclairer leurs descendants et d'adoucir l'âpreté de leurs mœurs [1].

1. Depuis la première publication de ce livre, il n'a été fait dans l'organisation de l'instruction en Islande aucun changement notable. Seulement, l'école de Besesstad a été ramenée à Reykiavik. Elle est là maintenant sous la direction d'un homme qui a studieusement visité les principales institutions scientifiques de France, d'Allemagne, d'Angleterre, d'un homme qui parle couramment plusieurs langues vivantes, et qui se ferait remarquer dans une Université germanique par sa connaissance des langues classiques. C'est M. le docteur Johnson.

IV.

DÉCOUVERTE DE L'ISLANDE.

Les Scandinaves étaient, comme on sait, d'intrépides navigateurs. Ils n'avaient ni le sextant, ni l'astrolabe, ni la boussole ; ils n'avaient pas appris à mesurer la hauteur du soleil pour connaître leur latitude, ni à pointer une carte pour déterminer leur distance. Mais ils se jetaient dans leur bateau, la rame à la main, et s'en allaient, comme des oiseaux de mer, chercher la côte lointaine. Souvent la vague orageuse leur servit de guide, et la tempête les conduisit

au lieu où ils voulaient aborder. Cependant, au huitième siècle, Beda [1] avait signalé de nouveau cette île de Thulé, dont le nom se trouve dans l'histoire de Pline, dans les vers de Virgile [2]. Cent ans plus tard, le moine Dicuil la dépeignait non plus d'après de vagues conjectures, mais d'après des notions positives. Des Islandais y avaient abordé, des moines y avaient séjourné depuis le mois de février jusqu'au mois d'août, et l'on retrouva leurs vestiges. L'Islande était connue d'un autre peuple de marins; et les Norvégiens, qui avaient déjà exploré tant de rivages, ne la connaissaient pas encore. L'orage les jeta sur cette terre de volcans et d'orage.

Un pirate nommé Nadodd s'en allait de Norvége aux îles Féroe [3]. Un coup de vent le fit dévier de sa route et l'emporta au nord. Il se croyait perdu au milieu de l'Océan; il aperçut la côte. Lui et ses compagnons amarrent le na-

1. Beda mourut vers l'année 735 ou 738. Son livre : *De naturâ rerum et ratione temporum*, fut imprimé à Cologne en 1737.

2. Il n'est guère vraisemblable que cette *ultima Thule* mentionnée par les auteurs anciens, soit l'Islande; mais comme les écrivains du Nord ont souvent invoqué ce témoignage, nous ne pouvions guère le passer sous silence.

3. Je me sers ici d'une expression consacrée par l'usage.

vire, prennent leurs armes, descendent à terre, et les voilà de marcher à travers les champs de lave ; ils promènent leurs regards autour d'eux, et n'aperçoivent aucune trace humaine. Ils prêtent l'oreille et n'entendent aucun bruit. Ils montent sur une colline élevée, et ne voient ni fumée, ni habitation. L'Islande attendait sa colonie d'émigrés, et elle était déserte. Nadodd y resta jusqu'en automne. Alors le ciel se couvrit de nuages, la neige tomba sur les montagnes, et, en partant, il nomma la terre qu'il venait de découvrir : *Terre de neige* (Snœland) [1].

Ceci se passait en 861. Trois ans après, un Suédois, appelé Gardas, entreprit un voyage aux Hébrides pour y recueillir un héritage : il fut surpris comme Nadodd par une tempête, et jeté sur les rives d'Islande. Il demeura, pendant l'hiver, à Husavik, et, à son retour, loua beaucoup le pays qu'il avait vu [2].

Il n'en fallait pas tant pour séduire l'esprit

tout en protestant contre un de ces abus de langage qui se représentent fréquemment parmi nous. Le mot *œ* à la fin de Fer signifie ILE. Ainsi, en disant les îles Ferœ, nous faisons le plus complet pléonasme qu'il soit possible d'imaginer. Il en est de même de Jersey et de Guernesey : la particule *ey* est islandaise et signifie aussi île.

1. Landnama bok.
2. Landnama bok.

aventureux des hommes du Nord. Il suffisait de dire qu'on avait découvert une nouvelle contrée. Qu'elle fût riche ou pauvre, n'importe, ils voulaient la voir. En 864, dans une maison norvégienne, le sang du sacrifice coulait sur l'autel des dieux scandinaves ; un pirate, enthousiasmé par tout ce que l'on racontait de l'Islande, se préparait à aller visiter cette terre lointaine. C'était Flocki. Il avait voulu se rendre les divinités propices par des prières publiques, et il consacrait à Odin trois corbeaux, qui devaient, à défaut de boussole, le guider dans son excursion. Peut-être avait-il entendu conter l'histoire de Noé dans son arche ; peut-être était-ce alors un moyen employé par plusieurs navigateurs. Quand il eut doublé les îles Féroe, Flocki lâcha le premier de ses corbeaux, qui ne se souciant pas sans doute d'entreprendre un voyage de découverte, s'en retourna tranquillement au lieu d'où il était parti. Peu après, il lâcha le second, qui s'élança dans les airs, tournoya au-dessus du navire, et revint lâchement se poser sur sa cage, effrayé de cette immensité d'eau. Enfin Flocki lâcha le troisième, et celui-ci, comme pour venger l'honneur de sa race, s'en alla hardiment vers le nord ; le vaisseau le sui-

vit et aborda à Reykianes. Nadodd avait vu en automne les montagnes couvertes de neige, Flocki les trouva au printemps couvertes de glace, et donna au pays le nom qui lui est resté *Terre de glace* (Island) [1]. Il revint, l'été suivant, en Norvége, et dépeignit, comme il les avait vus, ces champs arides, ces volcans enflammés, ces montagnes sauvages de l'Islande. Mais un de ses compagnons raconta au peuple crédule que c'était un pays charmant, où le sol était sans cesse couvert de fruits, où le beurre découlait des rochers.

Dans ce temps-là, Harald aux beaux cheveux régnait en Norvége : il avait succédé à son père à l'âge de dix ans [2]. Son royaume n'était d'abord qu'une de ces étroites principautés, comme il y en avait eu un grand nombre en Suède et en Danemark. Mais il avait l'âme ambitieuse, et il était, dit la saga, grand, fort, courageux et habile [3]. Dans son audace et sa jeunesse, quand il eut mesuré son domaine de prince, il se sentit à l'étroit et rêva guerre et conquêtes : une femme acheva de lui donner l'impulsion. Cette

1. Landnama bok.
2. *Saga d'Olaf Triggvason*, t. I.
3. *Ibid*, t. I.

femme était Gyda, fille du roi Eirik. Harald l'avait envoyé demander en mariage; mais la fière Gyda répondit qu'elle ne se sentait aucunement tentée d'épouser un si petit roi [1], et que, s'il voulait être aimé d'elle, il fallait qu'il lui donnât à partager, non pas sa pauvre couronne de prince, mais la couronne de Norvège.

Quand les ambassadeurs de Harald vinrent lui rendre compte de leur mission, il applaudit aux paroles de la jeune fille, et jura de ne pas couper sa chevelure, de ne pas la peigner avant que d'avoir soumis toute la contrée à son pouvoir. Ainsi entraîné par ses désirs ambitieux et ses rêves d'amour, il déclara la guerre à ses voisins, les subjugua l'un après l'autre, et envahit leur principauté. Bientôt son armée devint si nombreuse, son nom si redoutable, que pas un de ses anciens rivaux n'osa lui résister. Il étendit son bras de fer sur toute la Norvége; et celle qui, peu d'années auparavant, semblait prendre en pitié sa destinée obscure, vint lui tendre la main sur le champ de bataille, et le

1. Le texte islandais est plus expressif. « Hnn svarar at hun will eigi spilla meydomi sinum til thess at eiga thann konungeigi hefir meira enn uokkur filki til Forrada. » (*Saga d'Odaf Tryggv.aon*, t. I.)

salua roi. Mais il avait conquis ses peuples par la force, et sur sa route il n'avait semé que la haine et le mécontentement, Des hommes, qui avaient été ses égaux, gémissaient de le nommer leur souverain; des familles puissantes s'indignaient de se courber devant lui : elles cédaient à sa volonté, mais en cherchant autour d'elles le moyen de recouvrer leur indépendance. Alors Flocki explorait l'Islande, et l'île lointaine, l'île déserte, leur apparût comme un dernier refuge. Le pays était pauvre, disait-on, mais il n'avait point de maître; et l'aristocratie norvégienne, froissée dans ses intérêts, humiliée dans son orgueil, s'en alla chercher les landes arides dont on lui avait parlé, heureuse de mettre entre elle et son despote l'immense espace des mers.

Les deux premiers colons d'Islande, Ingolfr et Leifr, surnommé plus tard Hiorleifr, avaient encore un autre motif de s'expatrier. Ils s'étaient attiré, par un double meurtre, la haine d'une famille nombreuse, et ils fuyaient autant pour éviter sa vengeance que pour échapper à la domination de Harald. Leur première émigration date de 870 [1]. Mais ce n'était, en quelque

1. Landnama bok.

sorte, qu'un voyage d'essai, une reconnaissance de pays. Ils abordent en Islande et y passent l'hiver. Au printemps, Hiorleifr s'en va guerroyer en Islande, Ingolfr retourne en Norvége. Un an après ils se rejoignent, et cette fois se disposent à partir pour longtemps. Ingolfr offre un sacrifice aux dieux, et consulte les oracles scandinaves qui lui indiquent la route d'Islande. Hiorleifr, qui peut-être avait reçu, dans son dernier voyage, quelques notions du christianisme, refusa de sacrifier, et accepta pour oracle la parole de son ami. Ils s'embarquent emportant avec eux tout ce qu'ils possédaient, et parmi ses richesses de corsaire, Ingolfr avait placé ses dieux pénates. A quelque distance de la côte, ils se séparent. Hiorleifr s'en va à l'est. Ingolfr, avec son esprit superstitieux, jette à la mer ses idoles, promettant d'aborder là où elles aborderont. Mais le vent l'entraîna d'un autre côté, dans un endroit qui a conservé son nom et qui s'appelle encore aujourd'hui : *Ingolfs hœfdi* (promontotre d'Ingolfr). En arrivant, Hiorleifr s'était bâti une demeure, et avait essayé de labourer la terre; mais il fut assassiné par des esclaves irlandais qu'il avait amenés avec lui. En apprenant cette

nouvelle, son compagnon d'armes s'écria avec sa foi de païen : « C'est un grand malheur pour un homme comme celui-là, de mourir de la main d'un esclave ; mais tel est le sort de ceux qui ne veulent pas sacrifier aux dieux [1]. » Après cette oraison funèbre, il poursuivit les meurtriers, les atteignit aux îles Westmann, et les massacra. De là vient le nom des îles Westmann (hommes de l'ouest). Cependant il s'était mis à la recherche de ses dieux pénates, et, après de longues perquisitions, il les découvrit auprès de Reykiavik. Il éleva sa demeure sur le rivage où la mer les avait jetés, et, de pirate qu'il était, il devint laboureur et pêcheur. Peu à peu d'autres familles norvégiennes le suivirent, et allèrent habiter diverses parties de l'île. Au bout de soixante ans, l'Islande était presque entièrement occupée, et le nombre des émigrés devint si grand, que le roi Harald, craignant de voir son pays se dépeupler, imposa une amende de cinq onces d'argent sur tous ceux qui voulaient partir.

Ces émigrés étaient, pour la plupart, des hommes de famille noble, qui exerçaient dans leur pays un certain droit de souveraineté.

1. Landnama bok.

Ils emmenaient avec eux tous ceux qu'ils avaient eus autrefois sous leur domination, ils fuyaient le despotisme de leur roi, et redevenaient libres en posant le pied sur le navire; mais leurs esclaves restaient esclaves. Lorsqu'ils débarquaient sur la côte d'Islande, le chef de la tribu prenait un tison enflammé et parcourait le pays. Toute la terre qu'il enlaçait dans ce cercle de feu lui appartenait, et il la distribuait comme une terre de conquête à ses vassaux. Puis une fois le partage fait, il se retranchait avec ses serfs dans son domaine, et vivait comme un seigneur suzerain. S'il voulait tenter une excursion maritime, ses vassaux étaient obligés de répondre à son appel; s'il avait une guerre, ses vassaux devaient le soutenir. C'était la féodalité norvégienne, moins le roi qui la gênait; c'était l'aristocratie des hauts barons de France appliquée à une race de pirates, à un peuple de pêcheurs. Quelques-uns d'entre eux bâtissaient un temple, et prenaient le titre de *godi*. Ils étaient tout à la fois magistrats et pontifes. On les appelait comme juges dans les causes difficiles. On prêtait serment sur l'anneau qu'ils portaient à leur doigt, et chaque famille leur payait un tribut religieux.

Tous ces chefs de tribu vivaient à l'écart, maîtres dans leur domaine, jaloux de leur pouvoir, et indépendants l'un de l'autre. Mais souvent ils se regardaient d'un œil d'envie. Dans leur humeur belliqueuse, la moindre contestation provoquait une guerre, la plus légère étincelle amenait une incendie. Ils avaient rapporté de leur terre natale l'amour des combats. Ils s'asseyaient à table appuyés sur leur hache d'armes, et dormaient sur leur glaive. Au premier cri d'alarme, on les voyait monter à cheval, pour aller piller et brûler la demeure de leurs voisins. Quand la discorde s'était ainsi jetée entre eux, c'étaient, de part et d'autre, des provocations continuelles et des représailles sans fin. Il n'y avait point de loi pour les punir, point de pouvoir pour les maîtriser, et l'Islande dévastée leur demandait en vain merci. Ces guerres désastreuses firent sentir la nécessité d'une organisation générale qui donnât une sorte d'unité à tant d'éléments disparates, et mît un frein à l'ambition de tant de familles rivales l'une de l'autre.

Un Islandais, Uffliot, partit pour la Norvége avec la mission d'étudier les lois en usage et de les rapporter dans son pays. Il suivit pendant

trois ans les leçons de Thorleif, surnommé le Sage, et s'en revint avec un code qui, en 928, fut adopté à l'Althing, non sans quelque contestation. C'est le code connu sous le nom de Gràgas[1]. L'Islande fut divisée en quatre parties, d'après les quatre points cardinaux, et subdivisée en douze districts. Chaque district avait son tribunal, ses réunions particulières; mais la nation tenait toutes les années une diète solennelle à Thingvalla. L'assemblée était présidée par les douze représentants des districts, et au-dessus d'eux s'élevait le chef judiciaire élu par le peuple et proclamé *homme de la loi*. C'était bien l'homme de la loi, car, à une époque où elle n'était pas encore écrite, il devait la savoir littéralement *par cœur*, et la répéter chaque année aux diverses tribus. Pendant deux cents ans, ce code primitif se perpétua ainsi par le souvenir et par la parole. Mais les Islandais, qui le gardaient si fidèlement dans leurs traditions, ne se faisaient pas scrupule de le transgresser chaque fois qu'il condamnait leurs projets de vengeance. Souvent la voix conciliatrice

1. On en a publié à Copenhague une belle édition en 2 vol. in-4°, avec la traduction latine, et il existe sur ce recueil un très-bon commentaire de Schlegel.

des juges fut méconnue, et la sentence du *logmadr* étouffée par des cris de guerre et des vociférations haineuses. Les chefs de cohorte se rendaient à leur diète le glaive à la main, comme les Hongrois ; quand la discussion légale ne leur donnait pas gain de cause, ils avaient recours à la force, et le roc sacré, le *logberg*, du haut duquel le législateur rendait ses oracles, devenait le théâtre sanglant de leurs combats.

Telle fut l'Islande pendant près de quatre siècles, et le christianisme lui-même, avec ses pieux symboles et ses paroles miséricordieuses, ne put adoucir qu'après de longues résistances les passions violentes de cette race de corsaires. Déjà le Danemarck, la Suède, la Norvége, avaient abjuré le culte de leurs anciens dieux, et l'Islande le conservait encore. Plus d'une fois l'Évangile lui avait été annoncé, et elle ne l'avait pas entendu : les holocaustes de sang plaisaient trop à l'imagination de ces hommes de guerre pour qu'ils consentissent si vite à y renoncer, et le dieu Thor, avec son marteau, emblème de la force, était bien le dieu qu'ils devaient adorer. Le premier qui essaya de les arracher à leur idolâtrie était un Irlandais envoyé par saint Patrice. Il fit quelques prédications, et bâtit une

église dédiée à saint Colomban. Après lui vint une femme de la même nation, qui introduisit la vie chrétienne au milieu du paganisme scandinave, et fit poser des croix au dessus de plusieurs montagnes. Les Islandais respectèrent ces croix, quelques uns firent de saint Colomban un héros, et lui donnèrent une place honorable dans le Valhalla, mais voilà tout ce que produisit le zèle des missionnaires irlandais. Bientôt pourtant une voix plus hardie et plus opiniâtre se fit entendre : c'était celle d'un Islandais, celle de Thorvaldr le voyageur (1). Il avait été baptisé par l'évêque Frédéric de Saxe, et il amena l'évêque avec lui pour prêcher le christianisme dans son pays. Mais il avait longtemps guerroyé sur les côtes étrangères, et il se souvenait trop de son ancien métier de soldat. La parole était pour lui un moyen d'action trop faible et trop lent ; il eût voulu convertir l'Islande par le fer et par le sang. Ses sermons ressemblaient à des cris de colère, et si on lui faisait une injure, il sentait bouillonner tout son sang de pirate. Un jour, deux poètes islandais avaient improvisé contre lui une épigramme ; il

1. Le mot *vidfœrla* signifie plus que voyageur. Il serait mieux rendu par le mot latin *peregrinator*.

désespéra de leur salut, et les tua comme deux mécréants. Une autre fois, il apprit qu'un de ses ennemis se trouvait non loin de lui : c'était aussi un païen intraitable qui n'avait pas voulu prêter l'oreille à ses prédications. Il le tua pour en avoir plus tôt fini. Le digne évêque n'eut pas le courage de suivre plus longtemps un tel compagnon ; il retourna dans son église de Saxe et mourut saintement. Quand à Thorvaldr, après avoir porté son rude prosélytisme à travers toute l'Islande, il sentît renaître en lui le goût des voyages lointains. Il s'en alla en Grèce, en Syrie, à Constantinople et à Jérusalem. Puis il s'arrêta en Russie, et fonda un couvent, où il mourut.

Après lui vint Thangbandr, envoyé par le roi Olaf Tryggvason. C'était un homme de la même trempe que Thorvaldr. D'une main il tenait la croix évangélique, mais de l'autre il tenait le glaive. Il ne reculait ni devant un meurtre, ni devant une bataille, et il savait également discuter avec les pontifes païens et lutter avec les berserkirs. Malgré tant de zèle et tant de courage, il ne put vaincre l'obstination des Islandais, et s'en retourna en Norvége. Mais le roi Olaf renvoya deux autres missionnaires. Ceux-

ci tâchèrent d'agir sur l'esprit du peuple par les cérémonies religieuses, et ils réussirent. Les prêtres catholiques parurent à l'assemblée du Thing avec leurs blancs surplis et leurs longues chasubles; l'encensoir balancé par une main d'enfant exhala ses parfums, et la cloche répandit dans les airs ses sons plaintifs et harmonieux. C'est une belle page à ajouter à ces admirables pages que M. de Chateaubriand a écrites sur la cloche dans son *Génie du christianisme*. La foule s'émut à l'aspect de cette solennité religieuse, et plusieurs hommes qui étaient restés inébranlables à la colère de Thorvaldr et aux sermons de Thangbrandr s'inclinèrent, par un mouvement involontaire, devant le prêtre qui s'avançait ainsi précédé de la croix. Puis les leçons évangéliques, répétées tant de fois, s'étaient pourtant insinuées dans quelques esprits; puis le roi Olaf, qui était puissant, menaçait l'Islande de toute sa colère, si elle refusait d'entendre la parole des nouveaux missionnaires, et enfin une voix s'éleva pour proposer l'adoption du christianisme. Mais, à ces mots, les vieux Scandinaves sentirent se ranimer toute leur ferveur païenne, et l'assemblée se divisa en deux partis, l'un tout disposé

à accueillir la nouvelle loi, l'autre bien résolu à défendre l'ancien culte. Dans cet état de crise, on allait, comme de coutume, résoudre la question par un combat, on allait s'entretuer pour savoir qui l'on devait adorer, du Christ ou d'Odin. Un Islandais, plus sage que les autres, demanda si l'on ne pourrait pas suspendre encore les hostilités, et faire trancher la difficulté par des arbitres. Sa proposition fut écoutée, et chaque parti nomma ses juges. Mais les missionnaires catholiques gagnèrent, pour trois marcs d'argent, Thorgeir, le plus influent et le plus intraitable païen. Le lendemain, Thorgeir s'avança au milieu de la foule, et, après avoir cherché à démontrer combien ces divisions de parti portaient de préjudice à la république, il s'écria : « Vous tous qui m'écoutez, accepterez-vous la religion que je vais vous proposer? » Les païens, qui le regardaient comme le plus intrépide défenseur de leur croyance, répondirent qu'ils l'accepteraient; et les chrétiens, qui étaient dans le secret de la transaction faite avec lui, répondirent de même. Alors Thorgeir proclama la religion chrétienne, et, malgré les cris d'étonnement et les plaintes de ses anciens partisans, elle fut adoptée. C'était en l'an 1000.

De cette époque date pour l'Islande une nouvelle ère de science et de poésie. Elle eut des écoles, des prêtres instruits, des voyageurs célèbres, mais elle n'eut pas le repos. Ni la loi politique ni la loi religieuse ne pouvaient dompter l'ambition de ses principales familles. Au commencement du treizième siècle, une nouvelle guerre s'allume entre elles, plus longue, plus terrible, plus acharnée que jamais. On vit alors des chefs de parti s'en aller au Thing avec une troupe de treize cents hommes. Ils traversaient le pays comme un fléau, tantôt longeant les côtes avec leurs navires, tantôt s'avançant au milieu des habitations à main armée, et se frayant leur route par le meurtre et l'incendie. Quand ils se rencontraient, ce n'était plus comme autrefois des escarmouches d'un moment; c'étaient des batailles sanglantes qui duraient tout un jour, et souvent recommençaient le lendemain. Quelquefois ils se trompaient l'un l'autre par une paix simulée, et à peine avaient-ils quitté l'Althing qu'on entendait déjà retentir le cri de guerre. S'ils venaient à succomber, les hostilités recommençaient sous une nouvelle bannière, avec un nouveau chef. Dans leur testament de mort, ils léguaient pour héritage

à leurs fils une bataille inachevée, une vengeance incomplète, et leurs fils n'étaient que trop fidèles à remplir ce mandat. Tous les principaux habitants du pays périrent dans ces batailles. Toute la puissante famille des Sturles s'entredétruisit elle-même. Snorri Sturleson, le plus grand écrivain de l'Islande, fut massacré à Reykholt par la haine de ses ennemis, et par l'ordre du roi Hakon. Quand ces grands hommes furent morts, la république islandaise mourut elle-même. Elle perdit en un jour son nom de république et son indépendance dont elle était si fière. Depuis longtemps les rois de Norvége avaient essayé de la soumettre à leur pouvoir. Il leur semblait que cette terre, peuplée par la Norvége, devait leur appartenir; mais l'Islande avait maintenu avec orgueil sa liberté. Les longues guerres oligarchiques anéantirent toute sa résolution. Elle était faible et épuisée, et elle courba la tête sous le joug qui l'attendait. En 1262, les trois grands districts du nord, du sud et de l'ouest se soumirent à la Norvége; en 1264, le district de l'est suivit leur exemple.

Dès ce mement, l'histoire politique d'Islande a cessé d'être. L'Islande n'est plus qu'une pro-

vince norvégienne qui accepte les ordonnances qu'on lui impose, qui, en 1387, se réunit au Danemark, et qui attend chaque année du roi qui la gouverne son tarif de commerce et son règlement administratif; mais il y a une autre histoire de l'Islande à faire, c'est celle de tous les fléaux qui l'ont traversée sans relâche, de tous les volcans qui ont déchiré ses entrailles, de toutes les maladies qui ont décimé sa population. Celle-là est triste, et on la lit avec douleur dans ses montagnes inhabitées, au milieu de ses champs de lave. Voici les éphémérides de quelques siècles. Où en trouverait-on de semblables?

1300. Éruption de volcan.

1306. Les glaces du Groenland entourent l'île, et tout périt par le froid.

1308. Tremblement de terre.

1311. Éruption de volcan.

1339. Tremblement de terre. — Éruption de volcan.

1341. Éruption de volcan.

1346. Éruption de volcan.

1350. Éruption de volcan.

1357. Éruption de volcan.

1360. Éruption de volcan.

1362. Éruption de volcan.
1390. Éruption de volcan.
1402. La peste noire enlève les deux tiers des habitants.
1419. Invasion des corsaires anglais qui pillent et ravagent le pays.
1423. Nouvelle invasion non moins cruelle que la première.
1490. Épidémie.
1582. Éruption de volcan.
1583. Éruption de volcan.
1616. Invasion des corsaires algériens.
1695. Glaces flottantes.
1707. Épidémie qui enlève le quart de sa population.
1716. Éruption de volcan.
1717. Éruption de volcan.
1720. Éruption de volcan.
1753. Famine.
1755. Éruption de volcan.
1766. Éruption de volcan.
1783. Éruption de volcan. — Épidémie. — Famine.

Ajoutez à cela l'indifférence du gouvernement qui entendit d'une oreille distraite les plaintes de l'Islande, et n'y répondit pas. Ajou-

tez le monopole du commerce, le monopole infame qui, pendant deux siècles, enleva à ce malheureux pays tout ce que les volcans, les pirates, les rigueurs du climat et les tremblements de terre ne lui avaient pas enlevé. Ajoutez les querelles des gouverneurs avec les évêques, les divisions intestines, et vous aurez une idée de tout ce que cette terre d'Islande a eu à souffrir, et vous aimerez peut-être ce peuple ferme et patient qui a supporté tant de désastres et n'a point déserté son pays.

Depuis la fin du siècle dernier les volcans dorment dans le flanc des montagnes, le monopole du commerce a été aboli, et le gouvernement danois a compris qu'il y allait de son intérêt de protéger et de soutenir l'Islande; mais rien ne permet d'espérer que le pays redevienne jamais aussi puissant qu'il l'a été. Il y a eu autrefois des familles riches en Islande, et maintenant il n'y en a plus. Il y a eu 10 0000 habitants, et maintenant la population ne s'élève pas à plus de 50 000. L'île est pourtant plus grande que le Danemarck et le Holstein, et presque aussi grande que la Prusse. En Russie, on compte 80 000 habitants par mille carré, en Norvége 105, en Suède 219, en Islande 34.

V.

LES SCALDES.

Les scaldes sont les bardes du Nord. Comme les poëtes celtiques et les rhapsodes grecs, ils ont célébré les dieux et les héros. Comme les auteurs des romances espagnoles, ils ont chanté la gloire et les combats. Comme Virgile, ils ont eu leur Mécène; comme Pétrarque, ils sont souvent entrés dans le conseil des rois. Comme les Minnesinger, ils s'enorgueillissaient de leur naissance, et marchaient de pair avec les jarl et les princes. Comme Taillefer, le trouvère nor-

mand, et Veit-Weber, le soldat suisse, ils assistaient eux-mêmes aux batailles qu'ils devaient chanter, et combattaient au premier rang.

La poésie des Scandinaves remonte comme leur histoire jusqu'à la migration des peuples d'Asie, et se perd dans des récits obscurs et des traditions fabuleuses. Ces peuples, que l'on a si longtemps appelés barbares, sont pourtant venus dans le Nord avec des chants, et, comme les Indiens et les Grecs, ils ont tant de vénération pour la poésie, qu'ils l'attribuent à un dieu, et peuvent dire comme Ovide :

> Est deus in nobis, et sunt commercia cœli;
> Sedibus æthereis spiritus ille venit.

La fable qu'ils racontent pour expliquer cette origine est grossière, mais caractéristique, et mérite d'être rapportée.

Il y avait autrefois un homme nommé Kvaser, qui, par son intelligence et sa sagesse, s'était élevé au rang des dieux. Deux nains, jaloux de ses talents, le tuèrent, recueillirent son sang dans un grand vase et le mêlèrent avec du miel. Ce sang du sage, ainsi mêlé avec le suc des fleurs, avec l'œuvre industrieuse des abeilles,

devint la source poétique, l'hippocrène des Scandinaves. Quiconque pouvait y puiser se sentait à l'instant inspiré et pouvait faire résonner harmonieusement les cordes de la harpe. Le géant Sutting parvint à s'emparer de la coupe de *miœd*, et il y attachait un grand prix, quoiqu'il n'en usât guère; il la donna à garder à sa fille Gunlœda, et l'enferma dans une montagne. Cependant Odin, qui était dieu et qui avait de nombreuses attributions, éprouvait une grande envie d'y joindre encore la faculté poétique; mais il fallait pour cela séduire Suttung, et Suttung était un terrible homme : ni paroles flatteuses ni promesses ne pouvaient l'attendrir; il gardait son trésor en vrai barbare, ne voulant pas en jouir lui-même et ne voulant pas l'abandonner aux autres, Odin quitta sa demeure céleste, et vint, comme Apollon chez Admète, passer tout un été chez Suttung, prenant soin des bestiaux, récoltant le foin, et ne demandant pour toute récompense, après ses longues journées de labeur, que quelques gouttes de miel. Suttung les lui refusa impitoyablement. Après cette dernière tentative, Odin, désespérant de vaincre l'obstination du géant, a recours à la ruse : il se change en serpent,

pénètre dans la montagne où est enfermée la coupe poétique, s'approche de Gunlœda, la flatte par ses éloges, la fascine par son regard. La pauvre Gunlœda fit comme Ève; elle crut aux paroles du serpent, et oublia la défense de son père. Odin obtint la permission de boire trois fois à la coupe de miœd, et à la troisième fois le cruel avait tout bu. Alors il oublia les doux serments qu'il avait murmurés le soir à l'oreille de Gunlæda, il laissa la pauvre fille en larmes, et s'enfuit sous la forme d'un aigle. Mais Suttung était un habile magicien : il devina aussitôt le vol qui venait de lui être fait, et poursuivit le ravisseur. Déjà il était prêt de l'atteindre, déjà Odin tremblait d'expier chèrement sa supercherie, quand tout à coup les ases vinrent au devant de lui pour le soutenir et lui présentèrent une grande coupe, où il rendit le miœd qu'il avait bu. Mais dans le mouvement de frayeur que lui avait causé Suttung, il en laissa aussi tomber une partie par terre[1]. Celle-là appartient aux mauvais poëtes, qui n'ont besoin que de se baisser pour la voir; mais la coupe des dieux est conservée dans le ciel,

1. Par respect pour les poëtes, j'adoucis ici l'expression textuelle.

et les hommes de génie, les hommes vraiment inspirés peuvent seuls y poser leurs lèvres. C'est Odin qui la distribue à ses favoris ; c'est lui qui est le dieu de la poésie. « Maintenant, dit l'Edda, le chant d'Odin est chanté, dans la salle d'Odin, près de la salle d'Odin. Heureux celui qui le chanta ! Heureux celui qui peut le redire ! Heureux celui qui l'apprit ! Heureux celui qui l'entendit !

En remontant aux premiers temps des trois monarchies scandinaves, nous n'avons sur les scaldes que des notions incomplètes, des fragments de biographie et des fragments de vers. Au VI[e] et au VII[e] siècle, ils occupent déjà de temps à autre une place notable dans l'histoire ; mais à partir du IX[e] jusqu'au XII[e] siècle, ils se suivent sans interruption, et l'on connaît très-bien leur nom, leur vie, leurs œuvres. Le règne de Harald aux beaux cheveux fut l'âge d'or des scaldes. Cet homme ambitieux crut que, pour donner plus de solennité à ses batailles, plus d'éclat à ses conquêtes, il fallait qu'il s'entourât de poésie. Il réunit à sa cour les scaldes les plus vantés ; il se les attacha par des présents, et tous chantèrent sa gloire et sa domination. Ses successeurs manifestèrent constamment le

même goût. Quelques-uns d'entre eux, comme Magnus le Bon, Harald Sigurdsson, faisaient des vers eux-mêmes et chérissaient la poésie. Les scaldes résistèrent longtemps à l'interdiction lancée contre eux par les missionnaires chrétiens. Olaf le Saint condamnait leurs souvenirs mythologiques, et cependant il pensa qu'il convenait à sa majesté de roi d'en avoir plusieurs à sa cour. Ce fut lui qui, les conduisant un jour sur le champ de bataille, leur dit : « Placez-vous au premier rang, afin de chanter ce que vous aurez vu, et non ce que vous aurez entendu raconter. » Mais peu à peu le christianisme s'insinua plus avant dans les esprits. Les mœurs, les lois changèrent, et la poésie des scaldes, fille d'Odin, s'éteignit avec le culte d'Odin.

A la prendre dans ses monuments les plus anciens, cette poésie est claire, simple, énergique. Elle a tout le caractère des temps primitifs et du vrai chant épique; mais plus tard, les scaldes l'altérèrent ; elle devint l'œuvre du travail factice et des beaux esprits. Au temps de Rolf-Krage, elle est encore jeune et forte ; elle résonne hautement au milieu de la foule, et défend avec orgueil sa nationalité scandinave.

Quatre siècles plus tard, c'est une poésie vieille, viciée, prétentieuse, qui recherche avec affectation les formes inusitées, et s'enveloppe dans un néologisme bizarre, dans des métaphores étranges. Alors on vit des poëtes qui redoutaient d'être populaires, et qui, pour échapper à une telle infortune, entremêlèrent leurs vers de tant de mots finnois, écossais, anglo-saxons, et de tant de figures hyperboliques, que le peuple renonça à les comprendre, et qu'ils devinrent un difficile objet d'étude pour les gens les plus lettrés[1]. Cette poésie est restée si obscure qu'à moins de l'avoir longtemps analysée, les Islandais eux-mêmes ne la conçoivent pas, et quand on st parvenu à en pénétrer le sens, on est étonné de tous les raffinements d'art auxquels les scaldes avaient recours pour voiler leur pensée. Ils auraient eu honte de se servir d'une

1. La poésie anglo-saxonnè présente la même obscurité, les mêmes affectations de style, le même goût pour les métaphores. Dans sa description du Déluge, Cedmon emploie plus de trente synonymes différents pour désigner l'arche de Noé. « Les poëtes anglo-saxons, dit M. Turner, voulaient avoir le monopole du chant et des avantages qui en résultaient. Pour cela ils rendirent leur style de plus en plus difficile à comprendre, afin de le mettre hors de la portée du vulgaire, et leur langue poétique fut tout à fait différente de la prose. » *History of the Anglo-Saxons by Sharon Turner*. T. III, p. 274.

langue qui ressemblât à la langue du peuple, à la langue vulgaire, et ils ont si bien élaboré leurs vers, aiguisé leurs périodes et gonflé leurs métaphores, qu'ils ont laissé loin d'eux les *concetti* italiens, les phrases ampoulées de Dubartas, et les mélanges hétérogènes de la *poésie de cour* allemande. Je ne sache pas, dans aucun pays, un poëte qui redoute comme eux l'expression nette, précise, et s'inquiète autant d'employer toujours la périphrase. S'ils parlent du ciel, c'est la couverture des montagnes, la maison du soleil, le chemin des étoiles; de la terre, c'est la fille de la nuit, la chair d'Ymer, le vaisseau flottant sur les âges; du feu, c'est le frère du vent et l'ennemi des forêts; de l'or, c'est la lumière de l'eau, la larme de Freya, la dent de Dieu, le soleil et la lune. La mer est le sang d'Ymer et l'anneau du globe; la tête est la demeure du cerveau, le champ des cheveux; le sang est le lac des blessures et le vin des oiseaux de proie. Ajoutez à cela des expressions équivoques dont ils se servent avec une sorte de prédilection. Le même mot signifie : mer et cheval, vaisseau et bouclier, feu et épée, aigle et loup. Lorsqu'ils emploient ces locutions douteuses, ils joignent à l'une des deux acceptions

qu'elles renferment toutes les épithètes qui ne s'appliqueraient qu'à l'autre. Ainsi ils disent également : l'épée brûlante, et le feu aigu ; le vaisseau d'acier, et le bouclier rapide ; le loup aux larges ailes, et l'aigle au poil roux.

Du reste, ils avaient un grand nombre de licences poétiques ; ils pouvaient supprimer, ajouter, contracter plusieurs lettres dans un mot. Ils employaient les tropes, l'épenthèse, la syncope, la métonymie, l'ellipse, comme s'ils eussent été à l'école de Dumarsais, et ils avaient tout à la fois le vers métrique des anciens, le vers *sciolto* des Italiens, le vers rimé comme nous ; et le vers allitéré comme l'ont eu les Allemands, les Anglo-Saxons, comme Chaucer, Waller et Plowman l'ont employé. Nous comprenons difficilement l'harmonie des vers allitérés, mais il est certain qu'elle était assez sensible pour frapper les anciens hommes du nord. Un de nos poëtes, celui de tous qui a peut-être le plus étudié la forme, me faisait remarquer dernièrement que l'allitération ne serait pas employée dans nos vers sans produire un certain effet musical. On cite plusieurs vers de Virgile, de Lucrèce, de Plaute, où les mêmes lettres sont évidemment répétées avec

intention, et l'on sait que les Espagnols trouvent dans leurs assonnances une sorte de mélodie que les étrangers parviennent difficilement à saisir.

Les scaldes avaient quatre sortes de vers . le *Fornyrda-lag*, le *Drott-kwædit*, le *Togmællt*, le *Runhendt*. Le premier est le plus ancien. On l'appelait aussi chant des elfes, parce qu'on croyait que les elfes s'en servaient pour parler aux hommes. Le second est celui que l'on connaît le mieux. Il fut employé fréquemment aux IXe, X^e^ et XIe siècles. Dans le troisième, les vers riment entre eux. Les uns ont la rime complète, d'autres n'ont qu'une demi-rime, fort peu apparente pour nous. Le quatrième est le plus récent. Il est encore souvent employé en Islande.

Les deux chants les plus célèbres étaient le drapa et le flockr. Le drapa était l'ode des grandes fêtes et des grandes batailles, le dithyrambe que les rois aimaient à entendre résonner autour d'eux. Le flockr avait aussi un certain caractère de solennité, mais il était plus court. Le scalde Loftunga chanta un jour un flockr devant le roi Canut. Le roi se fâcha et lui dit que jusque là on avait toujours fait pour lui des drapa.

C'étaient là les formes arrêtées, les grandes formes. Mais les scaldes variaient à l'infini leur mètre, leurs rimes, leur allitération, et quand on étudie les divers fragments qu'ils nous ont laissés, on voit qu'ils cherchaient eux mêmes à se créer des difficultés métriques, dans l'espoir de donner par là plus de valeur à leurs œuvres. Nous pouvons rire de cette erreur poétique, mais je ne pense plus qu'aucun peuple y ait échappé. Simmias de Rhodes écrivit une pièce de vers à laquelle il donna le forme d'un œuf, et une autre qui avait celle d'une hache. On connaît le poëme latin dont tous les mots commencent par un P, et nous mêmes n'avons nous pas la bouteille de Panard; l'acrostiche traversé quatre fois par le même nom; le quatrain *batelé*, ou la rime se trouve répétée à la fin du premier vers et au commencement de l'autre [1]; le quatrain à rime redoublée, dont Marot lui même nous a laissé des exemples [2]; le quatrain *fraternisé*, où la dernière syllabe du premier vers doit

1. Quand Neptune, puissant Dieu de la *mer*
Cessa d'*armer* casaque et galées,
Les gallicans bien le durent *aimer*,
Et *réclamer* ses grandes eaux salées.

2. La blanche colom*belle*, *belle*,
Souvent je voys *priant*, *criant*, etc.

être reproduite au commencement du second [1], et un grand nombre d'autres vers non moins irréguliers.

Il y a dans la poésie des scaldes un autre mérite que celui de la versification ; c'est son caractère traditionnel, sa parole authentique. Là se trouvent des documents que rien ne remplace ; là sont les noms les plus anciens, et quelques-uns des faits les plus essentiels de l'histoire primitive du Nord. Nous devons aux scaldes tous ces fragments précieux sur lesquels s'appuient les chroniques de Snorri Sturleson et l'histoire de Saxo le grammairien. Nous leur devons ces belles strophes intercalées dans les sagas, et toute l'Edda, c'est-à-dire toute la théogonie et la cosmogonie scandinaves. La parure d'emprunt que ces poëtes joignaient à leurs vers n'existait qu'à la surface. Au fond tout leur était inspiré par le temps où ils vivaient, par les événements auxquels ils prenaient part, par le pays qu'ils aimaient. Personne mieux qu'eux ne pouvait se faire l'historien de leur époque.

1. Dieu gard ma maistresse et *régente*,
Gente de corps et façon, etc.
Pour dire vray, au temps qui *court*,
Cour est un périlleux passage, etc.

Ils touchaient tout à la fois aux deux extrémités de l'échelle sociale. Ils appartenaient au peuple par leur naissance, aux grands par leur éducation. Ils entraient dans l'amitié des princes, et pas une bataille ne se livrait sans qu'ils marchassent à côté de lui, pas une fête n'avait lieu sans qu'ils fussent appelés à en faire l'ornement. Ils étaient là témoins et acteurs. Ils observaient et ils chantaient, et quelques-uns d'entre eux avaient une telle faculté d'improvisation qu'ils pouvaient à l'instant même raconter en vers le fait qui les avait frappés. Rognvald, comte des Orcades, se vantait de composer, sans préparation, un poëme entier sur chaque idée qu'on lui indiquerait, et l'on dit que le scalde Sivard balbutiait toujours quand il parlait en prose, mais s'exprimait avec la plus grande facilité dès qu'il avait recours à la langue poétique.

Une partie des chants que nous connaissons ont été composés en Danemark; d'autres en Suède, d'autres en Norvége, et un assez grand nombre en Islande. Mais ils ont été répandus à travers toute la Scandinavie. Les scaldes ne restaient pas toujours au même lieu. Ils quittaient leur pays avec l'ardente impatience du

jeune âge, et ils revenaient avec les souvenirs de la vieillesse. Ils passaient de longues années à courir les aventures, à s'en aller chanter de ville en ville, n'emportant avec eux que leur luth et leur épée; pauvres poëtes qui devaient à tout instant remplacer la mélodie des vers par le cliquetis du glaive; pauvres oiseaux voyageurs à qui la nature n'avait point donné d'abri sous la feuillée, et qui ne savaient bâtir leur nid que sur les bords des mers orageuses ou sur les champs de bataille.

Quand un scalde arrivait à la cour d'un prince, il se faisait annoncer comme poëte, et le prince le recevait aussitôt. Il y avait dans chaque salle de festin un siége réservé pour lui. C'était là qu'il allait prendre place et qu'il enseignait ses chants à la foule assemblée pour l'entendre. « C'est une vieille coutume, » dit Odin dans le *Havamal*, « de s'asseoir sur le siége des chanteurs et de redire de mémoire d'anciens chants. Pendant que l'on racontait ainsi les histoires du peuple, je m'assis et je me tus, je regardai et je réfléchis. »

Le scalde répétait plusieurs fois les mêmes strophes afin qu'elles ne tombassent pas dans l'oubli. Les rois eux-mêmes aimaient à les voir

se perpétuer autour d'eux. On raconte que le roi Edouard d'Angleterre, avant de récompenser le poëte Halle, le pria de rester assez longtemps à sa cour pour que plusieurs de ses amis eussent le temps de recueillir les chants qu'ils lui avaient entendu chanter.

Dans ces temps d'ignorance, le scalde n'était pas seulement un historien fidèle, un versificateur habile; c'était un homme qui avait beaucoup voyagé, beaucoup vu, et chez lequel l'instinct poétique avait éclairé le jugement et développé l'intelligence; c'était un homme politique et un philosophe. Les princes avaient confiance en lui, et lui demandaient souvent conseil. Le scalde alors marchait de pair avec les grands; son titre seul équivalait à un titre de noblesse, et il avait comme les nobles ses armoiries de poëte : une rose sur un bouclier.

Mais quand un roi avait su rendre dignement hommage au talent et au caractère d'un de ces poëtes énergiques, il pouvait compter sur sa bravoure et sa fidélité. Un jour l'orage jette sur les côtes de Danemark le vaisseau d'un jeune aventurier. C'était un scalde encore peu connu, nommé Starkoddr; mais il était grand, fort et plein d'ardeur. Le roi Froddr l'accueillit à sa

cour, et fut tellement frappé de son air martial, qu'il lui équipa un autre vaisseau; et Starkoddr partit, et s'en alla en Suède, en Angleterre, en Irlande, puis sur les côtes de la mer Baltique, et pénétra dans la Russie et dans la Pologne. Le long de sa route il s'attaquait à tous les vaisseaux de pirates, il amassait les dépouilles de ses ennemis, puis il revenait les partager avec le roi et lui raconter ses voyages. S'il entendait parler d'un guerrier célèbre, il courait aussitôt se mesurer avec lui. Si un malheureux lui adressait une plainte, il allait à son secours. Si un pays gémissait sous la tyrannie d'un roi, il était comme Thésée, toujours prêt à purger les royaumes de leurs despotes et la terre de ses monstres.

Cependant Froddr, son ami, son bienfaiteur, est assassiné; mais il a un fils, et Starkoddr ne veut pas enlever au jeune prince l'honnenr de venger la mort de son père; il se retire en Suède, et pendant qu'il raconte ses dernières batailles et se prépare à en livrer de nouvelles, il apprend que Helga, la fille de Froddr, a été séduite par un orfèvre. Il part à l'instant, arrive en Danemark, entre chez l'orfèvre, la tête couverte d'un grand chapeau qui lui masque le

visage, et s'asseoit à l'écart, immobile et silencieux ; là il reconnaît que tout ce qu'on lui a dit n'est que trop vrai ; il observe en serrant la poignée de son glaive les caresses qus Helga prodigue à son séducteur. Tout à coup la jeune fille l'aperçoit, jette un cri de terreur et repousse son amant. Starkoddr se lève, et le malheureux orfèvre regarde, pâle et effaré, cette main de fer qui le menace, et cette épée qui va s'appesantir sur lui. Aucun moyen de se défendre, aucun moyen de s'enfuir, et il est là qui tremble et se courbe sous le regard enflammé du scalde, comme l'oiseau sans forces sous le regard sanglant du vautour. Mais Starkoddr, après l'avoir fait passer par toutes les angoisses de la mort, le repousse dédaigneusement : « A Dieu ne plaise dit-il, que je ternisse ma réputation de guerrier en tuant un lâche tel que toi. Je t'imposerai un châtiment plus cruel en te laissant vivre. » Car Starkoddr, dit Saxo le grammairien, était de ces hommes qui croient qu'une vie passée dans le crime et la honte est mille fois plus redoutable que la mort.

Après avoir ainsi vu pâlir les deux coupables devant lui, Starkoddr chanta son voyage, et ses derniers vers s'adressaient à Helga : « O

jeune fille! s'écria-t-il, quelle magie t'a donc aveuglée? Quel plaisir pouvais-tu attendre dans cette demeure sale et enfumée, toi dont l'enfance a été bercée dans le palais des rois?

« Comment ces lèvres pâles, ces lèvres couvertes de cendre de ton amant se sont-elles approchées de ta bouche rose? Comment as-tu permis à ces bras de manœuvre d'enlacer ton beau corps, et à ces mains grossières de toucher ta peau de satin? »

Quelque temps après, Helga se marie avec le fils d'un roi, et le scalde retourne en Suède. Mais un jour on vient lui dire que Ingel, le nouveau roi de Danemarck, loin de chercher à venger la mort de son père, est devenu l'ami de celui qui l'a tué et a épousé sa sœur. A cette nouvelle, Starkoddr se remet en route; il accourt dans le palais d'Ingel, et, sans se faire annoncer, entre dans la grande salle du festin, et va s'asseoir sur le siége d'honneur, qui, du temps de Froddr, lui était toujours réservé. La reine, apercevant cet homme couvert d'habits poudreux qui s'en allait prendre la meilleure place, lui ordonna de se retirer. Le scalde ne chercha pas à se justifier, il ne répondit rien. Il descendit; mais, dans la rage qui le domi-

nait, il donna un tel coup de poing contre les colonnes de la salle que toute la maison en fut ébranlée. Quand le roi revient de la chasse, il reconnaît l'ami de son père, et quoique le noble vieillard le gène, il ordonne à chacun de lui faire bon accueil; alors les courtisans s'empressent autour de lui, et la reine lui demande pardon de son erreur. Mais Starkoddr écoute tous les éloges et toutes les protestations d'un air distrait et indifférent. On prépare pour lui une grande fète, et il s'asseoit au banquet royal comme à un banquet de deuil. Toute la table est couverte de mets recherchés, de liqueurs rares, et il se souvient qu'autrefois on n'y voyait que la coupe d'hydromel et le quartier de bœuf rôti. Quand le roi l'invite à boire et lui présente les plats choisis qu'il gardait ordinairement pour lui-même, le vieux guerrier le repousse avec mépris : « Je suis venu ici, dit-il, pour voir le fils de Froddr, non pas pour voir un lache voluptueux qui ne songe qu'à manger. » Autour de lui il entend parler allemand, et sa fierté scandinave se révolte à cet accent étranger. Tout à coup les meurtriers de son roi paraissent et viennent prendre place à table; à leur aspect, le regard de Starkoddr

s'enflamma de colère, et la reine en fut si effrayée, qu'elle arracha le diadème d'or qui brillait sur sa tète et le lui présenta; mais le scalde le rejette avec dédain, et s'écrie : « Loin de moi ces folles parures; loin de moi tes présents! Penses-tu qu'un vieux soldat se laisse séduire comme une femme à la vue de l'or?

« Je le dis à haute voix : Celui-là n'a pas un noble cœur qui peut poser sur sa tête de tels ornements. La vraie parure du guerrier, c'est la cicatrice et l'épée. »

A ces mots, il s'élance sur les assassins de Froddr, les renverse à ses pieds et retourne en Suède finir sa vie de héros.

Si, par sa vocation de scalde, le poëte occupait une des premières places dans la maison du prince, par ses rêves de jeunesse, par ses affections de famille, il aimait à redescendre au sein du peuple. Jusqu'au milieu des salles brillantes où l'hydromel coulait dans des cornes dorées, il se souvenait de l'humble toit qui l'avait abrité, et le soir, assis à son foyer, il redisait, pour plaire à quelques-uns de ses anciens compagnons, les mêmes récits qu'il redisait aux jarl pour gagner le bracelet d'or. Le peuple

aussi l'aimait et le prenait pour interprète de ses vœux. Le cri de l'opprimé, la plainte du pauvre, s'adoucissaient en passant par les cordes de la harpe. Le roi l'écoutait d'une oreille plus attentive, et la poésie établissait ainsi un lien mystérieux entre l'esclave et le maître, entre la chaumière et le trône.

A en juger par un récit de Saxo le grammairien, le peuple scandinave devait avoir une grande prédilection pour la poésie. Quand Froddr III mourut, il ne laissait aucun héritier légitime. Le seul homme qui pouvait être appelé à lui succéder était en Russie, et on le croyait perdu depuis longtemps. Le peuple danois promit de donner la couronne à celui qui composerait sur la mort du roi le meilleur chant. Saxo ne dit pas comment le concours fut établi ; mais un pauvre scalde, nommé Biarn, fort peu connu jusqu'alors, l'emporta sur ses rivaux, et prit possession des États de Danemark. Aux jeux olympiques, Sophocle n'obtint jamais d'autre royauté que la royauté de la poésie ; et quand, par un beau jour du mois d'avril, on conduisit en grande pompe Pétrarque au Capitole, les cardinaux ne placèrent sur sa tête qu'une couronne de laurier.

Un grand nombre de scaldes appartenaient aux plus nobles familles de la Scandinavie. On vit ici, comme en Allemagne et en France, au temps des minnesinger et des trouvères, des jarl, des princes, des ducs, composer des *flockr*, des *drapa*, et porter avec orgueil le titre de poëte.

Mais soit qu'ils fussent issus d'une famille de rois ou d'une famille de paysans, ils étaient avant tout hommes de guerre. Le glaive effaçait entre eux toutes les distances. La guerre était leur véritable joie, leur poésie, et chacun d'eux pouvait dire comme Antar, le héros des Arabes : « Ma parenté est dans ma force, ma noblesse est dans mon courage, et quand on me demande ma généaologie, je montre ma lance et mon épée. »

Aussi ne cherchez pas dans leurs vers les douces idées, les vagues rêveries, qui nous ont été si gracieusement dépeintes par d'autres poëtes ; leur harpe ne sait pas soupirer comme la guitare, gémir comme la mandoline. La main faible et timide de la jeune fille ne pourrait en tirer le moindre accord, et les larmes tomberaient sur ces cordes d'acier sans les faire vibrer. Mais quand le doigt nerveux du

scalde vient les toucher, toutes ces cordes résonnent comme le clairon et retentissent comme l'airain. Le scalde chante l'ivresse du combat, la gloire du héros; il chante le bouclier magique, le heaume, formé de trois lames de fer, et l'épée merveilleuse qui traverse les armures, brise les chaînes, partage les rochers en deux; il chante les valkyries qui viennent recueillir les morts sur les champs de bataille, et les joies sans fin qu'elles leur préparent dans le Valhalla. Tandis qu'il s'abandonne ainsi à son enthousiasme, tous les guerriers palpitent en l'écoutant, tous les glaives tressaillent dans le fourreau, et quand revient l'heure du combat, lui-même jette là sa harpe, et s'élance, les armes en main, au milieu de la mêlée; s'il succombe, il sourit à la mort qui s'approche, et, s'il lui vient alors une pensée d'amour, il l'exprime avec énergie.

Le scalde Gisle, poursuivi par ses ennemis, s'élance au dessus d'un rocher, et se défend longtemps contre eux; puis il tombe, accablé par le nombre, et chante; et ce qui le réjouit, c'est de penser que sa femme saura avec quelle valeur il a combattu. « Ma jeune femme,

s'écrie-t-il, sera fière d'entendre mes ennemis vanter ma bravoure ; j'ai encore de la force, quoique le glaive acéré me déchire : c'est mon père qui m'a légué cette force pour héritage. »

Hialmar tombe sur le champ de bataille et chante : « Mon armure est brisée ; j'ai sur le corps seize blessures. Tout est noir devant moi ; je vacille, si j'essaie de marcher. L'épée d'Angantyr a pénétré au cœur, et quand j'aurais maintenant cinq demeures sur terre, je n'en habiterais pas une. La blanche fille de Hilmir m'a dit que je ne reviendrais pas ; sa prédiction va s'accomplir. Tiens, tire cet anneau d'or de mon doigt, porte-le à mon Ingeborg ; en le voyant, elle saura que nous ne devons jamais nous revoir. Voici venir les corbeaux, et après les corbeaux je vois accourir les aigles ; je leur servirai de pâture jusqu'à ce que le sang de mon cœur soit épuisé. »

Le scalde Hagbard était un jour auprès de la fille d'un roi de Danemarck, et il lui disait : « Si ton père savait que je suis ici, moi qui ai tué ses fils, moi qui ai séduit sa fille, avec quel bonheur il me jetterait dans les fers, et toi, que deviendrais-tu s'il me faisait mourir ? » — « Je

mourrais, » dit la jeune fille. Peu de jours après il est surpris avec elle, et condamné à mort. Au moment même où on le mène à l'échafaud, il veut voir si son amante sera fidèle à la promesse qu'elle lui a faite de ne pas lui survivre. Il prie le bourreau de pendre d'abord ses vêtements ; à cette vue, la jeune fille le croit mort, elle met le feu à la maison et périt dans les flammes. Hagbard chante : « Hâtez-vous, hâtez-vous de me faire mourir. Il sera doux, ô ma belle fiancée, de te rejoindre dans les airs. Entendez-vous les pétillements du feu ? Voyez-vous les poutres étincelantes? Ces flammes rouges sont pour moi la bannière de la fidélité. L'amour de ma bien-aimée éclate à travers l'incendie. Oh! que tu me rends heureux, jeune fille! tu as rempli ta promesse, et chacun nous proclame hautement fidèles dans la mort comme dans la vie. Ce que tu avais juré comme femme, tu l'as exécuté comme un héros. Hâtez-vous, hâtez-vous; j'en suis sûr maintenant, dans l'empire de la mort le véritable amour ne meurt pas. Ma bien-aimée, je vais te retrouver avec bonheur. Au midi comme au nord, on entendra retentir notre chant de mort : on entendra sur la terre et dans le ciel répéter ces mots :

Également fidèles, également tendres, ils sont heureux ensemble. »

Le scalde le plus célèbre de la Scandinavie, c'est Ragnar Lodbrok, roi de Danemark. L'histoire nous a gardé les principaux traits de sa vie ; mais la tradition populaire les a développés et embellis, et sa saga est l'une des plus anciennes qui existent [1].

Il y avait autrefois en Gothland, dit cette saga[2], un roi puissant qui avait une fille char-

1. Le nom de Lodbrok a été rapidement répandu en Suède, en Allemagne, en Angleterre et en France. Les poëtes scandinaves ont chanté ses aventures, et les nôtres ont mêlé son nom à leurs chroniques. On trouve dans un poëme manuscrit de Denis Pyrame, cité par Sharon Turner, le passage suivant :

Gil Lothebroc e ses trois filz
Furent de ticte gent haiz ;
Kar uthlajes furent en mer ;
Unques ne finirent de rober.
Tuz jurs vesquirent de rapine ;
Tere ne cuntrée veisine
N'est près d'els oû il a larun
N'eussent feit envasiun.
De ceo furent si enrichiz
Amuntez et amanantiz
Qu'ils aveient grant armée
De gent e mult grant assemblée
Qu'ils aveient en lur companye
Kant erruent oth lur navye.
Destrut en aveient meint païs
Meint peuple destrut et occis :
Nule contrée lez la mer
Ne seput d'els ja garder.

2. Saga Regnars Konungs Lodbrokar, publiée par Rafn dans ses Fornaldar Sœgur. T. I, p. 237.

mante appelée Thora, à laquelle il avait donné le surnom de Biche, parce qu'elle surpassait les autres femmes par sa grâce et son élégance, comme la biche surpasse les autres animaux. Le roi l'aimait beaucoup. Son plus grand souci était de chercher sans cesse, pour elle, quelque nouvelle distraction et de lui préparer de nouvelles fêtes. Il lui avait fait bâtir un magni fique château, et un matin il lui apporta le plus joli serpent qu'il fût possible de voir, C'était en Scandinavie un animal d'une rare espèce. Il avait l'œil vif, la tête fine, la peau brillante ; il était souple et caressant. Thora le reçut avec joie, le posa sur un lingot d'or, et l'enferma dans une cage; mais bientôt le serpent grandit et grandit à chaque instant d'une manière effrayante. On pouvait le tenir d'abord dans le creux de la main, et il n'occupait qu'une très-petite place dans le coin de sa cage. Il brisa sa porte et sortit, et toucha aux deux extrémités de la salle, puis aux deux extrémités de la maison, et il en vint à enlacer dans sa puissante étreinte toutes les murailles du château. Avec lui le lingot grandissait aussi, et le serpent était là accroupi sur son or, l'œil enflammé, la bouche écumante, effrayant par son regard et

par ses sifflements tous ceux qui tentaient de l'approcher. Le roi en eut peur et fit proclamer dans tout le pays qu'il donnerait sa fille en mariage à celui qui tuerait le monstre. Ragnar, fils de Sigurd, roi de Danemark, entendant raconter cette étrange histoire, résolut de délivrer Thora. Il se fit faire un vêtement de cuir trempé dans le bitume, et s'avança la lance à la main près du château habité par la jeune fille. Le serpent vomit contre lui des flots de venin ; mais Ragnar était protégé par ses vêtements, et il enfonça dans les flancs du monstre sa large lame d'acier. Peu de temps après, il épousa la belle Thora, qui lui donna deux fils également distingués par leur force et leur courage. Mais elle mourut, et Ragnar, pour se consoler, s'en alla guerroyer de côté et d'autre, s'attaquant à tout ce qu'il rencontrait, et remportant toujours la victoire.

Un jour il arrive en Norvége. Ses compagnons descendent à terre, et découvrent dans une misérable chaumière une jeune fille nommée Kraka et remarquable par sa rare beauté. Ils en parlent avec enthousiasme à Ragnar, et Ragnar leur pose une de ces énigmes dont on retrouve de fréquents exemples dans les poé-

sies du Nord au moyen âge : « Si cette jeune fille, dit-il, est aussi belle que vous voulez me le faire croire, amenez-la-moi; mais il faut qu'elle vienne ici sans être habillée et cependant sans être nue, qu'elle n'ait rien mangé et qu'elle ne soit pas à jeun, qu'elle n'arrive pas seule et qu'elle ne soit accompagnée de personne. »

Quand on rapporte cette énigme à Kraka, elle la comprend aussitôt, et, pour la résoudre, elle laisse tomber ses longs cheveux blonds autour de son corps, et s'enveloppe dans un filet de pêche. Elle goûte un peu de poireau [1], et pas un homme ne l'accompagne, mais elle est suivie d'un chien. Le roi, en la voyant, devint amoureux d'elle et l'épousa.

Quelque temps se passe, et Ragnar, fatigué de vivre dans le repos, équipe un navire et s'en retourne, comme autrefois, explorer les mers lointaines et les contrées étrangères. Il visite le roi de Suède, qui l'accueille avec de grandes marques de déférence et le fait asseoir dans la salle du banquet à la place d'honneur. Ce roi a une fille fort belle appelée Ingeborg. Ragnar

1. En ek mun bergia à einum Lauk. Le mot lauk signifie aussi graisse de viande.

oublie, en la voyant, les liens qui l'attachent à Kraka : il la demande en mariage et se fiance avec elle. Quand il revient en Danemark, sa femme le questionne et veut savoir ce qui lui est arrivé pendant son voyage. — Rien, dit-il. Trois fois elle lui adresse la même question, et trois fois il lui donne la même réponse. « Eh bien! s'écrie-t-elle, moi je sais ce qui est arrivé. Tu as demandé Ingeborg en mariage, et tu dois l'épouser bientôt. Ce ne sont pas tes compagnons de voyage qui m'ont révélé ton secret; je l'ai appris par trois oiseaux que tu as dû voir voltiger auprès de toi. Mais ne me fais pas l'affront que tu as projeté, car je ne suis point, comme tu l'as cru jusqu'à présent, la fille d'un pauvre paysan : je suis Aslauga, la fille de Sigurd qui a tué Fafnir; et pour preuve de ce que je te dis, il me naîtra bientôt un fils dans les yeux duquel sera peinte l'image d'un dragon. » Les paroles d'Aslauga se confirment, et Ragnar refuse d'épouser Ingeborg.

A cette nouvelle, le roi de Suède envoie à toutes les tribus le signal de la guerre, la flèche qui appelle les hommes au combat, et rassemble ses troupes pour venger l'injure faite à sa fille. Mais les fils de Ragnar sont comme leur père

d'intrépides aventuriers. Déjà ils ont affronté maint danger, et fait couler le sang dans mainte bataille. Tandis que leurs frères naviguent au loin, les deux aînés, Agnar et Eirik, demandent à conduire eux-mêmes l'armée danoise en Suède. Les deux partis s'avancent l'un contre l'autre. Le combat s'engage, les enfants de Ragnar le soutiennent avec ardeur ; mais tout à coup voici venir contre eux une vache furieuse qui, par ses bonds étranges et ses longs beuglements, effraie leurs compagnons et répand le désordre dans leur armée. En vain ils cherchent à la rallier, en vain ils redoublent d'efforts et d'audace; les Suédois les pressent, les enveloppent. Ragnar tombe couvert de blessures, Eirik est fait prisonnier et condamné à mort. A cette nouvelle, Aslauga pleura, et ses larmes, dit la chronique, étaient rouges comme le sang et dures comme la grêle, Au même instant, on vint lui annoncer qu'un autre de ses fils avait péri glorieusement les armes à la main, et elle écouta ce récit avec l'orgueil d'une femme spartiate, et elle ne pleura pas. « Celui là, s'écria-t-elle, a noblement teint de sang son bouclier. Il est mort comme un héros doit mourir, et il ira rejoindre Odin. »

Pendant ce temps Ragnar était allé dans d'autres contrées. Aslauga engage ses fils à venger leurs frères. Elle-même souffle dans leur cœur le feu de la colère ; elle-même veut se mettre à la tête des troupes et les accompagner en Suède. Dès que les deux armées sont en présence l'une de l'autre, dès que les scaldes ont entonné le chant du combat, le roi Eirik lâche contre les ennemis la vache furieuse. Mais Ivar s'est fait faire un arc avec un grand rameau d'arbres et de lourdes flèches fortement trempées. Il se fait porter par des soldats au devant de l'animal monstrueux et le tue. Alors la frayeur s'empare des Suédois ; ils ne résistent plus, ils fuient. Les fils de Ragnar les poursuivent et jonchent la terre de morts et de blessés.

De là ils continuent leur marche aventureuse, et s'en vont de pays en pays, prenant d'assaut les forteresses, pillant les villes, ravageant les habitations, partout redoutés comme un fléau et partout victorieux. La saga dit qu'ils vinrent jusqu'en Suisse, et ils auraient bien voulu aller à Rome. On sait que Rome est la ville merveilleuse du moyen âge. Son nom se trouve dans toute les chroniques, et tous les poëtes l'ont chanté. Malheureusement les fils de Ra-

gnar, qui ont traversé tant de fleuves et tant de rivières, ne savent de quel côté se diriger pour arriver à Rome. Pendant qu'ils en sont à se consulter et à mettre en commun toute leur science géographique, ils avisent non loin d'eux un homme qui chemine portant le grand chapeau et le baton ferré des voyageurs. Il l'appellent et lui demandent : Qui es-tu ? — Je suis un pelerin. — Connais-tu ce pays ? — Je connais tous les pays qu'un homme peut parcourir, car j'ai passé ma vie à voyager. — Sommes-nous encore loin de Rome ? — Loin de Rome ! s'écrie le pèlerin ; regardez cette paire de souliers de fer que je porte à mes pieds, et cette autre que je porte sur mon dos ; maintenant ils sont usés : je viens de Rome en droite ligne, et quand je suis parti ils étaient neufs.

Après une telle indication, les fils de Ragnar pensent que ce serait un trop long voyage, et retournent vers le nord.

Cependant le vieux Lodbrok est revenu en Danemarck et a souvent entendu vanter leurs exploits. La gloire qu'ils se sont acquise ranime son ambition de guerrier. Il veut de nouveau traverser les mers, affronter les combats et faire comme autrefois retentir son nom dans les trois

royaumes de la Scandinavie. Bientôt tout est en mouvement dans les états de Danemarck; les forgerons fabriquent la lourde armure et la lance aiguë. Les chefs de tribus préparent leurs troupes, et Ragnar fait équiper deux grands vaisseaux. Les rois voisins, en apprenant ces préparatifs, tremblent qu'il ne vienne les surprendre, et placent des sentinelles sur toutes leurs frontières. Mais Lodbrok déclare qu'il veut aller envahir l'Angleterre, et il s'embarque; et la noble Aslauga, que de sombres pressentiments affligent, lui apporte, au moment du départ, une cotte d'armes consacrée à Odin, également impénétrable au fer et au feu.

Elli, roi d'Angleterre, a été instruit des projets de Ragnar, et il s'avance contre lui avec une armée nombreuse. Un combat acharné s'engage. Les Danois font des prodiges de valeur. Ragnar voit ses compagnons tomber l'un après l'autre autour de lui, et il reste debout plein de force encore et protégé par son armure. Mais les soldats anglais le cernent, le pressent, puis s'élancent sur lui et l'enchaînent. Le roi le fait jeter dans une grande fosse remplie de serpents ; Ragnar y reste un jour entier. Les serpents dressent la tête et sifflent

contre lui, mais n'osent l'approcher, car il porte encore sa cotte d'armes magique. Elli la lui fait enlever. A l'instant, les vipères s'enlacent autour de leur victime, et le vieux guerrier, sentant leurs dards aigus s'enfoncer dans sa poitrine, entonne son chant de mort [1].

« Nous avons frappé avec le glaive. Naguère nous allions en Gothland écraser le reptile. Alors nous prîmes Thora pour fiancée. Mon épée traversa le corps du serpent. Le monstre connut la force de mon bras, et l'on me donna le nom de Lodbrok.

« Nous avons frappé avec le glaive. J'étais encore jeune lorsqu'à l'Orient nous donnâmes

1. Le roi Ragnar vivait à la fin du huitième siècle ou au commencement du neuvième siècle. Les écrivains du Nord ont beaucoup disserté sur le chant qu'on lui attribue. Presque tous pensent que ce chant a été composé par un scalde islandais, les uns disent deux à trois siècles, les autres cinq siècles après la mort de Ragnar. Mais le savant M. Rafn a cherché à défendre l'ancienneté et l'authenticité de ce poème. Le chant de mort de Ragnar renferme vingt-huit strophes. Il est écrit dans la forme du *Drottkvædi*, c'est-à-dire mélangé de trochées et de dactyles, et en certains endroits allitéré. M. Rafn en a publié une fort belle édition avec des notes nombreuses ; le texte du poëme islandais, la traduction danoise, latine, française. Cette dernière m'a paru assez défectueuse pour me permettre d'en essayer une seconde. *Krakas Maal udgivet af Rafn.* 1 vol. in-8, Copenhague, 1826.

aux loups un repas sanglant, et aux oiseaux une pâture, quand notre rude épée sonnait sur le heaume. Alors on vit la mer s'enfler, et le corbeau marcha dans le sang.

« Nous avons frappé avec le glaive. Je ne comptais encore que vingt années quand nous agitâmes notre lance dans les airs, quand le combat nous entraînait dans son tourbillon. Vers l'Orient, à l'embouchure de la Dyna, nous tuâmes huit jarls. Les loups trouvèrent à se rassasier après cette bataille. La sueur[1] tombait dans la mer, et bien des guerriers moururent.

« Nous avons frappé avec le glaive. La femme de Hedin ne nous quitta pas quand nous envoyâmes les Helsinger dans la salle d'Odin. Nous remontâmes l'Ifa. La morsure de la flèche se faisait sentir. Le fleuve était rouge du sang des chaudes blessures. L'épée gémissait sur l'armure et la hache brisait les boucliers.

« Nous avons frappé avec le glaive. Il me semble que dans ce moment j'accomplis mon sort. On n'échappe pas aux décrets des Nornes.

1. Le sang. C'est encore un de ces mots à double acception dont les scaldes aiment à se servir.

Je ne pensais guère qu'Elli disposerait de ma vie quand je donnais à manger au faucon sanglant, quand je m'élançais avec mes vaisseaux sur la mer, quand je livrais dans les baies d'Écosse une pâture aux aigles.

« Nous avons frappé avec le glaive. Je me réjouis quand je songe aux larges bancs où vont s'asseoir les convives de Balder. Bientôt nous boirons la bière dans des cornes. Le guerrier ne se plaint pas de la mort dans la splendide demeure de Fiolnir [1]. Je ne prononcerai pas une parole d'effroi en entrant dans la salle de Vidar [2] ?

« Nous avons frappé avec le glaive. Les fils d'Aslauga éveilleraient bientôt avec leurs armes acérées le dieu des combats, s'ils savaient les tourments que j'endure, s'ils savaient comme les serpents venimeux m'enlacent. J'ai donné à mes enfants une mère qui a mis au monde des héros.

« Nous avons frappé avec le glaive. La mort déjà s'approche. Les serpents me pressent avec force. La vipère s'est logée dans mon cœur.

1. Surnom d'Odin.

2. Fils d'Odin et de Grydur. On le comptait au nombre des grands dieux.

J'espère que la verge de Vidar s'appesantira sur Elli. La fureur s'emparera de mes fils quand ils apprendront la mort de leur père, et l'ardente jeunesse ne leur laissera plus de repos.

« Nous avons frappé avec le glaive. Cinquante et une fois j'ai mené mes enfants au combat. Je ne croyais pas trouver un homme plus fort que moi. Jeune, j'appris à rougir le fer aigu ; maintenant les Ases m'appellent ; je ne regrette pas de mourir.

« Il me tarde d'en finir. Les déesses envoyées par Odin viennent me chercher. Joyeux, j'irai prendre place sur les siéges élevés et boire la bière avec les Ases. Les heures de ma vie touchent à leur terme. Je meurs en riant. Les heures de ma vie touchent à leur terme. Je meurs en riant. »

Quand le roi d'Angleterre apprit la mort du héros, il eut peur que ses fils ne le vengeassent cruellement, et il envoya en Danemarck des ambassadeurs pour connaître leurs dispositions. Les ambassadeurs trouvent les quatre fils de Ragnar réunis dans une salle ; ils racontent ce qui s'est passé, et quand ils disent comment le vieux guerrier est mort, Biorn serre si fortement un bois de lance qu'il y laisse l'empreinte de ses

doigts; Huitserk presse avec une telle colère un échiquier qu'il se fait jaillir le sang des ongles, et Sigurd, qui tenait un couteau à la main, se coupe jusqu'à l'os sans y faire attention.

Bientôt après, tous quatre prennent leurs armes et s'embarquent pour l'Angleterre; mais ils sont battus et s'en reviennent chercher de nouvelles troupes. Ivar, qui est le plus adroit de tous, les quitte et va trouver le roi Elli. « Je te promets, lui dit-il, de ne jamais porter les armes contre toi, si tu veux me donner dans ton royaume autant de terre que peut en contenir une peau de bœuf. » Le roi Elli, qui ne connaît pas l'histoire de Didon, sourit d'une prière si humble, et lui accorde ce qu'il demande. Ivar coupe la peau de bœuf par fines lanières, enveloppe une vaste étendue de terrain et y bâtit la forteresse de Londres. Là, il attire à lui par des promesses, par des présents, les principaux habitants du royaume, et quand il croit pouvoir compter sur leur appui, il envoie dire à ses frères de venir avec leur armée. Ils arrivent suivis d'une troupe nombreuse; mais Elli, trompé par Ivar, trahi par ses anciens compagnons d'armes, essaie en vain de se défendre. Les fils de Ragnar s'emparent de lui et le font expirer dans

les tortures. Puis ils retournent en Danemarck, heureux d'avoir vengé la mort de leur père. Mais Ivar régna encore de longues années en Angleterre, et lorsqu'il se sentit près de mourir, il ordonna à ses amis de l'enterrer à l'endroit de la côte le plus exposé aux invasions, car il protégerait encore, disait-il, le royaume après sa mort. Sa volonté fut exécutée, et l'on raconte qu'en l'an 1066, lorsque le roi Harold entra en Angleterre, il aborda près de la tombe d'Ivar et périt dans le combat. Mais quand vint Guillaume le Conquérant, on ouvrit cette tombe, et l'on y trouva le corps d'Ivar encore intact ; Guillaume le fit brûler; rien alors ne s'opposa plus à sa conquête.

Ainsi finit la saga de Ragnar, et le nom du héros est resté populaire dans la vieille Scandinavie. Dans la chaumière islandaise, les paysans parlent des anciens jours, et chantent encore son chant de mort.

VI.

MYTHOLOGIE.

Les sagas et les vieux historiens l'ont dit : Odin, chef des Ases, s'empara des trois royaumes de la Scandinavie. Il venait de l'Orient. Il apporta avec lui la langue, les mœurs, et sans doute aussi les mythes de l'Orient. La langue, telle qu'on la parle encore aujourd'hui en Islande, a conservé des indices certains de son origine. Les mœurs des anciens Scandinaves ont eu dans les contrées méridionales leurs analogies, et le paganisme de ces hommes du Nord

présente plus d'un point de rapprochement avec les traditions religieuses de l'Orient. Mais il ne faudrait y chercher ni ces riches et fécondes créations de l'Inde, ni les mystérieux symboles de l'Egypte, ni les charmantes fables de la Grèce. La théogonie orientale s'est amoindrie en passant dans les régions hyperboréennes. Le vent du Nord a effrayé toutes ces myriades de nymphes, de sylphes, d'anges ailés qui voltigent à travers les forêts de l'Himalaya et les vertes vallées de Kachemire. Quand cette armée de dieux s'en venait avec les bataillons d'Odin, la plupart n'ont pas eu le courage de continuer une si longue route, et sont retournés vivre dans leur paradis de fleurs. Les autres ont perdu le long du chemin leur manteau de pourpre, et les déesses ont laissé tomber leur écharpe d'or et leur ceinture magique. Le ciel scandinave est pauvre; on n'y mange que du sanglier, on n'y boit que du lait et de la bière, et les dieux qui l'habitent sont les plus malheureux dieux que je connaisse. Les géants leur résistent, le loup Fenris les effraie. Pour échapper aux piéges qu'on leur tend, ils ont recours à leur ennemi mortel, Loki. Pour pouvoir boire à la coupe poétique, Odin est obligé de se changer en serpent. Pour

puiser à la source de la sagesse', il faut qu'il se prive d'un œil, et dans les jours de grandes crises, il descend de son trône, lui le maître de la nature, lui le dieu suprême, et consulte la tête de Mimer. Tous ces dieux vieillissent et meurent. S'ils n'avaient les pommes d'Iduna qui leur servent d'eau de Jouvence, on verrait leur front se couvrir de rides, et leurs têtes devenir chauves. Mais un jour ni les pommes d'Iduna, ni leurs flèches, ni leurs massues, ne pourront les sauver. Le monde s'abîmera sous eux, et ils périront avec le génie du mal, contre lequel ils luttent sans cesse.

La religion des Indiens est une religion sacerdotale toute pleine de combinaisons philosophiques, de systèmes ingénieux; celle des Scandinaves, au contraire, a été faite pour un peuple de soldats ; elle est austère et sans art, énergique et farouche. Son dogme ressemble à un code martial. Ses hymnes sont des cris de guerre. Ses jours de fête sont des batailles. Dans ses temples ruisselle le sang des victimes, et le bonheur qu'elle promet à ses héros, c'est l'éternel combat du Valhalla. Les mythes indiens se sont développés comme des rameaux de fleurs sous un ciel d'azur, sur une terre

riante. Les mythes scandinaves sont restés sombres comme les nuages qui flottent au-dessus de la mer Baltique, tristes comme le vent qui gémit dans les montagnes de Norvége ou dans les plaines désertes de l'Islande. Cependant, à travers ce tissu grossier des traditions primitives, on découvre parfois des emblèmes ingénieux, et il est assez intéressant de rechercher les rapports qui existent entre cette doctrine religieuse du Nord et celle des régions plus heureuses d'où on la fait provenir.

La cosmogonie scandinave débute comme la cosmogonie de tous les anciens peuples. Au commencement il n'y avait rien, rien que la nuit et le chaos; mais l'être souverain, le créateur, l'*Allfader*, existait. Celui-là a été de tout temps, et subsistera dans l'éternité. Il était seul dans son vide immense. Il produisit la terre de Ginongapap, toute couverte de glace, et la terre ardente de Muspelheim, gardée par Surtur, qui viendra un jour, avec une épée flamboyante, combattre les dieux et embrâser le monde. La chaleur vitale de Muspelheim pénètre et amollit les glaces du Nord. De ce mélange d'humidité et de chaleur, de ce principe de fécondité que l'Inde et l'Egypte adoraient, naquit le géant

Ymer. Les mêmes éléments produisirent la vache Audumbla. De ses flancs découlaient quatre torrents de lait qui servirent à nourrir Ymer. Une nuit, le géant enfanta par son bras gauche un homme et une femme, par ses pieds un fils. De là vient la race puissante des géants, et c'est ainsi que Brahma enfanta par sa bouche la race des Brahmes, par son bras celle des guerriers, par sa cuisse celle des laboureurs, par son pied celle des parias.

Cependant la vache Audumbla se nourrissait en léchant les pierres couvertes de givre. Le premier jour, le mouvement de sa langue fit pousser sur la pierre des cheveux ; le second, il en sortit une tête; le troisième jour, un homme se leva : c'était Bor. Il épousa la fille d'un géant et mit au monde trois fils : Odin, Vili et Ve. Tous trois se réunirent et tuèrent Ymer, le Titan scandinave. Son sang, qui coulait à flots, noya les autres géants, à l'exception de l'un d'eux qui s'enfuit evec sa femme dans un bateau, et s'en alla ailleurs propager sa race. Avec le sang d'Ymer, les fils de Bor firent la terre, avec son sang la mer et les lacs, avec ses os les montagnes, avec ses dents les pierres; avec son crâne ils formèrent la voûte du ciel, qui est portée par

quatre nains ; avec sa cervelle les nuages; avec ses sourcils ils élevèrent une palissade pour les protéger contre les géants; avec les étincelles de feu qui tombaient du Muspelheim ils formèrent les astres et les étoiles.

Cependant il y avait encore dans le pays des géants un homme appelé Nor. Sa fille fut la nuit, et elle enfanta le jour. La nuit parcourt le ciel sur un cheval qui secoue à chaque pas son frein écumant. C'est de là que vient la rosée. Le jour est conduit par un coursier impétueux, qui, de sa crinière brillante, éclaire la terre. Le soleil et la lune sont deux beaux enfants qu'Odin enleva à leur père. Ils sont poursuivis par deux loups, qui menacent à chaque instant de les engloutir. Voilà pourquoi ils courent si vite. La même croyance se retrouve chez plusieurs peuples. Une tradition mongole rapporte que les dieux voulurent un jour punir Aracho d'un crime qu'il avait commis; mais il se déroba à leur poursuite. Ils le cherchèrent de toutes parts sans pouvoir le découvrir; puis ils demandèrent au soleil où il était, et le soleil ne leur donna qu'une réponse peu satisfaisante. Ils s'adressèrent à la lune, qui découvrit sa retraite. Depuis ce temps, Aracho poursuit sans cesse le

soleil et la lune; et quand il arrive une éclipse, les habitants du Mongol pensent que l'ennemi des dieux vient de se jeter sur un des astres qu'il cherche à engloutir, et, se rassemblant en toute hâte, ils poussent de grands cris, afin de l'effrayer.

Le monde scandinave était créé; Odin avait peuplé le ciel, et les géants habitaient la contrée lointaine que la théogonie islandaise ne désigne pas. La terre était encore déserte. Un jour, en passant sur le rivage de la mer, les dieux aperçurent deux rameaux d'arbres flottants. Ils les ramassèrent et en firent l'homme et la femme. L'homme s'appela Ask, la femme Ambla. Le premier leur donna l'âme et la vie, le second le mouvement, le troisième la parole, l'ouïe et la vue. Le dernier acte de la création est un nouvel emblème du sentiment religieux que les anciens peuples manifestaient pour certains arbres. Les Grecs plaçaient des nymphes célestes au sein d'un hêtre, et demandaient des oracles aux chênes de Dodone. Les druides cueillaient le gui avec une serpe d'or ; les vieux Germains avaient des forêts sacrées : c'est là qu'ils adoraient leurs idoles. C'est là qu'un jour le Christ passant environné des rayons de sa

gloire, tous les arbres s'inclinèrent devant lui pour rendre hommage à sa divinité. Le peuplier seul, dans son superbe orgueil, resta debout la tête haute, et le Christ lui dit : « Puisque tu n'a pas voulu te courber devant moi, tu te courberas à tout jamais au vent du matin, à la brise du soir. « Depuis ce temps, le peuplier frémit sans cesse, et tremble au moindre souffle, Les Norvégiens croyaient qu'une armée avait été changée en arbres, et que la nuit leurs soldats, enlacés par une rude écorce, reprenaient la forme humaine, et se promenaient le casque en tête au clair de la lune. Que de merveilles se sont passées au moyen âge dans l'enceinte merveilleuse des bois! Combien de fois les fées n'ont-elles pas attendu, au pied des verts taillis, les chevaliers qu'elles voulaient conduire dans leur palais! Combien de fois la poésie, interprète de cette idée populaire, n'a-t-elle pas célébré la magie secrète des forêts! Il vous souvient de la romance du *Saule*, qui faisait pleurer Desdemona, et du *Roi des Aulnes*, chanté par Goëthe.

Les dieux avaient commencé leur œuvre par établir, avec les sourcils d'Ymer, une palissade contre les géants. Ils se bâtirent au centre du

monde un château, une forteresse. Ces dieux de la Scandinavie, comme ceux de la Grèce, représentent, sur une échelle plus élevée, tous les actes, toutes les vicissitudes, toutes les passions de la vie humaine. Les hommes se battent entre eux, les dieux se battent contre les geants; les hommes se font des armures de fer, et les dieux établissent dans leur demeure de vastes ateliers, et se forgent des casques d'or et des boucliers éblouissants; les hommes tiennent des assemblées judiciaires, et les dieux se réunissent aussi, à certains jours, pour juger les événements de la terre et la grande cause des peuples.

Le grand conseil des dieux se rassemblait sous le frêne Ygdrasil, image du temps. Ce frêne est le plus beau, le plus grand arbre qui existe. Ses pieds descendent dans les entrailles de la terre; ses rameaux couvrent le monde entier; sa tète s'élève jusqu'au ciel. Trois racines immenses le soutiennent : la première touche aux enfers, la seconde au pays des géants, la troisième à la demeure des dieux. Dans le pays des géants est la source de la sagesse, qui appartient à Mimer. Un jour Odin voulut aller y boire, et n'obtint la permission

qu'il demandait qu'en sacrifiant un de ses yeux. N'est-ce pas une image touchante des souffrances qu'il faut subir pour acquérir la science? Près de la demeure des dieux est la source du temps passé. C'est là que le conseil céleste se réunit; c'est là qu'il prononce ses sentences. Là sont aussi les trois nornes, les trois parques de la Scandinavie, Urd, Verdandi, Skuld (le passé, le présent et l'avenir). Elles tiennent entre leurs mains le fil de la vie humaine; elles le tordent sous leurs doigts endurcis; elles le roulent sur leur lourde quenouille; elles le coupent avec leurs ciseaux de fer. Sur les rameaux du frêne merveilleux, on voit un aigle qui sait, dit l'Edda, une prodigieuse quantité de choses; au dessous de lui est un serpent qui ronge les racines de l'arbre. Un écureuil court sans cesse de l'aigle au serpent, et cherche à semer entre eux la défiance et la haine. Il y a encore auprès de l'Ygdrasil deux beaux cygnes, qui chanteront un jour son chant de mort, et quatre cerfs qui se partagent ses feuilles, comme les saisons se partagent les dépouilles du temps.

Les dieux habitent des maisons splendides, aux murailles d'or, au toit d'argent. Odin a pour lui seul une grande ville éblouissante comme le

soleil. Autour de lui sont des alfes lumineux, esprits ailés, génies charmants, sylphes et trilbys, qui ont aussi peuplé le monde mythologique de l'Inde [1] et de la Perse, et qui venaient, au moyen âge, dormir au bord des fleuves, danser dans les prairies, ou s'abriter au foyer du laboureur et se suspendre en jouant au fuseau de la jeune fille.

Pour communiquer avec le monde, les dieux ont bâti, en forme de pont, l'arc en ciel. Au milieu est un sillon de feu, pour empêcher les géants d'y passer. Chaque jour, la troupe divine monte et descend à cheval par cette route aérienne. Thor, lui seul, est obligé de la suivre à pied, car il est si gros et si lourd qu'aucun cheval ne pourrait le porter.

Il y a douze grands dieux [2]. Le premier est Odin [3]. C'est le maître de l'univers et l'esprit

1. Je rappelle à tous ceux qui veulent étudier la mythologie de l'Inde et les autres mythologies anciennes l'excellent travail que M. Guigniaut a publié en refaisant la symbolique de Creuser.

2. Toujours ce mystérieux nombre douze qui se retrouve dans les traditions populaires : les douze signes du zodiaque, les douze tribus d'Israël, les douze pairs de France, les douze chevaliers de la Table Ronde, etc.

3. Les anciens Allemands l'appelaient Wuotan, les Anglo-Saxons Voden. Selon Grimm, ce nom provient du vieux mot germanique *watan*, et correspond au mot latin *vadere*.

des combats ; c'est le Siva des Indiens, tout à la fois créateur et destructeur; dieu bienfaisant, dieu redoutable, tantôt invoqué dans de pieuses prières, tantôt adoré avec des holocaustes de sang. C'est lui qui préside le conseil céleste, et il s'asseoit dans son palais sur un siége élevé d'où il découvre tout ce qui se passe dans le monde [1]. Il avait douze noms, et il usurpa celui d'Allfader (père de toutes choses) ; ce qui établit dans cette mythologie une étrange contradiction, car Odin mourra un jour, et il est dit que l'Allfader ne doit pas mourir. Les Scandinaves qui, dans leur humeur guerrière, se souciaient peu d'une divinité pacifique et miséricordieuse, adoraient Odin comme le chef suprême des armées, comme le génie des batailles sanglantes. Alors il ne s'appelle plus créateur : il s'appelle *le dieu terrible*, *l'incendiaire*, *le dévastateur*, *le père du carnage*. Il traverse les airs sur un cheval qui a huit pieds [2] ; il plane sur les champs de bataille et anime les combat-

1. Les poëmes du moyen âge parlent souvent de Dieu « qui haut siet et de loin mire. »

2. Autrefois, dans certaines parties de l'Allemagne, quand les laboureurs faisaient leurs moissons, ils avaient coutume de laisser sur le sol quelques épis pour le cheval d'Odin. (*Deutsche mythologie* von J. Grimm, p. 104).

tants. Les guerriers lui dévouent les âmes de ceux qu'ils égorgent; le bruit du glaive le réjouit; il passe, sans qu'on le voie, au milieu des cohortes; mais à l'ardeur qui les anime, les héros reconnaissent son approche, et croient entendre le hennissement de son cheval. Il s'écarte de ceux qui seront vaincus, mais il prête sa lance à ceux qui doivent remporter la victoire; et quand la lutte sanguinaire est finie, les valkyries lui amènent les âmes des guerriers qui sont morts après avoir noblement combattu.

Thor est le dieu de la force, le maître du tonnerre, l'implacable adversaire des monstres et des géants, qu'il poursuit comme Hercule ou comme Thésée à travers les forêts et les montagnes; il a des gantelets de fer que lui seul peut porter; il a une ceinture qui double ses forces, et une massue merveilleuse qu'il lance à la tête de ses ennemis et qui lui revient dans la main; son char est attelé de deux boucs; quand il le fait courir sur les nuages, on entend résonner ses roues d'airain; c'est là le bruit que nous prenons pour le tonnerre. Aujourd'hui encore, quand il tonne, les paysans suédois ont coutume de dire : « Voilà le vieux Thor qui se

promène. » Thor a été adoré dans toute la Scandinavie. Il a donné son nom à un grand nombre de villes, de fleuves, de montagnes, et à l'un des jours de la semaine [1]. Les poètes ont souvent célébré ses courses aventureuses, ses combats contre les géants. Nous trouverons plus tard, dans l'Edda, l'histoire d'un de ses voyages.

Le troisième dieu était Freyr; il gouvernait la pluie et les vents et réglait le cours du soleil. Les Scandinaves avaient confiance en lui, et l'invoquaient pour obtenir une heureuse moisson. Au commencement de l'été, ils plaçaient sa statue sur un char, et la conduisaient autour de leurs champs, persuadés qu'elle devait faire germer le grain de blé dans la terre, et mûrir le fruit sur l'arbre. Freyr était aussi un dieu puissant et courageux. Il avait une épée d'une trempe si forte qu'elle coupait, comme un brin d'herbe, les cuirasses de fer et les rochers. Un jour, par un fatal mouvement de curiosité, il monta sur le siége élevé d'Odin. De là ses regards embrassaient, dans l'horizon immense, le monde entier [2]. Aucune barrière, aucun voile

1. Islandais, *thorsdagr;* danois et suédois, *torsdag;* allemand, *donnerstag;* anglais, *thursday*.

2. Une légende d'Allemagne rapporte qu'un jour saint

n'arrêtait sa vue. Toutes les villes lui montraient leurs trésors; toutes les forteresses, leurs armures; toutes les demeures des hommes, leurs vices et leurs passions. Mais il ne fut séduit ni par l'or entassé dans le palais des rois, ni par les boucliers suspendus aux murailles des châteaux, ni par les joyeuses réunions où coule l'hydromel. Il venait de voir au pied des montagnes une jeune fille d'une ravissante beauté, et il se retire avec douleur; son cœur est agité, son repos est perdu. Ses amis, le voyant tout à coup devenir si pensif, le questionnèrent à diverses reprises. et il finit par leur avouer ses rêves d'amour. L'un d'eux promet d'aller chercher la jeune fille, mais il exige que Freyr lui donne pour récompense sa redoutable épée. Le dieu y consent, puis, quelque temps après, épouse sa bien-aimée. Mais quand viendra le dernier jour du monde, il se présentera sans armes au combat, et sera vaincu par les géants.

Ces trois dieux formaient le triangle symbo-

Pierre monta aussi sur le trône de Dieu, d'où l'on découvre tout ce qui se passe sur la terre, il aperçut une femme qui volait, et en fut si irrité qu'il lui lança l'escabeau du Seigneur à la tête (*Kinder und Haus Mæhrchen*, *gesammett Grimm*, p. 35).

lique, la trinité scandinave, la trimourti indienne. Après eux vient Niord, le Neptune des contrées septentrionales, qui gouverne les flots et distribue à ses favoris les trésors engloutis par les vagues de la mer; Tyr, le soutien des guerriers, le protecteur des athlètes; Braga, le dieu du chant et de la poésie. Les runes sont écrites sur sa langue, et il a épousé Iduna, poésie vivante, qui, avec ses pommes d'or, empêche les dieux de vieillir et le ciel de se dépeupler.

Heimdall est le gardien du pont céleste; il a été enfanté par neuf femmes. Nuit et jour il veille à l'entrée de la forteresse des dieux pour prévenir l'attaque des géants. L'Edda d t qu'il dort moins qu'un oiseau. Son regard perçant distingue les plus petits objets à cent lieues de distance, et il a l'ouïe si fine qu'il entend croître l'herbe des champs et la laine des brebis.

Balder est le dieu bon et aimable, le principe du bien, l'idée du beau. Une nuit, il rêve qu'il doit bientôt mourir. Il raconte ce rêve à Odin, qui fait seller son cheval, descend aux enfers, et va consulter la prophétesse. Elle lui dévoile la destinée de Balder; Frigga s'adresse à tous les êtres animés de la nature, et leur fait prêter

serment de ne pas nuire à son fils. Par malheur, elle oublie un jeune arbre nouvellement planté auprès du Valhalla, et si faible encore, qu'elle ne pouvait pas le croire dangereux. Mais Loki, le génie du mal, a su ce qui s'était passé. Il arrache lui-même la branche d'arbre oubliée par Frigga, et un jour que tous les dieux étaient réunis et s'amusaient à poursuivre avec leur lance et leur épée le bon Balder, Loki remet la baguette fatale entre les mains de l'aveugle Hauder, qui se jette en riant sur Balder et le tue. A cette nouvelle, un cri de douleur retentit dans le ciel, et l'univers est consterné. On prépare les funérailles de Balder, on brûle son corps, celui de sa femme bien-aimée, et celui de son cheval de bataille. Toute la nature se revêt de deuil. La Mort elle-même s'attendrit. Hauder va la prier de laisser renaître Balder, elle répond qu'elle y consentira si tous les êtres morts et vivants le pleurent. Odin convoque alors tout ce qui peuple la nature ; la race humaine gémit sur le dieu qui n'est plus; les pierres s'émeuvent, les rameaux de chêne s'inclinent tristement à son nom, et la fleur des prairies et l'herbe des montagnes laissent tomber comme autant de larmes les gouttes étince-

lantes de rosée. Mais une vieille femme s'avance, le front joyeux, l'œil sec, et déclare qu'elle ne pleurera pas. C'était Loki qui avait pris cette forme pour tromper les dieux; et sa parole cruelle rejeta Balder dans l'empire de la mort. Nous verrons plus tard comment les dieux s'en vengèrent.

Après ces grandes divinités, il faut compter encore Vidar, qui tuera un jour le loup Fenris; Vali, adroit archer; Uller, habile à patiner, et Forsate qui apaise les disputes des hommes et juge les procès.

De même qu'il y avait douze grands dieux, il y avait aussi douze déesses.

La première est Frigga, épouse d'Odin, qui partage avec lui les âmes de ceux qui meurent sur le champ de bataille, puis Freya, déesse de l'amour, qui a donné, comme Vénus chez les Latins, son nom à l'un des jours de la semaine [1]. Elle avait épousé Oddr, qui la quitta pour voyager. Elle le chercha, comme Isis, dans toutes les parties du monde, et le pleura avec des

1. On disait dans notre vieux français Divenres (Dies Veneris) :
« Pour ce qu'il et divenres, en mon cuer m'assenti, etc. »
(*Roman de Berte aus grans piés*, pub. par M. P. Paris.)

larmes d'or, les larmes de la fidélité. Eyra, la troisième déesse, est l'Esculape des demeures célestes. Géfione est la patronne des Vierges. Lorna réconcilie les amants. Vora sait tout ce qui passe. Suorra protége les savants.

On bâtissait à ces dieux des temples splendides; on leur offrait, à certaines époques de l'année, des sacrifices sanglants. Il y avait chaque année, trois grandes fêtes : l'une en automne, l'autre en été, la troisième au milieu de l'hiver; le peuple y accourait de toutes parts. Dans ces réunions religieuses, les prêtres immolaient des prisonniers de guerre, des hommes condamnés à mort pour quelque crime, des sangliers et des chevaux, surtout des chevaux blancs, qui, de même qu'en Perse, étaient regardés comme des animaux sacrés. Le sang des victimes était recueilli dans des bassins de pierre ou d'airain : un des pontifes le prenait pour arroser les murailles du temple et asperger la foule ; puis on partageait au peuple la chair palpitante des chevaux; les tonnes de bière s'ouvraient, et les cérémonies pieuses se changeaient en orgie. Tous les neuf ans, les Scandinaves célébraient une fête plus solennelle. L'évêque

Dithmar rapporte, dans sa *Chronique de Mersebourg*, que dans ces grandes réunions on égorgeait quatre-vingt-dix-neuf hommes, autant de chevaux, de chiens et de coqs.

Ces sacrifices ne servaient pas seulement à rendre hommage aux dieux ; les prêtres y cherchaient un moyen de former des pronostics, de prédire les événements. Ils avaient, comme les Romains, une sorte de science augurale à laquelle le peuple ajoutait foi. Les Scandinaves étaient crédules et superstitieux. On retrouve dans leurs croyances le fatalisme grec, le sabéisme des religions primitives, et le fétichisme des races ignorantes. Ils disaient que nul homme ne pouvait échapper à son sort ; ils attribuaient une grande influence aux astres, à la conjonction des étoiles, aux diverses phases de la lune. Ils prêtaient serment sur des pierres, et s'ils avaient une injure à venger, ils prenaient la tête d'un cheval mort, la posaient sur un pieu, et la tournaient, comme un signe de malédiction, du côté de leur ennemi.

Les mêmes croyances naïves, les mêmes idées superstitieuses reparaissaient dans la peinture de leur paradis et de leur enfer. Le paradis des héros est la Valhalla ; on y arrive par cinq cents

portes, et quatre cent trente-deux mille[1] guerriers y sont réunis. Leur joie est de renouveler, dans l'espace éthéré, les combats qu'ils ont soutenus dans ce monde. Ils se revêtent de leur armure, et s'élancent l'un contre l'autre avec ardeur. Mais ceux qui sont blessés dans ces joûtes célestes ne souffrent pas, et ceux qui tombent morts sous le poids du glaive se relèvent aussitôt. Quand la bataille est finie, on dresse les tables du festin, et les élus s'asseoient, sur des siéges d'honneur, à côté des dieux. On leur verse dans de grandes coupes le lait de la chèvre Heidrun et la bière la plus pure, on leur sert chaque jour les membres fumants d'un sanglier qui, chaque soir, se retrouve intact, Odin est au milieu d'eux, mais il ne fait que boire et ne mange pas : il donne les mets qu'on lui présente à deux loups qui le suivent fidèlement, et porte sur l'épaule deux corbeaux qui lui disent à l'oreille les nouvelles du monde. Tous

1. Il faut remarquer ce nombre, qui se trouve dans plusieurs autres mythologies. Les Chaldéens avaient fait des observations astronomiques pour 432,000 années. D'après Boroms et Syncellus, il s'était passé 432,000 ans entre la création du monde et le déluge. Chez les Indiens, le dernier âge du monde est de 432,000 ans. (Note à l'Edda par Magnussen, t. I, p. 249.)

les matins, ces corbeaux prennent leur vol, parcourent la terre, et à midi ils s'en viennent raconter à leur maître ce qu'ils ont appris. La table du héros est servie par les valkyries [1]. Ce sont de grandes et belles femmes qui portent aussi la cuirasse, et manient avec adresse la lance aiguë; elles assistent à toutes les batailles, et planent sur tous les champs de mort. Quand le jour du combat est venu, quand le cri de guerre résonne à leur oreille, elles quittent à la hâte leur demeure céleste, et chevauchent dans les airs : leurs grands yeux bleus étincèlent de joie; leurs cheveux blonds flottent au gré du vent. Sur leur tête brille le casque d'or; sur leur poitrine le soleil éclaire une armure sans tache; leur cheval ardent bondit, secoue son frein d'acier, et baigne la terre d'écume. Les valkyries se mêlent aux bataillons de soldats, raniment leur ardeur, prolongent leur défense, et recueillent le soir les âmes des braves pour les emporter au ciel.

L'enfer des Scandinaves s'appelle Niflheim;

1. Ce mot vient de *valr* (camp) et *kera* (choisir). Le mot allemand *kurfüst* (électeur) a la même étymologie. On appelait aussi les valkyries *valmeyar*, *skialldmeyar*, vierges du camp, vierges du bouclier. Quelquefois elles se changeaient en cygnes et traversaient les fleuves en jouant.

c'est un lieu ténébreux, relégué au fond du Nord, traversé par neuf fleuves qui ne roulent qu'une eau noire et bourbeuse. Une nuit éternelle l'environne, et on y arrive par des chemins obscurs. Quand Honnodr y descendit pour chercher son frère Balder, il traversa, pendant neuf nuits, des vallées sombres et silencieuses. Tous les lâches descendaient dans cette triste demeure, mais l'Edda ne parle point des tourments qu'on leur faisait endurer. Les autres peuples du Nord se représentaient l'enfer de la même manière. Les Lapons, en enterrant leurs morts, avaient coutume de mettre à côté d'eux une pierre à fusil, afin qu'ils pussent s'éclairer dans le ténébreux sentier qui conduit à l'autre monde. Une tradition finnoise rapporte qu'une femme gémissait un jour sur la perte d'un de ses enfants; son mari meurt, et elle s'écrie avec un sentiment de consolation : « Il est fort, lui, et il pourra conduire mon pauvre enfant dans le pays des âmes ! »

J'ai indiqué la hiérarchie des dieux comme elle se trouve dans l'Edda. Ces dieux représentent l'ordre moral, la sagesse suprême, la justice éternelle. Mais en face d'eux s'élève Loki, le génie du mal. Là s'arrête l'unité religieuse,

et le dualisme commence. Loki est le Typhon, l'Ahriman de cette mythologie. Par sa naissance, il appartient à la race perverse des géants; par son intelligance et sa beauté, il est semblable aux dieux; par ses vices, il est le premier des esprits infernaux. Il aime le mal pour le mal; le crime lui sourit, la vengeance est pour lui une volupté. Démon spirituel, Protée habile, souple dans ses actions, insinuant dans ses paroles, il revêt toutes les formes, et module sur tous les tons le mensonge et la flatterie. Les dieux se servent parfois de lui, car il est adroit et rusé. Mais il se joue des dieux en les servant, et la haine qu'il leur porte est implacable. Sa femme, Signie, lui donna deux fils, et il enfanta, avec la fille d'un géant, trois êtres monstrueux : le serpent Midgard, qui, dans ses longs anneaux, entoure la terre, comme dans l'Inde le serpent Secha entoure le mont Mérou; Héla, la mort qui règne dans le ténébreux empire, et le loup Fenris. Les dieux pressentant qu'un jour ce loup les attaquerait, résolurent de l'enchaîner. Deux fois ils lui jetèrent autour du cou un cercle de fer, et deux fois le loup le rompit. Alors ils firent fabriquer par les nains un lien magique, souple et léger, et en appa-

rence facile à briser. Ils engagèrent Fenris à l'essayer ; mais le loup leur dit : « Je me défie de vos supercheries, et je n'essaierai pas ce lien, si, pour garantie de votre bonne foi, l'un de vous ne me met la main dans la gueule. » Tyr se dévoua ; il y perdit la main, mais le loup fut enchaîné. Les dieux attachèrent le bout de la corde à un large bloc de pierre, et pour empêcher Fenris de le déchirer sous ses dents, ils le baillonnèrent avec une épée dont la pointe lui perce le palais. Depuis ce jour, le monstre pousse sans cesse d'effroyables hurlements, et les flots d'écume qu'il lance dans sa fureur forment un torrent.

Quand les dieux eurent ainsi dompté un de leurs ennemis les plus redoutables, ils résolurent de punir les crimes de Loki. Mais il s'était déjà dérobé à leur colère. Ils le poursuivirent longtemps sans pouvoir l'atteindre, car il s'était bâti une maison ouverte de tous côtés, d'où il pouvait voir venir ses adversaires, et il leur échappait toujours par une nouvelle métamorphose. Un jour il se transforma en saumon, et se jeta dans une rivière. Les dieux le pêchèrent avec un filet, et Thor le saisit par la queue au moment où il allait s'enfuir. Ils l'enchaînèrent

avec les boyaux d'un de ses fils entre trois rocs aigus qui l'empêchent de se mouvoir; sur sa tête ils posèrent un serpent qui lui jette sans cesse son venin au visage. Mais Signie, son épouse fidèle, le suivit dans son infortune. Elle est assise auprès de lui, et reçoit dans un grand vase tout le poison vomi par la vipère. Quand le vase est plein, quand il faut le vider, le venin tombe sur le corps de Loki et lui cause de telles douleurs, qu'il s'agite avec une sorte de frénésie et ébranle le sol dans ses convulsions. C'est de là que viennent les tremblements de terre.

Mais le règne des dieux est limité, et les génies du mal doivent un jour rompre leurs chaînes et bouleverser le monde. Ce jour s'annonce par des signes effrayants : trois longs hivers se succèdent sans interruption; pas une lueur consolante n'apparait au ciel, pas une fleur de printemps n'éclot dans la vallée, pas un brin d'herbe ne reverdit sur la colline. La famine et la peste ravagent le monde; la haine divise les familles; les frères s'entretuent; il n'y a plus de liens d'affection, plus de foyer domestique, plus de vertus, plus d'amour. Le crime gagne tous les cœurs comme un ulcère, et ceux qui sont restés justes se réjouissent de s'endormir dans leur

tombeau. Tout à coup la terre tremble sur sa base; les arbres sont renversés avec leurs racines; les montagnes s'écroulent; les étoiles tombent du ciel [1]; deux loups engloutissent le soleil et la lune, et le monde est plongé dans les ténèbres. L'Océan, que la main du Créateur n'arrête plus dans son lit de sable, inonde le globe. Sur ses vagues orageuses on voit flotter le Naglefar [2]. Les géants eux-mêmes le remplissent et s'en vont chercher les dieux. Le serpent Midgard fouette les eaux de sa large queue, et lance son venin dans les airs. Le Loup Fenris s'avance l'œil enflammé; une de ses mâchoires touche à la terre, l'autre au ciel. Loki marche, comme l'Antechrist, à la tête de tous les monstres, Surtur le suit avec une épée flamboyante à la main.

A l'entrée de la forteresse céleste, Heimdal jette le cri d'alarme, et sonne la trompette qui retentit dans le monde entier. Odin va consulter la source de Mimer, et tous les dieux se préparent au combat. Surtur renverse à ses pieds

1. Un vieux poëte espagnol, Gonzalo de Berceo, emploie la même image :

> Veras e las estrellas caer de su logar
> Como caen las foias quant caen del figar.

2. Vaisseau construit avec les ongles des morts.

l'amoureux Freyr, qui n'a plus d'épée. Thor écrase le serpent, et puis tombe lui-même sous le poids du venin que le monstre lui a jeté. Le loup dévore Odin ; mais le puissant Vidar s'élance contre lui, pose un pied sur sa mâchoire, et, d'une main de fer, lui déchire la mâchoire supérieure. Loki et Heimdal se tuent l'un l'autre, et Surtur, le génie du feu, embrase le monde.

Le monde s'est écroulé comme dans l'Apocalypse, comme dans le Zendavesta, comme dans les Védas. Les hommes ont péri dans le feu, les dieux ont disparu. Mais du milieu des flots purifiés, une autre terre surgit plus fraîche et plus riante que la première. Balder ressuscite ; Vidal et Vali ont survécu à la race des dieux. Un enfant du soleil éclaire de ses rayons limpides ce nouveau monde. Un homme et une femme ont échappé à l'embrasement universel, et répandent sur le globe une famille nombreuse. Au Valhalla succède un autre paradis plus heureux et plus beau, et le Niflheim est remplacé par un un autre enfer. Le sol, béni par les dieux, n'attend plus que le laboureur le sillonne à la sueur de son front. Il se couvre de fleurs et de fruits. Un ciel d'azur s'élève sur cette terre féconde ;

un printemps éternel sourit à tous les regards. Les hommes vivent d'une vie paisible dans une atmosphère de joie et de lumière. Les dieux retrouvent sur le gazon les tables d'or des Ases, et s'asseoient l'un auprès de l'autre et s'entretiennent du passé.

Ainsi finit le dogme de la mythologie scandinave; ainsi finit celui de tous les peuples, par des rêves qui s'en vont au delà des siècles, par l'amère douleur qui détruit la terre où chacun souffre, et la foi qui recrée aussitôt une terre idéale, un monde éternel.



VII.

LES DEUX EDDA.

I.

Dans un des districts les moins désolés de l'Islande, sur la route de Breidabolstadt à Œrebak, après avoir chevauché à travers une plaine marécageuse, le voyageur aperçoit, au haut d'une colline doucement inclinée, un groupe de maisons entourées de verdure. Une muraille de gazon les protége ; une grande porte en bois s'ouvre au milieu de ce rempart agreste. D'un

côté apparaît la chapelle avec ses saints de bois sur le portail; de l'autre, l'habitation du paysan, celle du pasteur, et à voir de loin ces demeures paisibles, isolées de tout bruit, et ces murs de gazon qui les entourent, on dirait d'un ermitage rustique, ou d'une forteresse de bergers. J'y arrivais au mois d'août par une belle matinée. L'herbe des champs avait reverdi, les clochettes jaunes se balançaient au milieu de l'enclos, et les marguerites décoraient de leurs corolles blanches toutes les tombes du cimetière. Sous leur toit de mousse, les fenêtres étroites du presbytère s'éclairaient à un rayon de soleil. Un homme tressait des filets de pêche devant la porte, et deux enfants jouaient avec des moutons dans la prairie. Je retins la bride de mon cheval, je regardai avec émotion ce tableau si simple et si riant : il me semblait voir devant moi une page des poëmes champêtres, une idylle vivante. Aux aboiements du chien, qui annonçait l'arrivée d'un étranger, le paysan leva la tête, et, quittant aussitôt son travail, s'en vint, avec son bonnet de laine à la main, m'aider à mettre pied à terre et me souhaiter la bienvenue. J'entrai dans l'église, où l'on me montra avec orgueil quelques ornements d'au-

tel qui dataient d'un temps ancien ; j'entrai dans la demeure du prêtre ; c'était un homme instruit et modeste comme j'en ai rencontré plusieurs dans cette pauvre terre d'Islande. Tandis qu'il me faisait voir, avec une vraie joie de savant, sa collection de livres qu'il avait amassés l'un après l'autre, en s'imposant toujours de nouveaux sacrifices, sa jeune femme, douce et blonde comme les jeunes femmes des bords de l'Elbe, mettait une nappe blanche sur la table, et préparait la jatte de lait et les tasses de porcelaine. Je m'assis entre eux, et les voyant tous deux si jeunes et si heureux, l'idée me venait de leur demander, sans crainte de l'anachronisme, si le vieux Voss n'avait pas songé à eux en écrivant sa *Louise*, ou s'ils n'étaient pas de la famille de Herrmann et Dorothée. D'un côté s'élevaient devant nous les montagnes blanches qui environnent l'Hécla ; de l'autre, la mer formait comme autant de lacs entre les baies où elle vient se jeter, et tout était calme et silencieux. Pas un bruit dans l'air, pas une voix importune, pas un souvenir du monde lointain, et quand je regardais cette solitude si belle dans sa pauvreté, si douce dans son repos, je me disais qu'on pourrait bien renoncer à toute am-

bition, quitter toute folle vanité et venir vivre là comme le poëte espagnol, sans rien envier et sans être envié : *Ne envidiado, ne envidioso* [1].

Cette retraite, où je passai une matinée de poésie, avait été habitée par deux des plus grands hommes de l'Islande ; c'était Odda. C'est de là que nous sont venus les deux Edda. C'est là que vivait, au onzième siècle, Sœmund le savant ; au douzième, Snorri Sturleson, le poëte et l'historien.

Sœmund naquit en 1056 et mourut en 1133. Il descendait d'une des familles les plus nobles de l'Islande, et son père était pasteur. Animé du désir de s'instruire, il quitta de bonne heure la demeure paternelle et passa une grande partie de sa jeunesse à voyager. Il visita l'Allemagne, la France, l'Italie, étudiant partout, à cette époque de connaissances encore confuses, les chroniques populaires, les mœurs, la poésie ; il observa avec enthousiasme les monuments antiques de Rome, et fréquenta pendant plusieurs années les écoles de Paris [2]. Tout ce qu'il avait recherché et aimé dans les contrées étrangères ne put cependant pas lui faire oublier sa terre

1. Poesias del maestro Luis de Leon.
2. Finnsen. *Historia ecclesiastica*, t. I, p. 198.

d'Islande. Il revint en 1082 à Odda, plein de souvenirs, riche de science, et, pour se rendre utile à ses compatriotes, il établit dans sa demeure une école d'où il est sorti plusieurs hommes distingués; puis il se fit prêtre, et toute sa vie se passa entre les soins qu'il donnait à ses élèves, entre les devoirs religieux que lui imposaient son sacerdoce et les études de prédilection qu'il s'était choisies. Il n'y avait pas longtemps que l'Islande s'était convertie au christianisme. Le culte d'Odin était aboli, mais les traditions païennes vivaient encore dans la mémoire des vieillards, et les noms de Thor et de Frigga, l'histoire des nains et des géants, devaient se mêler souvent aux causeries de la veillée. Le peuple ne renonce pas si vite aux croyances avec lesquelles il a été bercé. On peut briser d'un coup de hache une idole, mais on ne brise pas du même coup le lien qui le rattache à l'histoire du passé; on peut lui enseigner une nouvelle foi, lui imposer un nouveau serment, mais sans le vouloir, au fond du cœur, il se souvient de la religion qu'il apprit au foyer de famille, et des prières que murmuraient ses lèvres d'enfant. Les hommes qui le gouvernent, voyant leur loi promulguée, la regardent comme éta-

blie, ils posent un jalon entre eux et le passé; ils composent une nouvelle ère; mais la tradition, cette fée du vieux temps, dément leur chronologie. A côté de l'histoire écrite par le savant, burinée par l'artiste, la tradition invisible, insaisissable, s'en va de contrée en contrée et se perpétue parmi la foule. Elle n'a ni stylet, ni burin; elle n'impose point d'arrêt, elle n'élève point la voix; mais elle murmure secrètement de magiques paroles aux oreilles charmées qui l'écoutent. Les hommes qui ne la connaissent pas la déclarent morte et oubliée, et elle repose encore au milieu des ruines, et elle soupire au bord des chemins; le voyageur l'emmène avec lui dans ses courses lointaines, la voix de l'aveugle ambulant l'annonce à toute une génération, la harpe du ménestrel la répand dans les airs.

Ainsi, tandis que les prêtres prêchaient l'évangile dans les églises, l'histoire des anciens dieux occupait encore l'imagination du peuple, et Sœmund l'étudia. Il se fit redire les mystères et le culte d'un autre temps; il recueillit les vers des scaldes, les épopées payennes conservées par la parole; il écrivit d'après les récits des vieillards, d'après la tradition; voilà com-

ment nous est venue l'Edda. Les voyages et les études de Sœmund lui avaient fait donner le surnom de *Savant;* son goût pour les fictions du paganisme lui fit donner celui de *Sorcier.* Il acheva patiemment son œuvre, mais son caractère de prêtre lui défendait de la publier. Elle resta comme en dépôt dans sa retraite d'Odda, en attendant qu'une main plus hardie la mît au grand jour. En même temps qu'il travaillait à compléter cette épopée populaire, Sœmund rassemblait pour l'histoire de son pays d'autres documents. Il écrivit une chronique des rois de Norvége, qui malheureusement est perdue. Peut-être l'Edda n'était-elle que l'appendice religieux de cette chronique. Quelques savants lui attribuent aussi les annales d'Odda, qui embrassent l'histoire universelle depuis la création du monde.

Le recueil de Sœmund resta près de cinq siècles ignoré en Islande. En 1639, Brynhiolf Svendsen, évêque de Skalholt, découvrit un manuscrit qui contenait les principaux chants de l'Edda et l'envoya à Frédéric III, roi de Danemark. Un autre manuscrit, appartenant à la collection d'Arne Magnussen, renferme le Vegtamsqvida. Ce manuscrit faisait partie d'un ou-

vrage plus considérable dont on ne possède malheureusement que des débris. En 1665, Resenius publia, avec une traduction latine et danoise, les deux principaux chants de l'Edda. En 1737 parut le premier volume de la grande édition de Magnussen [1].

Le mot *Edda*, appliqué aux chants recueillis par Sœmund, signifie *Aïeule*. Peut-être aussi vient-il d'*Odda*, cette retraite paisible, où le poëte rapporta le fruit de ses voyages, et passa une vie d'étude et de recueillement.

Les poëmes de l'Edda se divisent en deux parties : poëmes mythologiques, poëmes historiques. Les premiers renferment toute la cosmogonie et tout le dogme théogonique des Scandinaves; les seconds se rattachent au cycle populaire répété dans les Kœmpe-viser et chanté dans les Niebelungen. Là est la vie des dieux, ici celle des héros ; là sont les luttes perpétuelles du bon et du mauvais principe, ici les guerres haineuses, les vengeances cruelles ; là est le drame du Valhalla, ici le drame du monde. L'Edda, dans sa puissante étreinte, a tout embrassé, depuis le trône des géants jusqu'à la grotte des nains, depuis l'abîme ténébreux ha-

1. Edda Sœmundar hinns Froda. In-°, trad. latine.

bité par Hella jusqu'aux salles resplendissantes où se rassemblent les valkyries.

Il serait presque impossible d'assigner une date précise à ces poëmes. Ils ont été composés en différents lieux et à différentes époques. Leur forme de versification, leurs métaphores, et quelques mots recueillis çà et là dans les sagas peuvent servir d'indication et guider les savants dans leurs hypothèses. Mais il y a loin de ces conjectures de l'érudit au document exact basé sur des faits, appuyé sur des dates. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que ces poëmes furent composés par les scaldes, chantés dans les cours, dans les assemblées populaires, dans les grandes fêtes [1]. Quelques-uns d'entre eux remontent au moins, pour la forme sous laquelle nous les connaissons, jusqu'au huitième siècle, et pour l'idée qu'ils représentent jusqu'à l'époque de l'émigration des peuples d'Asie dans le Nord. Le premier de tous est la Voluspa [2]. C'est une œuvre d'un caractère étrange, solennel et mystérieux, triste et éloquent, grave et obscur. C'est le récit, souvent

1. Den ældre Edda oversat af Magnussen.

2. *Vola* (sibylle), *Spà* (prophétie). La sorcière des chants serviens s'appelle *Wila*.

énigmatique, souvent brisé, d'un oracle; c'est le cri de la sibylle.

A l'entrée de la forêt de sapins, balancés par le vent du nord, au milieu des corbeaux qui croassent sur sa tête, et des loups qui hurlent autour d'elle, la prophétesse scandinave monte sur le trépied, et devant la chair palpitante des victimes elle prononce ses conjurations et le dieu apparaît : *Deus, ecce Deus!* Au souffle puissant qui l'inspire, son cœur tressaille, ses cheveux se hérissent sur son front, ses yeux enflammés regardent passer avec une sorte de stupeur et d'effroi les images qu'elle évoque, et elle chante le chaos, la naissance des géants, les combats des dieux. Une voix impérieuse lui crie : Ne vois-tu rien encore? Et elle se ranime et chante l'enfantement de la mort, la demeure souterraine des damnés, la dernière lutte des mauvais esprits, la destruction du monde.

« Au commencement des temps il n'y avait rien. Il n'y avait ni sable, ni mer, ni vent. On ne voyait point de terre et point de ciel, rien que l'abîme vide sans arbres et sans végétation.

« Le soleil parut au sud. La lune ouvrit la porte de la nuit. Mais le soleil ne connaissait

pas sa route, la lune ne savait pas où elle devait se poser, et les étoiles ignoraient leur place.

« Alors les dieux montèrent sur leurs siéges élevés, et tinrent conseil ensemble. Ils donnèrent un nom à la nuit et au crépuscule. Ils réglèrent l'heure du matin, le milieu du jour, et partagèrent l'année.

« La prophétesse sait où s'élève le frêne Ygdrasil, le grand arbre qui étend au loin ses blancs rameaux. De là découle la rosée qui baigne la terre, et le frêne reste toujours vert.

« Du milieu des eaux, les trois filles de la sagesse s'avancent sous cet arbre. L'une s'appelle *Urd*; la seconde, *Verdandi*; la troisième, *Skuld*. Ce sont elles qui règlent le destin de l'homme et disposent de sa vie.

« Elle sait que la trompette de Heimdal est cachée sous les larges rameaux de l'arbre céleste. Elle voit les vagues écumantes du fleuve de sagesse tomber du front de l'Alifader.

« Un jour elle était assise à l'entrée de sa demeure. Elle voit venir à elle le dieu savant par excellence et le regarde entre les yeux. — Que me demandez-vous? Qu'attendez-vous de moi? Je sais tout, Odin. Je sais que ton œil est plongé

dans la limpide source de Mimer qui chaque matin l'arrose avec l'eau de la sagesse.

« Le dieu souverain lui donna des anneaux, des bâtons runiques et le don de prophétie. Sa vue s'étend au long et au large sur chaque monde.

« Elle a vu le sort cruel réservé à Balder, fils d'Odin. La branche d'arbre croissait; elle était petite encore, mais fort belle. Cette branche devint un glaive meurtrier. Hauder s'en servit [1].

« Bientôt naquit le fils d'Odin qui devait venger Balder. En une nuit il devint vieux, et il ne se lava pas les mains, et il ne se peigna pas les cheveux avant que d'avoir porté sur le bûcher le meurtrier de Balder. Mais Frigga pleurait le malheur arrivé dans le Valhalla. »

La voix lui crie : Voyez-vous encore quelque chose? Et la prophétesse répond :

« Les chiens aboient dans les cavernes de Gnipa. Les chaînes sont brisées; les loups sont libres. La prophétesse sait encore beaucoup de choses; elle voit de loin le déclin de l'empire céleste, la chute des dieux.

1. Voyez la mort de Balder, dans le chapitre sur la mythologie.

« Les frères combattent l'un contre l'autre et se tuent. Les parents rompent leurs liens. On viole la foi du mariage. On brise les boucliers. C'est un temps de fer, un temps de loups et d'orages, et avant que le monde s'écroule, les hommes ne s'épargnent plus.

« Les chiens aboient dans les cavernes de Gnipa. Les chaînes sont brisées; les loups sont libres. Du côté de l'est s'avance Hrym. La mer déborde; les serpents s'enflent avec colère. L'abîme des eaux s'entr'ouvre. L'aigle pousse des cris de joie auprès des cadavres qu'il déchire, et le Naglfar flotte sur les vagues.

« Il vient du midi. Les fils de Muspell le montent, mais Loki le gouverne. Toute la race des monstres accourt avec les loups, et Loki marche à leur tête.

« Qu'arrive-t-il aux Ases? Qu'arrive-t-il aux Elfes? Le monde des géants est plein de bruit. Les Ases se rassemblent, et les nains qui habitent les montagnes gémissent à l'entrée des cavernes.

« Surtur vient du sud et apporte l'incendie. Son épée flamboie. Les rochers se fendent. Les Trolles errent avec anxiété. Les hommes prennent le chemin de la mort. Le ciel se déchire.

« L'inquiétude saisit le cœur de Hlyna [1] lorsque Odin s'avança contre le loup. Le vainqueur de Bela combat contre Surtur. Mais l'époux chéri de Frigga succombe.

« Alors le fils du maître de la victoire, le puissant Vidar s'avance pour lutter avec le loup monstrueux. D'une main il saisit cette progéniture de géant; de l'autre il lui enfonce son épée dans le cœur.

« Puis vient le noble fils d'Odin (Thor). Il attaque vaillamment le serpent Midgard et lui porte le coup mortel. Mais il recule de neuf pas, renversé par le monstre.

« Le soleil s'obscurcit. La terre s'abîme dans l'eau. Les étoiles brillantes disparaissent. Des nuages de fumée enveloppent les arbres. La flamme s'élance jusqu'au ciel.

« Et la prophétesse voit une nouvelle terre, une terre verte et riante, sortir du sein des eaux. Les vagues se retirent. L'aigle qui prenait le poisson dans les champs s'enfuit.

« Dans la vallée d'Ida, les Ases se rassemblent et parlent de la destruction du monde, et rappellent les grandes actions du passé et les leçons du Dieu suprême.

1. L'une des grandes déesses.

« Ils retrouvent dans le gazon les merveilleuses tables d'or, que le premier des dieux et la race de Fiolnir avaient possédées avant le temps.

« Les champs se couvrent de fruits sans qu'on les cultive. Le mal est anéanti. Balder revient et demeure avec son frère Hauder dans le palais d'Odin.

« La prophétesse voit la salle de Gimle toute couverte d'or et plus brillante que le soleil. Les justes doivent y demeurer et y vivre heureux à jamais.

« Du fond des lieux ténébreux, Nidhug, l'horible dragon, s'élève portant sur ses ailes les cadavres des morts. Il plane au dessus des vallées, tombe et disparaît. »

Le chant de Wafthrudner, de Grinmer et d'Alvis complètent la Voluspa. Les poëtes n'ont fait qu'encadrer dans une nouvelle fable les mêmes dogmes cosmogoniques. Dans le premier, Odin va visiter le géant Wafthrudner. Tous deux se posent différentes questions sur la terre, sur le sol, sur les astres, et tout ce dialogue est l'exposé fidèle des croyances scandinaves. Dans le second, Odin, sous le nom de Grinmer, dépeint à Geirrod les planètes, la

demeure céleste, le Valhalla. Il lui raconte la création du monde et les actions des dieux. Ce chant est fort détaillé, très clair, et les mythologues du Nord y ont souvent eu recours ; il est moins ancien que la Voluspa, mais il date encore de l'époque païenne. Dans le poëme d'Alvis, le dialogue mythologique descend, du Dieu suprême, de la sagesse, à l'un de ces êtres imaginaires auxquels la crédulité du peuple attribuait tant de connaissances mystérieuses. Le nain Alvis s'est fiancé avec la fille de Thor ; il vient la chercher un soir pour célébrer ses noces ; mais au moment où il va l'emmener, Thor apparaît et lui défend de faire un pas : « Tu n'auras pas ma fille, lui dit-il, si tu ne réponds pleinement à toutes les questions que je vais t'adresser. » Alors le dieu de la force et du tonnerre devant lequel s'incline le pauvre nain l'interroge sur la formation de la nuit et du jour, sur les astres et les éléments. Alvis répond à tout avec une admirable précision. Thor lui-même est forcé de rendre hommage à tant de science, et déjà il se repent de l'engagement qu'il a pris, quand tout à coup le jour parait, et le malheureux Alvis, qui devait par sa nature de nain passer sa vie dans

les entrailles de la terre, s'anéantit aux rayons du soleil.

A côté de ces leçons religieuses, de cet enseignement théogonique, il faut placer les leçons de morale et de prudence contenues dans le *Havamal*. Les Scandinaves avaient un tel respect pour ce poëme, qu'ils l'attribuaient à Odin lui-même. C'est le livre des proverbes de ce Salomon du Nord ; c'est le code de la vie intellectuelle et de la vie pratique. Chaque strophe renferme une sentence, et chaque sentence rappelle cette sagesse proverbiale des peuples qui survit à tous les temps et que l'on retrouve au Midi comme au Nord, sous la tente de l'Arabe comme sous la chaumière du paysan Breton. Souvent ces préceptes du Havamal m'ont frappé par leurs expressions. L'*Ordsprog*, de Syv, n'est pas plus correct; le *Refrano* de Sancho, pas plus simple et pas plus vrai, et le vers de La Fontaine n'est pas plus net. Le dieu suprême qui a formulé ces maximes ne s'est point renfermé dans les hauteurs de son sanctuaire ; pour enseigner les hommes, il s'est fait homme, il s'est associé à leurs habitudes, à leurs passions; il est entré dans le secret de leurs besoins, de leurs faiblesses, de leurs vices. En un

mot, il est descendu de son trône de Dieu pour s'asseoir à la table du paysan et pénétrer dans tous les détails de la vie vulgaire; il a vu les Scandinaves hardis et courageux, et il ne leur a pas trop recommandé le courage. Mais il les a vus avides de boisson, vaniteux, téméraires, et à chaque instant il leur rappelle les dangers de l'ivresse et la nécessité d'agir avec modestie et prudence. Je traduis quelques strophes de ce curieux poëme afin de le mieux caractériser :

« Avant que d'entrer dans une maison, regarde à toutes les fenêtres, regarde de tous les côtés, car qui sait si tes ennemis ne sont pas là ?

« Il a besoin d'avoir de l'esprit celui qui voyage beaucoup. Chez soi on est libre ; mais celui qui ne sait rien s'expose à être tourné en dérision lorsqu'il se trouve au milieu des gens instruits.

« Il ne faut point faire parade de son esprit, il faut le tenir en garde. Il vous arrivera rarement malheur si vous entrez avec sagesse et prudence dans une maison, car il n'est pas d'ami plus sûr qu'un bon jugement.

« Prenez garde d'importuner le voyageur qui vous demande l'hospitalité. Il peut dire beau-

coup de choses sans qu'on l'interroge, mais il a besoin avant tout de repos et de vêtements.

« Si vous rendez visite à un ami infidèle, prenez les détours; si vous allez chez un ami vrai, prenez le droit chemin.

« La maison que l'on possède est la meilleure, si petite qu'elle puisse être. Chacun est maître chez soi. Le cœur saigne quand il faut mendier sa nourriture à l'heure des repas.

« Dans ma jeunesse, j'ai beaucoup voyagé. Quand j'avais trouvé un compagnon, il me semblait que j'étais assez riche. L'homme fait la joie de l'homme.

« Ne faites jamais un pas sans emporter vos armes. Qui sait si le long du chemin vous n'aurez pas besoin de tirer l'épée?

« Il faut rendre à son ami affection pour affection, présent pour présent, payer le sarcasme par le sarcasme et le mensonge par le mensonge.

« Que l'homme réfléchisse, mais qu'il ne réfléchisse pas trop! La joie n'entre pas souvent au cœur de celui qui sait trop de choses.

« Le tison s'allume avec le tison, la flamme monte avec la flamme. Dans l'entretien l'homme se révèle à l'homme, et l'être nul ou dédaigneux se révèle par son silence.

« Nos troupeaux meurent. Nos amis meurent, et nous mourons nous-mêmes; mais un noble nom ne meurt pas.

« Heureux celui qui sait mériter par lui-même les louanges et le bon accueil, car de compter sur la générosité des autres, c'est chose trop incertaine.

« L'homme sans jugement veille toute la nuit, s'occupe de tout, se trouve fatigué le matin, et n'est pas plus avancé que le jour précédent.

« Il n'y a pas de maladie plus cruelle que d'être mécontent de son sort.

« Mieux vaut flatter les autres que de se flatter soi-même.

« Ne confie pas tes secrets au méchant, car jamais il ne te récompensera de ta confiance.

« Si tu as un ami fidèle, visite-le souvent. Le chemin que l'on ne fréquente pas se couvre d'herbes et de plantes.

« Ne te moque pas des vieillards. Leurs paroles sont souvent bonnes à entendre, car la sagesse descend des rides de leur front.

« Ne vous séparez pas sans motif d'un ami. Le chagrin ronge le cœur de l'homme qui n'a point d'amis pour l'aider et lui donner conseil.

« L'arbre de la montagne est desséché. Il n'a

plus de feuilles et plus d'écorce. Personne ne l'aime. Comment pourrait-il vivre?

« Louez la beauté du jour quand il est passé. Louez la femme quand elle est morte, la jeune fille quand elle est mariée, l'épée quand vous l'avez mise à l'épreuve, la glace quand vous l'avez traversée, la bière quand vous l'avez bue. »

Le Havamal est terminé par un chant enthousiaste dans lequel Odin explique la magie et la puissance des runes.

Après cela viennent les poëmes symboliques, récits de guerres et de voyages, contes épiques où se révèle sous des formes bizarres l'imagination des hommes du Nord. Tous ces chants qui, au premier abord, nous apparaissent comme des romans fantastiques, étaient sans doute, comme les travaux d'Hercule chez les Grecs, comme les voyages d'Isis chez les Égyptiens, autant de mystères religieux, et il serait facile de démontrer leur analogie avec les mythes solaires de l'Orient.

Un de ces chants [1] nous représente tous les dieux attristés par de sombres pressentiments. ils prévoient la fin du monde, la chute du ciel.

1. Vegtamsqvida.

Odin envoie Braga et Loki consulter Iduna dans les enfers, mais la déesse ne leur répond que par ses larmes. Plus tard Odin lui-même, à qui Balder a raconté ses rêves sinistres, Odin fait seller son cheval Sleipner et descend dans le sombre empire de la mort. Il interroge avec anxiété la prophétesse qui lui déroule l'arrêt des destins, et le dieu suprême ne peut l'annuler.

Les chants consacrés à l'histoire de Thor ne sont ni moins curieux, ni moins significatifs. Les poëtes scandinaves ont inventé les scènes les plus étranges pour rehausser les exploits du dieu de la force. Un jour toute la famille céleste était réunie chez Ægir qui, à défaut de nectar et d'ambroisie, traitait ses hôtes avec de la bière. Malheureusement la bière aussi vint à manquer, faute d'une chaudière assez large pour la brasser, faute d'une tonne assez profonde pour la contenir. Grande fut la douleur des enfants d'Odin, qui avaient compté s'enivrer à ce royal banquet et qui, après avoir à peine humecté leurs lèvres, s'en allaient retourner piteusement au maigre festin du Valhalla. Dans ce moment d'angoisse, Tyr prit la parole, et dit qu'il y avait chez le géant Hymer une chaudière telle qu'elle

pourrait à jamais suffire aux joyeuses réunions des dieux. A ces mots l'espérance renaît dans tous les cœurs, et Thor, à qui sont réservées toutes les excursions aventureuses, fait atteler ses boucs et part avec Tyr. La femme du géant les reçoit avec crainte. Elle a neuf cents têtes, mais elle redoute son mari. Elle sait qu'il est peu hospitalier, et pour prévenir son premier mouvement de colère, elle fait cacher les deux voyageurs sous la chaudière qu'ils sont venus chercher. Bientôt Hymer revient de la chasse et jette autour de lui un regard effaré. Comme l'ogre, il sent la chair fraîche. Il traverse la salle à grands pas, soulevant tous les meubles, renversant les colonnes de pierre; enfin il découvre Thor et l'observe d'un œil sévère. Mais sa femme l'apaise. Il permet aux étrangers de coucher sous son toit et ordonne qu'on tue trois juments pour le souper. Thor en mange une tout entière, et le géant secoue la tête avec colère. Le lendemain, ils vont à la pêche ensemble; Thor prend un bœuf pour amorce, le suspend au bout de sa ligne, et amène au dessus de l'eau le serpent Midgard qui entoure le monde. A cet aspect, le géant pâlit; mais Thor assène sur la tête du serpent un coup de marteau si violent que la

mer et les dunes et les montagnes en tremblèrent. Quand ils revinrent à terre, le géant, jaloux de la force de Thor, lui apporta une grande coupe d'un métal très-dur et le défia de la casser. Le dieu la jette à diverses reprises sur le fer et sur le roc sans pouvoir l'entamer. A la fin il la lança contre le front d'Hymer, et le géant supporta le choc sans s'en apercevoir, mais la coupe se rompit en deux. Le géant tenta une nouvelle épreuve. Il conduisit les voyageurs devant sa grande chaudière et leur demanda s'ils pourraient la porter; Tyr essaya le premier, mais il ploya sous le faix et fut obligé de s'avouer vaincu. Thor la prit en riant, la posa sur sa tête comme un casque, et s'éloigna d'un pas rapide. Le géant le poursuivit avec une foule de monstres qui lui servaient de gardiens; mais Thor les massacra l'un après l'autre, et s'en alla en triomphe déposer son fardeau dans l'assemblée des dieux [1].

Un autre jour Thor se réveille avec tristesse; il s'aperçoit qu'on lui a volé son marteau, le marteau avec lequel il extermine les monstres et subjugue les géants. il appelle Loki et le prie de venir à son secours. Loki emprunte le vête-

1. Hymisqvida.

ment de plume de Freya et s'élance dans les airs. Il traverse les collines, il traverse les vallées; il arrive dans la terre des géants et voit de loin le vaillant Thrym assis au dessus d'une montagne, chantant sa chanson du matin et façonnant des colliers d'or pour ses chiens, des harnais pour ses chevaux. — Parle-moi franchement, dit Loki, n'as-tu pas le marteau de Thor? Oui, j'ai le marteau de Thor, répond le géant; il est enseveli dans la terre à huit lieues de profondeur, et je ne le rendrai qu'à la condition d'obtenir Freya pour épouse. Loki rapporte cette réponse dans la demeure des dieux. La belle Freya pousse les hauts cris et déclare qu'elle n'ira jamais habiter le monde des géants. Loki, la voyant inébranlable, engage Thor à s'habiller en femme et à se présenter lui-même à la place de la déesse. Thor accepte. Le char est attelé et fend l'air; les montagnes résonnent sous les roues d'airain; et partout où il passe, l'éclair luit, la terre s'enflamme. A l'aspect du dieu Thor qui s'avance couvert d'une longue robe et la tête enveloppée d'un voile épais, Thrym croit voir sa fiancée et pousse un cri de joie. Aussitôt on prépare les noces, on décore la salle de festin. Les bœufs les plus gras rôtis

sent dans l'âtre, et la bière pétille dans de grandes cuves. Tout le monde se met à table. Thor mange un bœuf tout entier, huit saumons, et boit trois grandes mesures de bière. Le géant le regarde avec surprise : — Jamais, s'écrie-t-il, je n'ai vu une femme douée d'un tel appétit. — Je le crois bien, répond Loki, votre fiancée n'a rien mangé depuis quatre jours, tant elle était occupée de son prochain voyage. Thrym se lève pour embrasser sa jeune épouse, il écarte le voile de lin qui recouvre le visage de Thor, et recule avec effroi à l'aspect du regard enflammé que lui lance le dieu. — Quel regard terrible ! s'écrie-t-il. — N'en soyez pas étonné, dit le perfide Loki, la pauvre enfant n'a rien dormi depuis quatre jours, tant il lui tardait d'être auprès de vous. La sœur du géant s'approche ensuite de la prétendue Freya, et lui demande les anneaux de fiançailles, les présents d'usage ; mais Thor veut avant tout que Thrym exécute sa promesse et restitue le marteau. Les hommes les plus forts vont le chercher et l'apportent avec peine. Thor le saisit à deux mains, écrase la tête de Thrym et tue tous les géants [1].

Le chant de Harbard est encore consacré aux

1. Thrymsqvida.

exploits de Thor; celui de Skirner dépeint l'amour de Freyr, et celui qui a pour titre *Ægisdreka* raconte une des scènes de colère de Loki.

Trois autres poëmes de l'Edda ne peuvent être classés ni dans l'une ni dans l'autre des deux séries que je viens d'indiquer. Le chant de Hyndla est une sorte de table généalogique composée par un scalde pour flatter l'orgueil de quelque prince. Le *Fiolvinsmal* ressemble aux ballades d'amour, aux *Wæchter-lieder* qu'on trouve souvent dans les anciens recueils de poésie allemande. Un jeune homme a quitté sa fiancée pour courir les aventures. Il a voyagé longtemps, bien longtemps, et il revient avec les rêves d'amour mêlés d'inquiétude, et il arrive en tremblant devant la demeure de sa bien-aimée, ne sachant si elle vit encore, ou si elle lui est restée fidèle. Il appelle le gardien du château, lui cache son vrai nom, et lui demande si la belle Menglade est dans son château, et si nul homme ne se vante d'être son amant.—Non, dit le gardien, elle n'a point d'autre amant que le vaillant Svipdag à qui elle est fiancée. A ces mots Svipdag entre, et la jeune fille s'élance dans ses bras. Ce poëme, très-obscur en cer-

tains endroits, renferme aussi une idée mystérieuse, un fait mythologique, sur lequel les commentateurs ont déja beaucoup discuté. Le chant de Groa repose sur une idée touchante qui a laissé plusieurs vestiges dans le Nord, l'idée qu'au-delà de cette vie, ceux que nous avons aimés entendent nos plaintes, et que notre voix peut les réveiller dans le tombeau. Un jeune homme va s'asseoir sur un sépulcre et appelle sa mère ensevelie depuis longtemps. La mère se réveille de son sommeil de mort.—Que veux-tu? lui dit-elle. — Je veux épouser celle que j'aime; mais elle demeure loin de moi, et j'ignore le chemin. La mère l'encourage à se mettre en route et lui enseigne des chants magiques pour se garantir de la colère des elfes, des poursuites de ses ennemis, de la prison, des orages, des dangers de la nuit, des géants. Et le jeune homme part, et sa mère s'endort [1].

La seconde partie de l'Edda renferme les traditions héroïques du Nord. Voici l'histoire de Volsung, l'habile forgeron, qui rappelle toutes les merveilles attribuées par les Grecs à Dédale. Voici l'histoire de Sigurd que l'Allemagne a popularisée par le poëme épique, par le conte,

1. Groagaldur.

par la ballade. L'épopée scandinave de Sigurd et l'épopée germanique des Niebelungen proviennent de la même tradition et représentent la même idée [1]. Dans l'une comme dans l'autre, les hommes du Nord ont imprimé le cachet de leurs passions farouches et le pommeau de leur glaive de fer. Dans l'une comme dans l'autre, c'est le même héros et la même valeur impétueuse. Le même esprit de vengeance traverse comme un éclair sinistre tout le drame, et la même cruauté l'ensanglante. Tous les caractères principaux se retrouvent identiquement dans les deux poëmes, toutes les scènes les plus saillantes y ont été répétées. Quelques noms seulement et quelques faits sont changés. Il est probable que cette tradition remonte jusqu'à l'Asie. Les tribus voyageuses l'apportèrent avec elles en émigrant dans le Nord, et elle se répandit à travers l'Allemagne et la Scandinavie, en se nuançant çà et là de diverses couleurs.

1. A cette même tradition se rapportent les récits de la Niflung, de la Vilkina, de la Volsungasaga. Un jeune poëte allemand, M. Simrock, a fait de la traduction de Véland une jolie épopée. MM. Francisque Michel et F. R. Depping ont publié sur le même sujet une dissertation curieuse. *Velan le Forgeron, avec les textes islandais, anglo-saxon, allemand et français-roman*, in-8°. Paris, 1833.

Peut-être aussi les scaldes scandinaves l'ont-ils empruntée à l'Allemagne [1]; peut-être est-ce là une image de ces chants populaires que Charlemagne fit recueillir et que nous ne possédons plus. L'épopée des Niebelungen fut écrite, comme on sait, d'après de vieilles poésies dont on n'a point retrouvé de traces. Telle que nous la connaissons, elle est du XIIe siècle. L'épopée scandinave est beaucoup plus ancienne. Elle est aussi plus rude, plus âpre, plus énergique. Il y a dans les Niebelungen un certain art de composition et de coloris, il n'y a dans les chants de Sigurd qu'une inspiration spontanée et sans frein. Là, de temps à autre, l'esprit se repose sur une pensée d'amour, les yeux s'arrètent sur une image gracieuse. La famille allemande apparaît quelquefois au milieu des cohortes bardées de fer, et quand le cliquetis du glaive cesse, on entend non loin du champ de bataille la brise du soir qui murmure entre les arbres, l'eau du Rhin qui soupire et s'épanche mollement sur le rivage. Mais dans le chant scandinave, tout est revêtu d'une teinte sombre. Pas un rayon de soleil n'éclaire ces scènes de

1. Grimm, Heldensagen, page 2. Finn Magnussen. De œldre Edda. Indledning. Müller. Saga bibliothek.

meurtre, pas un souffle d'air pur ne rafraîchit la poitrine haletante de ces hommes de guerre. Adieu la blonde Chrimhilde assise rêveuse à sa fenêtre et contemplant, sans qu'on la voie, les héros qu'elle aime. Adieu les beaux balcons dentelés de Worms, et les joûtes dans le préau et les noces joyeuses. Nous voici sous le ciel nébuleux du Nord, et la lyre mélodieuse de Henri d'Ofterdingen et de Wolfram d'Eschenbach n'a point modulé le chant de Sigurd pour une assemblée de princes; la voix mâle et sonore d'un scalde l'a fait entendre le soir à la lueur des feux du camp, au milieu des faisceaux de lances et des soldats.

Sigurd a été élevé par le nain Regin qui lui a appris à lancer une flèche, à manier la hache d'armes, et lui a fabriqué un glaive avec lequel il tranche d'un seul coup un ballot de laine flottant sur l'eau. Regin a pour frère un serpent monstrueux nommé Fafnir qui garde un trésor. Il voudrait le tuer et s'emparer de ses richesses, mais il se sent trop faible pour engager une telle lutte. Sigurd, à qui il exprime ses désirs, sourit à l'idée d'essayer ses forces contre le serpent. Il creuse un fossé sur le chemin par lequel Fafnir s'en va chaque jour se baigner dans le lac. Il se

cache et attend. Au moment où le dragon passe, il lui plonge une épée dans le ventre. Regin boit le sang de son frère. Sigurd lui arrache le cœur et le fait rôtir. Il y pose le doigt, puis le porte à ses lèvres, et à l'instant même il comprend la langue des oiseaux [1]. Des hirondelles causent autour de lui et disent que Regin le trahira. Sigurd, pour prévenir la trahison de son ancien maître, le tue. Puis il pénètre dans la taverne du dragon, recueille les trésors qu'il y trouve, et s'en va, l'épée à la main, chercher les aventures. Un jour il entre dans une forteresse : un guerrier est couché par terre, la cuirasse sur la poitrine, le casque en tête. Sigurd lui enlève son casque et découvre un visage de femme. C'est une valkyrie ; c'est Brunhilde. Naguère encore elle planait sur le champ de bataille, elle animait l'ardeur des combattants et récompensait le courage des héros. Mais elle avait oublié les ordres d'Odin. Elle avait accordé la victoire

1. Dans une ode attribuée à Orphée, il est dit de l'homme sage qui sera conduit dans le sanctuaire de Mercure : « Il pénétrera le secret des hommes et comprendra le langage des oiseaux. »

Dans les *Kinder und Haus Mærchen*, on trouve l'histoire d'un homme qui comprend la langue des oiseaux en mangeant de la chair de serpent, t. I, p. 92.

à celui qui devait être vaincu, et le dieu de la guerre la bannit du Valhalla, et la condamna à rentrer dans le monde, à se marier. Cependant l'exilée des demeures célestes, en abaissant son vol sur la terre, n'a point oublié sa haute science ni ses secrets magiques de valkyrie. Elle donne des conseils à Sigurd et lui enseigne l'art des runes. L'élève reconnaissant la demande en mariage, lui donne un anneau, et part en promettant de revenir bientôt l'épouser. Il continue ses excursions et arrive dans le palais de Giuke. La reine Chrimhilde devient, non pas comme dans les Niebelungen, l'épouse du héros, mais sa belle-mère. Elle lui donne un breuvage qui lui fait oublier celle qu'il aime, après quoi il épouse Gudrun, la fille de Giuke, la sœur de Gunnar et de Hogni. Quelque temps après, Gunnar aspire à épouser Brunhilde. Mais la fière valkyrie allume un grand bûcher autour de sa demeure et déclare qu'elle n'accordera sa main qu'à celui qui traversera les flammes à cheval. Gunnar échoue dans cette périlleuse entreprise. Sigurd prend sa place, pousse son cheval sur le brasier ardent, le traverse, et épouse Brunhilde au nom de Gunnar. Il passe trois nuits à côté d'elle, mais une épée nue les sépare, car Sigurd ne

veut pas violer la fidélité qu'il doit à son frère d'armes. La valkyrie s'en va dans le royaume de Giuke. Les noces se célèbrent, et la bière coule à pleins flots. Mais un jour Brunhilde et Gudrun se rencontrent au bain. Une dispute s'élève entre elles. Gudrun, exaspérée par les paroles dédaigneuses de sa rivale, lui reproche d'avoir passé trois nuits avec Sigurd. Brunhilde rentre chez elle l'âme ulcérée, une fièvre ardente la dévore. Pas une parole, pas un regard, pas une main d'ami, ne peuvent la consoler. Il faut qu'elle se venge. Il faut qu'elle voie mourir l'homme qu'elle a aimé. Il faut que son époux lave dans le sang de Sigurd l'affront qu'elle a reçu. Mais Gunnar s'est lié par un serment solennel à la destinée du héros. Il ne peut tirer le glaive contre lui, et il confie sa vengeance à un de ses frères qui égorge Sigurd dans son sommeil. A peine le meurtre est-il commis que Brunhilde s'accuse de l'avoir ordonné. Toute colère est éteinte dans son cœur. Toute la passion qu'elle a ressentie autrefois l'enflamme de nouveau. L'image de Sigurd lui apparaît avec ses plaies saignantes, le remords la déchire. La nuit, elle se lève pâle, échevelée, et s'en va, à travers les salles du château, poussant de

grands cris, appelant Sigurd et maudissant la main qui l'a frappé. Enfin la douleur l'accable. Elle lutte en vain contre ses souvenirs. Une main de fer la subjugue et la torture. Le monde s'est revêtu, pour elle, d'un long voile de deuil. La vie lui pèse, la mort lui apparaît comme une consolation, comme un refuge. Elle allume le bûcher solennel. Elle fait tuer huit hommes et huit femmes, et se jette dans les flammes pour retrouver, dans un autre monde, celui qu'elle pleure sans cesse.

L'épouse de Sigurd, la malheureuse Gudrun, ne meurt pas ; mais nulle voix humaine ne saurait dire son amère douleur. Elle s'asseoit auprès du corps de Sigurd, et elle ne se lamente pas, elle ne se frappe pas la poitrine, elle ne s'arrache pas les cheveux, elle ne pleure pas comme les autres femmes, tant sa douleur est grande, tant son âme est navrée. Tous les jarl viennent à elle l'un après l'autre et tentent de la consoler ; mais elle les regarde sans les voir, et les écoute sans les entendre. Les femmes viennent ensuite, et, pour calmer ses regrets, lui racontent les malheurs qu'elles ont subis. L'une a perdu son époux et ses sœurs ; une autre ses frères ; une autre ses quatre enfants ; et Gu-

drun ne pleure pas et ne se lamente pas, tant sa doulenr est grande, tant son âme est navrée. Bientôt elle ne peut plus supporter l'aspect des lieux où elle a vu mourir Sigurd; elle s'exile, et passe sept années en pays étranger.

Cependant Atli [1], frère de Brunhilde, accuse les fils de Giuke d'avoir fait mourir sa sœur et veut la venger. Gunnar et Hogni offrent de lui donner Gudrun en mariage; mais Gudrun s'oppose à leur projet et repousse toute idée de mariage avec indignation. Sa mère, Chrimhilde, lui donne un breuvage d'oubli dans une coupe couverte de caractères runiques. La magicienne y avait mêlé l'eau des sources chaudes et l'eau salée de la mer : elle y avait fait bouillir le suc de certaines plantes, les entrailles des animaux offerts en sacrifice et le foie de cochon, qui apaise la colère et la haine. Quand Gudrun eut pris cette boisson amère, elle ne se souvint plus des événements passés, et accepta l'époux qu'on lui proposait. Mais ce mariage n'étouffa point le ressentiment d'Atli; il avait juré de venger Brunhilde, et, pour y parvenir plus sûrement, il eut recours à la ruse. Un de ses affidés s'en alla de sa part porter un message de

1. L'Etzel des Niebelungen.

paix aux fils de Giuke et les invita à une grande fête. En même temps, Gudrun les fit prévenir du danger qui les attendait, et leur envoya, comme présage sinistre, un anneau enveloppé dans des crins de loup. Mais Gunnar et Hogni ne voulurent pas écouter l'avertissement de leur sœur. « Nous avons, dirent-ils, un bon cheval et une bonne épée; que craignons-nous? » Et ils partirent, et ils entrèrent, la main sur le glaive, la tête haute, dans la salle d'Atli. En les voyant venir, Gudrun s'écria : Vous êtes perdus ! Au même instant, les hommes d'Atli les entourent. Les deux frères se défendent vaillamment, mais ils sont accablés par le nombre et enchaînés. L'implacable vengeur de Brunhilde fit jeter Gunnar dans une fosse pleine de serpents. Gunnar avait sa harpe, il en tira des sons si forts que les poutres de la prison se brisèrent, et des sons si plaintifs que les femmes pleuraient en l'entendant et que les vipères attendries oubliaient de lancer leur venin contre lui [1]. Mais un aigle lui arracha les entrailles. Son

1. Ce pouvoir de la musique a été souvent célébré dans le Nord. Les Celtes disaient que, quand la druidesse chantait, les vagues de la mer faisaient silence pour l'entendre. Les traditions allemandes rapportent que les esprits des eaux, les nixes, avaient onze mélodies. L'homme pouvait

compagnon d'infortune, son frère, fut aussi condamné à mort ; ses bourreaux prirent le cœur d'un esclave, le posèrent sur un vase et le portèrent à Gudrun en lui disant que c'était celui de Hogni. Mais Gudrun le repoussa avec mépris : « Je ne vois là, dit-elle, que le cœur d'un lâche esclave ; il tremble dans le vase. Dans la poitrine de Hiall il tremblait plus encore. On lui apporta alors le cœur de Hogni, et elle s'écria en le voyant : « Je reconnais le noble cœur de mon frère : il tremble à peine dans le vase, dans la poitrine de mon frère il ne tremblait pas tant. »

Après ces deux meurtres que Gudrun n'avait pu empêcher, Atli chercha à calmer le ressentiment de son épouse par des promesses et des présents ; mais tous ses efforts furent inutiles. Gudrun avait oublié de venger la mort de Sigurd, elle vengea cruellement la mort de ses frères. Pour assouvir sa colère, elle n'épargna pas même ses propres enfants ; un jour elle les

en entendre dix, mais à la onzième, il n'était plus maître de lui-même ; il était forcé de danser, et avec lui dansaient tous les meubles qui l'entouraient. Les traditions finoises *Finnische Runen)* parlent d'une harpe de cristal avec des cordes d'or, qui jouait d'elle-même, et si doucement qu'on eût voulu toujours l'entendre.

prit sur ses genoux et les égorgea, puis elle fit faire des coupes avec leurs crânes, mêla leur sang avec du vin, le porta à Atli et lui dit : « Cette coupe où tu bois est le crâne d'un de tes fils, et ce breuvage est son sang. » Atli poussa un cri d'horreur. Gudrun le tua, incendia le palais et s'enfuit.

Elle voulait mourir, elle se jeta dans la mer; mais la mer refusa d'engloutir dans son sein une femme chargée de tant de crimes, et la porta sur une terre étrangère ; elle épousa le roi Jonakur et mit au monde trois fils noirs comme des corbeaux. Sa fille Svanilde, dont Sigurd était le père, épousa Jarmerik qui, peu de temps après, la croyant infidèle, la condamna à être foulée aux pieds des chevaux ; elle était si belle que les coursiers ardents qui s'élançaient contre elle s'arrêtèrent à son aspect, et n'osaient la toucher. On la couvrit d'un sac et alors ils l'écrasèrent. A cette nouvelle, Gudrun sentit renaître en elle toute la rage que lui avait causée la mort de ses frères; elle appela ses fils aux armes, et mourut en proférant des cris de colère et de vengeance.

A cette époque païenne que nous ne connaissons que par fragments, on a joint un chant re-

ligieux attribué à Sœmund. C'est une œuvre tout en dehors de celle que nous venons d'analyser, une œuvre de christianisme et de morale, à côté des aventures de Thor et du drame sanglant de Sigurd ; c'est une leçon paternelle encadrée dans un récit où les souvenirs du paganisme se glissent encore à travers le dogme catholique. Un vieillard revient de l'autre monde pour exhorter son fils à la vertu ; il lui dit comment il est mort, comment son âme, devenue libre, a été transportée dans la terre des morts ; là, il est resté neuf jours, puis il a pris son vol, et il a parcouru sept mondes ; il a vu le soleil entouré d'étoiles rouges, le monde brillant des élus, et au dessous de lui l'abîme où sont plongés les méchants ; il décrit leurs tourments, et c'est un nouveau chapitre sur l'enfer à ajouter aux chants de Virgile et de Dante ; il a vu passer autour de lui des âmes en forme d'oiseaux. Des ombres sanglantes et informes marchent sans cesse sur des chemins de feu. Les voleurs sont dévorés par des dragons ; les envieux portent des runes corrosives sur la poitrine. Ceux qui, pendant leur vie, avaient profané les jours de fête, ont les mains attachées sur des pierres brûlantes. Ceux qui ont calomnié sont déchirés par

les corbeaux. Puis il voit les justes avec leur auréole, les vierges éblouissantes de beauté, les indigents assis près du trône de Dieu. Puis il encourage de nouveau son fils à faire le bien et s'en retourne.

Ce chant est appelé le *Chant du soleil*. Il n'est pas à beaucoup près aussi intéressant que ceux de l'Edda. Cependant il mérite d'être étudié, soit comme monument poétique, soit comme tradition religieuse.

II.

La seconde Edda, autrement dite Edda prosaïque, date du treizième siècle. On l'attribue à Snorri Sturleson, l'homme le plus célèbre de l'Islande. Il naquit à Hramm, en 1178; sa famille était riche, noble, puissante, et se vantait de descendre de Ragnar Lodbrock. John, le petit-fils de Sœmund, était son tuteur. A l'âge de trois ans, Snorri fut envoyé chez lui, et y resta jusqu'en 1197, étudiant, profitant de tous les livres amassés par le vénérable prêtre d'Odda,

et de tous ses manuscrits. A la mort de son tuteur, il quitta la demeure poétique de Sœmund, se maria avec une jeune fille riche, et vint habiter sa maison de Reykholt, qu'il entoura de remparts comme une forteresse; sa fortune et ses talents lui donnaient une grande influence. On l'avait vu venir à l'Althing comme un roi, avec une suite de huit cents hommes. On l'avait vu monter sur le Logberg et entraîner la foule émue par son éloquence. Le peuple se passionna pour lui et le nomma, en 1213, grand-juge de l'Islande. C'était le consulat, c'était la dignité suprême de la république. Les grands-juges étaient élus à vie, et le temps de leur magistrature faisait époque comme le règne d'un souverain. Tandis que Snorri obtenait ainsi les suffrages du peuple, il aspirait à la faveur des princes. Il adressa des chants louangeurs au roi, au jarl de Norvége, qui lui envoyèrent de riches présents. En 1218, il alla les visiter, et tous deux l'accueillirent avec empressement. Il s'arrêta quelques nuits chez le roi Hakon, voyagea en Suède, et revint passer l'hiver chez le jarl Skule, qui lui fit préparer à grands frais un navire pour le ramener en Islande. Tous ces succès enflèrent son orgueil et soulevèrent contre lui la

haine de plusieurs familles puissantes ; il avait l'âme fière et hautaine. Loin de chercher à adoucir l'irritation de ceux qu'il avait offensés par sa vanité, il l'accrut encore par ses dédains. A cette époque, l'Islande était en proie à la guerre civile; ses chefs de tribus s'armaient l'un contre l'autre et traversaient le pays comme un fléau. Snorri devint une de leurs victimes. Une troupe de paysans, commandés par ses ennemis, s'avança à Reykholt, incendia sa maison, ravagea ses champs, égorgea ses troupeaux. Snorri prit la fuite et se retira en Norvége ; il échappait à une guerre intestine, il tomba dans une conspiration. Son ami Skule, à qui il était venu demander un asile, avait pris le titre de duc et aspirait à porter la couronne de Norvége. On ne sait quelle part Snorri prit dans ce complot, mais il redoutait de voir le roi Hakon ; peu de temps après son arrivée, il jugea à propos de quitter la Norvége. Au moment où il allait s'embarquer, un messager accourut avec un ordre royal qui lui défendait de partir. Snorri, dit la Sturlunga saga, lut la lettre de Hakon, et répondit : Je partirai. Mais avant de se séparer, le duc et lui eurent une assez longue conférence ensemble. Peu de personnes y assistaient, et

Arnfinnr, qui entendit tout l'entretien, rapporte que le duc donna à Snorri le titre de jarl[1].

De retour en Islande, Snorri se retrouva jeté au milieu des discordes, des luttes sanglantes qu'il avait en vain essayé de fuir. Il ne sut ni diminuer le nombre de ses ennemis, ni calmer leur colère, et il avait laissé en Norvége un ennemi plus puissant et plus implacable encore que ceux dont il était entouré. Snorri n'avait pas songé à se mettre en garde contre lui et il succomba. Déjà son ami Skule avait expié ses projets ambitieux ; Snorri devait avoir le même sort. « Au commencement de l'été, dit la Sturlungasaga[2], on vit arriver Eyvindr Barstr et Arni, avec des lettres de Hakon qui annonçaient la guerre survenue en Norvége et la mort de Skule. »

« Les mêmes hommes présentèrent à Gissur une lettre du roi qui lui ordonnait de s'emparer de Snorri, ou de le tuer. Gissur résolut de le tuer. Il assembla ses compagnons, et tous partirent pour Reykholt la nuit après la Saint-Maurice. Ils envahirent la chambre à coucher de leur ennemi, mais Snorri se sauva dans une petite maison qui touchait à la sienne. Là il

1. Tome II, page 232.
2. Tome II, page 242.

trouva le prêtre Arnbiorn ; après s'être consulté avec lui, il alla se cacher dans la cave. Gissur accourut derrière lui et demanda à Arnbiorn où il était. Le prêtre refusa de le lui dire, et comme Gissur le menaçait, Arnbiorn céda, mais à la condition qu'on respecterait les jours de Snorri. Gissur se précipita dans la cave. Il avait avec lui cinq hommes. L'un deux, Simon, dit à Arna de frapper Snorri. — Ne frappe pas, s'écrie Snorri. Simon frappa et l'étendit à ses pieds.

Ainsi mourut le magistrat suprême d'Islande, l'ami des princes. C'était un homme instruit, un poëte habile, et un véritable historien. Sa chronique des rois de Norvége, son *Heimskringla*, est un ouvrage des plus recommandables. Il puisa les matériaux de cette chronique dans les chants des scaldes, dans des traditions orales et des sagas, vraisemblablement aussi dans les écrits d'Are et de Sœmund, qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Mais il sut retrancher des documents auxquels il avait recours tous les faits controversés, toutes les opinions fausses. Il ôta aux scaldes leur exagération, aux conteurs de sagas leur prolixité, et écrivit cette longue histoire que les savants eux-mêmes ont souvent louée, et dont on a fait dans le Nord

plusieurs belles éditions, et plusieurs traductions avec des notes et des commentaires.

Il parait bien démontré aujourd'hui que Snorri est l'auteur de la seconde Edda. Mais il ne l'a pas écrite tout entière. Un de ses neveux, Thordarsen, composa la *Scalda*, et cita les vers de son oncle comme modèle. Plus tard, elle semble avoir subi diverses interpolations.

Cette Edda se divise en deux parties : 1° les *Dœmi-sœgur*, fables mythologiques ; 2° la *Scalda* ou la poétique. Il faut y ajouter le chant de *Rig*, poëme à part, qui se trouve joint comme appendice au manuscrit de Worms [1]. Ce poëme raconte l'origine de l'esclave, de l'homme libre, du noble, et la distinction établie entre eux par la naissance. C'est l'expression fidèle de ce sentiment d'aristocratie que le jarl exerçait à l'égard du paysan, et le paysan à l'égard du serf.

Les Dœmi-Sœgur offrent un exposé clair et précis de la mythologie scandinave. Un roi de Suède, nommé Gylfa, a entendu vanter la sagesse des Ases ; il veut voir par lui-même s'ils sont aussi savants qu'on le dit. Il part et

1. Ueber die Aechtheit der Asalehre von Müller. P. 45. Sandvig l'a placé dans sa traduction parmi les chants de l'Edda de Sœmund.

arrive à la porte d'un grand château, dont les murailles resplendissantes d'or s'élevaient au-dessus d'une montagne. A l'entré, un jongleur jouait avec des épées nues, et en lançait en l'air sept à la fois, sans en laisser tomber une. Dans la grande salle du château, des femmes buvaient de la bière, et les trois grands dieux étaient assis sur le trône. Gylfa s'avança près d'eux, les interrogea sur la création du monde, sur le ciel, sur les astres, sur les bons et les mauvais génies. Les dieux répondirent patiemment à ses demandes jusqu'à ce que Gylfa s'avouât vaincu. Alors, par un coup de baguette céleste, le château d'or, le jongleur et les dieux s'évanouirent, et le voyageur se trouva seul au milieu de la nuit, égaré dans les champs; mais il avait conservé le souvenir de sa vision et il la raconta. Cette histoire de Cylfa n'est rien autre chose qu'une compilation de l'ancienne Edda, habilement arrangée. Les chants primitifs se retrouvent là mêlés ensemble, mis en prose, développés et expliqués clairement. L'Edda de Sœmund était comme le dithyrambe de la théogonie scandinave. Celle-ci en est le catéchisme. Il est probable que Snorri trouva chez son tuteur, à Odda, le recueil de Sœmund, et que là, dans

les loisirs de sa jeunesse, l'idée lui vint de composer, d'après ces poésies entrecoupées, emphatiques et peu intelligibles, un cours de mythologie facile à comprendre. Peut-être aussi, comme l'a dit Magnussen, Sœmund avait-il tracé lui-même l'esquisse de cet ouvrage, et Snorri ne fit que la continuer.

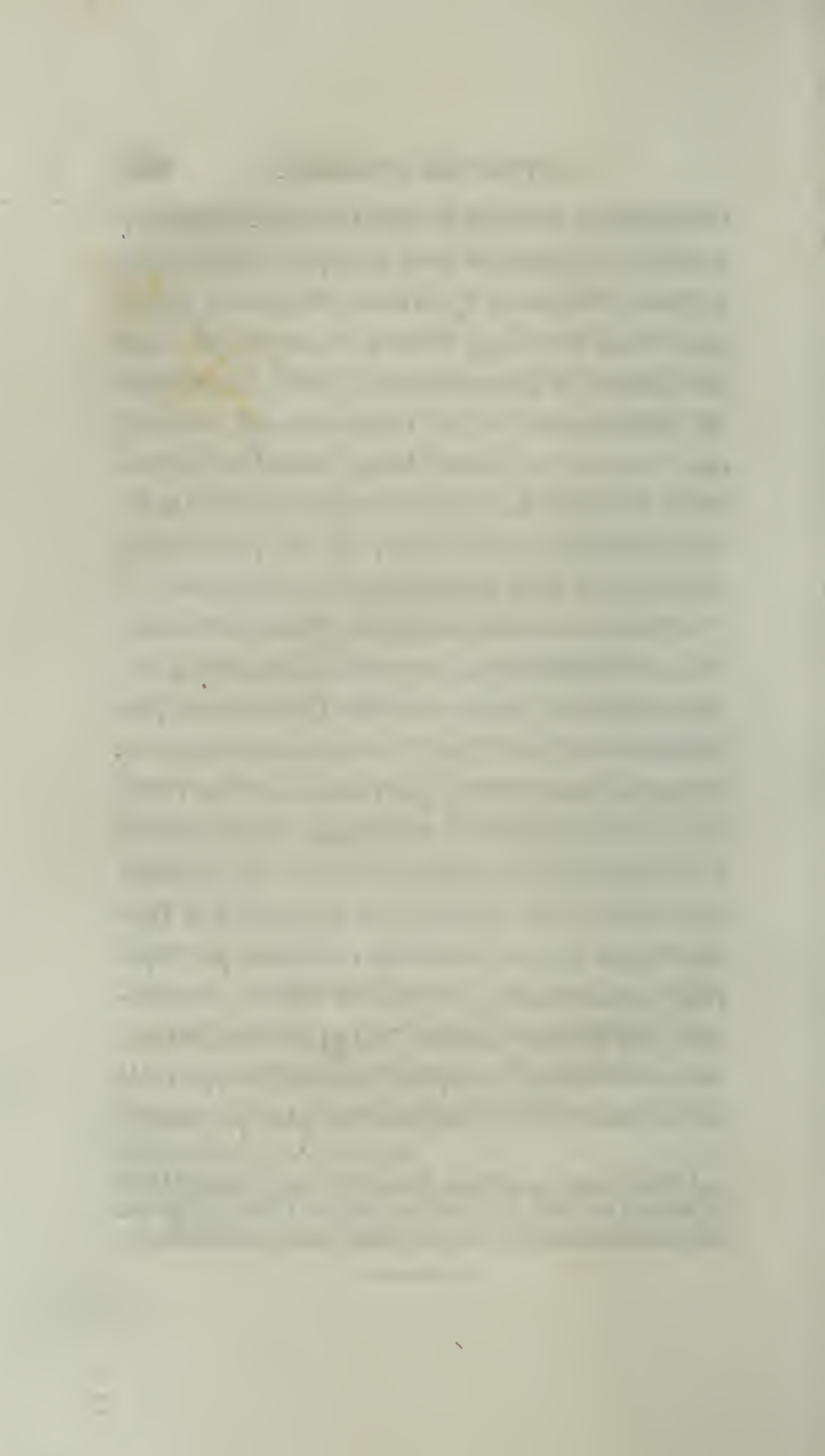
La seconde partie de l'Edda, la *Scalda*, n'est comme la première qu'une œuvre d'analyse et de compilation. Nous avons vu dans un chapitre précédent à quel point de raffinement littéraire les poëtes scandinaves en étaient venus. La Scalda est le code de ces poëtes si jeunes encore et sitôt vieillis; c'est leur traité de versification, leur *Gradus ad Parnassum*. Dans une fable mythologique que nous avons déjà citée et qui sert, en quelque sorte, d'introduction à cette théorie, l'auteur de la Scalda raconte l'origine de la poésie, puis il fait un long vocabulaire de toutes les dénominations dont les poëtes peuvent se servir pour désigner un même objet, de tous les mots figurés, de toutes les tropes, de toutes les périphrases admises par l'art, consacrées par l'usage.

Ainsi le livre de Sœmund et celui de Snorri représentent ce qui est arrivé dans toutes les

littératures ; d'abord le chant et puis l'analyse ; d'abord le poëme et puis la règle : Homère et Aristote, Virgile et Quintilien, Milton et Johnson. Ainsi les deux Edda se complètent l'une par l'autre ; la première est l'œuvre, la seconde est le précepte ; celle-là nous émeut, celle-ci nous instruit, et toutes deux présentent un tableau complet des mythes religieux, des traditions héroïques du Nord, de la poésie des scaldes et de l'art des rhéteurs scandinaves.

Il existe trois manuscrits de l'Edda de Snorri, l'un à la Bibliothèque royale, le second à la bibliothèque de l'université de Copenhague, le troisième à Upsal. Elle a été imprimée pour la première fois en 1665, par Resenius [1]. En 1818, Rask en a publié, à Stockolm, une édition beaucoup plus complète, et l'on en prépare maintenant une nouvelle en Islande. Les Dœmi-Sœgur ont été traduites en danois par Nyerup ; en allemand, par Ruhs et Mayer ; en français, par Mallet. Comme cette mythologie prosaïque de Snorri est plus intelligible que celle de Sœmund, elle a toujours été plus populaire.

1. Son vrai nom est Resen. Il naquit à Copenhague en 1625, et mourut en 1688. Le texte islandais de l'Edda, publié par lui, est accompagné d'une traduction latine et danoise.



VIII.

LES SAGAS.

—◎—

Le mot saga vient de *segia* (dire)[1] ; il signifie récit, tradition, non pas la tradition écrite, mais verbale, ce qui se dit, ce qui se raconte; la causerie de la veillée, l'entretien d'un ami. Ainsi s'est faite d'abord la saga, ainsi s'est faite

1. Ce mot se retrouve dans toutes les langues germaniques : allemand, *sagen;* danois, *sige;* suédois, *saga;* hollandais, *zeggen;* anglo-saxon, *sæggen* et *secgan;* anglais, *say*. Les Allemands emploient le mot *sage* dans le même sens que les Islandais. Les frères Grimm l'ont illustré par leurs *Deutsche sagen*.

toute tradition nationale, sans effort et sans prétention littéraire. Le soir, au coin du feu, sous le chaume du laboureur ou sous la tente du soldat, le vieillard répétait ce qu'il avait entendu dire à son père, et les jeunes gens recueillaient ses paroles avec attention pour les transmettre ensuite à leurs enfants ; et le récit, simple et austère, passait de bouche en bouche aussi fidèlement que s'il eût été écrit par un moine patient sur un palimpseste, ou imprimé comme un livre classique par un Elzevir. Puis chaque génération en faisait une nouvelle édition, sans en rien perdre et sans y rien changer. Et vraiment, quand j'y songe, je ne sais ce qui mérite le plus de respect, d'une de ces œuvres enthousiastes, écloses toutes bouillantes dans la pensée d'un homme de génie, ou d'une de ces œuvres candides, issues du sein du peuple et grandies avec le peuple, œuvres de famille, œuvres saintes, que la poésie couronne de ses fleurs les plus belles, et à qui les siècles donnent l'autorité de l'histoire.

Tous les peuples ont eu leur cycle particulier, leurs traditions nationales enfantées par une grande époque, et se groupant autour d'un grand nom. Ici est le *romancero*, là le *kæmpe-*

viser, ailleurs la légende, la ballade, la chronique du religieux et l'épopée du trouvère; mais j'ose croire que, dans aucun pays, on ne trouverait une série d'histoires populaires, comparables aux sagas islandaises. Nulle part le génie conteur de la foule ne s'est montré aussi fécond; nulle part l'histoire, la poésie n'ont été, comme ici, l'œuvre des masses, l'œuvre de tous, et nulle part elles n'ont eu un aussi grand caractère de fixité et une vogue aussi prolongée. Aujourd'hui, le bourgeois de Lisieux aurait de la peine à comprendre le roman de Rou; l'étudiant anglais ne se trouve pas de prime abord familiarisé avec le style et l'orthographe de Chaucer; et, pour les rendre accessibles à la foule, les savants allemands traduisent en langage moderne l'épopée des Niebelungen et le Parcival de Wolfram d'Eschenbach. Aujourd'hui, le plus pauvre paysan islandais lit, sans le secours d'aucun interprète, les livres de ses pères, et les transmet à ses enfants, qui les relisent avec le même charme. Un jour, à Reykiavik, la fille d'un pêcheur, qui avait coutume de venir, chaque semaine, nous apporter des oiseaux de mer et du poisson, entra dans ma chambre et me trouva

occupé à étudier la saga de Nial. « Ah ! je connais ce livre, me dit-elle, je l'ai lu plusieurs fois quand j'étais enfant. » Et, à l'instant, elle m'en indiqua les plus beaux passages. Je voudrais bien savoir où nous trouverions, en France, une fille de pêcheur connaissant la chronique de Saint-Denis.

On ne comprendrait pas l'importance des sagas, si on les regardait comme des œuvres purement locales, restreintes entre la côte orientale et la côte occidentale de l'île, et ne racontant que les traditions des vallées de Breidabolstad ou de l'Hécla. Les sagas embrassent dans leur large cercle le Nord entier, langues et coutumes, histoire et religion. « Que saurions-nous, dit Rask, sur le développement intellectuel, l'organisation, l'état du Nord dans les temps anciens, sans le secours des sagas et des livres de lois? Partout où ces livres ne nous prêtent pas leur lumière, nous marchons dans les ténèbres. Et c'est ainsi que l'histoire de la réunion des diverses principautés du Danemarck sous le règne de Gorm, et beaucoup d'autres graves évènements sont entourés, pour nous, d'une éternelle obscurité. Que saurions-nous sur la vie d'Odin, sur ses leçons et ses œuvres,

si nous n'avions l'Edda et les chants des Scaldes[1] ?»

Ce fut une colonie de Norvégiens qui peupla l'Islande : elle émigra avec ses mœurs, ses lois, ses croyances, et les transplanta sur le sol qu'elle devait occuper. Ingolfr, avant de partir, emportait, comme un autre Énée, ses dieux pénates sur son navire ; et les guerriers qui le suivirent gardèrent leur lance de pirate et leur bouclier revêtu d'images symboliques. Ces hommes, qui fuyaient le despotisme de Harald aux beaux cheveux, appartenaient aux plus nobles familles de la Norvège ; ils joignaient l'orgueil aristocratique à leur orgueil de soldats. De peur qu'on ne l'oubliât, ils se faisaient raconter, et ils racontaient eux-mêmes leur généalogie, leurs aventures et les aventures de leurs proches et de leurs amis. Ainsi l'esprit scandinave revivait dans cet essaim fugitif, qui, pour garder son indépendance, n'avait pas craint de franchir une mer encore peu connue et d'aborder sur une plage aride, dans une contrée sauvage. L'Islande s'assimila complètement à la Suède et au Danemark. Ce furent les mêmes combats, les mêmes fêtes, les mêmes réunions de famille, le

1. *Veiledning til det islandske Sprog*, p. x.

même caractère hardi et aventureux. Chaque année, les Islandais s'en allaient errer sur les côtes de la Norvège ou le long de la mer Baltique. Ils retournaient dans leur mère-patrie pour recueillir un héritage, visiter des parents, et quelquefois venger une injure faite à leurs pères. Ils s'arrêtaient à Drontheim, à Copenhague, à Upsal, ravivaient leurs souvenirs et s'en revenaient avec de nouveaux récits. C'étaient des chroniqueurs intrépides qui, au lieu de fouiller dans les bibliothèques, interrogeaient la mémoire des hommes, et, du bout de leurs glaives, burinaient sur le roc des montagnes le nom qui les avait frappés et le fait historique dont ils avaient été témoins. C'étaient, comme les Arabes nomades du désert, des hommes d'action et des poëtes combattant des jours entiers à toute outrance, et se délassant du combat par le récit de leurs périls et de leurs exploits.

Souvent aussi le marchand norvégien débarquait en Islande, apportant avec lui les productions de la terre étrangère et prenant en échange la laine et le poisson. Il arrivait ordinairement en automne, et ne partait qu'au printemps. On l'accueillait dans le bœr islandais, et il devenait l'hôte, l'ami de la famille. L'hiver, à la veillée,

il racontait ses aventures, ses voyages, quels lieux il avait parcourus, quelle tempête il avait essuyée, et la vie des rois de Norvège, et les batailles les plus célèbres [1]. Plus il y avait des conteurs de sagas islandais qui voyageaient de contrée en contrée, s'arrêtant dans les salles du jarl [2], sous la tente des hommes de guerre, pour recueillir de nouvelles traditions, et redire celles qu'ils savaient. Ils n'étaient pas, à beaucoup près, aussi honorés que les scaldes, et ne jouissaient pas des mêmes privilèges. Cependant ils étaient toujours reçus avec empressement. La cour du jarl se rassemblait autour d'eux pour les entendre, et le jarl leur donnait l'anneau d'or ou le glaive ciselé. Plusieurs d'entre eux avaient amassé, dans leurs voyages, une quantité prodigieuse de faits et de chroniques. Torfæus rapporte qu'un de ces historiens ambulants,

1. On sait qu'il existe encore plusieurs analogies frappantes entre les anciennes coutumes du Nord et certaines coutumes de la Normandie. Dans cette province, conquise par Rollon, c'était aussi l'usage autrefois de payer par un chant ou un récit l'hospitalité qu'on recevait.

Usaiges est en Normandie
Que qui hébergié est, qu'il die
Fable ou chanson lie à son hoste.
(*Li dits du soucretain.*)

2. Chef de tribu, petit prince. Anglo-saxon, *eorl;* anglais, *earl.*

nommé Thorstein, vint trouv
de Norvège, et lui raconta u
dura trois jours. « Où as-tu d
histoire? demanda le roi. —
répondit Thorstein; je vais
l'Althing, et je recueille les ré
lèbre Haldor. »

Quand ces conteurs de sag
temps voyagé, ils tournaient
leur pauvre terre d'Islande, et
qu'à revenir avec leur savoir e
se reposer sur le seuil pater
d'une contrée plus riante, ni le
en d'autres lieux, ni les offres
vaient leur faire oublier le riva
partis et l'humble enclos de g
la fumée de leur toit. Tout ce
retiré dans ses champs de lave
part du temps, ignoré dans s
soif de nouvelles. Il se pressait
geurs, et écoutait avec ravisse
leurs excursions lointaines. C
hommes naïfs et avides d'émoti

de parcourir. C'était là leur poëme, c'était
dyssée de ces enfants d'une autre Ithaque.

Les Islandais avaient une telle passion
ces contes de voyageurs, que, lorsqu'un
timent abordait dans leur île, ilsallaient en t
hâte s'enquérir du pays qu'il avait quitté
des dernières nouvelles de Suède et de D
mark. L'un deux, qui était renommé pou
richesse et son influence, obligeait tous
étrangers à aller d'abord lui raconter ce q
savaient, et se mettait sérieusement en co
contre ceux qui refusaient de lui porter
bulletin de voyage. Un jour, le peuple
réuni à l'Althing : une affaire grave venait d
mise en discussion. Deux partis opposés
daient l'un contre l'autre avec violence, et
ne faisait espérer qu'ils dussent trouver bie
un moyen de conciliation, quand tout à co
au milieu de leur effervescence, on ann
que l'évêque Magnussen arrive de Norvège
à l'instant voilà ce peuple islandais qui, pa

se fixer en Islande; ainsi la saga attirait à elle les chants du poëte, les souvenirs du voyageur; ainsi le nom des jarl, des princes étrangers, revivait dans la demeure du paysan, et cette pauvre île d'Islande, si obscure et si faible, amassait dans son sein tous les trésors de science auxquels nous devions un jour puiser. Les peuples du Nord se modifiaient par leur contact avec les autres peuples, et l'Islande conservait son caractère primitif. Le christianisme brisait avec sa croix de fer l'idole scandinave, l'autel d'Odin, et l'Islande gardait encore le dépôt de traditions qui lui avait été confié; Sæmund chantait Balder et Freya auprès de la chapelle chrétienne, et les mœurs et le vieux paganisme du Nord se reflétaient dans les sagas.

C'est donc à ces sagas qu'il faut avoir recours pour connaître l'histoire primitive de ces tribus de pirates qui, au moyen âge envahirent l'Europe entière; l'histoire des Angles [1] et des Normans, l'histoire des compagnons de Rurik,

1. La chronique de Danemark. dit Saxo le grammairien, commence avec l'histoire des fils de Humble, Dan et Angel. C'est de cet Angel que vient le nom du peuple anglais. (*Histoire de Danemark*, ch. I.)

Les Angles faisaient partie de la confédération saxonne; ils habitaient le district d'Angle (aujourd'hui duché de

qui s'en alla, au neuvième siècle, fonder un royaume en Russie, et de Robert Guiscard, qui asservit à son pouvoir la moitié de l'Italie. Ce sont là les documents essentiels dont les antiquaires suédois et danois se sont servis; et quiconque voudra écrire sur l'histoire ancienne du Nord sans étudier les sagas court grand risque de ne faire qu'une œuvre fautive et incomplète.

Il existe un grand nombre de sagas. Torfœus en compte cent quatre-vingt-sept; Müller en a analysé cent cinquante-six. On les a classées tantôt par ordre alphabétique, tantôt d'après les diverses époques où l'on présumait qu'elles avaient été écrites, tantôt d'après la position géographique des lieux qu'elles signalent. La plupart ont tout à fait le caractère héroïque. et, sous ce rapport, peuvent être mises à côté des ballades anglaises, des chants de guerre suédois et danois, du Heldenbuch et du poëme anglo-saxon de Beowulf. Les personnages qui

Sleswick). Hengist et Horsa, qui abordèrent en Angleterre vers l'an 449, étaient des Jutes, mais la plus grande partie des hommes de guerre qui les suivaient étaient des Angles. De là vient le nom d'*Engla-land*, d'où l'on a fait par contraction *England* (Angleterre). (Turner, *History of the Anglo-Saxons*.)

y figurent ne sont, il est vrai, ni des chevaliers galants, comme ceux de Boiardo et de l'Arioste, ni des pourfendeurs d'hommes, comme les douze pairs de France, ni des êtres entourés de mysticisme et de féerie, comme les frères d'armes de la Table-Ronde. On n'entend parler dans ces sagas ni de tournois, ni d'écharpes brodées; on n'y voit point de balcon de marbre et point de châtelaine pleurant dans sa tourelle. Les hommes, quand ils sont ensemble, ne s'occupent guère d'amour, et les femmes ne songent pas à leur donner une devise. Ce sont de rudes peintures et de rudes caractères. L'islandais quitte sa demeure au commencement du printemps. Il s'embarque sur un frêle bateau, avec tous ceux qui veulent le suivre, et s'élance sur les flots au hasard. Souvent même il sembarque par un temps d'orage afin de surprendre plus facilement les habitants des côtes. S'il trouve le long de sa route un bâtiment étranger, il le harponne comme une baleine et l'attire à lui; le combat s'engage, les dards acérés pleuvent de part et d'autre, le glaive brille, chefs et soldats se prennent corps à corps, et les boucliers de fer se brisent, et le sang inonde le navire. Le plus fort emporte les dépouilles de son adversaire, et cé-

lèbre son triomphe avec des chants enthousiastes et des libations bachiques. Si deux guerriers se rencontrent et s'attaquent sans pouvoir se vaincre, après avoir combattu tout le jour, ils jettent bas les armes, se tendent la main, et se jurent fidélité. Puis ils passent sur le même navire et s'en vont chercher ensemble des aventures. S'ils arrivent sur la côte, ils amarrent leur bateau à une pointe de rocher, descendent à terre, pillent, brûlent, massacrent, et s'en reviennent joyeusement avec tout ce qu'ils ont amassé. Le peuple s'enfuit devant eux, et les gens d'église chantent dans leurs processions : *A furore Normannorum libera nos, Domine.* Ce sont des pirates, mais des pirates plus avides de combats que de pillage, plus fiers des blessures qu'ils ont faites que des trésors qu'ils ont conquis. Dans tous leurs chants, ils célèbrent la guerre, ils idéalisent le courage et la force physique. La saga les représente avec huit mains[1], comme les dieux de l'Inde, et frappant à la fois huit coups d'épée. Ils sont si grands et si robustes qu'un cheval ne saurait les porter, et ils ont presque tous un bouclier magique fabriqué par les nains, et une épée qui coupe

1. Hervarar saga.

l'acier comme de la toile[1]. Mourir de maladie était pour ces hommes de guerre une effrayante peine. Odin, devenu vieux, s'était lui-même tué avec sa lance, et la saga de Gautrek raconte qu'il y avait en Norvège un rocher du haut duquel les veillards se précipitaient pour échapper aux infirmités de l'âge. Mourir dans un combat était le plus beau sort, mais encore fallait il avoir d'honorables blessures. On annonce à Sivard la mort de son fils. Il demande s'il a reçu une blessure par devant ou par derrière. — Par devant, répond le messager. — Je n'ai qu'à me réjouir, dit le vieux pirate. Toute autre mort serait indigne de moi et de mon fils. Quand ils ont mené pendant de longues années cette vie d'aventures, ils rentrent chez eux, et gouvernent paisiblement leur ferme. Leur souvenir reste, leurs exploits retentissent de toutes parts, et l'Islandais qui vient à l'Althing dit à ses voisins : « Montrez-moi donc cet homme dont le nom est si célèbre dans les sagas[2]. » Après eux, leurs fils aspirent aux mêmes périls et ambitionnent la même gloire. Dès qu'ils sont parvenus à se procurer un bateau et quelques hommes,

1. Hervarar saga.
2. Gisla Sursen saga.

ils s'élancent hors du rivage, et malheur à qui tenterait d'arrêter ces faucons d'Islande dans leur vol! Malheur à qui leur disputerait la domination du glaive et la royauté de la mer! Ils aiment le combat, le cliquetis du glaive, l'odeur du sang. L'éducation qu'ils ont reçue leur a appris à se laisser tuer plutôt que de fuir devant un ennemi, et la religion scandinave leur rend la mort belle. Après une longue lutte, Asmundr est parvenu à dompter Egil. Il le jette par terre, et le tient d'une main robuste sous son genou. — Je ne puis te tuer, dit-il, car je n'ai pas mon épée; veux-tu me promettre de m'attendre, et j'irai la chercher. — Je te le promets, dit Egil. Asmundr court chercher son épée, et retrouve son adversaire étendu par terre et attendant paisiblement la mort[1]. Quand ils sont tombés glorieusement sur le champ de bataille, on les enterre avec leurs armes, et ils vont rejoindre Odin dans le Valhalla. Quelquefois même ils revivent, comme le Cid, dans leur tombeau. Un soir un paysan passait auprè de la grotte où était enseveli Gunnar; il entendit un bruit confus et aperçut des étincelles de lumière entre les rochers qui recouvraient le

1. Sagan ef Eigli innhenda ok Asmundi.

corps du héros. Il s'en alla chercher les fils de Gunnar, et le soir ils revinrent tous ensemble. La lune projetait une lueur pâle sur la vallée, mais quatre flambeaux brillaient dans la tombe, et le vieux guerrier, couché sur son armure, chantait son chant de mort[1].

Souvent les Islandais n'entreprenaient un de leurs voyages que pour se mesurer avec un guerrier célèbre, souvent aussi pour se venger d'une injure. La vengeance était pour eux une chose tellement sacrée, qu'ils croyaient que le ciel lui-même pouvait au besoin l'illustrer par un miracle. Un pauvre aveugle de naissance, Asmunder, s'en vient à l'Alting demander à Litingr satisfaction de la mort de son père. Litingr la lui refuse. — Si je n'étais pas aveugle, s'écrie Asmundr, je saurais bien me venger. Il rentre dans sa tente, et tout à coup ses yeux s'ouvrent à la lumière. — Que Dieu soit loué! dit-il, je vois ce qu'il veut de moi; et il saisit une hache, se précipite sur son ennemi et le tue. Un instant après ses yeux se ferment de nouveau et il reste aveugle[2]. Dans la saga de Volsung, l'implacable Signi a juré de venger sur son époux Siggeir la

1. Nial saga.
2. Nial saga.

mort de son père. Elle fait éprouver les deux fils qu'elle a eus de Siggeir, et les trouvant trop faibles, ordonne qu'on les tue. Elle enfante un nouveau fils, et quand celui-ci vient avec Sigmund mettre le feu à la maison de Siggeir, les deux incendiaires essaient en vain de sauver Signi : Non, s'écrie-t-elle, vous avez rempli mes désirs. Mon œuvre est accomplie : je meurs avec joie, mon père est vengé. Elle embrasse Sigmund et Sinfiotli, puis se jette dans les flammes.

Les femmes ont le même caractère hardi et opiniâtre. Souvent ce sont elles qui encouragent leurs frères au combat ; et si l'appui des hommes leur manque, elles saisissent le glaive pendu à la muraille et cachent leur vêtement de femme sous la cuirasse, et leurs longs cheveux sous le casque d'acier. La *Hervarar saga* raconte l'histoire d'une jeune fille qui, pour venger son père, s'en alla, comme un des héros des Kœmpeviser, frapper à la porte de son tombeau, et lui demander sa redoutable épée. Puis, quand son père s'est levé dans le cercueil, et lui a donné l'arme qu'il gardait à ses côtes, elle brave courageusement ses ennemis, combat et rentre chez elle victorieuse. Une autre histoire, non

moins singulière, est celle de Thornbiœrg. C'est la fille d'un roi de Suède qui repousse les habitudes paisibles de son sexe, se revêt d'une armure, monte à cheval et s'élance dans les combats. Son père lui confie le gouvernement d'une province, elle quitte son nom de jeune fille pour prendre un nom d'homme, et comme une autre Marie-Thérèse, ses sujets la saluent du nom de roi. Plusieurs guerriers illustres, plusieurs princes viennent la demander en mariage, et comme la Brunhilde des Niebelungen, elle lutte contre eux, les dompte, et les fait tuer ou mutiler. Il s'en trouve un enfin qui, après une guerre violente, parvient à se rendre maître d'elle. Alors elle retourne auprès de son père, et déposant devant lui son casque et ses armes : « Je vous rends, dit-elle, le pouvoir que vous m'aviez confié : je renonce à la gloire que je voulais acquérir, et je redeviens femme. »

A travers ces tableaux d'une vie aventureuse, ces scènes sanglantes, on trouve cependant de temps à autre quelques idées tendres et gracieuses, quelques pages empreintes d'une douce mélancolie. Telles sont celles qui racontent la mort de Hialmar. Il tombe sur le champ de bataille comme un héros, sans regretter la vie,

sans exhaler un soupir; mais tirant un anneau de son doigt, il le donne à Oddr, à celui qui l'a accompagné fidèlement dans tous ses voyages, et le prie de le porter à sa bien-aimée. Oddr part aussitôt pour remplir sa mission, entre dans la salle où est Ingeborg et lui remet l'anneau de son fiancé. La malheureuse jeune fille le regarde, ne prononce pas un mot, et tombe morte.

Une chose curieuse à observer encore dans les sagas, c'est le caractère superstitieux dont elles sont empreintes. Les Islandais croient aux pressentiments, aux apparitions, aux rêves. Ils rencontrent souvent des fées et des trolles. Ils ont grande confiance dans l'adresse des nains, et redoutent la force des géants[1]. Il y a dans cette croyance un souvenir de leur cosmogonie. Ils se rappelaient que leur terre avait été formée avec les membres d'un géant, et que, dès le jour

1. « Il y avait autrefois, selon l'opinion du peuple, dit Saxo le grammairien, trois espèces de *trolles*, qui, au moyen de la magie, produisaient toutes sortes de choses étranges. Les premiers étaient une sorte de monstres difformes que, dans l'antiquité, on appelait géants, et qui étaient beaucoup plus grands et plus forts que le peuple de nos jours Les autres étaient bien au-dessous des géants pour la vigueur et la force; mais ils les surpassaient de beaucoup pour l'intelligence. Ils connaissaient les secrets

de la création, les nains habitaient dans le flanc des montagnes. Ils croient aussi aux prédictions et à la magie. Dans la Fœreyinga saga, Thrandr, pour reconnaître les meurtriers de Sigmund et de ses deux compagnons, allume un grand feu et fait apparaître successivement les cadavres des trois victimes. Dans une autre saga, une femme change en ours l'homme qui n'a pas voulu répondre à son amour; des nains fabriquent un arc merveilleux, et une fée donne à Oddr une armure avec laquelle il est à l'abri du fer, du feu, de l'eau.

Du reste, les mœurs décrites dans ces vieilles traditions ne présentent qu'un tableau grossier et quelquefois hideux. Souvent la maison du pirate islandais est souillée par l'adultère et par l'inceste. L'étranger qui y est reçu et qui y reste quelques mois, séduit la fille de son hôte et le père ne montre ni colère ni surprise. Les hommes de guerre passent à boire tout le temps

de la nature, et pouvaient prophétiser l'avenir. Après de longs combats, ces maîtres-sorciers finirent par vaincre les géants, et non-seulement ils étendirent leur domination sur tout le pays, mais ils devinrent dieux. Les troisièmes étaient un mélange des deux premières races, mais ils ne pouvaient se comparer ni aux géants pour la puissance physique, ni aux seconds pour la science magique. » (*Histoire de Danemark*, liv. I.)

qu'ils ne passent pas à combattre; ils se portent des défis avec la large corne pleine de bière ou d'hydromel, et chantent leurs exploits jusqu'à ce que l'ivresse les endorme. Les lois du Thing permettent le meurtre et l'incendie moyennant une certaine amende. Les princes entretiennent à leur cour des hommes qui portent le nom de *berserkir*, et dont ils se servent pour vider leurs querelles et assouvir leurs vengeances. Ces berserkirsont devrais *bravi* audacieux et terribles, aussi habiles à manier le poignard qu'à lancer le javelot, et se jouant de la vie des autres et de leur propre vie. Le guerrier islandais, fier de son indépendance, n'a pour ces séides des princes que de la haine et du mépris; partout où il les rencontre, il les attaque et les poursuit à toute outrance. Une saga raconte que, dans un de ces combats des berserkir contre les Islandais, la terre, ébranlée par leurs coups d'épée, tremblait comme si elle eût été supendue à un fil.

Quelques sagas, telles que la *Kristni*, l'*Eyrbyggia*, la *Hungurvaka*, la *Nial*, la *Sturlunga saga*, peuvent être regardées comme des documents authentiques. La Sturlunga saga est une histoire toute nationale, l'histoire de cette fière aristocratie qui étendit son sceptre sur l'île en-

tière, l'histoire de ces trois puissantes familles des Sturles que l'ambition divisa, qui désolèrent le pays par leurs longues guerres, et anéantirent leur pouvoir. C'est une tradition véritable, racontée sans prétention, dépeignant bien le pays, les personnages, l'époque et représentant d'un côté le règne de l'oligarchie islandaise, de l'autre la fin de la république, la réunion de l'Islande à la Norvége. La Nial saga est la plus curieuse de toutes, sous le rapport des mœurs, des caractères, des événements qui y sont racontés, et de la législation.

Quelques autres sagas sont des récits tout poétiques, assez vrais encore, et colorés avec art, revêtus d'images riantes, entremêlés de détails romanesques. Je citerai, par exemple, la *Kormak*, l'*Egil*, la *Gunnlaugi* et la *Frithiofs saga*, qui a fourni à Tegner [1] le sujet d'un charmant poëme.

Enfin, il est d'autres sagas qui joignent à un caractère évident d'authenticité des noms controuvés et des faits imaginaires ou exagérés. Elles furent écrites par quelques hommes qui

1. Tegner, évêque de Wexiœ, en Suède, né dans la province de Wermland, en 1782, auteur de plusieurs poëmes qui tous ont eu un grand succès.

aspiraient à composer une œuvre à effet plutôt qu'une œuvre vraiment louable et digne de foi. Et cependant ne les blâmons pas trop ; les pauvres conteurs de sagas n'avaient souvent pour toute récompense que l'émotion produite par leur récit et le sourire approbateur de ceux qui les écoutaient. Pour ébranler leur auditoire, ils ne citaient que les faits les plus dramatiques, et ajoutaient à la gloire du héros et au résultat sanglant des combats. Pauvre naïve ambition ! Ces historiens voyageurs, assis à la table du jarl, quand une famille réunie autour d'eux les suivait avec attention, quand un vieux guerrier applaudissait à leurs paroles, ils se croyaient peut-être de grands hommes ; et pas un antiquaire n'a pu encore nous révéler leurs noms.

Vers le quinzième siècle, il se fit en Islande une espèce de révolution littéraire. Les écrivains abandonnèrent l'idée nationale qui les avait guidés jusque là et se mirent à traduire les romans de chevalerie étrangers. On transporta dans le bœr, on récita à la veillée les aventures de Charlemagne et celles de la Table-Ronde, la chronique merveilleuse de Fortunatus et celle de l'empereur Octavien. L'auditoire islandais accueillit avec empressement ces nou-

veaux contes, et ceux qui s'étaient émus au récit des grandes batailles de Gunnar ou des souffrances d'Ingebord écoutèrent avec la même émotion l'histoire du valeureux Roland et celle de la belle Yseult. Il résulta de cette branche de littérature exotique une nouvelle espèce de sagas, une suite de contes singuliers, où quelques noms de héros islandais, de faits réels, disparurent dans un amas de noms étrangers et de faits imaginaires. Ici le héros s'appelle Marsebille, Azius ou Estroval : il est tendre et galant; il ne se bat plus avec la hache sur mer, comme dans le temps ancien; il joûte contre les chevaliers. Les événements se passent encore en Islande; mais souvent aussi l'auteur transporte ses personnages dans l'Inde, dans la Tartarie et dans toutes ces contrées fabuleuses où s'égara l'imagination féconde des romanciers du moyen âge. Ces œuvres d'imitation n'ont, comme on peut le croire, aucune valeur historique, mais elles font époque dans la littérature islandaise, et sous ce rapport méritent au moins d'être notées. Revenons aux vraies sagas.

Le style de ces vieilles traditions est simple, dénué d'ornements, souvent fort uniforme, mais

ferme et abondant. L'auteur ignore l'art de séduire son auditoire par des préliminaires attrayants et des tours de phrase ingénieux ; il dit ce qu'il sait, et comme il le sait; il commence son histoire comme nous commençons nos contes : *Il y avait*, etc. Puis le voilà parti, et il va, sans changer d'allure, de bataille en bataille et d'événement en événement. Souvent il se croit obligé de retracer toute la généalogie de ses héros, et il la mène aussi loin que possible. Souvent encore il fait marcher de front l'histoire de cinq à six personnages différents; et quand il en a assez de l'un d'eux, il dit tout simplement : *Celui-ci est désormais hors de la saga;* et dès ce moment le lecteur n'en entend plus parler. Il aime la forme du dialogue; et il l'emploie avec habileté, quoiqu'il ne s'applique pas à la rendre aussi vive, aussi dramatique qu'elle pourrait l'être. Du reste, il a un admirable sang-froid et une merveilleuse modestie d'historien. Il raconte sans s'émouvoir et sans se permettre une seule digression. Les actions héroïques s'enchaînent l'une à l'autre; les faits les plus étranges se succèdent, et il continue tranquillement son récit. Il parle des apparitions de fées, des nains qui fabriquent des armures, des géants

plus hauts que les montagnes, comme il parle des voyages les plus ordinaires et des réunions annuelles de l'Althing. C'est le récit de famille dans toute sa candeur, l'histoire dans toute sa nudité. Cependant il dépeint avec un soin minutieux les personnages qu'il met en scène. On les reconnaîtrait à leur regard, à leur démarche; il trouve parfois sans les chercher de magnifiques comparaisons et des images grandioses; le calme avec lequel il raconte ces scènes de tragédie leur donne un caractère plus solennel, et la simplicité de ses paroles fait ressortir davantage encore les actions d'éclat dont il rappelle le souvenir. Ce sont de belles pages d'histoire encadrées dans un conte d'enfant. Ce sont de grands tableaux qui se détachent majestueusement sur un fond sans relief, dans une large salle à demi éclairée.

Müller fait remonter jusqu'au douzième siècle les premières sagas. D'autres datent du treizième, beaucoup du quatorzième, et quelques-unes du dix-septième siècle. Les plus anciennes renferment des chants de scaldes qui s'étaient perpétués par la tradition dès le neuvième siècle. Snorri Sturleson s'est lui-même servi de ces chants. L'Ynglinga saga a été faite d'après

un poëme en trente strophes, composé par Thiodolfr pour le roi Harald. On retrouve des traces évidentes des scaldes dans la *Knytlinga*, l'*Orkneyinga*, la *Kormaks saga*, et quelquefois ces fragments, empruntés aux poëtes primitifs de l'Islande, servent à déterminer une date ou un fait. Autrefois on peignait les sagas sur les murailles des maisons, on les brodait sur les tapisseries, on les gravait sur le bois et sur l'acier. Les Islandais portaient, comme les Grecs, sur leur armure, le souvenir de leur gloire nationale et de leurs héros. Le jarl Hakon donna à Einar un bouclier sur lequel étaient tracés des passages de sagas, et entre les différentes lignes écrites il y avait des lames d'or et des pierres précieuses[1]. Olaf le saint conduisit un jour le scalde Thorfin dans une chambre richement décorée, et lui dit de chanter les diverses scènes représentées sur la tapisserie. Thorfin jeta les yeux autour de lui, et reconnut l'histoire de Sigurd. Il improvisa sur le héros une strophe qui nous a été conservée. Une autre tradition rapporte que, vers la fin du dixième siè-

1. *Honn van srkifadr forn-sœgum. Enn allt milli skriptann voru lagdar ifir speingur af gulli ok settr steinum. Egi saga*, p. 698.

cle, un riche Islandais, nommé Paa, fit peindre plusieurs sagas sur les murailles de sa salle à manger. Les Islandais avaient anciennement pour les ouvrages de patience la même aptitude qui les distingue encore aujourd'hui. Ils se plaisaient à orner leurs meubles de sculptures. Ils gravaient sur le pommeau de leur glaive, sur le cimier de leur casque, sur la proue de leur bateau, l'image de leurs guerriers, le nom d'une de leurs grandes batailles. Ainsi, leur histoire se représentait à eux à tout instant et sous toutes les formes. Ils la perpétuaient par le burin et par la parole. Mais tandis qu'ils s'attachaient à conserver leurs souvenirs nationaux, les autres peuples du Nord oubliaient qu'une même origine devait leur faire aimer les mêmes monuments, et les sagas recueillies en Islande avec tant de soin demeurèrent longtemps ignorées ou méconnues dans les autres états de la vieille Scandinavie. L'école savante des seizième et dix septième siècles, que l'on pourrait appeler l'école grecque et latine, tenait plus à quelques lignes de Démosthènes, à une page de Cicéron, qu'à des volumes entiers écrits en langue moderne.

Le premier qui révéla toute l'importance des

anciens monuments littéraires du Nord, c'est Ole Worm, l'auteur du livre sur les runes; puis vint Torfesen [1] avec son histoire de Danemark et de Norvège, et Bartholin, et Suhm, et dans les derniers temps Geyer, l'historien de la Suède. Mais il est un homme qui s'est acquis des droits éternels à la reconnaissance des Islandais par le zèle avec lequel il a réveillé leurs souvenirs historiques, et propagé leurs poésies et leurs sagas. Cet homme est Magnussen, Islandais de naissance, aimant l'Islande pour elle-même, pour sa science et ses monuments. Après avoir occupé une chaire de professeur à Copenhague, il revint dans son pays, et passa dix ans à recueillir tous les manuscrits inédits disséminés chez les prêtres et les paysans. A sa mort, il fit don de sa bibliothèque à l'Université, et lui légua en même temps une somme considérable pour aider à la publication de ses manuscrits, et payer l'entretien de deux étudiants islandais qui se consacreraient à l'étude des antiquités du Nord. En 1772, une commission royale fut or-

1. Tous ces écrivains sont plus connus sous leur nom latinisé : Olaus Vormius, Torfœus, etc. Il en est de même de Magnussen, que l'on nomme presque toujours Arnas Magnœus.

ganisée pour procéder au dépouillement et à la publication des manuscrits de Magnussen, et c'est de là que nous viennent ces belles éditions des sagas avec la traduction latine. Depuis cette époque, la société des antiquaires du Nord, composée en grande partie de savants danois, a rendu d'immenses services aux lettres par ses travaux sur l'ancienne littérature. Nous citerons, entre autres, ceux de Nyerup, de Grundtvig, de Rafn, de Finn Magnussen, les travaux philologiques de Rask, et ceux de l'évêque Müller qui a publié sur les sagas un livre excellent [1], auquel il faudra avoir recours chaque fois qu'on voudra étudier cette longue série de traditions islandaises.

1. *Saga bibliothek med Anmerkninger og indledende afhandlinger*, 3 vol. in-8°, Copenhague.

IV.

LES SAGAS.

—◈—

I.

SAGA DE NIAHL.

La saga de Niahl date du douzième siècle. C'est non-seulement l'une des traditions islandaises les plus larges et les plus complètes, c'est l'une des plus anciennes. Deux grandes figures dominent dans cette saga : Gunnar et Niahl, l'homme fort et l'homme habile, le guer-

rier et le jurisconsulte. Un peu plus tard arrive le prêtre, et tout le moyen âge se trouve compris entre ces trois individualités ; tout le moyen âge primitif, bardé de fer, restreint par la loi, civilisé par le christianisme. Mais l'époque à laquelle vivait Niahl touche encore à l'âge héroïque. Le soldat est au-dessus de tout ; le prêtre et le jurisconsulte viennent après lui. Le bruit des batailles passe avec un retentissement sinistre à travers tout ce long récit ; le plaidoyer du légiste, le sermon du missionnaire, le compriment quelquefois, mais ne l'étouffent pas ; bientôt il se relève et tonne de nouveau au sein des familles, au milieu des grandes réunions. Le peuple se réveille au cliquetis du glaive, et reprend son bouclier et marche joyeusement au combat. Car, là, est encore sa vie et son orgueil : il vénère ceux qui le prêchent au nom de Dieu, mais il se passionne pour ceux qui le guident sur champ de bataille ; il encense ses prêtres à l'autel, mais il porte ses chefs sur le pavois ; il canonise ses martyrs, mais il déifie ses héros.

Aussi voyez comme les vieux chroniqueurs d'Islande se sont plus à peindre leur guerrier favori, leur Gunnar : il est grand et fort ; il a le

regard expressif, la tête couverte de longues touffes de cheveux et le visage beau ; il est riche et généreux, adroit et hardi. Avec son arc et ses flèches, il ne manque jamais son but, avec son épée il ne craint aucun ennemi ; il est si agile à la course, que personne ne peut le suivre, et il nage *comme un phoque*. Auprès de lui, nul ne peut rester indifférent : on le hait ou on l'aime, et on se fait tuer pour le défendre ou pour le combattre.

A côté de lui paraît Niahl, homme froid, mais habile, et renommé pour sa finesse d'esprit et sa science de jurisconsulte. Niahl n'a point de barbe. Les historiens guerriers de ce temps-là ne pouvaient se figurer qu'un homme ayant de la barbe consacrât sa vie à étudier les lois. Gunnar et lui forment ensemble un parfait contraste. L'un est bouillant et impétueux, l'autre calme et réfléchi ; celui-là ne rêve que voyages et batailles, celui-ci reste tranquillement dans la demeure que lui a léguée son père. Mais souvent l'impétuosité de Gunnar le trompe, et il a recours à Niahl. Le guerrier tombe dans un danger où son courage est inutile, et la prudence du jurisconsulte le sauve. Les siècles barbares rendaient quelquefois hommage à l'intelligence.

Ils reconnaissaient la fragilité du glaive et l'autorité de l'esprit.

A côté de ces deux personnages importants se groupent d'autres figures non moins caractéristiques : Kolskeggr, le fidèle compagnon de son frère, et Cari, l'opiniâtre, et l'intrépide Flosi. Il faut remarquer encore Hallgerdr, femme de Gunnar, et Bergthora, son ennemie. La haine de ces deux femmes est un des plus puissants mobiles de cette longue tradition. Les hommes s'entretuent ici pour obéir à la passion de Hallgerdr, comme dans les Niebelungen, pour satisfaire à la vengeance de Chrimhilde.

A peine Gunnar a-t-il appris à manier la hache pesante et à bander un arc, qu'il aspire à s'en aller, comme ses compatriotes, sillonner l'Océan, explorer les côtes étrangères ; il équipe un bateau et part avec Kolskeggr. Bientôt il rencontre un bâtiment comme le sien, il l'attaque et le pille. On lui dit qu'une troupe d'hommes intrépides vient d'aborder dans une baie : il y court, engage le combat et remporte la victoire. Il n'a plus de route déterminée, il erre de côté et d'autre, comme le vautour qui cherche sa proie. Là où la voile du navire se

déroule au vent, là où il y a du sang à répandre et des hommes à piller, là est son but, là est sa joie; et il vogue, l'intrépide pirate, et le bruit de ses exploits passe de bouche en bouche.

De temps à autre, il aborde à terre; et les grands du pays l'appellent à leurs fêtes, et se plaisent à l'entendre raconter ses voyages. Le jarl Hakon lui donne un bracelet d'or et des provisions pour son navire. Le roi de Danemark lui fait les offres les plus brillantes pour le garder auprès de lui, mais il ne veut pas renoncer à son pays d'Islande. Il aime à y rapporter les dépouilles de ses ennemis; il est fier de voir son nom chanté par ses compatriotes. Quand il arrive dans sa demeure, sa vieille mère l'embrasse avec orgueil, et quand il se présente à l'Althing, chacun se presse autour de lui. Un jour, il rencontre au milieu des champs une jeune femme dont la beauté le frappe; elle portait une robe écarlate, un corset brodé en argent, et ses grands cheveux blonds comme l'or tombaient sur ses épaules; c'est Hallgerdr, la fille d'un riche Islandais; elle a été mariée deux fois, et ses deux maris sont morts de mort violente. Tout le monde dit que c'est une méchante femme; mais il n'y a pas dans toute la

contrée un regard plus doux que le sien et une figure plus attrayante. Gunnar en devient amoureux, et l'épouse malgré les représentations de ses amis, malgré les conseils de Niahl. Les noces se font au commencement de l'hiver, noces bruyantes, où les conviés arrivent avec leurs armes comme à un rendez-vous de bataille, où les tonnes de bière et d'hydromel se vident au milieu de la salle; espèce de lice bachique où le pirate aguerri s'applaudit de voir autour de lui ses adversaires tomber sous le poids de la boisson, comme il s'applaudit de les voir tomber en rase campagne sous le poids de sa lance.

Une dispute éclate entre Hallgerdr et Bergthora, la femme de Niahl, et alors commencent les guerres de famille. L'année suivante, Hallgerdr fait assassiner un valet de sa rivale et annonce ce meurtre à son mari. Gunnar, qui sait comment un homme d'honneur doit se comporter en pareil cas, va trouver Niahl, et lui dit : Ma femme a fait tuer un de tes gens, combien te dois-je? — Niahl demande douze onces d'argent. Quelque temps après, Bergthora prend sa revanche, et Niahl rembourse à Gunnar les douze onces d'argent qu'il a reçues. Une autre année, même meurtre, mêmes représailles, et

le même compte courant s'établit et se solde de part et d'autre. C'était la loi de l'Althing; la mort de l'homme était tarifée, seulement le tarif variait pour le serviteur et pour le maître, pour l'esclave et pour l'homme libre. Un Islandais pouvait tuer tant qu'il avait de l'argent; mais il ne fallait pas qu'il fît banqueroute à l'assassinat, car alors la loi devenait implacable pour lui, et le peuple le regardait comme un homme sans délicatesse.

La femme de Gunnar ne se contentait pas d'envoyer de temps à autre un de ses émissaires décimer les gens de Niahl; elle étendait ses regards plus loin. Il était survenu en Islande une année de disette, comme ce malheureux pays n'en a que trop souvent éprouvé. Dans ce temps de calamité, Gunnar avait distribué tout ce qu'il possédait, et il tomba lui-même dans le dénuement. Il souffrait sans se plaindre, mais Hallgerdr n'avait pas la même patience. Un jour, pendant que son mari était à l'Althing, elle envoie un de ses valets piller la maison d'un paysan, nommé Otkell, plus riche et plus avare que les autres. Le valet entre la nuit dans la demeure qu'on lui a assignée, charge deux chevaux de provisions, et pour qu'on ne s'aper-

çoive pas de son vol, met le feu au magasin et s'en revient. Quelque temps après, Gunnar s'aperçoit de cette nouvelle opulence et demande à sa femme d'où elle provient.—Que t'importe? dit Hallgerdr, il ne convient pas aux hommes de se mêler de pareilles choses. — Gunnar irrité lui donne un soufflet. —Je me souviendrai de cette offense, dit la fière Hallgerdr, et quelque jour je m'en vengerai. Nous verrons plus tard comme elle se vengea.

Cependant Otkell a su par qui il avait été volé et veut user de représailles. Un jour, on vient avertir Gunnar que l'on a vu passer non loin de sa demeure huit hommes armés. — C'est sans doute Otkell, s'écrie-t-il, et à l'instant il prend son épée et son casque, et s'élance après lui. Son frère, Kolskeggr, le suit en toute hâte. Le combat s'engage. Otkell est plein de courage, et ses compagnons le soutiennent avec énergie; mais rien ne résiste à l'impétueuse ardeur de Gunnar. Il pousse son cheval en avant, et de sa lourde lance de fer brise casque et cuirasse et renverse son ennemi à ses pieds. Après une lutte acharnée, Gunnar s'en revient en triomphe avec son frère ; les huit hommes ont cessé de vivre.

L'été suivant, quand il se présenta à l'assemblée populaire, la foule se souleva contre lui. Les parents d'Otkell avaient juré de le faire proscrire. Mais il ne fléchit pas devant l'orage, et Niahl vint à son secours. On gagna par des présents quelques uns de ses ennemis, on adoucit les autres par des promesses; Gunnar sortit de l'Althing plus puissant et plus redouté que jamais. A peine cette heure de crise était-elle passée, qu'il engagea une nouvelle bataille, et souleva de nouvelles animosités contre lui. Cette fois, Niahl eut peur. « Prends garde, lui dit-il, la loi t'a absous, mais tes ennemis ne t'ont pas pardonné. Ta popularité s'en va, et le nombre de ceux qui te haïssent augmente. A la première occasion, tu les verras se lever en masse contre toi; alors nous n'aurons plus assez de force pour leur résister. »

Tous ces sages conseils du jurisconsulte étaient perdus pour Gunnar. Il ne pouvait ni vivre en repos dans sa demeure, ni éviter une querelle. Peu de temps après, il attaque encore un de ses voisins et le tue. C'était un homme noble, appartenant à une famille riche et puissante. Les ennemis de Gunnar accourent à l'assemblée populaire et crient vengeance contre lui. L'un

d'eux se lève et prononce la sentence d'exil : « Qu'il soit banni, dit-il, chassé, privé de tout secours; que l'on partage ses biens en deux parts, l'une pour moi, l'autre pour les pauvres de son district. » Le peuple capricieux, le peuple qui autrefois saluait avec amour son valeureux Gunnar, le peuple applaudit à cette sentence. Gunnar lui-même se défend mal, et ses partisans n'osent plus élever la voix pour le soutenir. Mais Niahl ne l'abandonne pas; il parle, il plaide, il intercède; il se glisse au milieu des groupes agités, et calme peu à peu leur effervescence. Les plaintes portées contre Gunnar étaient trop fortes pour qu'il pût être complétement absous, mais la sentence de ses adversaires fut adoucie; les juges de l'Althing le condamnèrent lui et son frère à une amende et à trois années de bannissement. « Va, dit Niahl, soumets-toi à cet arrêt, et tu reviendras avec honneur dans ton pays. Mais si tu braves encore la haine de tes ennemis, je tremble qu'un grand malheur n'arrive. »

Gunnar s'éloigne avec tristesse et se résout à partir. Il prépare le bateau qui doit l'emmener, dit adieu à Niahl, à sa femme, à ses gens, monte à cheval avec son frère, et se dirige vers la côte;

mais, arrivé à une certaine distance, il tourne la tête, regarde les montagnes d'Islande, et cet homme, dont rien jusque là n'avait pu ébranler la fermeté, s'émeut et s'attendrit à la vue du pays qu'il doit abandonner.— Oh! s'écrie-t-il, jamais ces champs ne m'ont paru si beaux, jamais ce ciel ne s'est montré si pur! Non, je ne partirai pas. J'accepte tout ce qui peut m'arriver. Je retourne dans ma demeure, et j'y resterai.

En vain Kolskeggr lui représente-t-il la colère qui va éclater contre lui, les dangers qu'il va courir. L'homme de guerre, le pirate n'a plus qu'une pensée, l'amour de son pays, le désir de revoir sa demeure. Il sourit aux collines arides qui s'élèvent devant lui, aux plaines de lave qui se déroulent à ses pieds, et écoute d'une oreille distraite les remontrances de son frère. Kolskeggr part et s'en va en Danemarck. Gunnar reste.

A cette nouvelle, la fureur s'empare de ses ennemis. Maintenant ils savent que la loi est impuissante à le dompter, ils se réunissent et jurent de s'emparer de lui, ou par force, ou par surprise. Une nuit, ils se glissent autour de sa demeure, tuent le chien qui lui servait de garde, et tentent d'escalader la chambre où il couche.

Gunnar se réveille, saisit son arc, et l'homme qui s'était cramponné à la muraille retombe par terre. — Gunnar est-il là haut? lui demandent ses compagnons. — Vous le voyez, répond-il en montrant la flèche qui lui a traversé le cœur, et il expire. Un autre lui succède et retombe comme lui. Au milieu même de l'obscurité, l'adresse de Gunnar ne le trompe pas; il dirige avec un coup d'œil sûr son arc contre ses adversaires. Chaque flèche atteint un homme; chaque homme atteint est hors de combat. Déjà l'ardeur des assiégeants se ralentit; ils voient leurs rangs se dégarnir, et regardent avec effroi cette fenêtre étroite d'où partent tant de flèches meurtrières. L'u d'eux propose d'incendier la maison, mais les autres repoussent avec indignation ce moyen lâche et honteux. Le combat se ranime, et Gunnar est infatigable; du haut de sa demeure, il semble se jouer de la colère de ses ennemis et de leurs efforts impuissants. Deux hommes sont morts devant lui; huit autres sont torturés par leurs blessures. Une voix s'élève encore pour demander qu'on le brûle dans cette maison, mais cette voix n'est pas écoutée. Enfin, un des assiégeants parvient à monter auprès de la fenêtre où se tient Gunnar et coupe la corde de

son arc. Gunnar saisit aussitôt sa hache et lui fend la tête en deux. Un second veut le remplacer, et Gunnar lui abat les deux mains. Cependant il ne peut plus éloigner ses ennemis comme il le faisait avec ses flèches. Le malheureux les voit qui se pressent autour de sa demeure et cherchent à l'escalader l'un après l'autre; il appelle sa femme et lui crie : Coupe-moi une tresse de tes cheveux, et donne-la à ma mère pour la tordre et en faire une corde. — Ce que tu demandes, dit Hallgerdr, est-il pour toi d'un grand prix? — Il y va de ma vie, car mes ennemis ne s'empareront pas de moi si mon arc est en bon état. — Eh bien, lui dit sa femme, souviens-toi du soufflet que tu m'as donné. J'avais promis de m'en venger. Voilà le jour que j'attendais. Gunnar jette sur elle un regard de mépris. — Je ne te demande plus rien, dit-il; et il se défend avec sa hache et son bouclier. Longtemps encore, il soutient ce rude combat; mais il est seul, le nombre de ses ennemis l'accable, son sang coule de toutes parts, son bras s'affaiblit, et il tombe couvert de blessures.

On l'ensevelit avec des larmes; ceux qui l'avaient le plus haï, vantaient son courage; quelque temps après le peuple entourait de prodiges

sa tombe et racontait avec enthousiasme ses combats et sa gloire.

Gunnar mort, la saga n'est pas finie. Les fils de Niahl ont comme lui une vie de guerre et d'aventures; comme lui, ils s'embarquent sur un bateau, et, confiants dans leur force, s'abandonnent au vent qui les pousse, à la vague qui les entraîne. Tout leur bonheur aussi est de se battre, tout leur orgueil est d'étonner les gens du peuple par leurs récits, les hommes de guerre par leurs trophées. De retour en Islande, ils ont de violentes disputes, et le vieux Niahl, à qui la mort de Gunnar semblait devoir rendre le repos, est obligé de se rendre encore chaque année à l'Althing, et de payer chaque année de nouvelles rançons. Mais le nombre de leurs ennemis s'augmente sans cesse, et bientôt la haine qu'on leur porte retombe sur leur père. Un jour, ils attaquent à l'improviste un jeune homme fort aimé dans le pays, et le tuent. La femme de ce jeune homme s'en va elle-même sur le champ de bataille relever le corps de son mari, elle le dépouille de ses vêtements ensanglantés et les enferme dans un coffre; puis elle convoque tous ses parents. Parmi eux il s'en trouvait un, nommé Flosi, dont elle con-

naissait le caractère ferme et audacieux. Quand le banquet de famille est achevé, elle ouvre le coffre, et tirant ce vêtement de mort, cette robe de César, elle prononce le cri de vengeance. Tous le répètent après elle, tous jurent de la venger.

Dans le défilé étroit de l'Allmannagia, au milieu de cette sombre enceinte de rochers, Flosi rassemble ceux qui ont promis de le suivre, et arrête son plan de bataille contre Niahl. Un d'eux les trahit, et va prévenir le vieillard du danger qui le menace; mais Niahl ne veut pas fuir; il se fie à sa prudence et ses fils à leur audace. Les conjurés arrivent à l'entrée de la nuit, au nombre de cent. Les enfants de Niahl veulent marcher au devant d'eux, mais leur père les retient. Nous sommes trente ici, dit-il, il nous est plus facile de nous défendre. Cette fois son esprit de prévision l'abandonnait. Les jeunes gens cèdent à ses ordres, mais à regret. Cependant ils disposent leurs armes, lancent des flèches et tuent plusieurs hommes. Les conjurés, effrayés de cette attaque; entourent la maison et y mettent le feu. La flamme gagne rapidement les solives du toit, les lambris qui couvrent les murailles, les femmes souffrent et

se plaignent, et Niahl leur dit : « Rassurez-vous, ne cherchez pas l'une et l'autre à vous décourager. Ce n'est qu'une tempête passagère; Dieu est miséricordieux et ne nous laissera pas brûler ainsi dans ce monde ni dans l'autre. » Le vieillard cherchait ainsi à les consoler; mais les flammes s'étendent et enveloppent la maison. Niahl s'avance sur la porte et demande si Flosi est assez près pour l'entendre. Oui, répond Flosi, je peux t'entendre. — Eh bien! veux-tu faire la paix avec mes fils, ou veux-tu permettre à quelques-uns des miens de sortir? — Il n'y aura point de paix entre tes fils et moi, dit Flosi, et je ne m'éloignerai pas d'ici avant qu'ils soient tous morts; mais je laisserai sortir les femmes, les enfants, les valets. Niahl rentra et dit : « Sortez, vous tous qui en avez la permission : sors aussi, Thorhalla, épouse d'Asgrim, et emmène avec toi ceux qui sont libres. » Thorhalla dit : « Je ne croyais pas me séparer ainsi de Helga, mais j'engagerai mon père et mes frères à tirer vengeance d'un tel attentat. » — « Va, s'écria Niahl, tu seras heureuse, car tu es une digne femme. » Elle sortit et avec elle plusieurs personnes. Astridr dit à Helga, fils de Niahl : « Viens avec moi, je te couvrirai d'une

robe, et je cacherai ta tête sous une coiffe de femme. » Helga ne voulait d'abord pas y consentir, mais enfin il céda à ses instances. Astridr lui mit une coiffe; Thorhildr le revêtit d'une robe; toutes deux l'emmenèrent avec elles et avec Thorgedr, et d'autres encore. Mais Flosi s'écria en le voyant passer : « Voilà une femme qui est bien grande et qui a les épaules bien larges; arrêtez-la et ne la laissez pas échapper. » A ces mots, Helga se dégage de son vêtement, tire son épée qu'il tenait cachée sous le bras et en frappe l'homme qui se trouvait auprès de lui; mais au même instant Flosi accourt, et lui abat la tête; puis il s'approche de la maison enflammée et appelle Niahl et sa femme. Niahl se présente : Je ne veux pas te laisser brûler ici sans défense, dit Flosi, tu es libre de sortir. » — « Non, répond Niahl, je suis vieux et trop faible pour venger mes fils, mieux vaut mourir que de vivre dans l'ignominie. » — Mais toi, dit Flosi à Bergthora, il faut que tu sortes, tu ne dois pas périr ainsi. » Bergthora répond : « J'ai été unie jeune à Niahl, j'ai promis de partager son sort. » Et tous deux rentrent dans leur demeure. — Que ferons-nous maintenant? demande Bergthora. — Nous irons nous mettre

dans notre lit, répond Niahl, la chaleur me fatigue. » Bergthora dit à Thor, son petit-fils ; « Je voudrais te voir sortir et échapper aux flammes. » — « Ma bonne mère, s'écria-t-il, tu m'as promis de ne pas me quitter tant que je voudrais être auprès de toi. J'aime mieux mourir avec vous que de vous survivre. » Bergthora prit l'enfant et le porta dans le lit. — « Maintenant, dit Niahl à un valet, tu observeras l'endroit où nous nous plaçons et de quelle manière nous sommes couchés, car je ne sortirai plus d'ici, soit que le feu me consume ou que la fumée m'étouffe, et tu sauras où il faut chercher nos restes. » Le valet répondit qu'il remplirait ce devoir. Peu de temps auparavant on avait tué un bœuf et la peau était dans la chambre; Niahl le pria d'étendre cette peau sur le lit. Le valet obéit. Le vieillard et sa femme se couchèrent et mirent l'enfant au milieu d'eux; puis ils firent le signe de la croix, recommandèrent leur âme à Dieu, et un instant après la maison s'écroula.

Leur fils Skarphedin essaya en vain de se sauver. On retrouva le lendemain son corps à demi consumé par les flammes ; mais leur gendre Kari s'élança à travers le feu, parvint à ga-

gner un marais, où il se tint caché, et se réfugia chez un de ses amis.

Lui seul survit à une famille puissante. En quittant son frère Skarphedin, il a juré que s'il parvenait à se sauver, il le vengerait, et désormais Kari dévoue sa vie à la vengeance. Nous ne comprenons plus guère aujourd'hui ces haines implacables, ces rêves sanglants qu'un homme emporte de longues années au fond du cœur. Mais à l'époque où cette histoire se passe, et pour ces farouches guerriers du Nord, c'est presque un sentiment religieux que la vengeance. Un soldat se serait cru marqué d'une tache infamante tant qu'il aurait laissé une offense impunie, et il pensait que les valkyries l'eussent mal accueilli au Valhalla, s'il s'y était présenté sans avoir vengé la mort d'un ami ou d'un frère.

Quelques jours après la nuit de mort et d'incendie, Kari retournait à la maison de Niahl. Sous les poutres noircies par le feu, sous les pierres amoncelées, il chercha les restes du vieillard, ceux de sa femme et de ses enfants, et les enterra pieusement. Puis, ce dernier devoir rempli, il ne songea plus qu'à finir la rude tâche qu'il s'était imposée. On le vit alors courir

à cheval dans toute la contrée. Il s'en allait d'habitation en habitation, ne gardant qu'un seul désir, n'exprimant qu'une seule pensée, la pensée du meurtre et de la vengeance. A ceux qui avaient connu Niahl, il rappelle la sagesse d'esprit, la douceur de caractère et les vertus du vieillard. A ceux qui déjà haïssent Flosi, il dépeint toute la cruauté de son attentat ; aux femmes, il raconte les souffrances de Bergthora, aux hommes l'héroïque défense de Skarphedin. Il intéresse ainsi plusieurs familles à sa cause, et plusieurs des principaux habitants du pays s'engagent par serment à lui prêter son appui.

De son côté Flosi comprend qu'il va se trouver dans une circonstance difficile, et voyage aussi pour s'assurer des auxiliaires. L'époque du Thing arrive. Les deux chefs de parti s'y présentent armés de pied en cape. Ils posent leur tente l'une en face de l'autre, et rangent autour d'eux leur cohorte. L'assemblée judiciaire disparaît, et la vallée ressemble à un champ de bataille. La cause qui occupait tous les esprits devait être plaidée le lendemain devant le peuple. Kari visite l'un après l'autre tous les juges. Flosi s'en va trouver un juris-

consulte nommé Eyiolfr. La saga guerrière traite toujours fort mal les hommes de loi. Celui-ci ressemble à un avocat de comédie. — De quoi me parlez-vous? s'écrie-t-il avec indignation, quand Flosi le prie de lui donner un conseil; ne connais-je pas toute la noirceur de votre crime, et croyez-vous que vous puissiez venir me suborner et me faire manquer à ce que me prescrit ma conscience? — Non, dit Flosi, je respecte vos scrupules. Je voulais seulement vous donner un témoignage de confiance, et vous offrir comme une marque de respect et d'affection ce bracelet d'or. Eyiolfr pèse dans sa main le bracelet et s'écrie : Maintenant je vois la droiture de vos intentions; votre cause est juste, et je la défendrai.

Le lendemain la foule s'assemble en tumulte autour des deux adversaires. Un homme se lève et prononce contre Flosi une sentence d'exil. Mais Eyiolfr le défend avec acharnement. Il récuse les témoins, il récuse les juges, et les hommes de guerre qui accompagnent Kari et son antagoniste, las de voir la discussion se prolonger, en viennent aux mains. Il n'y a plus de juges, plus d'avocats, plus de décision légale à prendre; les dards volent, les boucliers

résonnent sous le glaive qui les frappe, et le procès se plaide par le fer et par le sang. La bataille dura tout le jour et devait encore se prolonger. Un vieillard, qui avait de l'ascendant sur le peuple, s'avança au milieu des combattants et proposa de faire décider cette grande lutte par des arbitres. La proposition est acceptée. De part et d'autre on nomme des arbitres, et Flosi et ses compagnons sont condamnés, comme Gunnar, à une amende et à trois années d'exil.

Mais la colère de Kari n'est pas apaisée. Il s'informe de la route qu'ont prise les meurtriers de Niahl, et il court après eux. Il les poursuit dans chaque défilé de montagnes, dans chaque habitation. Malheur à celui d'entre eux qui reste à l'écart, Kari se jette sur lui comme un oiseau de proie, et le poignarde au nom de Niahl. Flosi quitte l'Islande et Kari quitte après lui l'Islande. Il traverse les contrées étrangères, et Kari va comme lui de mer en mer, de rivage en rivage. Un soir il entre chez un jarl, au moment où un des compagnons de Flosi racontait l'incendie de la maison de Niahl. Il se tient immobile contre la porte et écoute. Le jarl demande si Skarphedin a supporté avec courage la douleur

que lui faisait endurer le feu. — Oui, dans le commencement, dit le compagnon de Flosi, mais ensuite il a pleuré. — Tu en as menti, s'écria Kari en s'élançant sur lui, et d'un coup de hache il l'étend à ses pieds.

De longues années se passent ainsi. Les deux guerriers sont devenus vieux, et l'âge n'a pas éteint la haine dans leur cœur. Mais la religion d'Odin était passée, et à la place où s'élevait naguère l'autel sanglant des sacrifices, le christianisme avait posé son mystérieux symbole. Kari et Flosi sont chrétiens. Le prêtre leur prêche la mansuétude du cœur et le pardon des injures. Flosi, touché de ses paroles, s'en va à Rome et se fait absoudre par le pape. Kari s'en va aussi à Rome et demande la même absolution. Quelque temps après ce pieux pélerinage, Flosi était au milieu des siens, dans sa maison d'Islande. Un homme s'avance au devant de lui : c'était Kari. Les deux vieillards se tendent la main et s'embrassent. Cette fois, c'en était fait des idées scandinaves. La vieille Islande s'était régénérée par le christianisme. La saga de Niahl commençait par une guerre implacable et se terminait par un acte de repentir.

Cette saga a été imprimée à Copenhague

en 1772. En 1809, Johnsen en a publié une traduction latine avec un excellent vocabulaire.

II.

SAGA DE GUNNLAUGI.

A côté de cette saga de Niahl, si large et si féconde en événements, en voici une d'une action simple et habilement ménagée. Les noms qui s'y trouvent sont historiques, les faits qu'elle rapporte sont vraisemblables. La scène se passe dans des lieux connus, à une époque décrite dans plusieurs traditions certaines, et Gunnlaugi, le principal personnage de cette saga, était un scalde assez célèbre dont il nous est resté quelques fragments. Mais ce récit, auquel les dates, les noms de lieux donnent un caractère d'authenticité, a été embelli comme une fiction et se termine comme un roman. Les chroniqueurs islandais y ont laissé l'empreinte de leur rude énergie, mais on dirait

qu'une femme, dans une heure de nonchalance, a pris plaisir à y jeter quelques-unes de ses douces et rêveuses pensées.

Un jour, Thorstein, le fils d'Egil, a un rêve qui l'agite; il lui semble voir sur le toit de sa maison un cygne [1] d'une blancheur éclatante. Deux aigles aux larges ailes, à l'œil de sang, au bec de fer, s'arrêtent près de ce cygne, et, jaloux l'un de l'autre, s'élancent dans les airs, se poursuivent, se déchirent, puis tombent tous deux percés de coups et inanimés. Le cygne les regarde avec douleur et pleure en les voyant mourir. Peu après un autre oiseau arrive et s'envole avec lui.

Thorstein raconte ce rêve à un de ses amis, qui le lui explique ainsi : « Il te naîtra bientôt une fille fort belle; deux hommes puissants se ueront pour elle, mais un troisième arrivera après eux et l'épousera. »

Le commencement de cette prédiction ne tarde pas à se réaliser. La femme de Thorstein met au monde une fille qui, en grandissant, se distingue par sa grâce et sa rare beauté. Cette fille se nomme Helga.

Non loin de la demeure de Helga, vivait le

1. *Alft* (cygne) en islandais est féminin.

père de Gunnlaugi ; c'est un Islandais riche et considéré, mais d'un caractère difficile; son fils eut une querelle avec lui et vint se réfugier chez Thorstein. Là, il connut Helga, et tous deux s'aimèrent, et tous deux passèrent de longs jours à travailler l'un près de l'autre, et de longues veillées d'hiver à se regarder et à causer ensemble. Gunnlaugi était grand et fort ; il avait le courage du guerrier et l'imagination du poëte. Quelques semaines auparavant, il eût bravé la mer et les combats pour réaliser un de ses rêves de gloire ; maintenant son plus beau rêve était de rester là, de voir son Helga et de lui parler d'amour.

Un soir que tous les gens de la maison étaient réunis dans la même chambre, il dit à Thorstein : « Il est une formule importante que je ne connais pas et que je veux apprendre de vous, c'est celle qu'on prononce en se mariant. » Thorstein la lui enseigne. — « Attendez, s'écria Gunnlaugi ; et prenant la main de sa bien-aimée, il répéta avec enthousiasme le serment solennel. Maintenant, ajouta-t-il, vous voyez que nous sommes bien légalement mariés, et j'en prends à témoin ceux qui m'ont entendu. »

Peu de jours après, il alla trouver son père et revint avec lui demander formellement la main de Helga. — Je veux bien donner ma fille à Gunnlaugi, dit Thorstein, mais il est encore trop jeune; qu'il voyage pendant trois ans; à son retour je tiendrai ma promesse.

Gunnlaugi part avec douleur et cependant avec espoir; il avait des larmes dans les yeux en serrant la main de Helga; mais il songea à son retour, et un rayon de joie dissipa la tristesse de son regard. A dix-huit ans, l'imagination est si riche et l'espérance si belle! Comment douter du sort quand on s'embarque avec des rêves de poésie et un premier amour dans le cœur?

Gunnlaugi s'en alla donc commencer son pèlerinage; il visita le Danemark et la Norvége, l'Angleterre et l'Irlande. Son courage de jeune homme s'était affermi, son talent de scalde s'était développé; il sillonna la mer sans crainte et s'arrêta avec joie dans les salles de festin où ses vers le faisaient rechercher. Les jarl et les rois aimaient à le voir séjourner à leur cour. Les uns lui donnaient des bracelets en or, d'autres de riches instruments. Quand il reçoit tous ces présents, il songe à Helga et se réjouit de

lui en faire un jour hommage, Quelquefois plusieurs scaldes se rassemblent chez le même jarl, et, comme jadis sous les chênes de Mantoue, ou comme au moyen âge, dans les murs gothiques de la Wartbourg, ils s'essaient l'un après l'autre à chanter, et Gunnlaugi se distingue entre eux tous.

Un jour il arrive à Upsal, et trouve chez le jarl un de ses compatriotes, voyageur et poëte comme lui. Cet homme s'appelle Rafn. Il s'est acquis une certaine réputation comme scalde, mais c'est un scalde de la méchante espèce, car il s'irrite du succès des autres, et il a l'âme étroite et vindicative. Tous deux chantent devant le prince chez lequel ils sont réunis, et tous deux blâment réciproquement leurs vers. Gunnlaugi accepte sans murmurer la critique de son rival, mais celui-ci lui dit en le quittant : — Tu m'as offensé en face du jarl, je m'en vengerai. Et il part pour l'Islande. Gunnlaugi retourne en Angleterre.

Rafn devient amoureux de Helga, et la demande en mariage ; mais le vieux Thorstein a la parole fidèle, le cœur loyal, et il répond : « J'ai promis ma fille à Gunnlaugi, je dois attendre encore six mois ; s'il ne revient pas à

cette époque, nous verrons. » Six mois se passent, et puis un an; Gunnlaugi est retenu en Angleterre par des préparatifs de guerre avec le Danemark; il ne peut, sans manquer à l'honneur, quitter dans de telles circonstances le roi qui l'a comblé de bienfaits. Pendant ce temps, Rafn, dominé tout à la fois et par l'amour que lui inspire la jeune fille, et par la haine qu'il garde à son rival, renouvelle sa demande, et le mariage est décidé. A cette nouvelle, la pauvre Helga pleure beaucoup, mais son père l'ordonnait, et elle n'espérait plus guère revoir son bien-aimé.

Gunnlaugi arrive le jour même où la décision venait d'être prise, où Thorstein avait engagé sa parole, et il va à la noce bien triste et fort découragé. Pendant que la grande coupe d'hydromel circule autour de la table, Helga et lui se regardent et pensent à leurs entretiens d'autrefois, à leurs beaux rêves trompés. Ils étaient trop loin l'un de l'autre pour pouvoir se parler, mais après le dîner, il s'approcha d'elle et lui donna le vêtement doré qu'il avait reçu d'un roi; puis il s'en retourna douloureusement par le chemin qu'il parcourait quatre années auparavant avec tant de joie et d'amour.

Quand l'été vint, il se rendit à l'Althing; il avait l'âme désespérée, et, s'avançant au milieu de la foule, il s'écria : Rafn est-il ici? — Me voilà, dit Rafn, que veux-tu? — Tu m'as enlevé la femme que j'aimais et je veux me venger. Je t'appelle en duel d'ici à trois jours. Rafn accepte.

Au jour indiqué, les deux adversaires arrivent sur le champ de bataille et s'attaquent avec colère. Rafn blesse légèrement Gunnlaugi, celui-ci voudrait continuer; mais leurs amis les séparent, et le lendemain on publia la loi qui interdisait formellement toute espèce de duel judiciaire en Islande[1].

En retournant chez lui, Gunnlaugi aperçoit, au détour d'une rivière, Helga, qui le regarde et vient à lui. Ils s'asseoient dans un champ de gazon et causent longtemps ensemble du passé, et puis de l'avenir; du passé plein de charmantes images, et de l'avenir bien long et bien sombre. Quand ils se quittent, Helga s'arrête encore pour le voir, et le salue de loin; ce fut pour lui la dernière heure d'amour et le der-

1. Le duel judiciaire s'appelait *Holmgangr*. Ce mot vient de l'habitude qu'on avait anciennement d'aller se battre dans une petite île (*Holmi*). La loi qui proscrivit ces duels fut promulguée en 1011.

nier rayon de joie. Quelques jours après, Rafn vint le trouver et lui dit : « On a suspendu notre duel en Islande, je viens te proposer de le continuer en Norvége ; là du moins nous serons libres, et personne n'essaiera de nous réconcilier. »

Gunnlaugi accueille avec bonheur cette proposition ; le printemps venu, ils s'embarquent, arrivent en Norvége, et se rendent avec deux témoins dans une plaine écartée. Les témoins se battent et tombent les premiers ; les deux scaldes restent seuls. Ils s'élancent l'un contre l'autre avec impétuosité, brisent leurs glaives, fracassent leurs boucliers, et Gunnlaugi coupe la jambe de son adversaire. Mais Rafn s'appuie contre un arbre et ne tombe pas.—Te voilà vaincu, dit l'amant de Helga, tu ne peux plus combattre, je te fais grâce de la vie.— Ah ! s'écrie Rafn, je combattrais bien encore si je pouvais apaiser la soif qui me tourmente.

A ces mots, Gunnlaugi court à la source voisine, puise de l'eau dans son casque, la lui rapporte en toute hâte ; mais au moment où son perfide adversaire saisit d'une main le casque, de l'autre il donne à Gunnlaugi un grand coup d'épée. La lutte se renouvelle plus

ardente, plus passionnée que jamais. Enfin Rafn expire sous le glaive, mais Gunnlaugi était couvert de blessures et il mourut trois jours après.

Quand on apprit cet événement en Islande, Helga prit le deuil, et ne parla pas de Rafn, mais souvent de Gunnlaugi ; puis elle céda encore aux instances de son père et se maria de nouveau. Mais dans ses moments de solitude, sa grande joie était de prendre le vêtement que son amant lui avait donné, et de rêver en le regardant.

Il arriva dans ce temps une épidémie en Islande ; la jeune femme en fut atteinte. Quand elle sentit sa fin venir, elle appela son mari et le pria de lui apporter le vêtement de Gunnlaugi ; elle le posa sur elle, le pressa sur son cœur, ferma les yeux et s'endormit.

La saga de Gunnlaugi, comme celle de Nial, faisait partie des livres légués par Magnussen à l'Université de Copenhague. On en a publié, en 1775, une très belle édition in-4°, avec un glossaire, des notes et deux dissertations fort intéressantes.

III.

SAGA DE FRITHIOF.

Cette saga date de la fin du treizième ou du commencement du quatorzième siècle. Elle a été vraisemblablement composée d'après les chants de scaldes qui y sont en partie intercalés; elle ne présente ni la valeur historique de celle de Nial, ni la variété de faits qui se trouve dans celle d'Egil; elle est courte, mais énergique, et, comme tableau de mœurs, elle mérite d'être consultée. Le héros de cette saga, Frithiof, est un type des guerriers scandinaves. On l'appelle Frithiof le Hardi (*Frithiof en Fraekn*). Et il est noble et généreux, loyal et galant; son histoire a été très-populaire dans le Nord. Les paysans de la Suède, de la Norvége, de l'Islande, l'ont souvent répétée, et les poëtes l'ont chantée.

Il y avait autrefois en Norvége, dit la saga, un roi nommé Béli; il avait deux fils : Helgi et Halfdan, et une fille qu'on appelait Ingeborg la belle (*Ingibiorga hinn fagra*). Non loin de la demeure du roi vivait un homme fort riche et

puissant; c'était Thorstein, le père de Frithiof.

Ingeborg et Frithiof avaient été élevés ensemble. Tout jeunes encore, ils avaient appris à s'aimer, et ils avaient juré de s'aimer toujours; leurs pères observaient avec joie cette sympathie mutuelle. Quand Béli mourut, il recommanda à ses fils de rester fidèlement attachés à la famille de Thorstein; quand Thorstein mourut, il pria Frithiof d'être à jamais dévoué aux enfants de son roi.

Frithiof grandissait, et, chaque année, on voyait se développer en lui une nouvelle force et une nouvelle vie; il était de tous les jeunes hommes de la Norvége le plus adroit et le plus fort, le plus beau et le plus fier; et quand il eut hérité des grands biens de Thorstein, il se trouva plus riche que les jarl; il marchait de pair avec les princes. De toutes parts on entendait faire son éloge; ces louanges continuelles excitèrent l'envie et la haine des fils de Béli; eux aussi avaient hérité des biens de leur père, et ils étaient devenus rois; mais ils avaient l'esprit injuste, la main faible, l'âme étroite.

Frithiof vient leur demander la main d'Ingeborg, et ils la lui refusent durement. Le fils de

Thorstein, qui connaissait sa force, leur dit : « Vous me dédaignez maintenant, vous viendrez un jour implorer mon appui, et vous ne l'obtiendrez pas. » Dès ce jour, il quitte la demeure royale et n'y reparaît plus.

Un autre roi de Norvége, Hring, apprend que Frithiof s'est séparé de Helgi et de Halfdan, et, comme c'était le seul homme qu'il craignît, bien sûr désormais de n'avoir plus à lutter contre lui, il déclare la guerre aux deux jeunes rois. Les fils de Béli envoient alors prier Frithiof de les secourir ; mais le héros répond à leur message par des paroles de mépris. Forcés de se mettre en campagne, Helgi et Halfdan enferment Ingeborg dans une forteresse, lui donnent huit femmes pour la garder, et défendent à Frithiof de venir la voir.

A peine sont-ils partis que Frithiof revêt ses plus beaux habits, entre dans la forteresse, et demande à voir sa bien-aimée.— Comment, lui dit la timide Ingeborg, comment as-tu osé braver la défense de mes frères?— Que m'importe la défense de tes frères ! répond Frithiof. Mieux vaut les irriter à tout jamais que de passer un jour sans te voir. Et les deux amants s'asseoient l'un auprès de l'autre, et ils renouvellent leurs

serments d'amour, et ils échangent leur anneau d'or. L'auteur de la saga n'entre pas dans de longs détails sur ces entretiens mystérieux; il ne dit qu'un mot, mais ce mot est expressif : Frithiof accourait au château, et il se réjouissait près d'Ingeborg (*ok skemti servid Ingibiœrgu*).

Pendant ce temps, Helgi et Halfdan marchent à la rencontre de Hring. Mais l'aspect de l'armée ennemie leur fait peur. Le roi Hring demande à épouser Ingeborg, et, pour en avoir plus tôt fini, ils y consentent. Le mariage est décidé, et la pauvre Ingeborg est contrainte d'oublier ses amours pour obéir à la volonté de ses frères. Ce n'est pas aujourd'hui, comme on le voit, que les filles des rois se marient par convenance politique. Les princesses norvégiennes du temps de Frithiof étaient comme les reines du dix-neuvième siècle.

Cependant Helgi et Halfdan apprennent que Frithiof a pénétré dans la demeure qui lui était interdite, Pour le punir, ils lui ordonnent en leur qualité des rois de quitter le pays, et d'aller aux îles Orcades chercher le tribut qui leur est dû.

Frithiof obéit. Il rassemble dix-huit hommes courageux et dévoués, et s'embarque sur l'*El-*

lide, le meilleur navire qu'on ait jamais vu en Norvége. Mais à peine le bâtiment est-il en pleine mer, qu'une tempête violente éclate. Le vent gronde, les vagues mugissent. Pas un bras n'est assez adroit, pas une rame n'est assez forte pour soutenir le navire qui bondit sur les flots et menace à tout instant de s'engloutir. Au milieu de l'orage, Frithiof se souvient de son amour et chante son Ingeborg. Il n'attribue cette tempête ni au hasard, ni à la colère des dieux, mais à la méchanceté des deux sorcières envoyées par son ennemi. « Je vois, dit-il, je vois au milieu des flots deux sorcières envoyées par Helgi. »

Sé ek Trœllkonus
Twer à Baru
Thœr hefir Helgi
Hingat sendar.

Cette idée ne fait que lui donner une nouvelle ardeur. Il ranime le courage de ses compagnons, il rame avec force, et après avoir été ballotté par la mer et jeté sur une côte lointaine, il arrive aux îles Orcades. Le jarl Angantyr l'accueillie avec amitié : — Je ne te donnerai rien, lui dit-il, pour tes deux rois que je méprise, mais je te donnerai à toi tout ce que tu voudras.

Frithiof reste quelque temps auprès de lui et se remet en route.

En arrivant dans son pays, il apprend que Helgi et Halfdan ont, pendant son absence, incendié sa maison, pillé son domaine. Tous deux célébraient alors la fête de Balder. Il s'avance dans le temple, jette la bourse qu'il a rapportée à la tête de Helgi et lui casse les dents; puis il incendie le temple et s'en va. Les deux rois veulent le poursuivre, mais Frithiof a brisé leurs vaisseaux, et il n'en reste pas un seul dont on puisse se servir.

Le hardi guerrier s'éloigne. Il s'embarque de nouveau sur l'*Ellide;* il s'élance sur les vagues et s'en va comme le vent le pousse, de rivage en rivage. Ses deux ennemis le déclarent proscrit. Mais que lui importe? Il a conquis un autre domaine; il est devenu roi de la mer. Cependant il n'exerce pas d'indignes pirateries comme les autres vikingr. Il s'attaque avec joie aux riches et aux forts, mais il prend pitié du pauvre pêcheur et respecte la barque du marchand.

Trois années se passent ainsi, et son nom devient célèbre, et de tous côtés on raconte ses aventures, on célèbre sa valeur et sa noblesse d'âme. Pour lui, il se souvient sans cesse de son

Ingeborg ; il la regrette, et, après avoir en vain cherché à se distraire par une vie aventureuse, il prend la résolution d'aller la voir.

Il se revêt d'un déguisement et se présente sous un faux nom dans la demeure du roi Hring ; mais le roi le reconnaît aussitôt et le fait asseoir à sa table. Il n'ignore pas que Frithiof a été l'amant d'Ingeborg ; il devine le motif qui l'amène ; mais il sait aussi quelle est sa loyauté, et il a confiance en lui. Bientôt le jeune guerrier justifie cette confiance. Le roi et Ingeborg traversaient un fleuve couvert, en apparence, d'une épaisse couche de glace. La glace se rompt sous eux, ils tombent dans l'abîme, et c'est Frithiof qui le sauve au péril de sa vie. — Merci, lui dit le roi qui ne veut pas montrer qu'il le reconnaît, vous avez agi avec héroïsme, et Frithiof n'eût pas mieux fait.

Un autre jour, Hring va à la chasse ; il s'égare dans la forêt, s'éloigne de ses compagnons, et Frithiof est seul auprès de lui. — Je suis las, dit-il, j'ai besoin de me reposer ; et il tombe au pied d'un arbre épuisé de fatigue et s'endort d'un profond sommeil. Frithiof le voyant seul, loin de tout secours, sans défense, comprend aussitôt les tentations auxquelles il va être en

proie. Cet homme qui repose ainsi devant lui, c'est son rival heureux, c'est l'époux d'Ingeborg, c'est celui qui l'empêche de s'unir à celle qu'il aime et dont il est aimé. Une pensée sinistre traverse son esprit; mais, de peur d'y succomber, il tire son épée et la jette loin de lui.

Le roi, en s'éveillant, aperçoit d'un coup d'œil tout ce qui s'est passé. — J'étais sûr, dit-il, que je pouvais me fier à toi. Je t'ai reconnu dès le premier jour, et je t'ai fait asseoir à côté de moi comme un frère d'armes. Reste ici. Je suis vieux, mes enfants sont jeunes; quand je serai mort, tu prendras soin d'eux et tu gouverneras mon royaume.

Frithiof reste. Quelque temps après, le vieux roi meurt. Frithiof épouse Ingeborg et règne avec elle. Ses anciens ennemis viennent encore l'attaquer; mais il en tue un, s'empare de ses états, et oblige l'autre à lui payer tribut.

Dans son poëme sur Frithiof, Tegner a suivi fidèlement la saga; il n'a cherché ni à y mêler de nouveaux épisodes, ni à la corriger, ni à l'embellir; il l'a prise comme un canevas rigoureux, et en s'associant à l'esprit de celui qui avait composé cette chronique, aux mœurs qui y sont dépeintes, au caractère du temps qui s'y

reflète, il a seulement développé chaque fait et chanté chaque situation. Quelques-uns de ces chants sont très-beaux, notamment celui qui raconte les heures d'amour que Frithiof passait auprès d'Ingeborg, et la scène d'adieu des deux amants, et le chant héroïque que Frithiof entonne au milieu de l'orage[1]. Il en est un autre encore qui nous a paru présenter un tableau assez caractéristique de quelques usages du Nord dépeints çà et là dans les sagas. C'est le dix septième chant,

« Le roi Hring est assis sur son siége élevé; il célèbre les fêtes de Jul[2] et boit l'hydromel. Près de lui est assise la reine au visage blanc et rose. En les voyant, chacun croit voir l'image vivante de l'automne et du printemps. Ingeborg représente le doux printemps, et Hring le froid automne[3].

1. Ce poëme, qui a eu en très-peu de temps six éditions en Suède, a été traduit en allemand par Mohnike ; en anglais par Mlle Garnet, en français par Mlle L. Puget.

2. Fête très-ancienne, qui se célébrait dans la Scandinavie au solstice d'hiver. On y faisait des sacrifices de sang et l'on passait le reste du temps à boire. Le mot *Jul* vient probablement du mot suédois et danois *Hiul*, qui signifie *roue*, et qui indiquait le mouvement périodique de l'année.

3. Kung Ring han satt i kœgbænk om julen och drack miœd,
Hos honom satt hans drottning sa hvit och rosenrœd.
Som var och hœst dem bada men sag bredvid hvarann ,
Hon var den friska varen, den kulna hœst var han.

« Un vieillard inconnu s'avance dans la salle, une peau d'ours le couvre des pieds à la tête; il porte un bâton à la main et semble marcher avec peine; mais il dépasse par sa haute taille tous ceux qui sont là.

« Il s'asseoit sur un des bancs rangés le long de la porte : c'est encore aujourd'hui comme c'était autrefois la place du pauvre. Les courtisans regardaient avec dédain cet homme couvert d'une peau d'ours, et se le montraient du doigt en riant.

« A cet aspect, les yeux de l'étranger s'enflamment de colère; il s'approche de l'un d'eux, le saisit d'une main robuste et le renverse d'un seul coup; les autres se taisent, et leur silence semble dire : Nous en aurions fait autant.

— Qui fait donc tout ce bruit? Quel est le téméraire qui ose troubler le repos du roi? Viens ici, vieillard, viens et causons ensemble; dis-moi quel est ton nom, ce que tu veux, et d'où tu viens? Ainsi parle le roi à l'étranger en colère.

— Tu demandes beaucoup de choses, ô roi; mais je vais te répondre. Je ne te dirai pas mon nom; ce secret m'appartient. J'ai été élevé dans la douleur. J'ai perdu mon héritage. Je viens de

la terre des loups [1]; c'est là que j'étais la dernière nuit.

« Autrefois, oh! comme je m'élançais joyeusement dans l'espace avec mon dragon [2]. Il avait de puissantes ailes, et il fuyait sur les vagues si léger et si fort; maintenant il est usé et ses débris sont sur le rivage. Moi, je suis vieux, et je prépare le sel au bord de la mer.

« Je venais ici pour observer la sagesse qui est renommée au loin; ces hommes m'ont reçu avec mépris et je n'ai pu le supporter. J'en ai pris un par la poitrine, je l'ai renversé par terre; mais il s'est relevé et n'a point de mal. Ainsi pardonne-moi.

« J'approuve tes paroles, dit le roi; le vieillard doit être respecté; viens t'asseoir à ma table; mais laisse tomber cette peau d'ours qui t'enveloppe, montre-toi tel que tu es : les déguisements ne me donnent aucune joie, et je veux que la joie entre ici.

« Il laisse tomber sa peau d'ours, et au lieu

1. Il y a dans la saga une amphibologie qu'il serait difficile de faire passer dans notre langue. Frithiof dit : J'étais la nuit à *Ulf*, et j'ai été élevé à *angri*. *At ufs var ek i natt en i angri var ek uppfœdr*. Mais *ulf* signifie loup, et *angri* douleur. Tegner a conservé la même expression.

2. Vaisseau portant l'image d'un dragon.

..

d'un vieillard on aperçoit un beau jeune homme; autour de son front, sur ses larges épaules, ses cheveux blonds flottent comme des boucles.

« Il porte un riche manteau de velours bleu et une large ceinture d'argent, sur laquelle sont gravés des animaux. L'artiste les a travaillés avec soin, et ils sont disposés de telle manière qu'ils semblent courir l'un après l'autre autour du héros.

« A son bras est attaché un anneau d'or; à son côté une épée brille comme l'éclair. Le héros jette autour de lui un regard audacieux; il est beau comme Balder; il est grand comme Asathor.

« Le visage de la reine change de couleur à tout instant; l'incarnat de ses joues ressemble au reflet d'une lueur de pourpre qui brille sur la neige, et le mouvement de son sein ressemble à celui de deux lis qui se penchent sur une mer agitée.

« Cependant le cor sonne. Puis il se fait dans toute la salle un grand silence. Le moment est venu de sacrifier à Freya. On amène le porc, la tête entourée de guirlandes; il a des pommes entre les mâchoires et il semble marcher sur le plat d'argent.

« Le vieux roi Hring se lève avec sa chevelure blanche, et, touchant la tête du porc : « Je jure, dit-il, de vaincre Frithiof, si grand guerrier qu'il soit. Aidez-moi, Freir, et toi, Odin, et toi, puissant Thor.

« L'étranger fait entendre un rire sardonique. Un mouvement de colère anime son visage. Avec son épée il frappe si fort sur la table que toute la salle en retentit, et chaque guerrier, ému, se lève sur son siége.

« Et maintenant, dit-il, écoute, ô roi, ma promesse. Je connais Frithiof ; il est mon ami : je jure de le défendre contre le monde entier. Pour cela j'ai foi dans les nornes et dans ma bonne épée.

« Le roi sourit, et dit : « Étranger, ton langage est fier, mais chacun parle librement dans la salle des rois du Nord. Reine, remplis sa coupe du meilleur vin. J'espère qu'il sera notre hôte cet hiver. »

« La reine prend la coupe placée devant elle. C'était un vase précieux fait avec le crâne d'un taureau ; il était posé sur un piédestal d'argent, entouré de cercles d'or, et orné de caractères runiques et d'images de l'ancien temps.

« Les yeux baissés, la reine l'offre à Frithiof ;

mais sa main tremble, et elle laisse tomber quelques gouttes de vin qui brillent sur ses doigts de neige comme les rayons du soleil sur des feuilles de lis.

« Le héros prend avec joie cette large coupe; deux hommes comme ceux d'aujourd'hui ne l'eussent pas vidée; mais lui, sans hésiter un instant, pour faire honneur à la reine, la vide d'un seul trait.

« Alors le scalde prend sa harpe. Il était assis près de la table du roi : il chante les amours du Nord, les amours de Hagbard et de la belle Signe. Aux accents de sa voix attendrie, le cœur des guerriers tressaille sous l'armure de fer.

« Il chante les salles du Valhalla, le bonheur des héros, les exploits des vieux guerriers sur mer et sur terre. Chaque main saisit la poignée du glaive; chaque regard étincelle, et la coupe circule joyeusement autour de la table.

« Tous les guerriers restèrent ainsi à boire dans la salle royale. Tous célébrèrent dignement la fête de Jul; puis ils s'endormirent sans soucis et sans tristesse; mais le roi dormait près de la belle Ingeborg. »

VI.

LANGUE ET LITTÉRATURE.

Les écrivains du Nord, qui ont cherché à remonter aussi haut que possible dans les traditions primitives de leur pays, divisent en deux grandes familles la race gotho-caucasienne dont ils font provenir tant de peuples. La première se répand dans l'Inde, l'Égypte, et s'avance jusqu'au Thibet. Elle adore le soleil, elle se baigne dans le Gange, elle bâtit les pyramides. C'est la fille aînée de Sem, celle à qui sont échus en partage les rives fécondes du Nil et les jardins

poétiques de Sacountala. Nous recourons à elle comme à notre sœur aînée. Son sphinx a des oracles que nous voudrions connaître. Ses védas renferment des trésors de sagesse que nous ne nous lassons pas de fouiller, et quand, à travers les siècles, son langage mystérieux nous arrive, ou par une inscription symbolique, ou par le chant du poëte, notre esprit devient attentif, comme si elle allait nous révéler tous les secrets du passé et toutes les lois de l'avenir.

La seconde famille s'avance sur le littoral de la mer Noire, le long de la mer Caspienne. Elle touche d'un côté à la Sibérie, de l'autre au Pont-Euxin, et c'est là que les Scandinaves plaçaient leur Asgaard, la demeure de leurs dieux. Comme un fleuve qui déborde, elle s'étend au nord et au midi, et de trois côtés différents inonde toute l'Europe. La race gothique peuple les forêts de la Scandinavie, elle occupe le Danemark, la Suède, la Norvége, et lui donne une même religion et une même langue. La seconde race s'en va, avec des armures de fer, là où l'Elbe, aujourd'hui murmure tristement dans ces plaines de Dresde traversées par tant de batailles; là où le Rhin bondit au pied du Drachenfels, et de sa vague azurée caresse la

blanche tourelle et les coteaux de Rudesheim, chantés par les Minnesinger. Elle est ardente et énergique, jalouse de son indépendance, fière de sa force et de son courage. Ses jours de fêtes sont des batailles, et ses premiers poëtes sont des soldats. Elle envahit successivement la Saxe, la Souabe, l'Helvétie, et une partie de la Gaule. Laissez-la venir. Bientôt elle sera aux portes de Rome et fera reculer les conquérants du monde devant elle.

Mais par les montagnes de la Thrace, par la Macédoine et l'Illyrie, par les champs phrygiens, par les plaines d'oliviers de la Grèce, voici venir la troisième race. Celle-ci est jeune et riante; elle se couronne de fleurs et se crée des mythes d'amour. Avec sa fraîche et charmante imagination, elle s'en va semant sur ses pas la fable ingénieuse, faisant de sa religion un poëme, et de ce poëme un chant de joie. Cette montagne, qui s'élève devant elle, c'est l'Olympe, cette autre le Parnasse, et cette mer qui soupire sur le rivage est celle qui a enfanté la déesse de la beauté. Tout ce qui lui vient des autres peuples s'épure et s'embellit en passant par ses lèvres poétiques ou par ses mains d'artiste. C'était un édifice informe, c'est maintenant le

temple de Diane; c'était une grossière statue d'Isis, c'est la Vénus de Praxitèle; c'était le récit mystérieux de quelque prêtre égyptien, c'est devenu un chant d'Homère, une scène de Sophocle, une ode d'Anacréon.

Et maintenant, à prendre l'une après l'autre ces trois races, qui croirait qu'elles ont eu un même berceau, qu'elles proviennent de la même souche? Ni leurs mœurs, ni leur caractère, ni leur histoire, ne se ressemblent; mais il existe entre elles un lien continu que le temps a rendu peu à peu moins apparent, sans qu'il se soit jamais brisé. Il y a encore entre le Nord et l'Orient un signe de parenté qui s'est maintenu à travers les siècles et les révolutions; ce signe, c'est la langue, la langue islandaise, la vieille langue scandinave, dont il est facile de reconnaître l'identité avec les dialectes germaniques et les dialectes grecs. Ainsi, en remontant par l'anglais et le hollandais, par le danois et le suédois, jusqu'à l'anglo-saxon, au vieil allemand, à l'islandais, et de là jusqu'au méso-gothique, on arriverait à démontrer très bien de quelle racine tous ces rameaux sont sortis et comment ils ont divergé. On pourrait faire la carte géographique de toutes ces langues, les

suivre comme autant de fleuves dans leurs sinuosités, dans leurs conquêtes, et, à l'aide de ces études philologiques, constater la migration des peuples, mieux qu'on n'a jamais pu le faire par d'autres rapprochements. « Car, comme l'a dit Rask, les lois, les mœurs, la religion changent; la langue reste, et, pour apprendre à connaître l'origine d'un peuple, pour pénétrer dans un passé obscur où la tradition certaine nous manque, où l'histoire est souvent interrompue, il n'est pas de guide plus sûr que les langues [1]. »

Il n'y avait autrefois, dans la Scandinavie, qu'une seule langue, et elle s'étendait même à quelques parties de l'Angleterre. Plusieurs livres authentiques en font foi [2]. On l'appelait langue danoise (*dœnsk tungu*), car alors le Danemark était le plus célèbre et le plus puissant des trois royaumes. Plus tard, quand il com-

1. Undersœgelse om det gamle nordiske sprog.

2. Tunga kom met theim hingat er ver kollum norrœna ok gekk tunga um Saxland, Danmœrk, ok Svithiod, Noreg, ok um nokkurn hlute Einglands. — Ces hommes (les Ases) apportèrent avec eux la langue que nous appelons langue du Nord, et elle se répandit en Saxe, en Danemark, en Suède, en Norvége, et dans quelques parties de l'Angleterre. *Fornmanna sœgur*, t. II, p. 412. Le même passage se trouve dans Rymbegla, troisième partie, chap. I.

mença à perdre son influence, ou quand il s'écarta du dialecte primitif, la langue danoise s'appela langue du Nord (*norrœna*[1] *tungu* ou *norrœnt mal*), et enfin, au douzième siècle, langue islandaise, car le danois, le suédois, avaient pris une autre direction, et la langue mère, la vraie langue, se trouvait retranchée en Islande. Elle avait été transplantée dans cette nouvelle terre par une colonie de familles nobles qui la parlaient avec une sorte d'élégance et qui craignaient de l'altérer. C'est ainsi qu'elle rejeta tout alliage étranger, toute locution nouvelle. C'était en Norvége la langue de tout le monde, ce fut en Islande une langue choisie et épurée. Qu'on se figure maintenant, sous le règne du petit-fils de Charlemagne, les premières familles de la Gaule, les premiers soldats qui prêtèrent, en langue romane, le serment que nous connaissons, jetés tout à coup sur une île ignorée au milieu de l'Océan, échappant à toute influence extérieure, et conservant avec un soin religieux les souvenirs traditionnels que leur ont transmis leurs pères, et la langue qu'ils ont

1. Ce mot signifiait à la fois langue du Nord et langue norvégienne, mais on l'employait plus souvent dans la première acception.

appris à balbutier. Pendant ce temps, tout change dans le pays qu'ils ont quitté, notre histoire se renouvelle, notre langue se transforme. Celle de Corneille remplace celle de Villon, celle de Balzac ne ressemble pas à celle de Rousseau. Un jour nous abordons sur cette île habitée par des hommes issus de la même race que nous, et ils nous parlent une langue que nous n'entendons plus, et ils lisent des livres que nous ne pouvons comprendre. C'est la langue primitive de nos pères, ce sont les livres écrits il y a neuf siècles. Or, voilà précisément le phénomène philologique qui est arrivé en Islande, à l'égard du Danemark, avec cette différence que la langue romane, autant que nous pouvons en juger d'après le serment de Strasbourg, n'était encore qu'un idiome grossier et informe, tandis que la langue islandaise, à l'époque où elle traversa les mers avec la colonie norvégienne, est énergique, souple et richement développée. En l'étudiant aujourd'hui, avec les idées de la philologie progressive que le temps nous a enseignées, on est étonné de ses combinaisons grammaticales, de son allure franche et hardie, de son habileté à rendre les nuances les plus délicates de la pensée, et de

son accentuation à la fois douce et sonore. Elle n'a ni les syllabes dures des langues germaniques, ni le sifflement perpétuel de l'anglais. Sa construction est simple, assez semblable à la nôtre, et cependant plus libre. Elle a, comme l'allemand, une admirable aptitude à créer de nouveaux mots ; elle a, comme le grec, les trois genres, comme le danois l'*article déterminé* qui se place à la fin des substantifs, comme le latin la déclinaison des noms propres. Et, cependant, elle est restée telle qu'elle était. Seulement on vous dira que sur les côtes de l'île, dans les ports fréquentés par les bâtiments étrangers, le peuple a modifié légèrement sa prononciation et mêlé quelques expressions danoises à l'élément islandais ; mais, dans l'intérieur du pays, elle s'est conservée pure et intacte, on la parle comme on la parlait au temps d'Ingolfr, le premier colon, et, dans toute l'étendue de l'île, il n'est pas un paysan illettré, par un pâtre ignorant, qui ne comprenne parfaitement les livres islandais les plus anciens. L'étude de cette langue est d'une haute importance, non-seulement pour les œuvres qu'elle renferme, mais par le large espace qu'elle nous ouvre au Nord. Elle jette un rayon lumineux

sur toute la philologie scandinave, elle touche au méso-gothique, elle nous rapproche de l'Asie. J'ai constaté par des recherches faciles à faire son identité étroite avec le danois et le suédois, sa parenté avec l'allemand, le hollandais, l'anglo-saxon et l'anglais. D'autres ont établi, par des recherches vraiment savantes, ses rapports avec le grec et les langues slaves [1].

Les plus anciens monuments littéraires de l'Islande sont les runes. Peu de questions ont occupé autant que celle-ci la science des antiquaires, et jusqu'à présent elle est restée indécise. Ni Worm, ni Grimm, ni Magnussen, ni Rask, n'ont pu lui donner une solution complète. On ignore l'époque positive à laquelle les runes furent introduites en Europe et celle à laquelle elles cessèrent d'être en usage. On n'a pas encore déterminé leur valeur précise dans les temps anciens, ni leur filiation, ni le rapport exact du caractère runique au caractère écrit que nous employons de nos jours. Plusieurs philologues ne sont pas même d'accord sur l'interprétation à donner aux runes. Pal-

1. Je citerai entre autres le livre de Rask : *Undersægesle om det gamle islandske sprog*, l'un des meilleurs ouvrages philologiques qui aient paru dans les temps modernes.

••

grave rapporte dans son *Histoire des Anglo-Saxons* une inscription à laquelle trois hommes distingués ont attribué un sens totalement opposé. Champollion, Seyffarth n'ont pas eu plus de contestations sur les hiéroglyphes égyptiens que les écrivains d'Allemagne et de Danemark n'en ont eu sur les hiéroglyphes du Nord. Dans cet état d'incertitude, quelle que puisse être notre opinion, nous nous garderons bien de conclure, et nous chercherons seulement à rapporter aussi exactement que possible ce que l'on sait sur les runes.

Le mot rune en islandais signifie *parole*, mais surtout parole mystérieuse. Il se retrouve dans la langue méso-gothique, kymrique, anglo-saxonne, et toujours avec la même signification. Les Finnois l'emploient pour désigner leurs chants populaires, leurs vieilles ballades [1], et les sagas islandaises lui donnent souvent aussi le même sens.

Selon les traditions anciennes, les runes furent apportées dans le Nord par Odin. Ce fut lui qui apprit au peuple à s'en servir, et qui lui révéla leur puissance magique. Avec les runes,

1. On a publié dernièrement en Allemagne un recueil de ballades finoises avec le titre de *Finnische Runen*.

il pouvait, dit l'Edda [1], guérir les maladies, apaiser les orages, arrêter une flèche dans son vol. Avec les runes il brisait les chaînes des prisonniers, il réveillait les morts, il étouffait un incendie. Il savait comment il fallait les employer pour gagner l'amour d'une femme, et il connaissait des secrets mystérieux qu'il ne voulait révéler qu'à sa sœur ou à sa bien-aimée.

Dans une autre partie de l'Edda, Sigurd prie une valkyrie de lui enseigner la sagesse, et elle lui apprend différentes espèces de runes ; les runes victorieuses pour résister à ses ennemis, pour triompher dans les combats ; les runes de mer pour n'avoir rien à redouter des orages ; les runes de forêt pour connaître les plantes médicales et traiter efficacement toutes les plaies.

On gravait les runes sur la proue du navire, sur le pommeau du glaive, sur les cornes à boire, quelquefois sur des baguettes en bois que l'on portait en guise d'amulette [2], et le peuple croyait à la vertu de ces caractères mystérieux.

1. Runa-Thattr.

2. Les Groënlandais ont encore de pareilles amulettes, et croient qu'en employant de certaine manière quelques caractères de l'alphabet, ils peuvent faire mourir Torgarnsuk, leur esprit le plus puissant. Voyez Egede. *Det gamle Grœnlands nye Perlustration.*

Un jour on présenta à Egil une coupe empoisonnée, il s'ouvrit une veine, en fit jaillir du sang, écrivit avec ce sang des paroles runiques sur la coupe, et à l'instant elle se rompit en deux [1]. Un autre jour, on le conduisit auprès d'une jeune malade pour laquelle on avait inutilement employé tous les remèdes; il la fit lever, chercha dans son lit, et, à la place où elle était couchée, trouva une baguette couverte de caractères runiques. Il prit cette baguette, la jeta au feu, et en replaça une autre, avec d'autres lettres, sous l'oreiller de la malade. A peine s'était-elle mise dans son lit, qu'il lui sembla qu'elle sortait d'un long sommeil. Elle se sentait encore très-faible. mais elle était guérie.

Quelquefois la rune n'était autre chose qu'une lettre hiéroglyphique. On la gravait avec la pointe d'un couteau sur le bras ou sur la poitrine. Un *N* signifiait *naud* (nécessité); un *J*, *js* (glace); un *F*, *Freya* (déesse de l'amour); un *Th*, *Thor* (dieu de la force). C'étaient là les runes puissantes, les runes mystiques, enseignées par les dieux, adoptées par la foule et perpétuées par la tradition.

Mais il y avait, à côté de ces hiéroglypes re-

1. Egilssaga, p. 212.

vêtus d'un tel prestige, un alphabet runique fort simple, servant aux inscriptions de batailles, aux épitaphes, et les paysans de la Norvége, de la Finlande, les employaient à se faire des calendriers. De là est venu tout le merveilleux des croyances populaires. Cet alphabet se composait de quinze à seize caractères [1]. Il n'y avait qu'un seul caractère pour les consonnes dont l'accentuation se ressemble, pour le *g* et le *k*, pour le *d* et le *t*, pour le *b* et le *p*, pour le *u*, le *v*, le *y* [2]. Évidemment c'étaient là des caractères d'écriture venus de l'Asie, et descendant peut-être en droite ligne des Phéniciens. Mais le peuple, qui ne les comprenait pas, leur attribua une influence mystérieuse. Il lui fallait un moyen quelconque de tromper son ignorance, d'amuser sa crédulité. Il prit ces hiéroglyphes et se tatoua comme les sauvages de l'Inde, et se fit des amulettes comme les fakirs. Les prêtres, qui avaient sans doute intérêt à le laisser dans cette erreur, ne cherchèrent point à l'éclairer. Ils se servirent de l'alphabet runique selon leurs lois

1. L'alphabet irlandais, qui se rapproche de l'alphabet islandais et anglo-saxon, n'a encore que dix-sept caractères. L'alphabet sténographique n'en a que seize.

2. Les Danois prononcent encore l'*y* comme l'*u*.

secrètes, et abandonnèrent la foule à ses superstitions.

Quand le christiansme pénétra dans le Nord, les missionnaires poursuivirent de tout leur zèle l'usage des runes, qu'ils regardaient comme un reste de paganisme. Mais ils ne purent ni l'anéantir d'un seul coup, ni faire disparaître les anciens monuments. Les runes se propagèrent parmi certaines populations, jusqu'au quatorzième siècle [1]. C'est là encore une des richesses scientifiques du Nord. En prenant les runes sous le point de vue fabuleux, elles présentent un côté pittoresque des superstitions scandinaves; en les prenant sous le point de vue réel, elles nous aident à remonter à l'origine de l'écriture. Un jeune Islandais, que la mort a malheureusement enlevé trop tôt à de belles et savantes études, M. Bryniolsen, auteur d'une dissertation latine qui parut, il y a quelques années, avec éclat à Copenhague, après avoir comparé l'alphabet runique du Nord à l'alphabet grec, étrusque, slave, phénicien, persan, arménien, égyptien, indien, n'hésite pas à croire que cet alphabet provient, comme la

1. *Det danske, norske og svenske sprogs historie af Petersen*, t. I.

langue scandinave, de la race gotho-caucasienne, et que c'est là l'origine même de l'écriture [1].

De cet essai grossier d'intelligence, l'Islande arrive promptement à une manifestation plus libre et plus complète de la pensée. Elle passe des caractères informes, mal composés, à l'alphabet européen ; de l'inscription tumulaire à la littérature. Cette littérature ne ressemble pas à celle des autres peuples, et il suffit d'observer l'état du pays pour comprendre qu'il ne pouvait en être autrement. Il n'y a là ni villes, ni centre de réunion. Toutes les habitations sont éloignées l'une de l'autre. Le prêtre est seul, le paysan seul. Si deux familles se rencontrent, c'est par hasard; si elles se réunissent, ce n'est que pour un instant. Les moyens de communication sont rares et difficiles. Le messager payé par le gouverneur s'en va, deux fois par an, du midi au nord de l'île, et met trois mois à faire ce voyage. A part cette excursion officielle, la famille islandaise n'a que la grande foire d'été, pour savoir ce qui arrive dans le pays et au-delà. Adieu donc le bruit quotidien des journaux ; adieu l'éclat de la tribune; adieu

1. *Periculum runogolicum*, 1 vol. in-8. Copenhague, 1825.

la voix encourageante du salon. L'homme qui s'occupe d'étude passe solitairement sa vie au milieu de son enclos ; s'il lui vient une noble et généreuse inspiration, pas une parole sympathique ne l'enhardit; s'il lui vient une heure de doute, pas une main amie n'est là pour le relever. C'est chose triste à voir et douce en même temps. C'est une preuve encore que le travail de l'intelligence est bien au-dessus de tous les ressorts factices dont nous voudrions le faire dépendre ; que l'homme peut vivre avec bonheur dans un cercle suivi d'études, et se passer de ce murmure d'approbation que nous nous sommes habitués à envier.

Par suite de cet isolement des individus, la littérature islandaise présente un caractère singulier que l'on retrouverait difficilement ailleurs. Elle a échappé à l'imitation, mais elle a échappé aussi à l'entraînement des masses. Ailleurs, le siècle jette au peuple une grande pensée, l'homme de génie imprime à son époque un large mouvement ; ici le siècle n'a qu'une action lente et uniforme ; l'homme de génie est à peine entendu. En France, Voltaire donne à toute une génération la parole railleuse, le rire sceptique; en Allemagne, Goëthe entraîne le

public à la suite de Werther et de Faust; en Angleterre, Byron fait retentir dans tous les cœurs la plainte amère de Manfred, la longue élégie de Child-Harold. En Islande, la voix du poëte passe comme l'écho de rocher en rocher, de maison en maison. Elle résonne, mais elle n'ébranle pas. Ailleurs la littérature porte une admirable empreinte d'inspiration hardie et de spontanéité. Ici, c'est le fruit de la patience et du travail. En mettant de côté les chants des scaldes, les deux Edda, les sagas, les plus beaux livres des Islandais sont des livres d'érudition : livres de droit, annales, traités de mathématiques et commentaires de théologie. La Nialsaga indique toute la subtilité d'esprit, toutes les habitudes juridiques des Islandais, et leurs expéditions maritimes le long des côtes d'Angleterre et de Norvége nous prouvent qu'ils devaient avoir de très-bonne heure des connaissances réelles en astronomie. Mais chaque œuvre écrite s'est faite chez eux laborieusement dans un grand repos, et avec une longue suite de veillées d'hiver. Quelques-unes de ces œuvres ont été livrées au public, mais il en est qui resteront longtemps encore enfouies dans l'obscur bœr qui les a vues naître.

A travers ces travaux de patience, de temps à autre la poésie a fait entendre sa voix harmonieuse, et réveillé par un de ses chants le prêtre courbé sur ses livres d'étude, et le pêcheur assis dans son bateau. Il n'est, comme on le sait, si pauvre pays où les muses ne puissent faire mûrir leur riche moisson. Elles ont bien jeté de charmantes fleurs sur les glaces du Groënland [1], et quand on traverse l'Islande, on est heureux de les voir apparaître au milieu de ces montagnes désertes où l'isolement est si profond, le long de ces dunes rocailleuses où le bruit de la mer est si triste.

L'Islande se peuple au IXe siècle. Au Xe, elle a des écoles. Haller en fonde une à Haukadalr, dans une petite vallée près du Geyser. Sœmund, de qui nous vient l'Edda, en fonde une autre dans sa solitude de poëte; Isleifr établit celle de Skalholt, et Ogmundr celle de Hoolum. La première date de 999, la seconde de 1080; les deux autres de 1057 et 1107. On apprenait dans ces écoles la lecture, l'écriture, le chant d'église, un peu de latin et de théologie.

1. Herder, dans ses *Volkslieder*, a traduit plusieurs chants groënlendais, et M. Kier en a publié un recueil dans la langue originale : *Illerkorsutit*. Aarhaus. 1833.

Mais il y avait alors en Islande des hommes riches, et quand leurs fils avaient recueilli, dans le pays même, les premières notions de la science, ils s'en allaient en Allemagne, en France, en Italie, continuer leur études. Au bout de quelques années, on les voyait revenir comme des moissonneurs avec la gerbe littéraire qu'ils avaient glanée le long de leur route. Ils savaient, comme des clercs de Bologne et de Paris, leur *quadrivium*, et ils s'étaient fortifiés par leur contact avec les hommes les plus célèbres de chaque pays. Toutes ces excursions à travers les villes étrangères leur ouvraient un nouvel espace dans le domaine de la pensée; cependant ils restaient fidèles à leur pauvre contrée, et n'appliquaient qu'à des œuvres nationales l'intelligence qu'ils avaient acquise.

C'est là le beau temps, c'est là l'âge d'or de la littérature islandaise. C'est du neuvième au treizième siècle que cette littérature a produit les œuvres qui aujourd'hui nous étonnent et nous charment le plus. L'Islande alors est jeune et forte, pleine de séve et d'audace, et fière de son indépendance. Elle se retrempe dans les souvenirs héroïques de ses pères, elle s'instruit par les voyages. La religion scandinave lui garde

encore ses fictions poétiques, et le christianisme l'éclaire de son flambeau.

Les colons de Norvége, en abordant sur les côtes d'Islande, n'ont trouvé, il est vrai, qu'une contrée aride et rebelle à toute culture, mais ils n'ont pas encore vu le sol bouleversé, comme il le fut depuis, par les tremblements de terre et les éruptions de volcan. Ils n'ont pas été décimés par la famine et l'épidémie. Ils occupent, au bord de la mer, de larges espaces de verdure, et des savants assurent que, sur ce sol aride où nous ne voyons plus que des masses de lave, il y avait autrefois des forêts. Ainsi ils vivent avec confiance, acceptant avec courage la rigueur de leur climat et demandant aux flots qui les entourent ce que la terre leur refuse. Tandis que les uns s'en vont jeter leurs filets le long des baies, ou exploiter les rives étrangères, les autres continuent paisiblement leurs études, et la littérature se forme et s'élargit. Déjà la jurisprudence, l'histoire naturelle, les mathématiques, trouvent des organes. La poésie inspire les scaldes, et Sœmund chante la sagesse d'Odin et la cosmogonie. Les plus belles sagas se répandent dans l'intérieur des familles. Snorri-Sturleson écrit sa *Chronologie des rois*

de Norvége, et Aræ fixe, par des faits positifs et des dates certaines, l'histoire primitive de son pays. C'était un pauvre prêtre à qui ses connaissances firent donner le surnom de *frodr* (savant). Il avait écrit plusieurs grands ouvrages qui ont été perdus. Il ne nous reste de lui que ses esquisses historiques, ses *Schedæ*, et le livre des origines islandaises, le *Landnamabok*.

Il s'est fait aussi à cette époque deux ouvrages qui ne peuvent être classés ni dans l'histoire, ni dans la poésie, et qui méritent d'être notés à part. Le premier est le calendrier ecclésiastique, connu sous le nom de *Rymbegla;* le second est le *Kongs-skugg-Sio* (Miroir du Roi).

Le *Rymbegla* fut écrit entre le douzième et le treizième siècle. C'est un livre composé de paragraphes détachés sur les fêtes, sur la division du temps, sur le cours du soleil, sur l'âge du monde, tout cela jeté pêle-mêle comme des notes d'érudit, comme les fragments de lecture qu'amassait Jean Paul. A côté d'un chapitre sur les évêques de l'Islande, voici venir l'histoire des empereurs romains, et puis celle des rois d'Israël, et celle d'Hector et de Sémiramis. L'auteur a fait un étonnant mélange de connaissances réelles et d'idées fabuleuses. Par

exemple, il croit sans hésiter à l'existence des cyclopes, des dragons, des basiliques et des sirènes, comme il croit à celle d'Isleifr, premier prélat de Skalholt. Il raconte avec la plus charmante crédulité qu'il y a bien sûr des pays où les hommes n'ont pas de tête, et portent le nez et les yeux dans la poitrine. D'autres ont une tête de chien et aboient, quand ils veulent parler. D'autres viennent au monde sans bouche, et ne vivent que du parfum des fleurs et de l'arôme des plantes[1]. Il y a quatre grands fleuves qui découlent du paradis : le Gange, le Nil, le Tigre et l'Euphrate, et les voyageurs ont vu en Grèce un fleuve qui teint en blanc les moutons

1. Les mêmes idées se retrouvent dans Pline, dans saint Augustin, et elles étaient répandues dans toute l'Europe au moyen âge. M. Leroux de Lincy a cité dans son livre des légendes quelques fragments du *Miroir du Monde*. Ce poëme curieux renferme une longue description des merveilles de 'Inde On y trouve le passage suivant :

Autres gens i a tous vélus
Qui les poissons manguent crus
Et si boivent la mer salée
Si r'a deviers cele contrée
Biestes et homes la moitié
Et ceux ont VIII dois en lor piés.
Mout par i a oribles biestes
Qui ont cors d'omes et de chiens testes,
Qui a loz ongles tout ariestent
Et de pieaux de biestes se vestent.
. . . .

qui viennent s'y abreuver, et un autre qui les teint en noir. On a découvert aussi en Phrygie un lac où les pierres croissent comme des arbres, et beaucoup d'autres choses merveilleuses qu'on ne croirait pas, dit le naïf conteur, si elles n'étaient attestées par les philosophes.

Tout ce livre est ainsi fait de morceaux disjoints; c'est en certaines parties un récit fort monotone, et dans d'autres une mosaïque curieuse de préjugés populaires, de croyances superstitieuses. Sous ce rapport, il mérite d'être lu par tous ceux qui veulent se faire une idée complète des connaissances cosmographiques du moyen âge. Du reste, il est devenu rare, et ce n'est pas sans peine que j'ai pu en acquérir un exemplaire[1].

Autre i resont qui n'ont c'un œl
Enmi le front cler et vermel
Si r'a uns autres qui les vis
Et la bouce ont enmi le pis
Et un oel en cascune espaule
Si r'a vers le flueve de Gange
Une gent cortoise et estrange
Et ont droite faiture d'ome
Qui de l'odor d'accune pume
Vivent sans plus et si vont loing
La pume lor a tel besoing
Que se male puor sentaient
Sans la pume tantost mourroient.

1. *Rymbegla, sive rudimentum computi ecclesiastici*, 1 vol. in-8, Copenhague, 1780.

Le *Miroir du Roi* ressemble beaucoup par sa forme au *castoiement d'un père à son fils*, et à tous les livres du même genre. Il renferme deux grandes dissertations sur le commerce et sur la cour. Il devait y en avoir deux autres sur les prêtres et les laboureurs. L'auteur aurait ainsi embrassé les quatre classes de la société. On ignore s'il a accompli son œuvre. Dans tous les cas, les deux premières parties seulement nous ont été conservées. Ce livre fut écrit par le ministre d'un roi de Norvége pour l'instruction d'un prince, et je ne sache pas d'ouvrage qui puisse donner une idée plus étendue et plus nette de l'état du nord au moyen âge. Ce ministre est un homme fin et habile, homme du monde, homme de cour, façonné à tous les usages de son époque, fort instruit en beaucoup de choses, et, du reste, crédule comme les hommes de son temps. Si vous voyiez comme il apprend à son élève le moyen d'être marchand, comme il lui recommande d'agir avec prudence, de ne pas se lier trop vite avec ceux qui viennent à lui, de ne pas placer dans la même entreprise tout ce qu'il possède, de peur de perdre tout à la fois ; comme il lui indique bien le secret de vendre à propos, et la nécessité de

ménager ses ressources. On croirait entendre un vieux marchand de province confiant, d'une main tremblante, la gestion de ses affaires à son fils, et lui déroulant patiemment toutes les ruses de son métier.

Quand il passe de la maison de commerce à la cour, il se fait encore plus timide et plus cauteleux. Le vieux ministre a vécu au milieu des grands, dans la demeure des princes; il sait avec quelle réserve il faut approcher ceux qui tiennent en main le pouvoir. Il parle de ce *terrain glissant des châteaux* comme eût pu le faire un courtisan de Louis XIV; mais pas un courtisan n'aurait représenté l'autorité royale sous un aspect aussi imposant. Que de précautions il faut prendre pour pénétrer dans la demeure du roi, et comme il faut être adroit, patient et maître de soi-même, dès qu'on aspire à vivre auprès de lui! Le roi n'est pas toujours de bonne humeur; il faut consulter son regard et l'expression de son visage avant que de lui adresser une demande. S'il est assis à table, on aura soin de se tenir humblement à quelque distance de lui; s'il parle, on se gardera bien de détourner la tête, de se montrer distrait ou inattentif; s'il fait un geste, il faut pouvoir, le

premier, interpréter ce geste et agir; s'il donne un ordre et qu'on ne le comprenne pas, on ne sera pas si hardi que de l'obliger à répéter ce qu'il vient de dire une seconde fois, on répondra qu'il a été entendu et qu'il va être obéi; s'il appelle un courtisan, le courtisan se jettera à genoux devant lui, et ne se relèvera que quand le roi le lui aura commandé.

Après cela viennent d'autres conseils sur la manière de se vêtir, sur les armes qu'on doit porter, et sur l'équitation; car ce précepteur du prince est un homme universel, et il apprenait à son élève tout ce qu'on savait vraisemblablement en Norvége au douzième siècle. Quand il lui a ainsi enseigné le respect qu'on doit aux rois, il lui enseigne, par des exemples tirés de la Bible, par l'histoire de David, de Joseph, de Mardochée, la conduite que les rois doivent avoir. Puis, en lui parlant des pays qu'il peut parcourir, il lui dit ce qu'il sait sur chaque pays, et alors nous retombons dans toutes les traditions étranges du Rymbegla et des autres géographies du moyen âge. Il sait qu'il y a des phoques au Groënland; mais c'est pour lui un animal merveilleux, qui a la tête, les yeux, les épaules comme un homme, et personne n'a vu

le reste de son corps [1]. Il dépeint assez exactement l'aurore boréale, mais il est dans un grand embarras pour expliquer d'où elle provient. « Cependant, dit-il, comme le Groënland se trouve à l'extrémité du globe, il est probable que cette lumière vient du cercle de feu qui entoure la terre, ou des étincelles qui jaillissent des rayons du soleil quand il se couche, ou peut-être du reflet des glaces qui couvrent toute cette partie du monde.

L'Irlande est surtout pour lui un vrai pays de prodiges. Il y a là un lac qui change la moitié d'une branche d'arbre en fer, l'autre en pierre. Il y a des sources qui teignent les cheveux. Il y a une île où l'air a une telle force vitale, que personne ne peut y tomber malade. Quand un homme a atteint l'âge qu'il présume que Dieu lui destinait, on l'emmène dans un autre pays pour qu'il puisse mourir ; car jamais dans cette île il ne pourrait mourir de maladie. Dans une autre île, quand les habitants meurent, on ne les enterre pas ; on les porte près de l'église, et ils se promènent là tranquillement et causent avec les passants.

1. Cette description du phoque a été reproduite dans un ouvrage français : *Relation du Groënland*. Paris, 1667. L'auteur cite le *Miroir du Roi* comme une autorité.

D'Islande est aussi une terre assez curieuse. On y trouve des baleines dont les naturalistes de nos jours ne soupçonnent guère l'existence, et il y avait autrefois uue source qui devait singulièrement plaire aux Islandais : cette source avait le goût de la bière. Mais si, par un esprit de convoitise trop grand, le buveur voulait aller bâtir sa cabane dans ce lieu privilégié, l'eau merveilleuse fuyait d'un autre côté ; et s'il voulait y remplir ses flacons pour les emporter, elle redevenait à l'instant comme l'eau ordinaire. Il fallait en user sobrement, et alors il n'y avait pas dans la demeure du jarl, dans le palais du roi, de boisson comparable à celle-là.

Le *Miroir du Roi* fut écrit vers le milieu du douzième siècle. Environ un siècle après, la littérature islandaise commençait à décliner. En 1264, la colonie d'émigrés se rejoint à la mère-patrie, l'Islande se réunit à la Norvége. Ses nouveaux rois lui conservent, il est vrai, ses lois, ses coutumes, mais ils lui imposent des gouverneurs qui ne ménagent ni sa dignité ni ses intérêts. De violentes contestations s'élèvent souvent entre les principaux habitants du pays et les envoyés de Norvége. Les évêques

défendent leurs concitoyens, le peuple se plaint de la violation de ses droits; mais les préfets n'en continuent pas moins leurs injustices et leurs exactions. L'Islande, devenue province tributaire d'un autre royaume, semble avoir perdu l'énergie qui la distinguait quand elle était indépendante. Et puis le volcan, plus cruel que tous les despotes, le volcan est là qui gronde et déchire la crête des montagnes, et vomit de toutes parts ses tourbillons de cendre et sa lave brûlante. Au volcan succèdent quelquefois des tremblements de terre qui ébranlent l'île entière, et au quatorzième siècle arrive la peste noire. Cette effroyable épidémie, qui avait fait le tour de l'Europe, enleva à l'Islande les deux tiers de ses habitants. A peine la pauvre île commençait-elle à se reposer de ses calamités, qu'une troupe farouche de corsaires anglais aborde sur la côte, pénètre dans l'intérieur du pays, brûle, pille tout ce qu'elle rencontre; et soixante ans après, une nouvelle épidémie décima encore la population.

Après tant de fléaux, on ne peut guère s'attendre à voir le peuple occupé d'études. Aussi, tout tombe dans l'oubli, travaux, histoire, littérature. Quelques Islandais apprennent encore

dans les écoles à lire et à écrire; mais ceux qui se distinguent dans ces premiers éléments d'instruction sont proclamés savants, et ceux qui veulent arriver au plus haut faîte de la science lisent les bulles des papes et les immunités de l'église. Pendant l'espace de trois siècles on ne trouverait pas dans tout le pays un seul homme comparable aux écrivains du douzième siècle. L'Islande ne produit que de pâles lambeaux d'annales et de prières rimées. Quelques habitants apprennent l'anglais et l'allemand par suite de leurs relations avec les marchands d'Angleterre et de Hambourg. Mais on voit à Skalholt et à Hoolum des évêques qui ne savent même pas le latin. Au quatorzième siècle, un moine nommé Eystein se rendit célèbre par la publication d'un poëme intitulé *le Lys;* mais ce poëme n'est qu'une froide paraphrase des premiers chapitres de la Genèse et de l'histoire de la passion de J. C. Un autre Islandais, Biœrn, se fit une certaine réputation par ses voyages. Il avait visité le Groënland, l'Allemagne, la France, l'Italie, l'Espagne et la Terre-Sainte. On croit qu'il avait écrit plusieurs livres sur ces différents pays, mais il ne nous en est resté aucun.

La réformation vint éveiller les esprits de leur torpeur. Le mouvement d'intelligence qui s'opérait alors en Allemagne et en Danemark atteignit aussi l'Islande. On fonda une imprimerie, on réforma les écoles. Quelques bons livres furent publiés ; quelques hommes instruits et zélés répandirent autour d'eux le goût des lettres. A cette époque de régénération, l'Islande ne produisit, il est vrai, aucune œuvre éclatante, mais elle se sentit ravivée par l'étude. Plusieurs Islandais érudits se mirent à écrire. Les uns suivaient les controverses religieuses dont toute l'Europe était alors occupée. D'autres cherchaient à recueillir les nouvelles notions scientifiques publiées par la France et l'Allemagne, et les transmettaient à leur pays. On vit paraître alors des dissertations intéressantes sur l'histoire naturelle d'Islande, plusieurs traités de médecine et de physique qui n'étaient point en arrière de ceux qui s'imprimaient alors dans les autres parties de l'Europe, et surtout beaucoup d'annales historiques. Ces annales sont froides, dépourvues de mouvement et de toute idée philosophique. Ce n'est pas là de l'histoire comme nous l'entendons aujourd'hui, mais les faits sont racontés d'une manière précise, étagés avec soin

par ordre chronologique; et, si ces livres sont monotones à lire, ils sont au moins intéressants à consulter, car ils ont été faits avec conscience. Les plus estimés sont ceux d'Arngrim Johnsen [1], quoique ce ne soient que des précis historiques bien pâles, et quelquefois entachés d'une singulière crédulité. On peut lire aussi avec confiance les *Annales* de Biœrn, qui embrassent l'histoire d'Islande de 1400 jusqu'à 1645. Il travailla à cet ouvrage toute sa vie, et la plupart des faits qu'il raconte se sont passés de son temps. Presque toutes ces annales ont rapport à l'histoire de l'île. Cependant on s'occupait aussi des contrées étrangères, et l'on traduisit de l'allemand diverses chroniques. Mais la plus belle époque historique de l'Islande est le dix-huitième siècle. Alors apparaissent successivement Torfesen, Magnussen, Finnsen, trois hommes dont les Islandais parlent avec vénération.

Le nom de Torfesen est européen. C'était un homme d'un rare savoir et d'une critique sévère qui, en se dévouant à l'étude des antiquités du Nord, rendit de grands services à son pays. La

1. *Crymogœa, sive rerum islandicarum*, libri tres. — *Specimen Islandiæ historicum.*

chronique de Norvége et l'introduction mise en tête de sa *Chronologie des rois de Danemark* [1] devront être étudiées par tous ceux qui veulent avoir une connaissance exacte de l'ancienne Scandinavie.

Arne Magnussen est celui à qui l'Islande doit d'avoir vu sortir de l'oubli où ils étaient plongés ses monuments littéraires. Il dévoua sa vie entière à cette œuvre de science, qui était aussi pour lui une œuvre de patriotisme; et il y consacra sa fortune.

Le nom de Finnsen est peut-être moins connu du monde savant. Mais il sera chéri et respecté de tous ceux qui ont eu recours à son excellente histoire ecclésiastique [2].

Pendant que la science historique se relevait ainsi de son affaissement passé, la philologie faisait aussi quelques progrès. Au dix-septième siècle, Olafssen compose son lexique runique. Plus tard, J. Magnussen, le frère de celui dont nous venons de parler, écrit une grammaire islandaise. Vidalin publie une fort belle disserta-

1. *Series Dynastorum et regnum Daniæ*, 1 vol. in-4, 1702. On lui doit aussi : *Historia rerum norvegicarum*, 3 vol. in-folio, 1711. *Groenlandia antiqua*, etc., etc.

2. *Historia ecclesiastica Islandiæ*, 4 vol. in-4, Copenhague, 1772.

tion sur l'ancienne langue scandinave, et plusieurs érudits joignent aux sagas qui s'impriment à Copenhague des vocabulaires détaillés et des notes très-recommandables. On n'avait pas encore d'histoire littéraire nationale. Finnsen la traite, avec savoir et habileté, dans son histoire ecclésiastique, et Einarsen publie sa *Sciagraphia*. Ce n'est qu'une esquisse de la littérature islandaise, un catalogue raisonné, une table chronologique. Mais l'esquisse est complète. Tous les noms s'y trouvent, toutes les notes bibliographiques, toutes les dates; et, si ce livre laisse beaucoup à désirer sous le rapport des développements, il n'en est pas moins précieux comme indication.

A la même époque, la poésie revient aussi visiter l'Islande et s'essaie à reprendre sur la vieille lyre des scaldes des accords oubliés. Mais elle n'a pas encore retrouvé sa hardiesse d'invention d'autrefois, et, au lieu de créer, elle copie. Des soixante-dix-huit poëtes cités par Einarsen, la plupart n'ont fait que rimer des anciennes sagas. D'autres traduisent en vers des chapitres de la Bible. Tous chantent obscurément sous l'humble toit qui les abrite. Un seul s'est acquis quelque célébrité. C'est Halgrim

Peterssen, l'auteur d'un recueil de psaumes que l'on trouve aujourd'hui dans toutes les familles d'Islande. Mais vers la fin du siècle dernier, cette poésie timide et défiante s'enhardit et parle un langage plus élevé. Un sysselmand de Reykiavik écrit plusieurs poëmes remarquables et une comédie qui n'a pas encore été imprimée, mais qui est fort vantée de tous ceux qui la connaissent. Un pauvre prêtre traduit dans sa solitude Pope, Milton, Klopstock. Un homme déjà renommé pour sa science de naturaliste, Eggert Olafssen, l'auteur d'un voyage intéressant en Islande, compose un recueil de vers que tout le monde lirait avec charme. Sa poésie est tendre et rêveuse. Elle a tout à la fois le caractère de l'idylle et de l'élégie, et elle est simple et vraie. C'est un homme des champs qui s'est plu à célébrer son enclos de verdure, ses montagnes d'Islande, ses lacs limpides. C'est un père de famille qui a redit d'une voix émue et touchante ses joies d'intérieur et ses rêves d'amour. Il avait un frère, qui était poëte aussi, qui a laissé quelques chansons. Mais celui-ci est gai et frivole ; il chante à tout propos, et sa chanson a la forme riante et coquette. Il amuse, mais son frère intéresse.

La société littéraire de Reykiavik a publié les œuvres de ces deux poëtes et celles de Grœndal ; il serait à souhaiter qu'elle pût continuer ses collections.

Il n'y a point de poésie populaire en Islande, dans le sens que nous attachons à ce mot, et il ne peut pas y en avoir dans un pays où les habitants vivent isolés l'un de l'autre, où l'on ne voit pas, comme en Allemagne, de ces grandes réunions d'étudiants, d'ouvriers qui se communiquent par le chant, la ballade de Schiller ou les strophes patriotiques d'Ulhand. D'ailleurs, les Islandais ont le caractère sérieux et triste : ils ne chantent pas, mais ils lisent. Il n'y a point parmi eux de gondoliers de Venise, et point de Bursche; mais le livre qu'ils aiment passe de maison en maison. On le lit à la veillée, on en parle en travaillant. Voilà sa popularité, et Béranger pourrait être leur poëte populaire, sans qu'ils eussent jamais chanté un seul de ses vers.

Il est surtout un homme dont ils chérissent le nom, dont ils recherchent les œuvres avec empressement : cet homme est M. Thorarensen, qui remplit aujourd'hui les fonctions de préfet dans le Nordland. C'est un vrai poëte par la pensée, par la forme ; un poëte qui aime son

pays et qui le chante avec enthousiasme. Je ne l'ai pas vu, mais j'ai été en correspondance avec lui, et ses lettres m'ont frappé par leur candeur et leur modestie. Ses poésies sont encore disséminées dans différents recueils, mais tous les Islandais les possèdent. J'ai choisi, pour essayer de les faire connaître, deux de ses pièces les plus goûtées en Islande; qu'on me permette de les joindre à ce chapitre! J'avouerai franchement que cette traduction ne rend pas l'expression nette et brillante de l'original; mais l'auteur, qui parle et écrit facilement notre langue, m'a du moins envoyé un certificat en bonne forme constatant que je n'avais pas fait de contresens.

La première de ces pièces est un chant patriotique composé par M. Thorarensen lorsqu'il étudiait à l'université de Copenhague; la seconde est une élégie de mort.

Ma vieille et noble Islande, ô ma douce patrie,
Reine des monts glacés, tes fils te chériront,
Tant que la mer ceindra la grève et la prairie,
Tant que l'amour vivra dans une âme attendrie,
Tant qu'au soleil de mai nos champs reverdiront.

Du sein de Copenhague, où pèse le nuage,
Nous tournons nos regards vers le toit paternel.
Ne pourrons-nous bientôt revoir ton beau rivage?

Ici nous ne trouvons qu'un froid et faux langage,
Ou le bruit importun ou le rire cruel.

L'aspect de ce pays sans montagnes nous lasse ;
Souvent cet air épais, ce ciel lourd nous fait mal.
Même niveau partout, et partout où je passe
Je cherche vainement ce large et grand espace
Qu'on découvre aux sommets de notre sol natal.

Mieux vaut s'en retourner, mieux vaut revoir encore
La contrée où le vent est plus froid, mais plus pur;
Les champs couverts de neige, éclairés par l'aurore,
Et les flots de cristal que le soleil colore,
Et les Iœkul brillants avec leur ciel d'azur.

Ma vieille et noble Islande, ô ma douce patrie,
Que le ciel te protège et te garde la paix!
Pour toi, chacun de nous s'émeut, espère et prie.
Puisse le sort sourire à ta rive chérie,
Puisse un bonheur constant t'animer à jamais!

SIGRUN.

Un jour je te disais : Si tu meurs la première,
Reviens me visiter. Mais tu ne croyais pas
Que je pusse arracher ton corps à la poussière,
Baiser tes yeux éteints, t'enlacer dans mes bras.

Je ne t'aimerais pas, ma douce fiancée,
Si mon amour devait s'arrêter au tombeau ;
De ton front virginal la fraîcheur est passée,
Mais je revois toujours ton visage si beau!

L'air vital est éteint sur ta bouche riante,
Mais un souffle éternel est venu t'animer;

Et tu resteras jeune à jamais et charmante,
Comme aux jours où le monde apprenait à t'aimer.

Ne me délaisse point dans ce lieu monotone.
Je suis seul ici-bas ; songe à moi dans les cieux.
Lorsque dans nos rochers gémit le vent d'automne,
Oh ! reviens ; montre-toi quelque soir à mes yeux.

Si la lune apparaît à travers le nuage,
Et si ta main me cherche et m'effleure en passant,
Je me réveillerai pour voir ta chaste image,
Pour entendre ta voix avec son doux accent.

Puis pose sur mon sein, pose ta tête blonde,
Et dans tes bras de neige, ô mon ange, prends-moi ;
Enlève les liens qui m'attachent au monde :
Je voudrais être libre et partir avec toi.

Et traversant alors l'aurore boréale,
Loin des lieux où toujours je n'ai fait que gémir,
Sur ces nuages d'or teints de pourpre et d'opale
Nous irions tous les deux, chanter, rêver, dormir.

La poésie de M. Thorarensen ne ressemble guère à celle des anciens scaldes. Ce n'est plus l'âpre langage de ces hommes qui d'une main tenaient la harpe et de l'autre l'épée, c'est la voix d'une âme rêveuse et aimante qui a souvent caressé maint prestige et pleuré mainte déception. A voir ces vers islandais revêtus d'une teinte méridionale, on dirait que le génie poétique d'une autre contrée est allé s'asseoir

auprès de l'homme du Nord, et que l'hiver, dans le silence des nuits, celui de qui nous viennent ces stances mélancoliques a plus d'une fois prêté l'oreille aux chants d'amour de Lamartine, aux élégies rêvées près du golfe de Baya.

POÉSIES

PRÉFACE.

LA CHANSON DE L'OISEAU.

Traduite de J. Kerner.

Sur les rameaux, l'oiseau soupire
Son chant qu'il vous plaît d'écouter.
Il ne songe point à l'écrire,
Et ne vous dit pas de le lire;
Il ne chante que pour chanter.

Ainsi souvent dans la campagne,
J'ai fait par hasard quelques vers
Que le bruit des bois accompagne,
Et que l'écho de la montagne
Juge sous ses ombrages verts.

BALLADE.

A mon ami Ch. Demandre.

Sur les bords de la mer, dans les ombres du soir,
Toute seule à l'écart, que fais-tu, jeune fille?
Le flot gémit, le vent gronde, le ciel est noir
Et je vois dans tes yeux une larme qui brille.

— Le flot gémit, le vent gronde, le ciel est noir.
Mais je cherche là bas, dans la nuit et la brume,
Je cherche le beau brick que j'aimais tant à voir
Au mois de mai dernier, sur ces nappes d'écume.

Sur ce brick je connais un jeune matelot
Qui m'a parlé d'amour le long de ce rivage,
J'ai perdu mon repos dès le jour où le flot
Emporta mon amant dans son lointain voyage.

Dans six mois il devait être ici de retour,
Hélas! j'ai bien compté les mois, heure par heure;
J'attends chaque bateau, je reviens chaque jour,
Et, debout sur le roc, je regarde et je pleure.

Et la tempête éclate et mugit au lointain,
Le beau brick ne revint jamais de son voyage;
Mais sur les rocs, le vent jetait le lendemain
Des habits en lambeaux, des débris de naufrage.

La jeune fille vient sur le bord de la mer.
Elle sanglote et dit que rien ne la console;
Puis elle chante, et saute, et rit d'un rire amer,
Et se couvre de fleurs. — La malheureuse est folle.

Cherbourg, 1836.

LE VOYAGEUR.

La vague s'enfle, le vent gronde.
Pas une étoile au ciel ne luit;
Et le vaisseau bondit sur l'onde
Dans la tempête de la nuit.

Triste et pensif sur le navire,
L'étranger s'asseoit à l'écart.
Il cherche en vain un doux sourire,
Il cherche en vain un doux regard.

Il est seul. Nulle voix chérie
Ne pénètre dans sa douleur.
De loin il songe à sa patrie,
Il la regrette au fond du cœur.

Il songe à la ville lointaine
Qu'il aspirait naguère à voir.
C'est là que la vague l'entraîne,
Mais il n'a plus le même espoir.

Bien triste est cette longue route
Sur la mer, sous le ciel du nord.
Plus triste encor le cœur qui doute
De son courage, de son sort.

Pourtant, dans sa pensée amère
Il se souvient d'un doux appui.
Dieu protège la pauvre mère,
Et sa mère a prié pour lui.

MÉLANCOLIE.

A A. Brizeux.

Je connais une vierge, une vierge du Nord :
Son front est pâle, hélas! mais douce est son image;
Elle aime à visiter, le soir, les champs de mort,
A planer sur les bois, à rêver sur la plage.

Même quand le printemps sourit à notre espoir,
Elle marche pensive et la tête baissée;
Mais elle a tant de grâce, elle est si belle à voir,
Qu'on la suit pas à pas comme une fiancée.

Et moi je l'ai suivie avec entraînement,
Tantôt au sein des bois, tantôt au bord de l'onde.
Dès ce jour, elle vient me prendre à tout moment,
Dans le calme des champs, dans les rumeurs du monde.

Oh! fuis-la, si tu veux garder la paix du cœur :
Cette vierge du Nord, c'est la mélancolie,
Et, quand on a connu son doux regard rêveur
Et son baiser d'amour, jamais on ne l'oublie.

A MON AMI

ANT. DE LATOUR.

—

Ami, je vous ai vu tout triste ce matin,
Vous qui calmez si bien la plaintive souffrance
De ceux qui près de vous accusent le destin ;
Vous m'écoutiez pensif dans un morne silence.

Ah ! je sais quel ennui, quel vague et noir chagrin
Nous asservit parfois à sa sombre puissance,
Quel nuage obscurcit le jour le plus serein,
Et quel doute affligeant trouble notre croyance.

Mais ne nous laissons pas aller à ces douleurs
Lorsque la vie encore a pour nous tant de fleurs
Et tant de doux liens que notre âge réclame ;

Dans la loi du devoir cherchons notre aliment,
Et s'il faut succomber, succombons noblement,
Les regards vers le ciel et le calme dans l'âme.

STRALAW.

Un beau village avec des bois, de frais sentiers,
La rivière qui vient se bercer à ses pieds,
Et le lac bleu qui va se joindre à la rivière.
Là d'un côté Berlin que dore la lumière,
Et de l'autre la Sprée et ses vagues lointains,
Et puis tout à l'entour une forêt de pins,
Des villas, des cafés, de paisibles retraites.
C'est un lieu de plaisir, un rendez-vous de fêtes.
Le dimanche à midi toute la ville y vient;
Là chacun chante et joue, et rit ou s'entretient,
Buvant du vin de France et de la bonne bière.

Et plus loin à l'écart voici le cimetière,
Avec ses myrtes verts, ses croix et quelques fleurs,
Humble asile où s'en vont la joie et les douleurs,
Et qui, baignant le bord de ses tombes dans l'onde,
Et regardant s'abattre et rire tout ce monde,
Semble dire : Voyez ici comme il fait frais.
Lorsque vous serez las, venez, les bancs sont prêts.

SEHNSUCHT.

Traduit d'une vieille chanson allemande.

J'ai quitté pour ces lieux mon pays de montagne,
J'ai traversé les bois, les fleuves et les mers,
Et nulle part, hélas! la paix ne m'accompagne,
Et mon cœur est bien las de ses songes amers.

Le soleil me paraît ici froid et livide,
Et les fleurs ont perdu leur éclat passager,
Et tout ce que l'on dit n'est pour moi qu'un son vide,
Car, à présent, partout je me trouve étranger.

Eh bien! où donc es-tu, terre de mon enfance,
Terre chère à l'esprit, à la mémoire, au cœur,
Où j'ai vécu si jeune en ma verte espérance,
Où de mon beau printemps s'épanouit la fleur?

Là s'en vont maintenant mes vœux, ma rêverie;
Avec l'amer regret des choses qui sont loin;
Là mon pays natal, et ma langue chérie,
Là je retrouverais tout ce dont j'ai besoin.

Ah! je n'ai point goûté la paix que je réclame.
Je me demande : Où dois-je enfin porter mes pas?
Et j'entends une voix me dire au fond de l'âme :
Le bonheur est pour toi partout où tu n'es pas?

LE BON CAMARADE.

Traduit d'Uhland.

J'avais un camarade ardent, brave et fidèle,
Sans égal au bivouac, comme dans les combats;
La trompette a sonné; le tambour nous appelle,
Nous marchons à la fois tous deux du même pas.

Nous entendons siffler la balle meurtrière;
A qui s'adresse-t-elle? Est-ce à nous? Est-ce à toi?
Hélas! elle a frappé mon compagnon, mon frère,
Qui s'affaiblit, chancèle et tombe devant moi.

Il veut serrer ma main et je la lui présente;
Mais faible, hélas! il tente en vain de la tenir.
Adieu donc, me dit-il, d'une voix défaillante;
Reste mon compagnon dans la vie à venir.

A M. LE Dr Ad. WAGNER.

A LEIPZIG.

La mort elle-même n'est qu'une illusion,
une nouvelle vie cachée sous la destruction.
Mme J. de Krudener.

Mon bon docteur, voici venir
Les jours de printemps et les roses;
Les jours qui sont si prompts à fuir
Et qui rappellent tant de choses.

Bientôt nous irons tous les deux
Nous promener dans la prairie,
Contempler d'un regard joyeux
L'arbre touffu, l'herbe fleurie.

Votre Rosenthal est si beau
Avec sa verte et large plaine,
Ses hêtres courbés en berceau,
Et le monde qui s'y promène!

Là par une belle nuit,
Sous ces bois que la lune argente,
Quand vous entendez, pour tout bruit,
Murmurer la feuille mouvante :

Les muses de Gœthe et Schiller
Vous reviennent à la mémoire.
Leur luth semble frémir dans l'air;
Leur front est rayonnant de gloire.

Oh! venez : reprenons encor
L'étroit chemin de la vallée,
Racontez-moi vos songes d'or,
Votre âme triste et consolée.

Quel bon livre a, pendant l'hiver,
Récréé votre solitude,
Et quel chagrin secret, amer,
Vous avez chassé par l'étude.

Et surtout, ami, parlez-moi,
Oh! parlez-moi de poésie,
De votre amour, de votre foi.
Versez dans mon cœur l'ambroisie,

Les mythes anciens et nouveaux,
Les beaux vers qui viennent d'éclore
Et les frais et riants tableaux
Qu'un génie allemand colore.

Laissons les soucis passagers
Pour revivre entre ciel et terre;
Au milieu des sylphes légers,
Au sein d'un monde de mystère.

La poésie est le levier
Qui relève l'âme abattue,
Quand le monde nous fait plier,
Quand la réalité nous tue.

Et puis, ami, ne songeons pas
Au temps qui fuit, au temps qui passe,
A nos jours comptés ici bas,
A notre avenir qui s'efface.

Qu'importe ici notre destin?
L'âme est fille d'une autre sphère,

Et le ciel n'a pas mis de fin
A la lumière qui l'éclaire.

Lorsque ce printemps se flétrit,
Ou quand nous vient la nuit profonde,
Un autre printemps refleurit
Pour nous, plus beau dans l'autre monde.

SONNETS.

To the measure of the light vouchsafed
shine, poet in thy place, and be content
WORDSWORTH.

—

I.

Au milieu de Hambourg, le sol par excellence,
Pour semer le groschen et cueillir le thaler,
Il est doux de rêver à l'heure du silence,
Le long du frais bassin qu'on appelle l'Alster.

Là, du matin au soir, le cygne se balance
A l'écart des vains bruits qui résonnent dans l'air,
Des chiffres du comptoir, du son de la balance
Du tarif des bateaux qui viennent de la mer.

Il joue, il court, il vole au gré de son caprice,
Se plonge avec bonheur dans l'onde qui se plisse,
Puis reparaît soudain bercé par le flot pur.

Entre les verts roseaux, quand vient la nuit, il penche
Son col appesanti sous sa grande aile blanche,
Et tranquille s'endort sur son beau lac d'azur.

II.

O vous, fils d'Apollon et des muses, poëtes,
Cygnes des temps anciens, chantres harmonieux,
Les muses ont pour vous de paisibles retraites,
Portez-y votre lyre et bénissez les dieux.

Que vous font les rumeurs des cités inquiètes,
Les avides calculs des marchands soucieux
Et le luxe effronté, les trésors et les fêtes
D'un joueur à la bourse ou d'un Juif orgueilleux.

Ah! pensez aux trésors renfermés dans votre âme,
Au chant qui tour à tour émeut, séduit, enflamme,
Aux fleurs que vous semez sur le sol le plus dur.

Pensez que votre voix peut calmer la souffrance,
Diviniser l'amour, raviver l'espérance,
Et ne désertez point votre beau lac d'azur.

1842.

LA LÉGENDE DE ROLAND.

A M. le duc Pasquier.

Sur ce sol riant et fertile
S'élevait jadis un couvent,
Couvent de femmes, saint asile.
On y venait de loin souvent.

C'est là qu'Hildegonde la belle
À Dieu consacra son destin.
Un chevalier dans la chapelle
L'aperçut et l'aima soudain.

C'était Roland, homme de guerre,
Un brave comte craignant Dieu.
Il aimait. Il eût voulu plaire,
Mais Hildegonde avait fait vœu.

Alors là bas, sur la colline,
Il alla bâtir ce château
Dont on ne voit que la ruine,
Triste et pendant sur le hameau.

Là pensant à la jeune fille,
Sans cesse il eût voulu la voir.
Dans les murs derrière la grille,
Il la cherchait matin et soir.

Et puis là haut dans sa retraite,
La nuit il allait s'enfermer,
Oubliant jeux, tournois et fête,
Heureux tout seul, heureux d'aimer.

Un jour la cloche au cloître tinte
D'un son qui lui va jusqu'au cœur;
Il écoute, entend une plainte
Profonde et d'amère douleur.

Puis un long convoi se déroule,
Avec les vêtements de deuil.
Et de loin à travers la foule,
Ses yeux distinguent nn cercueil,

Un crucifix, une couronne,
Des roses blanches, un drap noir.
Il regarde, pâlit, s'étonne;
C'était elle .. Il cessa de voir.

Il s'enfuit en terre étrangère,
Laissant son château sans soutien,
Cherchant les périls et la guerre;
Et de lui l'on n'apprit plus rien.

Mais l'hiver, pendant les nuits sombres,
On raconte encore au hameau
Que l'on a vu deux blanches ombres
Planer au-dessus du château.

Rolandseck.

••

LA MALADE.

Elle était jeune encor, mais déjà son jeune âge
S'était ployé sous la douleur;
Ce qu'elle avait souffert, son triste et doux visage
Le laissait voir dans sa pâleur.

Ses deux sœurs sur le pont avec soin l'amenèrent,
Heureuses d'être son soutien,
Et quand les bords du Rhin à ses yeux se montrèrent,
Elle sourit et ne dit rien.

Mais tour à tour portant les yeux sur son vieux père,
Vers ses sœurs et vers ces beaux lieux
Elle avait dans le cœur cette pensée amère
Qui naît à l'heure des adieux.

On eût dit, à la voir si timide et si tendre,
Qu'elle craignait de trop aimer,
Car elle avait compris qu'il ne fallait attendre
Nul moyen de la ranimer.

Et ces rives du Rhin, cette terre riante
Venaient, hélas! de reverdir,
Tandis qu'elle passait, pauvre fille souffrante,
Pour s'en aller non loin mourir.

Coblentz, 1834.

UNE AMITIÉ DE FRÈRE.

Take, oh take those lips away.
SHAKSPEARE.

—

Oui, vous l'avez bien dit, nous voilà déjà vieux,
Vieux de trente ans au moins, tristes et soucieux,
Songeant aux jours passés, aux heures du jeune âge,
Plus qu'à notre avenir caché sous le nuage
Nous avons eu jadis, mais voilà si longtemps,
Nos couronnes de fleurs, nos rayons de printemps.
Prestiges de la vie, espoir, riant mensonge,
Aurore de bonheur, tout cela fut un songe.
A présent, la raison nous guide, n'est-ce pas?
Nos sens sont refroidis et notre cœur est las.
Donc, pourquoi s'obstiner à chercher sous la cendre
L'étincelle d'un feu que rien ne doit nous rendre?
Pourquoi voudrions-nous aimer d'amour encor,
Lorsque l'amour nous quitte avec les ailes d'or
Et le prisme enchanté de la folle jeunesse!
Vos discours sont vraiment dictés par la sagesse.
J'écoute et j'obéis. J'obéis à vos vœux.
Oubliez mes désirs, mes regards, mes aveux,
Mon espoir imprudent et ma voix téméraire,
Et je vous aimerai d'nne amitié de frère.
Vous ne m'entendrez plus, dans ma coupable ardeur,
Plus jamais murmurer le mot qui vous fait peur.
Mais ne m'en voulez pas, si lorsque tout sommeille
Pendant la nuit, un rêve en mon âme réveille
Le sentiment proscrit, l'image de l'amour
Que je dois loin de moi écarter dans le jour.

Oui, je vous aimerai d'une amitié de frère,
D'une amitié d'enfant résignée et sincère ;
Mais lorsque je suis seul, auprès de vous, le soir,
A vos pieds tout tremblant, oh! laissez-moi m'asseoir
Laissez-moi reposer sur vos genoux ma tête,
Baiser vos blanches mains, et d'une voix discrète
Vous appeller tout bas d'un nom plein de douceur,
En répétant tout haut que vous êtes ma sœur.
Puis lorsque j'entendrai près de nous gémir l'heure
L'heure affreuse où je dois quitter votre demeure
Ne me dites plus rien; cachez vos blonds cheveux,
Détournez votre front, et voilez vos yeux bleus,
Car, si votre regard sur le mien se repose,
Si j'entrevois encor votre visage rose,
Si j'entends dans mon cœur votre voix retentir.
Je reste sous le charme et je ne puis partir.

L'ENTHOUSIASME DU PHILISTRE[1].

Traduit de Ch. Immermann.

—

Le soir a fait jaillir, tout brillants de lumière,
Ses astres, comme autant de gardiens pour la terre ;
Ils luisent à nos yeux dans l'espace lointain,
Ils luisent sur les fleurs qui s'ouvriront demain.

Monsieur le bourguemestre a coutume, à cette heure,
De s'asseoir sur un banc tout près de sa demeure.

On entend les tilleuls bruire et frissonner,
A travers les rameaux l'insecte bourdonner.
Tout veut vivre, renaître, et s'anime, et s'agite;
Car c'est le mois de mai, le mois qui passe vite.

Monsieur le bourguemestre est bien pour le momont,
Il a sa tabatière et prise lentement.

Oh ! comme le printemps est doux à voir sourire!
Comme à travers la nuit son beau front vient nous luire !
De son souffle il répand les parfums dans les airs,
Et semble avec amour embrasser l'univers.

Monsieur le bourguemestre est très-peu romantique,
Il trouve le vent chaud, puis un cousin le pique.
Il clôt sa tabatière, a soin de la cacher,
Rentre, ferme sa porte, et s'en va se coucher.

1. Le philistre représente en Allemagne ce qu'on appelle ironiquement en France l'épicier.

LE VALLON DU REPOS.

Traduit d'Uhland.

Lorsqu'aux rayons du soir, au-dessus des coteaux,
Je regarde à travers les célestes campagnes,
Les nuages pareils à de hautes montagnes,
Oh! je me dis, songeant alors à tous mes maux :
Est-ce là qu'est pour moi le vallon du repos?

SUR MER.

A M. A. de Pontmartin.

Quand un lambeau d'azur apparaît dans la brume,
Sur la hune souvent, pensif, je vais m'asseoir,
Et, tout seul, de là haut, sur la vague d'écume,
J'aime à voir le vaisseau dans la clarté du soir.

Le vent autour de moi fait flotter le nuage,
Le vent ouvre à mes pieds l'abîme de la mer.
L'onde bondit, s'élance, et le pétrel sauvage
S'y repose en poussant un cri rauque dans l'air.

Mes yeux avec ardeur s'égarent dans l'espace :
Lorsqu'au sud l'horizon vient à se découvrir,
Chaque point qui s'éclaire, et chaque flot qui passe
Au fond de ma pensée éveille un souvenir,

Là-bas dans le lointain est la terre de France,
Là sont les lieux chéris et quittés à regret,
Où, dans les jours d'ennui, les heures de souffrance,
Mon âme s'en retourne et s'arrête en secret.

Dans notre humble hameau, souvent ma bonne mère
S'effraye en découvrant un nuage au ciel bleu,
Et, pour chasser au loin l'inquiétude amère,
Avec plus de ferveur me recommande à Dieu.

Dans l'asile joyeux qui parfois les rassemble,
Mes amis, mesurant mon volontaire exil,

Songent peut-être à l'heure où nous étions ensemble,
Et se disent peut-être : À présent, que fait-il ?

Mon cœur, naguère encore avide de voyage,
Dans ses rêves soudain devient tout soucieux,
Et, tandis que jc cherche à reprendre courage,
Quelques pleurs malgré moi s'échappent de mes yeux.

A Mme E. PECHL.

Sur les bords du chemin que l'on suit en ce monde,
Le ciel a répandu, dans un jour de pitié,
Le germe d'une fleur délicate et féconde,
Que l'on nomme amitié.

Dans son calice d'or est enfermé le baume
Qui relève l'esprit et calme la douleur,
Qui sous le toit des grands et sous le toit de chaume
Exhale sa saveur.

Heureux, heureux celui qui, dès son premier âge,
Le long de ce sentier, a cueilli cette fleur,
Et, comme un talisman pour les heures d'orage,
L'a mise sur son cœur.

Heureux surtout celui qui, d'une main prudente,
La conserve avec soin dans la joie et le deuil,
Contre tous les efforts d'une brise inconstante,
Et contre tout écueil.

J'ai connu ce bonheur, j'ai vu la fleur chérie
Naître et grandir pour moi sous le ciel gris du Nord,
Et j'ai béni le ciel, et je l'ai recueillie
Avec un saint transport.

Mais voilà qu'un vent froid la saisit et la blesse.
Oh! pour la conserver, venez à mon secours;
Gardez-moi cette fleur, trésor de la jeunesse,
Espoir des mauvais jours.

Si c'est vous qui l'avez en un lointain espace
Méconnue, oubliée, oh! venez, oh! venez;
Et si c'est moi qui dois prier, demander grâce,
De grâce, pardonnez!

LA TOMBE.

Imité de Salis.

La tombe est muette et profonde,
Rien qu'à la voir, chacun a peur,
Car sous son voile de douleur,
Elle nous cache un autre monde.

Jamais sous la terre de deuil,
Le chant de l'oiseau ne résonne,
Et les fleurs que l'amitié donne
Ne germent point dans le cercueil.

En vain le pauvre orphelin pleure,
Nul soupir d'amour, nul accent,
Nul regret jamais ne descend
Au sein de la sombre demeure.

Là pourtant est le doux sommeil,
Là pourtant est l'étroit espace
Par lequel il faut que l'on passe
Pour atteindre au jour du réveil.

Car le cœur, hélas, idolâtre
D'un vain mensonge d'avenir,
Au repos ne peut parvenir
Que quand il a cessé de battre.

FREDENSBORG.

A mon ami Michel Chevalier.

Au bord du lac paisible, à Fredensborg, le soir,
Pèlerin étranger, je suis venu m'asseoir,
Et dans mon cœur j'emporte à tout jamais l'image
Des prés au vert contour, du lac au doux rivage.
Là, tout est calme et grand. Là, le long des beaux bois,
Le long des frais jardins, on retrouve à la fois
La majesté royale et le repos champêtre.
Là, le regard s'anime et l'on se sent renaître.
La muse sur ces champs étend ses ailes d'or,
Et la pensée au loin monte, suit son essor,
Traverse le vallon, s'égare dans son rêve,
Plane sur les coteaux et flotte sur la grève.
Si vous vous sentez las du monde des salons,
Venez ici : le parc, sous ses frais horizons
Et ses larges rameaux, vous ouvre une retraite.
Si votre cœur trompé se souvient et regrette,
Venez : l'eau qui murmure au pied de la forêt
Calme le souvenir, adoucit le regret.
Mais si dans le ciel bleu, dans le ciel du jeune âge,
Vos yeux ont vu surgir une nouvelle image;
Si quelque jeune fille, au chaste et doux regard,
Riante près de vous et rêveuse à l'écart,
A murmuré tout bas ces mots saints : Je vous aime;
Oh! venez, homme heureux, car le bonheur suprême
Dans un rêve d'amour doit être de s'asseoir
Au bord du lac paisible, à Fredensborg, le soir.

Copenhague, 1837.

A MES AMIS

DE FRANCHE-COMTÉ.

Sur les bords du Mælar, que le soleil argente,
Et dont l'onde limpide avec grâce serpente
Autour des vieux châteaux et des vieilles cités,
Souvent seul à l'écart, je m'en vais en silence,
Pensif, rêvant à vous, ô mes amis d'enfance!
O vous que j'ai trop tôt quittés!

Oui, ce lac est riant, cette Suède est belle,
Avec ces monts lointains où la neige étincelle
Ses bois mystérieux, sa mer, sa grande mer,
Qui de tous les côtés murmure sur la plage,
Et je retrouve ici, pour charmer mon voyage,
Plus d'un être qui m'était cher.

Mais nul pays ne vaut notre terre natale;
Si forte qu'elle soit, nulle amitié n'égale
Celle qui nous sourit dans le printemps du cœur,
Fleur de notre berceau, trésor de la jeunesse,
Baume dont le parfum, dans la froide vieillesse,
Exhale encor sa saveur.

Lorsque viendra la fin de mon pèlerinage,
Ah! j'irai, j'irai voir ces lieux où mon jeune âge
Dans sa joie et ses pleurs s'écoula comme un jour;
Voir Besançon, où Weiss me prit sous sa tutelle,
Frasnes, où la maison de mon père m'appelle,
Pontarlier, mon premier amour.

..

J'irai vous rechercher tout le long de ma route,
Dans le val de Morteau, dans les gorges de Mouthe,
Sur les bords de la Saône, au pied du fort de Joux,
Vous qui m'avez reçu naguère comme un frère,
Et dont le souvenir sur la grève étrangère
M'est sans cesse resté si doux.

Honte à qui ne sait pas vénérer sa patrie,
A qui ne garde point dans son âme attendrie,
Comme une loi du ciel, comme un dépôt sacré,
L'auguste et tendre aspect du tertre solitaire
Où dorment ses aïeux, de l'église où sa mère
A tour à tour prié, pleuré.

Notre patrie à nous est une noble terre,
Féconde et grandiose, attrayante et sévère.
Soyons fiers de l'aimer, d'aimer toujours ce sol
Où l'on retrouve encor, sous une empreinte antique,
Le courage du Franc, la candeur germanique,
Et la fierté de l'Espagnol.

Aimons aussi tous ceux dont les œuvres, la gloire
Répandent quelque éclat à travers notre histoire;
Et sur les bords du Doubs, dans nos châlets épars,
Conservons à jamais les coutumes austères,
L'honneur, la piété, les vertus de nos pères,
Et notre cœur de montagnards.

Stockholm, 1842.

EN NORVÉGE.

A Mme la Mise de Dolomieu.

—

La nuit descend, le ciel est sombre,
Des nuages épais entourent l'horizon;
On n'entrevoit au loin dans l'ombre
Que les pics escarpés et le bord du vallon.

On n'entrevoit que la cascade,
Où la lune parfois jette un rayon douteux,
Comme l'espoir qu'un cœur malade
Voit apparaître encor dans ses jours orageux.

Dans les montagnes le vent gronde;
Sur les rocs le sapin se courbe en gémissant,
Et le torrent qui les inonde,
De sa chute fougueuse étonne le passant.

Ici le bruit du monde cesse,
Les frivoles désirs, l'inutile souci,
Et l'orgueil avec sa tristesse,
Et les vaines rumeurs disparaissent ici.

Tout ce que le regard embrasse,
Bois profonds, pics aigus, bords du lac au flot bleu,
Tout dans ce large et grand espace
Ramène la pensée à la nature, à Dieu.

Je suis un enfant des montagnes,
Et quand je puis revoir du haut de leurs sommets

Les forêts vertes, les campagnes,
Je sens renaître encor les songes que j'aimais.

Je sens l'aile rafraîchissante
De mon ange gardien qui se penche sur moi;
J'entends sa douce voix qui chante,
Je reviens à mes jours d'espérance et de foi.

Jerkind, 1838.

INSCRIPTION

DE GRIFFENFELD A DRONTHEIM.

—

Sur les ondes du golfe, on voit de loin surgir
Le rocher de Munkholm que la mer bat sans cesse;
Mais la mer qui mugit ne le fait pas fléchir;
Et le flot fatigué se retire et s'affaisse.

Que l'aspect de ce roc nous apprenne à souffrir
Les rigueurs du destin, les orages du monde.
Je regarde ces murs d'où je ne puis sortir,
J'entends autour de moi la vengeance qui gronde.

Mais votre nom, grand Dieu ! sera notre rempart.
Si vous nous protégez, si partout où nous sommes
Vos anges sur nos pas étendent leur regard,
Que nous fait le pouvoir et la haine des hommes?

———

LA PAIX DU COEUR.

Traduit de H. de Kleist.

Lorsque l'un contre l'autre, entrainés tour à tour,
Les hommes courent à la guerre,
Eux qui sont nés avec un cœur que pour l'amour
Dieu lui-même avait voulu faire,

Moi, j'espère que rien ne m'ôtera la paix
Que je respire à longue haleine,
Ni la croyance en Dieu qui repousse à jamais
Loin de moi la crainte et la haine;

Ni l'ombre du platane aux rameaux longs et verts
Qui sur les champs de blé s'incline,
Ni les tendres pensers et les pieux concerts
Qui s'élèvent dans ma poitrine.

LA FILLE DE L'AUBERGISTE.

Traduit d'Uhland.

Trois voyageurs, errant le long des bords du Rhin,
Sur le seuil d'un hôtel s'arrêtent en chemin.

« Ici, la bière est fraîche et le bon vin pétille;
Mais, notre hôtesse, où donc est votre jeune fille? »

« Ma bière est bien choisie, et mes vins sont connus;
Quant à ma jeune fille, hélas! elle n'est plus.

— Les voyageurs alors s'en vont chercher dans l'ombre,
Et découvrent la morte avec son voile sombre.

L'un d'eux lui dégageant la tête du linceul,
Et sur elle arrêtant un triste et long coup d'œil :

« Que ne puis-je, dit-il ranimer ce corps blême,
Enfant? et je voudrais t'aimer à l'instant même. »

Le second replaça ce voile de douleurs,
Et s'en alla dehors les yeux baignés de pleurs.

« Ah! cria-t-il, pourquoi quittes-tu cette terre?
Combien voilà déjà de temps que tu m'es chère! »

L'autre la découvrant pour la voir reposer,
Et sur sa bouche pâle imprimant un baiser :

« Je t'aimais, lui dit-il, je te restai fidèle,
Et je t'aime à présent pour la vie éternelle. »

UNE FÊTE.

Ich halte Unglucklichen für schœn, und vielleicht bist Du schon darum den Namen des Schœnen werth, weil Du des Leidende bist. JEAN PAUL.

Nous sortions d'une fête animée et brillante,
Le monde se pressait dans la salle bruyante,
Et les vins étrangers ruisselaient à longs flots
A travers les chansons, le rire et les bons mots,
Lorsqu'à deux pas de là, sur la place, par terre,
Quatre pauvres enfants flétris par la misère
Faibles et grelotant sous leur habit étroit,
Se serraient dans un coin afin d'avoir moins froid.
Leur voix est fatiguée et leur visage est pâle,
Ils implorent l'aumône et couchent sur la dalle,
Et l'un d'eux qui nous voit, crie en tendant la main :
Ma bonne mère est morte et je n'ai pas de pain.

AU BORD DU TORNEO.

Memoria dulce de mi bien passado,
Sé mi delicia
J. M. Heredia.

—

Sur les coteaux le jour se lève
Frais et riant comme un beau rêve
Parmi les bouleaux argentés,
Et sur les champs que l'on moissonne,
Les doux rayons d'un ciel d'automne
Répandent de molles clartés.

Ici, sous un voile de brume,
La cascade bruyante écume.
Là, le fleuve paisible et pur
Dans la plaine s'enfuit, s'efface,
Et sur la rive qu'il embrasse
Jette un soupir, un flot d'azur.

Et loin du bruit, et loin du monde,
Gaîment je m'élance sur l'onde,
Heureux de voir dans le lointain
Se dérouler le paysage,
De songer à mon grand voyage,
De respirer l'air du matin.

Lorsque l'oiseau sur la bruyère
S'élève et chante sa prière,
Je prie aussi, je dis : Mon Dieu!
Laisse-moi demeurer encore
Dans cet abri que l'on ignore,
Sous ton regard, sous ton ciel bleu.

Que la nature soit le temple
Où mon œil ému te contemple!
Que la grande voix du désert,
Le bruit des eaux sur le rivage,
Le chant caché dans le feuillage,
Soient mon cantique et mon concert!

Ces souvenirs des jours tranquilles,
Dans la vaine rumeur des villes,
Un jour je les emporterai.
Si le destin cruel m'oppresse,
Ils me suivront dans ma tristesse,
Et souvent je les bénirai.

Septembre 1838.

L'ARBRE DE BOSSEKOP.

A mon ami Amédée Pichot.

LE VOYAGEUR.

Au bord de l'Océan, pauvre arbre solitaire,
Sans force et sans appui, j'ai pitié de ton sort,
Comment es-tu venu tout seul sur cette terre?
Comment as-tu vécu sous ce ciel froid du Nord?

L'ARBRE.

Un soir, le vent du sud apporta sur son aile
Un germe fugitif à ce roc décharné.
Le printemps souriait et la mer était belle,
Et le ciel rayonnant à l'heure où je suis né.
Puis, lorsque j'ai grandi, sur ce sol que j'ombrage,
J'ai penché mes rameaux et mon front agité;
Je cherchais un soutien pour les heures d'orage,
Un rameau caressant pour les beaux jours d'été.
Mais au milieu du calme, au sein de la tempête,
Nulle plante fidèle à mon sort ne s'unit,
Nul autre arbre isolé n'élève ici la tête,
Nul oiseau sur ce roc ne vient faire son nid.
Je n'entends que la voix de l'orage qui gronde,
Ou le cri du corbeau qui m'annonce l'hiver;
Je ne vois que le sol qui se penche sur l'onde,
Et le bateau pêcheur qui s'enfuit sur la mer.

LE VOYAGEUR.

Oh! ta plainte m'émeut, car elle me rappelle
La douleur qui traverse aussi le cœur humain.

Ne puis-je transplanter ta tige qui chancelle,
Et te voir reverdir par un riant matin?

L'ARBRE.

Non, jamais, plus jamais. Ma sève est épuisée,
Mes rameaux ont perdu leur première vigueur;
Et nul soleil fécond, nulle douce rosée,
Ne peuvent raviver ma force et ma fraîcheur.
Sous ce ciel qu'un rayon pâle et furtif colore,
Au printemps j'aurais pu gaîment me balancer;
Mais je suis resté seul : je languis et j'implore
La nuit d'hiver qui doit bientôt me renverser.

Laponie, 1838.

JOUR DE PRINTEMPS.

A Mme la baronne Roussin.

Oh ! quand revient le mois de mai,
Avec ses fleurs et son feuillage,
Ses rayons d'or, son ciel si gai,
L'homme attristé reprend courage.

Dans son âme renaît l'espoir.
Son front sourit, son œil s'éclaire;
Car les jours sont si beaux à voir,
Et l'existence est si légère.

Qu'importe quel fut son ennui,
Sous quel toit reposa sa tête?
L'œuvre du ciel est toute à lui,
Le printemps l'appelle à sa fête.

A lui le vert et doux gazon,
Les flots que la lumière argente,
Les bleus contours de l'horizon,
Les bois épais, l'oiseau qui chante.

L'âme s'envole avec le jour
A travers la plaine fleurie;
Puis, vers le ciel, dans son amour,
Elle s'élance, et rêve, et prie.

Le monde entier nous appartient.
La vie alors est belle et pure,
Car le printemps du cœur revient
Avec celui de la nature.

LE SOMMEIL.

Traduit d'Uhland.

— Quels doux chants et quelle voix légère
Soudain m'empêchent de dormir,
Écoute, regarde, ma mère,
Qui donc si tard peut nous venir?

— Je ne puis rien voir, rien entendre.
Oh! par pitié, repose-toi,
Hélas! qui pourrions-nous attendre?
Mon pauvre enfant, dors près de moi.

— Ce n'est pas une voix mortelle
Dont j'ai cru distinguer le bruit.
C'est l'ange des cieux qui m'appelle,
Adieu, ma mère, bonne nuit.

LE CIMETIÈRE.

Traduit de F. Theremin.

Cada sepulcro e espejo
Cada epitafio leccion
F. de Figueroa.

Voyez, que cet endroit est beau !
Quel frais gazon, quelle verdure !
Des fleurs sur chaque sépulture !
Des arbres verts sur le tombeau !
Là dessous, le mort qui repose ;
Ici, le printemps et la rose.

Si la mort n'était que la mort,
Ah ! prîrait-on pour qui succombe ?
Verrait-on des fleurs sur sa tombe ?
Mais puisqu'une autre vie en sort,
Les fleurs naissent du cimetière,
Comme de la nuit la lumière.

FRAGMENT.

—

...Pourtant, par un beau jour d'été, lorsque le monde
Que le plaisir invite, et que le temps seconde,
S'en va dehors la ville et peuple les jardins,
Et ce beau Rosenthal et ces cafés voisins,
Et rit, et cause, et chante, ou jouit en silence
De ce qui vient flatter sa molle nonchalance;
Lorsque toute à la fois, — époux et fiancés,
La famille allemande arrive à pas pressés
Reprendre sous la tente, où le repos l'appelle,
Ses discours favoris, sa place habituelle,
Si je suis demeuré tout seul, pauvre étranger
Auquel personne ici n'a jamais à songer,
Si je suis demeuré là, tout seul sans relâche,
Soumis avec amour au travail qui m'attache,
Lorsque le soir arrive, ô sainte paix, je sens,
Que dans mon cœur alors par degrés tu descends.
Et je puis retomber snr moi-même sans crainte;
Car si d'une douleur encore mal éteinte
Le dard vient à percer jusque dans mon espoir,
Je puis du moins penser que j'ai fait mon devoir.

Leipzig, 1833.

LE SOIR.

—

Le jour baisse,
L'ombre épaisse
Redescend.
Sur la terre,
Le mystère
Se répand.

L'eau soupire,
L'air l'aspire,
Et l'oiseau
Se recueille
Sous la feuille
Du rameau.

La nature
Grande et pure
A nos yeux,
Dans un rêve
Nous élève
Vers les cieux.

Qu'elle est belle
Sous cette aile
D'un soir frais,
Quand l'étoile
Luit sans voile
Sur les prés.

Le feuillage,
Le rivage

Et les champs
Parlent, prient
Et sourient
Dans leurs chants.

Le bois sombre
Et dans l'ombre
Les rayons
Qui nous luisent
Nous redisent :
Oh ! prions.

Ringau, 1834.

SOIRÉE ALLEMANDE.

A Madame A. de C. . . .

Oh! oui, c'est bien cela. C'est la chambre tranquille,
Pleine de poésie, humble toit, doux asile,
Où l'on aime à s'asseoir sur le canapé bleu
Pour causer et chanter le soir au coin du feu.
D'un côté des portraits et l'album romantique;
De l'autre un piano, des cahiers de musique,
Quelques livres choisis : Uhland, Gœthe, Schiller,
Les romances de Lœve et celles de Creuzer;
Puis de longs entretiens d'art, de philosophie,
D'un amour qu'on se crée et que l'on déifie,
De deux ou trois amis qui font tout notre espoir,
Et d'une œuvre de maître admirable à revoir :
Puis des rêves sans fin dans le temps, dans l'espace,
Un but qui nous sourit, un autre qui s'efface ;
Nul trouble en nos désirs, nul doute en notre essor,
Oh ! oui, c'est bien cela, c'est ce que j'aime encor,
Ce que j'ai tant aimé là bas en Allemagne,
Lorsque je m'en allais à travers la campagne,
Abandonnant mon cœur à ces rêves du nord,
Mon esprit à l'étude et ma fortune au sort.
C'est ainsi qu'ont passé tant de douces années,
Riches d'illusions, paisibles, non fanées,
Et tant de jours heureux pleins d'amour et de foi.
Aussi, lorsque le soir vous chantez devant moi
Le chant que je connais, le lied et la romance,
Dans mon cœur aussitôt le passé recommence;

Je regrette vos prés, vos bois, votre vallon,
Et je pourrais vous dire alors, comme Mignon :
Venez, quittons ces lieux où l'on se sent malade,
Où toujours l'existence est si triste ou si fade,
Où le froid septicisme et l'intérêt menteur
Altèrent la pensée et corrompent le cœur.
Allons là bas, allons dans le pays des songes
Reprendre notre espoir et nos riants mensonges.

EN HOLLANDE.

A mon ami Ch. Weiss.

Dans les prés de Hollande, au haut de la charmille,
J'ai souvent remarqué, le long de mon sentier,
Le chêne où la cigogne, hôte de la famille,
Construit son nid de chaume à côté du fermier.

Quand les brouillards d'automne enveloppent la plaine,
La cigogne s'en va chercher pour quelques jours
Un refuge étranger sur la terre lointaine,
Mais à son premier nid elle revient toujours.

A travers les forêts, les mers et les montagnes,
Son instinct la conduit sous un climat nouveau;
Et l'amour la ramène à ses vertes campagnes,
A l'arbuste où sa mère a posé son berceau.

Le voyageur ressemble à cet oiseau fidèle.
S'il prend aussi l'essor pour voir un autre lieu,
A l'heure du départ, à cette heure cruelle,
Oh! ne lui dites pas à tout jamais adieu!

Des charmes du foyer, du sol de la patrie,
Il emporte en son cœur un souvenir constant,
Et joyeux il revient sur la terre chérie
Où l'amour le rappelle, où l'amitié l'attend.

Arnheim, 1840.

LÉGENDE D'ALLEMAGNE.

Louis doit quitter sa jeune Claire,
Qui pleure en le voyant partir :
Adieu, dit-il, adieu, ma chère,
Bientôt j'espère revenir.

Tiens, garde cette violette,
Garde-la jusqu'à mon retour;
C'est la fleur timide et discrète,
Le symbole de notre amour.

Et puis il part, et son voyage
Dure longtemps, oh ! bien longtemps.
La pauvre fille, avec courage,
Attend l'hiver et le printemps.

Il revient, il cherche sa Claire;
Alors la violette, hélas !
Fleurit au bord du cimetière,
Et Claire dort un peu plus bas.

CHANSON.

L'oiseau privé de sa compagne
Qui s'en va chantant ses regrets,
Que cherche-t-il dans les forêts,
Dans les prés et sur la montagne?
Un jour
D'amour.

L'humble fleur à demi brisée
Qui ferme son calice d'or,
Que lui faut-il pour vivre encor?
Un peu de soleil, de rosée,
Un jour
D'amour.

La pauvre âme dont la souffrance
Fatigue l'essor incertain,
Que lui faut-il pour voir soudain
Renaître sa jeune espérance.
Un jour
D'amour.

Sur la colline et sur la lande,
Oiseaux errants, fleurs des vallons,
Dans ses larmes, dans ses chansons,
Tout ce qui respire demande
Un jour
D'amour.

SONNET.

A Madame la Comtesse de C....

Oui, vous l'avez bien dit : les fleurs ont leur langage,
Le vent dans ses soupirs, l'oiseau dans sa chanson,
L'onde dans les flots bleus qui baisent le rivage,
L'insecte qui bourdonne au milieu du gazon,

Le chêne au tronc noueux qui résiste à l'orage,
Et le roseau qu'un souffle abat dans le vallon,
Tout possède une voix, tout renferme une image
Dont le secret échappe à la froide raison.

Mais sans en pénétrer jamais le saint mystère,
Il est doux d'écouter ces accords de la terre,
Ce murmure des bois, ce long soupir des mers ;

Il est doux d'écouter ces voix de la nature,
Tandis qu'auprès de nous sur une arène impure,
S'élèvent tant de cris et de troubles amers.

DÉPART.

—

O mes rêves heureux, mes rêves de voyage,
Dans mon cœur oppressé reprenez votre essor;
Allez, emportez-moi vers les vastes parages
Que j'ai quittés trop tôt, que je veux voir encor.

Mes amis ont souvent blâmé ma vie errante;
Pourquoi donc, m'ont-ils dit, vous séparer de nous?
Pourquoi chercher ailleurs, dans votre âme souffrante,
Le bonheur que le ciel a mis auprès de vous?

Ah! j'aime leur conseil et j'ai voulu le suivre,
J'ai voulu dans le port abriter mon bateau,
M'affranchir à jamais du charme qui m'enivre,
Trouver un dernier gîte auprès de mon berceau.

Mais dans le vent du soir qui traverse la plaine,
Dans le soupir de l'onde et le chant de l'oiseau,
Quand je suis seul, j'entends une voix de sirène
Qui m'appelle toujours vers un monde nouveau.

Viens, oh! viens, me dit-elle
La plage est si riante et la mer est si belle!
Le flot léger sourit à la clarté du jour.
La brise mollement balance la nacelle,
Et le marin joyeux chante son chant d'amour.

Viens le long des collines,
Au pied des vieux châteaux et des tours en ruines,
Chercher les souvenirs d'un temps presque effacé,
Les contes du hameau, les sagas enfantines,
Expression du peuple, image du passé.

..

Viens sur une autre terre
Etudier l'accent d'une langue étrangère,
Contempler les contours d'un horizon lointain,
Et goûter la saveur d'une amitié de frère
Éclose doucement le long de ton chemin.

Regarde : tout voyage,
Tout erre à chaque instant de rivage en rivage,
Le fleuve aux flots bruyants, l'hirondelle des mers,
La lumière et la nuit, l'arc en ciel et l'orage,
Les plantes que le vent disperse dans les airs.

C'est la nature même
Qui l'ordonne et le veut, qui chaque jour resème
Les germes de la vie au milieu de la mort,
Qui mêle incessamment, par une loi suprême,
Les habitants du sud aux habitants du nord.

Et j'écoute, et mon cœur et mes sens s'abandonnent
À cette voix puissante, à son magique appel,
Et le vague désir dont mes amis s'étonnent
Me semble quelquefois un arrêt solennel.

Oh ! voir, voir jeune encore et l'espace et le monde,
Voir au nord, au midi, sous les divers climats,
Le sol aride et dur que le labeur féconde,
Et le destin que l'homme accomplit ici-bas ;

C'est le rêve enchanté qui m'agite et m'enflamme,
C'est l'étude sans fin qui jette en chaque lieu
La clarté dans l'esprit, l'émotion dans l'âme,
Nous instruit, nous élève, et nous ramène à Dieu.

Paris, 1841.

AU BORD DE L'OCÉAN.

A mon ami Boulay Paty.

Au bord de l'Océan, de l'Océan immense
Sur le rocher désert, toute seule à l'écart,
Une femme voilée est assise en silence,
Triste, gardant encor les regrets du départ.

Mais sur les flots d'azur, qu'un vent léger balance,
En vain son œil ardent se promène au hasard,
Nulle voile ne vient égayer sa souffrance,
Nulle chaloupe au loin n'attire son regard.

Ainsi, souvent jeté sur l'océan du monde,
Celui qui dans un jour d'illusion féconde
Couvrait de vagues d'or son magique avenir,

Délaissé tout à coup par l'espoir infidèle,
Regarde à l'horizon et dans son cœur rappelle
Le rêve du passé qui ne peut revenir.

1844.

EN NORVÉGE.

A mon ami Sainte-Beuve.

Sur le sommet de la montagne,
Les rayons dorés du matin
Brillent à travers le sapin
Et descendent vers la campagne,
Un peu plus loin, sur le coteau,
L'église blanche du hameau
Apparaît paisible et riante;
De la cascade entre les bois
J'entends d'ici mugir la voix,
Et la fleur s'ouvre et l'oiseau chante.

La jeune fille aux cheveux blonds
Conduit au sein du pâturage
Les brebis, la chèvre sauvage.
Au loin l'on voit de frais vallons
Couronnés par des pics de neige,
Les grands sites de la Norvége,
Que l'on contemple avec bonheur,
Les bords de la mer qui se ride,
Et dont le flot pur et rapide
Semble appeler le voyageur.

Là, quand la première verdure
Surgit au souffle du printemps,
Quand le ciel, obscurci longtemps,
S'élargit enfin et s'épure;
Quand les jours d'hiver sont passés,

Quand sur les champs ensemencés
Nul vent cruel ne se balance,
Dans l'enceinte de ces forêts
Tout est si beau! tout est si frais!
Tout est si grand dans ce silence?

Tantôt vers l'horizon lointain
L'esprit s'en va, l'esprit s'élève,
Pensif, trouvant un nouveau rêve
A chaque détour du chemin;
Et puis la légère nacelle
Nous invite à fuir sur son aile,
Et lorsqu'on vient à contempler
L'humble châlet de la colline
Sous le bouleau qui le domine,
On voudrait ne plus s'en aller!

Pour celui dont l'âme froissée,
Cherche un remède à la douleur
Nul abri plus sûr et meilleur
Ne peut s'offrir à la pensée.
L'heureuse pauvreté, la paix
Habitent sous ces bois épais,
Et si parfois l'orage gronde
Dans cet asile solennel,
Oh! mon Dieu, l'orage du ciel
Dure moins que celui du monde.

LA SOURCE.

Traduit du Suédois.

Genom dalens stilla famn
Dæmra Kœlla lyst sig bryter

—

Sur les bords de la forêt sombre
J'ai vu la source du vallon,
Qui lentement coule dans l'ombre,
Et s'éloigne obscure et sans nom.

L'été, son doux et frais murmure
Souvent attire le passant,
Qui savoure son onde pure
Et s'éloigne en la bénissant.

A travers les jours de voyage
Qui nous mènent vers le tombeau,
Puisse ma vie être l'image
De cette obscure source d'eau!

Je laisse aux riches de la terre
Un sort plus grand, plus envié.
Pour moi, mon Dieu, laisse-moi faire
Quelque bien, et vivre oublié.

SOIR D'AUTOMNE.

E canto dall' affanno e dal dolore
Ma no che voglia mia sia di cantare
Lo fo per isvagar questo mio core
Tanta malinconia non gli voi dare
Tanta malinconia ne tanta doglio
CARCANO.

Voici le soir. Le vent se lève,
La vague monte sur la grève.
A travers l'humide brouillard
On voit passer des flots d'écume ;
Mais sous le nuage et la brume,
Le ciel bleu se cache au regard.

Déjà l'oiseau de la tempête
Sur les rocs nus levant la tête
Pousse un cri sinistre dans l'air.
L'été s'enfuit, et la nature
Sans fleurs, sans fruit et sans verdure,
Revêt son deuil de chaque hiver.

Pourtant sur ces flots sans étoile
On distingue encore une voile.
C'est le hardi pêcheur du Nord
Qui se rapproche de la rive
Et chante d'une voix plaintive
En cherchant à gagner le port.

Salut à toi, ciel couvert d'ombre!
Je t'aime, car mon âme est sombre.
L'œil triste, les cheveux au vent,

Loin des fêtes et loin du monde,
Au bord de l'Océan qui gronde,
J'aime à m'asseoir tout seul rêvant.

Cette mer où plane l'orage,
Ce sol aride, c'est l'image
D'un cœur que la vie a glacé ;
Cette voix qui là bas soupire,
C'est la voix qui vient lui redire :
Pleure, ton bonheur est passé !

Hammerfest, 1838.

EN SUÈDE.

Pendant l'hiver en Suède, à l'heure où vient la nuit,
Souvent le voyageur n'entend plus aucun bruit,
Nul oiseau dans les prés ne voltige et ne chante,
Nul ruisseau murmurant au vallon ne serpente,
Nul insecte ne passe en bourdonnant dans l'air;
La plaine entière dort sous son linceul d'hiver.
Le vent dort dans les bois, le lac dort sous la glace.
Tout est inanimé, tout se tait dans l'espace.
Que si la lune alors, le long du ciel obscur,
Sous son disque mobile ouvre un sillon d'azur,
L'œil ne découvre au loin que la montagne blanche
D'où l'orage à grand bruit fait tomber l'avalanche,
La terre inhabitée et le triste sapin
Dont les larges rameaux pendent sur le chemin.
Mais quand on a marché quelques heures dans l'ombre,
Au revers du coteau silencieux et sombre,
Soudain on aperçoit la lampe du châlet,
Et la famille est là, la famille au complet :
Enfants, femmes, vieillards, près de la cheminée
Oubliant les travaux de leur rude journée,
Tous unis l'un à l'autre et satisfaits de peu,
Regardant leur cabane et remerciant Dieu.
A l'heure où la nuit sombre enveloppe la terre,
Souvent j'erre au hasard dans le bois solitaire,
Et lorsque j'aperçois, au bout de mon sentier
Le paisible châlet et son joyeux foyer,
Je sens que je suis seul sur la terre étrangère,
Et je m'en vais rêvant au foyer de mon père.

Décembre 1839.

LES DERNIERS VERS DE WALLIN,

Aachevêque d'Upsal.

Pauvre front fatigué, repose en paix, repose;
Que tes derniers pensers d'espérance et d'amour
S'en aillent maintenant vers l'éternel séjour,
Où le soleil d'en haut éclaire toute chose.
Repose en paix, repose.

Pauvres bras fatigués, croisez-vous sur mon sein;
Croisez-vous pour prier à cette heure suprême.
Déjà ma faible voix meurt sur ma bouche blême;
La force m'abandonne, et je touche à ma fin.
Croisez-vous sur mon sein.

Pauvre âme fatiguée, il a fallu combattre;
Mais l'heure de la paix à présent va venir.
A tout ce qui t'aima donne encore un soupir,
Et puis, repose après ta lutte opiniâtre:
Il a fallu combattre.

A L'ETOILE POLAIRE.

Sur les mers je t'ai vue un jour que le soleil
Avait fui de nos yeux et trompé notre attente;
Tu parus vers le soir à l'horizon vermeil,
Et ta clarté guida notre barque flottante.

Dans le Nord je t'ai vue au milieu des hivers,
Surgir pendant la nuit après une tempête;
Tes rayons scintillaient au haut des sapins verts,
Le voyageur vers eux levait joyeux la tête.

Salut à toi, salut, astre fidèle et pur!
Ta lumière ressemble à ces amitiés saintes
Qui se cachent parfois en nos heures d'azur,
Et reviennent à nous en entendant nos plaintes.

Ta lumière ressemble à l'œil providentiel
Qui, sans être aperçu, veille sur notre route,
Et quand nous nous courbons sous un destin cruel,
Jette un rayon céleste au sein de notre doute.

Oh! viens! viens de nouveau, tandis que je poursuis
Mon chemin isolé vers un horizon sombre,
Laisse-moi te revoir dans le calme des nuits,
Laisse-moi contempler ton doux flambeau dans l'ombre.

Hélas! il est des cœurs fermés à l'avenir
Qui de bonne heure ont vu fuir leur soleil rapide,
Qui, trompés dans leur but, froissés dans leur désir,
Vacillent au hasard sans boussole et sans guide.

Pour eux, l'illusion avec ses ailes d'or,
L'amour et le printemps, tout est couvert d'un voile;
Après leur triste épreuve, heureux s'ils ont encor
Dans leur vie un espoir, dans leur ciel une étoile.

Helsinborg, décembre 1837.

EPITRE.

A Ant. de Latour.

Tandis que vous allez, le long des Tuileries,
Suivre aux jours de loisirs vos douces rêveries,
Et dans un songe heureux d'harmonie ou d'amour
Cadencer avec art les vers qu'à mon retour
Je serai si joyeux de vous entendre lire,
Moi, dont le cœur malade incessamment soupire
Pour les lointains pays et les climats du Nord,
J'ai quitté hier matin la ville d'Helsingborg,
Et m'en vais à Stockholm, dans une humble voiture
Bâtie à coup de hache, et très-lourde et très-dure,
Avec un équipage assez mal harnaché.
Le voyage se fait du reste à bon marché;
Et le temps est superbe et la route fort belle.
Sur le givre perlé le soleil étincelle.
L'alouette des prés se balance dans l'air,
Et gazouille gaîment ses adieux à l'hiver.
Tantôt sur mon chemin, je regarde et j'admire
Le lac aux frais contours où le ciel bleu se mire,
Tantôt une forêt aux longs et verts rameaux,
Et la pierre runique et les anciens tombeaux
Des jarl aventureux, des héros scandinaves
Qui mouraient noblement dans le combat des braves.
Tout à coup on descend au milieu du vallon,
On remonte, et l'on voit briller à l'horizon
La mer, la grande mer dont l'aspect seul éveille
Tant de vastes pensers dans le cœur qui sommeille.
Puis voici les jardins, les maisons du hameau,

Exposés au soleil sur les flancs du coteau.
Voici le presbytère avec sa maison blanche,
Où tous les paysans s'assemblent le dimanche.
Le *Gastgifwaregard*, ou, si vous aimez mieux,
L'hôtel des voyageurs, n'est pas très-somptueux,
Et nul Chevet jamais n'a pris soin de sa table;
Mais il est propre, chaud et vraiment confortable.
Un plancher nettoyé, lavé chaque matin,
Parsemé de gazon, de branches de sapin;
Des rideaux blancs cloués au bord de la fenêtre,
Un vieux fauteuil en cuir, un canapé peut-être,
Une histoire de Suède, une Bible, un psautier,
Et le long des parois quelque cadre grossier
Où, dans une auréole, emblème de la gloire,
On voit Napoléon conduit par la victoire,
Charles-Jean, Charles XII et Gustave le Grand,
De ce rustique hôtel voilà l'ameublement.
Le dîner qu'on y trouve, il est vrai, cher Antoine,
Est bien maigre et chétif: du pain d'orge et d'avoine,
Un beefsteak desséché, quelquefois du poisson
Que mépriserait fort notre voisin Pinson;
Mais auprès du foyer, où le bouleau pétille,
Ce dîner est servi par une jeune fille
A la taille élégante, aux longs et blonds cheveux,
Et l'on cause avec elle en regardant ses yeux,
Et l'on boit du lait pur, et c'est toute une idylle.
Je pars ainsi, je vais, ami, de ville en ville,
Contemplant avec joie et ces longues forêts,
Et ces champs, et ces lacs, si calmes et si frais;
Puis gravissant à pied la montagne riante,
Puis lisant en voiture un livre qui m'enchante,
L'histoire des Wasa, pleine de grands récits.
Un professeur de Lund, à mes côtés assis,
Me dit de temps en temps l'héroïque légende
De la Scandinavie et de la vieille Islande,

Les monuments des lieux par lesquels nous passons,
Et les contes du peuple et ses vieilles chansons.
Le jour s'écoule vite, et quand la nuit épaisse
Enveloppe le ciel et sur les champs s'abaisse,
Quand on n'aperçoit plus que l'ombre du sapin
Comme un géant muet debout sur le chemin,
Ou le léger bouleau que la brise balance,
Pensif je me recueille et j'invoque en silence
Mes meilleurs souvenirs. Je revois à la fois
Mes amis de Paris et mes chers Francs-Comtois,
Ma paisible retraite et ma famille aimée,
Que mes départs, hélas! ont souvent alarmée;
Et vous dont la raison indulgente m'instruit,
Dont l'amitié partout me soutient et me suit,
Je vous revois, ami, le long de mon voyage,
Et je demande au ciel d'écarter tout nuage
De ceux qui me sont chers, de me rendre au retour
Mon repos studieux et mes trésors d'amour.

Mai 1842.

AU SPITZBERG.

A mon ami J. FOBLANT.

Depuis que la nature et ses grandes images
Éveillèrent en moi les désirs de voyages,
Que dédaignant la paix du nid de mon vallon,
J'ai, comme un pauvre oiseau lassé de sa bruyère,
Erré de par le monde, en cherchant la lumière
D'un autre ciel moins pur et d'un autre horizon.

J'ai vu depuis ce temps d'étranges paysages,
Terre aride, rocs nus, sombres et froids rivages,
J'ai vu les flots brumeux des grandes mers du Nord,
Les montagnes de Suède et celles de Norvége,
Les forêts de sapins sous leur manteau de neige,
Les plaines sans verdure et les côtes sans port.

J'ai vu la Laponie et ses tentes nomades,
Les fleuves de Finlande où grondent les cascades,
L'Islande et ses volcans, sa lave, son Geyser,
Mais jamais sur ma route et jamais dans mes rêves
Rien ne m'est apparu de si grand que tes grèves,
Et rien de si terrible, ô terre du Spitzberg!

Salut à vous, salut, vastes plateaux de glace,
Obélisques de roc entassés dans l'espace,
Sol inculte où tout porte une empreinte de deuil,
Rives où l'on ne voit que l'oiseau de l'orage,
Où le pauvre pêcheur n'a marqué son passage
Qu'en creusant une fosse, en clouant un cercueil.

Salut, ô profondeur de l'Océan polaire,
Abîme désolant aux heures de colère,
Miroir d'azur sans tache aux heures de repos!
Salut, écueils battus par les vagues d'écume,
Plaines, rochers, ravins enveloppés de brume,
Masse obscure et confuse, image du chaos!

Sur les pics de granit, au bruit de la rafale,
Aux rayons incertains d'un soleil froid et pâle,
J'aime à m'en aller seul, j'aime à voir les glaciers
Avec leurs pics aigus, leurs voûtes solennelles,
Les tombes du vallon, les neiges éternelles,
Et les flots de la mer étendus à mes pieds.

L'œuvre humaine en ces lieux n'a point laissé de trace,
Dieu seul les a marqués d'un sceau que rien n'efface,
Du sceau de sa puissance et de sa majesté.
Au sein de ce désert, à l'aspect de cette onde,
L'âme, loin des vains bruits, des vains pensers du monde,
S'élance dans le temps et dans l'immensité.

Août 1839.

LA TOMBE

DU PÊCHEUR AU SPITZBERG.

Sur le plateau désert enfermé par cette onde,
Où la brume s'étend comme un voile de deuil,
Mon âme a palpité d'une pitié profonde,
Pauvre pêcheur du Nord, en voyant ton cercueil.

Le marchand t'avait dit : — Va sur la mer lointaine,
Explore les écueils et poursuis tour à tour
Le phoque monstrueux, le morse et la baleine,
Puis viens. Je te promets de l'or à ton retour. —

Et toi, pour enrichir ton enfant et ta femme,
Tu partis, tu quittas ton rivage natal,
Et chassé par le vent et battu par la lame,
Ton navire atteignit l'Océan glacial.

Là peut-être un matin, en tressaillant de joie,
Tu vis trembler au loin de longs bancs de poissons;
Ils voguaient à fleur d'eau, facile et riche proie ;
Et gaîment à l'assaut tu lançais tes harpons.

Mais un nuage noir enveloppa l'espace,
Tout soleil s'éteignit; le pilote alarmé
Criait : — Il faut partir! — Déjà les blocs de glace
Flottaient et se fermaient; le golfe était fermé,

Et l'on dut rester là, sur la lande sauvage,
Sans abri, sans espoir, pendant les mois d'hiver,

Interrogeant sans fin, sous le glas de l'orage,
L'incertain crépuscule au fond d'un ciel de fer.

Un jour tu t'endormis, l'œil terne, le front pâle,
En adressant aux tiens un triste et dernier vœu,
En murmurant le nom de ta rive natale,
Et Flessingue si douce, et ta prière à Dieu.

Un pêcheur t'enterra sur la plage déserte ;
Et pour que les ours blancs ne pussent arracher
Tes membres au linceul, ta tombe fut couverte
Des sables, des débris ramassés du rocher.

Repose en paix au sein durci qui te protège,
Après ton long voyage et tes jours agités ;
Mieux vaut peut-être hélas! dormir sous cette neige
Que sous un marbre blanc, au seuil de nos cités.

Si, comme je le crois, si la mort n'est qu'un songe,
Ton âme, en s'éveillant sur ce sol étranger,
N'aura pas vu du moins le douloureux mensonge
De nos larmes d'un jour, de notre deuil léger.

Le flot qui se balance au vent de la tempête
Gémit l'hymne éternel à ton cercueil glacé ;
Et l'étranger qui passe ici, penchant la tête,
Verse des pleurs sur toi, pauvre être délaissé.

ADIEU A LA RECHERCHE.

—

C'en est fait. Dans deux jours, ô ma belle corvette,
Tu ne reviendras plus charmer notre regard;
A peine dans le port, déjà je te regrette,
Et je n'ose entrevoir l'heure de ton départ.

Souvent en m'en allant sur ton aile légère
Je condamnais les flots, j'accusais ta lenteur;
Souvent j'aurais voulu m'en retourner à terre,
A présent je me dis que c'était une erreur.

Car je t'aime à présent comme on aime une femme
Dont on craint quelquefois l'esprit capricieux,
Mais dont on ne saurait, même quand on la blâme,
Éloigner son esprit, ni détacher ses yeux.

C'est toi qui m'emportas sur les lointains rivages,
Sur les laves d'Islande et les glaces du Nord,
C'est à toi que je dois mes longs et chers voyages,
Avec leur vague espoir et leur noble transport.

Je quittais avec toi notre pays de France,
Je te livrais mon sort, mes regrets, mon amour,
Les vœux de l'amitié nous suivaient dans l'absence,
Et des cris d'allégresse accueillaient ton retour.

C'était beau de te voir courir sur l'onde amère,
De voir ta large voile au vent se déployer,
Et lorsque j'étais las de la rive étrangère,
Je rentrais dans ton sein comme dans mon foyer.

A présent c'en est fait. Car voici venir l'heure,
L'heure trop prompte, hélas! qui doit nous séparer,
Adieu donc, adieu donc, ô ma chère demeure,
O ma maison flottante où je voudrais rentrer.

Adieu les doux instants passés dans la retraite,
Les rêves qu'on poursuit en silence à l'écart,
Et les longs entretiens du soir sur la dunette,
Et les joyeux refrains autour du banc de quart.

Adieu l'émotion d'espoir, de peur, de doute,
Qui tour à tour surprend maîtres et matelots,
Le bonheur de revoir mettre le cap en route,
Et la corde du lok qui vole sur les flots.

Adieu vous tous qu'ici ce dernier jour rasssemble,
Vous dont l'affection pour moi fut un besoin;
Quand nous ne pourrons plus nous retrouver ensemble,
Oh! quelquefois encore pensez à moi de loin.

Passagers d'un instant sur la vague incertaine,
Bientôt nous allons tous errer dans d'autres lieux;
Quelque soit le pays où le sort vous entraîne,
Emportez avec vous mes regrets et mes vœux.

Qu'une même pensée à notre cœur réponde!
Qu'un même souvenir à jamais nous soit cher!
Et puissions-nous, amis, dans l'orage du monde
Ne regretter jamais l'orage de la mer!

Hammerfest, 24 août 1839.

DÉPART.

Voici venir enfin le moment du départ :
Le noir coursier bondit sous la main qui l'entraîne ;
Le guide a revêtu sa lourde peau de renne,
Et le désert lapon sourit à mon regard.

En avant, en avant, ô mon cheval fidèle,
La solitude est grande et la montagne est belle.

D'ici je reconnais le roide et long sentier
Qui serpente à travers la bruyère sauvage,
Les roches de granit où flotte le nuage,
La neige des ravins et les pics du glacier.

En avant, en avant, ô mon cheval fidèle,
La solitude est grande et la montagne est belle.

Nous irons au sommet de ce large plateau
Voir tomber à nos pieds les flots de la cascade,
Dormir au bruit du vent sous la tente nomade,
Ou rêver à loisir près du feu du bouleau.

En avant, en avant, ô mon cheval fidèle,
La solitude est grande et la montagne est belle.

Je reverrai toujours assez tôt la cité,
Et le monde menteur où ma folle jeunesse
Au hasard s'en alla chercher dans son ivresse
Un bonheùr apparent qui m'a bientôt quitté.

En avant, en avant, ô mon cheval fidèle,
La solitude est grande et la montagne est belle.

De mes rêves déçus, je ne regrette rien,
Rien excepté l'amour, qui fut un doux mensonge,
Et dont souvent encor, lorsque mon cœur y songe,
Je voudrais renouer le fragile lien.

En avant, en avant, ô mon cheval fidèle,
La solitude est grande et la montagne est belle.

Celle qui d'un seul mot m'avait rendu si fier,
Celle dont j'adorais et le nom et l'image,
Déjà d'un autre amour a recherché l'hommage,
Et ne se souvient plus de ses serments d'hier.

En avant, en avant, ô mon cheval fidèle,
La solitude est grande et la montagne est belle.

Comme le cerf blessé par la main du chasseur,
Emportons à l'écart notre souffrance amère,
A l'écart, rejetons toute vaine chimère,
Etouffons dans l'oubli toute vaine douleur.

En avant, en avant, ô mon cheval fidèle,
La solitude est grande et la montagne est belle.

La plante qui guérit les blessures du cœur
N'éclot pas au milieu de la foule légère ;
C'est dans l'isolement, dans l'ombre et le mystère
Qu'elle ouvre sa corolle et répand sa saveur.

En avant, en avant, ô mon cheval fidèle,
La solitude est grande et la montagne est belle.

Septembre 1839.

CONSOLATION.

Dans nos chalets, l'hiver, souvent le vieux conteur
M'a redit les périls, l'effroi du voyageur
Qu'un feu follet séduit, qu'une blonde sirène
Avec son chant magique au bord de l'onde entraîne,
Qui malgré lui toujours sortant de son chemin,
Contre un songe trompeur, s'irrite et lutte en vain,
Jusqu'à ce qu'un vœu pur, une ardente prière,
Lui fasse retrouver son abri tutélaire.

Comme ce voyageur, loin de mon doux foyer
J'ai vu le feu follet briller sur mon sentier.
La sirène a chanté dans mes jours de silence,
Une bouche riante a trompé ma croyance,
Un œil bleu m'a charmé par un regard menteur,
Un faux amour, hélas! a passé par mon cœur.
Dans mon secret ennui, dans ma terreur étrange,
J'invoquais avec foi le secours d'un bon ange.

L'ange de poésie au front pur et serein
M'a regardé souffrir et m'a tendu la main.
A présent je revis. L'égide de l'étude
Protège mon repos, garde ma solitude.
Vers les nobles pensers, je reprends mon essor,
Je songe à l'avenir, et dans sa coupe d'or,
La muse en souriant distille le dictame
Qui soulage et guérit les blessures de l'âme.

LAPONIE.

A mon ami Ant. de Latour.

Un long plateau désert que des montagnes sombres
Bordent de tous côtés avec de grandes ombres ;
Là le lac, soulevé par le vent orageux ;
Ici les pics de neige, ou le marais fangeux ;
Partout l'aridité, le sommeil, le silence.
Nul rameau vert, au loin, dans l'air ne se balance,
Nul nénuphar léger ne flotte au bord de l'eau.
Hors la mousse de renne et le chétif bouleau,
Ce sol, où nous venons de poser notre tente,
Ne porte jamais rien, point d'arbre et point de plante.
Nul cri joyeux d'oiseau ne résonne à l'écart,
Et nul bourgeon de fleur ne sourit au regard ;
Même pendant l'été, le soleil jette à peine
Un rayon fugitif sur cette vaste plaine ;
La terre humide aspire un peu de feu dans l'air
Et retombe bientôt sous le poids de l'hiver.
Cependant, le Lapon, errant dans la contrée,
Regarde avec bonheur cette terre éplorée,
Et selon ses besoins, et selon la saison,
Il gravit la montagne, ou descend au vallon.
Le soir, près du foyer, il boit son lait de renne,
Et dort paisiblement sous sa tente de laine.

A Mme LA BARONNE E. PECHL...

Voilà que le bateau, sur le grand Belt m'entraîne;
Je regarde en arrière et cherche avec amour
Votre île de Zélande et sa riante plaine
Dont la brume déjà me voile le contour.

Près de moi, le marchand que l'intérêt ramène
A son comptoir chéri, le marchand de Hambourg,
Pesant entre ses mains le fruit de la semaine,
Compte à chaque ducat l'emploi de chaque jour.

O terre scandinave, heureux champs, frais ombrages,
Beau pays que j'aspire à visiter encor,
Lorsque j'ai parcouru tes villes, tes rivages,

Oh! non, ce n'était pas pour amasser de l'or;
Mais j'emporte en mon cœur tant de douces images,
Tant de bons souvenirs, et c'est là mon trésor!

39.

CHAMPLATREUX.

A M. le comte Molé.

De loin on l'aperçoit dans son parc solitaire,
Ce séjour où l'histoire inscrit tant de beaux noms;
On aime à voir ses bois pleins d'ombre et de mystère,
Ses guirlandes de fleurs, ses larges horizons.

L'honneur des anciens temps a là son sanctuaire,
Les arts et le savoir habitent ces salons,
Et dans ces longs sentiers règne un silence austère.
Oh! qu'il en reste peu de ces grandes maisons!

Et lorsque dans ce temps où tout se décolore',
Où tout vacille et tombe, on en trouve une encore
Dont l'éclat primitif ne s'est pas effacé,

Il est doux d'y venir, à l'heure de l'orage,
Respirer en silence, et reprendre courage
Par la forte saveur des leçons du passé.

Septembre 1841.

FRAGMENT.

Traduit de Tegner.

O kærlek, jords och himmels under.

—

Miracle de la terre, ô merveille profonde,
Amour, astre de joie, amour, souffle divin,
Brise rafraichissante au désert de ce monde,
Espérance des dieux, charme du sort humain.

Cœur vital, cœur ardent au sein de la nature,
Dans l'océan, le flot cherche le flot vermeil,
Et les étoiles d'or dans l'atmosphère pure,
Tournent avec amour autour de leur soleil.

L'amour est pour le cœur qui regarde en arrière
Une clarté pâlie, un souvenir lointain
D'un temps de bonheur pur et d'un temps de lumière
Que notre humanité connut à son matin.

Alors elle habitait sous un ciel sans nuage,
Elle était innocente, et forte, et belle à voir,
Dansant, chantant avec le charme du jeune âge
Et dans les bras de Dieu s'endormant chaque soir.

Alors tous ses accents étaient une prière,
Et les anges du ciel la nommaient tous leur sœur.
Hélas! elle est tombée, elle a sur cette terre
Perdu sa chasteté, son repos, sa candeur.

Mais quand l'amour paraît, elle lève la tête,
Et rêve, et se souvient du bonheur d'autrefois,

Les doux chants du printemps et les vers du poëte
Lui parlent de l'amour, lui rappellent sa voix.

Et son âme s'ébranle à cette voix légère,
Comme aux accents chéris du ranz national,
Le pauvre Suisse errant sur la terrre étrangère,
S'émeut, palpite, et songe à son pays natal.

A ....

O tui posliédniaia lioubof.
Tui i blajenstvo i beṣnadejno
TIOUTCHEF.

La dernière fleur de ma vie,
Eclose au terme des beaux jours,
Vous l'avez eue, ô mon amie,
Vous deviez la garder toujours.

Vous l'avez eue. Elle est flétrie,
Elle est morte dans votre main;
La dernière fleur de ma vie
Ne peut avoir de lendemain.

Dans mon âme autrefois ravie,
Dans mon cœur facile à charmer
Il n'est plus rien pour ranimer
La dernière fleur de ma vie.

Séve éteinte, espoir épuisé,
Longue attente à jamais finie!
Pourquoi donc avez-vous brisé
La dernière fleur de ma vie?

Que Dieu vous garde votre part
Dans les dons de sa main bénie!
Moi, je vais pleurer à l'écart
La dernière fleur de ma vie?

A . . . .

C'en est donc fait, mon pauvre cœur,
De tes heures de confiance,
De tous les rêves de bonheur
Qui charmèrent ton espérance.

Que n'as-tu pas souvent tenté
Sous l'aiguillon qui te déchire,
Pour te reprendre à la gaîté,
Pour croire encore et pour sourire?

Liens chéris, sainte amitié,
Plaisirs du monde et solitude,
Œuvres de bien et de pitié,
Et les voyages et l'étude.

Puis un amour, oh! quel amour!
Le plus fervent, le plus sincère,
Le plus beau qui, par un beau jour,
Fleurit jamais sur cette terre.

Que de doux transports tu lui dois,
Que de charmes et de tendresse!
Quel orgueil de suivre ses lois,
De vouloir les suivre sans cesse!

Hélas! celle à qui tu livras
Ton ardeur et ta destinée,
Qui finit tes rudes combats,
N'a pu t'aimer toute une année,

Toute une année avec la foi,
L'élan et l'abandon fidèle
Que tu sentais toujours en toi,
Que tu voulais toujours en elle.

Mais sois juste, oh! mon pauvre cœur,
Dis que c'est toi, toi seul sans doute,
Qui n'as pas su garder la fleur
Que Dieu fit naître sur ta route.

Ou c'est le ciel qui ne veut pas
Que le bonheur, par sa durée,
Enchaîne aux songes d'ici-bas
L'esprit humain, l'âme enivrée.

Souffre donc, sans le laisser voir,
Pleure, pleure sans injustice,
Pleure sur ton dernier espoir,
Et sur ton dernier sacrifice.

Retire-toi sous ton linceul,
Au sein discret de la nature.
Laisse en silence dans ton deuil
Saigner le sang de ta blessure.

ÉLÉGIE.

Traduite de Botwitsch.

—

Temps d'azur de la vie, oh ! temps d'heureux mensonges,
Te voilà pour jamais d'un nuage couvert ;
Je suis seul à présent, tout seul avec mes songes,
Comme un arbre oublié dans l'aride désert.

Avec quel fol espoir et quelle ardente ivresse
Je m'en allais jadis vers le vague horizon
En ces jours de prestige où la fraîche jeunesse
Jetait autour de moi son magique rayon.

Le prestige m'a fui. La jeunesse est passée,
Le destin en riant a trompé mes désirs,
Et l'amour s'est éteint, et la foi s'est brisée,
Je recueille en pleurant mes pâles souvenirs.

———

SUR MER.

Après les jours de pluie, après les jours d'orage,
Un matin, quand on voit surgir sous le nuage
Un rayon de soleil, une bande d'azur,
Quand le flot de la mer redevient calme et pur,
Le matelot lassé joyeusement s'éveille,
Et soudain, oubliant les travaux de la veille,
Monte sur le gaillard, regarde à l'horizon,
Et fredonne en riant sa légère chanson.

Pour ceux qui de bonne heure, en poursuivant leur route,
Ont passé par le deuil, l'illusion, le doute,
Vous êtes ce rayon, signe d'un meilleur jour,
Et ce bandeau d'azur, ô charme de l'amour !
Quel que soit le regret, ou l'erreur qui l'afflige,
L'âme se prend bien vite à votre doux prestige.
Et dans son vaste essor, dans sa crédule ardeur,
Refait en un instant ses rêves de bonheur.

EN FINLANDE.

A Madame Aurore D. . . .

—

I.

Oh ! oui, je reviendrai sur vos riantes plages,
Où l'amitié, l'étude, ont, en si peu de jours,
Jeté dans mon esprit tant de bonnes images
Et tant de souvenirs qui me suivront toujours.

Je reviendrai revoir votre ville si belle,
Avec ses frais jardins, son large Sveaborg,
Et sa mer, où, courbé sur la forte Kantèle,
Le dieu des vers pleurait en disant ses runor.

Nous irons contempler vos cascades chéries,
Vos lacs, miroir du ciel, vos grands bois de sapins
Qui, dans leur vert rempart, entourent les prairies
Et couronnent l'azur des horizons lointains.

Nous irons visiter dans votre Karélie
Ce peuple qui maintient les mœurs de ses aïeux,
Et chante encor ces chants pleins de mélancolie
Que Lœnnroth réunit avec un soin pieux.

Puis votre noble Abo, votre dôme gothique,
Radelma qu'illustra la beauté, le savoir,
Amine où l'on retrouve un beau nom historique,
Lemmsœholm dont l'aspect sourit à notre espoir.

Et surtout nous irons, nous irons voir encore
Standsvik que l'on parcourt le soir d'un pas rêveur,
Traeskhanda qn'embellit le rayon de l'aurore,
Mailand qui chasse au loin les noirs chagrins du cœur.

Ah ! lorsque le poëte, errant dans son voyage,
Recueille quelques fleurs au chaste et doux éclat,
Il ne les livre point au souffle de l'orage,
Il ne les brise point sous un autre climat.

Sur son chemin souvent une voix le rappelle
Aux jours qu'il a bénis, aux lieux qui l'ont charmé ;
Il revient les chercher confiant et fidèle.
Heureux de les aimer et de se croire aimé.

II.

Llega, benigna noche, io te aguardo.
A. Martin.

Sur la mer et la grève et la verte bruyère
Un soleil d'or répand son réseau de lumière ;
La vague mollement glisse sous le bateau ;
Pas un nuage au ciel, pas une ombre sur l'onde ;
Le golfe au loin sourit dans sa coupe profonde.
Oh ! que le soir est beau !

Tantôt on aperçoit une île solitaire
Où l'on voudrait aller vivre dans le mystère ;
Tantôt l'humble châlet voilé par le bouleau
Où le fermier bénit le dieu qui le protége
Dans les jours de printemps et dans les jours de neige.
Oh ! que le soir est beau !

Le pêcheur a lié sa nacelle au rivage,
La mésange en chantant s'endort sous le feuillage,
La mouette se berce et s'assoupit sur l'eau ;
Tout repose et se tait, et dans ce grand silence
Tout parle au cœur d'amour, de joie et d'espérance.
Oh ! que le soir est beau !

Juin 1842.

CHANT POPULAIRE RUSSE.

La trompette a sonné, voici l'heure fatale :
Sous le drapeau guerrier, sous le regard de Dieu,
Au-delà de Moscou, la ville impériale,
L'armée est assemblée ; on va lui dire adieu.

Que voyez-vous tomber au loin ? est-ce la pluie?
Est-ce un nuage noir que se montre là-bas?
Oh ! non, ce sont les pleurs d'adieu que l'on essuie,
C'est la troupe du tzar qui s'avance à grands pas.

Les voilà qui s'en vont sur la terre étrangère ;
Ils saluent en pleurant et passent tour à tour ;
L'un embrause sa sœur, l'autre sa pauvre mère,
L'autre la jeune fille ivre de son amour.

Mais là, tout seul, l'œil sec, dans sa pensée amère,
L'un d'eux reste à l'écart sans pousser un soupir.
Hélas ! car celui-là n'a plus ni sœur ni mère,
Qu'importe où l'orphelin doit s'en aller mourir ?

EN RUSSIE.

A mon ami Cuvillier Fleury.

I.

De tous côtés, la plaine immense et monotone,
Quelques bois de sapins et quelques flaques d'eau;
Le ciel est déjà sombre et gris, comme en automne,
Et le vent froid pénètre à travers mon manteau.

Mais notre char léger vole en rase campagne,
Et notre postillon sonne, chemin faisant,
Les airs que j'entendais jadis en Allemagne,
Les mêmes airs d'adieu qui troublent le passant.

De loin en loin surgit, ainsi qu'une auréole,
Le clocher de l'église avec sa haute croix,
Son globe étincelant et sa verte coupole,
Que le moujik salue en se signant trois fois.

Nous passons le Volga chanté par maint poëte,
Et nous voici dans Tver, dont j'admire l'aspect;
C'est aujourd'hui, dit-on, la veille d'une fête
Que le Russe pieux célèbre avec respect.

Sous le chaume du serf, dans les riches familles,
La lampe est allumée auprès d'un saint tableau,
Et le long des maisons, des chœurs de jeunes filles
Dansent en répétant les chansons du hameau.

Demain nous arrivons dans la ville fatale
Où s'accomplit pour nous un des arrêts de Dieu,
Au pied de ce Kremlin où l'aigle impériale,
Triste et fière flotta sur une mer de feu.

Et je m'en vais pensif vers ce champ de bataille,
Songeant à tous nos jours de triomphe et de mort,
A nos frères vainqueurs du fer, de la mitraille,
Et vaincus sur ce sol par les glaces du nord.

II.

Auprès de Valatschok il est un lac limpide
Coupé par des îlots, voilé par le sapin,
Doux et riant à voir, avec sa grève humide,
Sa surface argentée et son aspect serein.

La jeune fille y vient laver son front de neige,
Et le pêcheur gaîment parcourt ses flots d'azur :
On dirait un des lacs de Suède ou de Norvége,
Etoiles de la terre et miroirs d'un ciel pur.

Sur la rive, un oiseau voltige et saute et chante,
Et cet oiseau m'a dit : Viens ici, voyageur,
Viens, le long des contours de cette eau qui serpente,
Respirer sous ces bois le calme et la fraîcheur.

Entre avec le cœur franc, la parole loyale.
Dans le village obscur et la riche cité,
Partout tu trouveras une voix cordiale,
Et le pain et le sel de l'hospitalité.

Puis, quand tu t'en iras, oh ! porte dans ton âme,
Porte comme un parfum de ce pays lointain,
Le souvenir d'un mot, d'un sourire de femme,
Le nom chéri de ceux qui t'ont tendu la main.

Les hommes seuls entre eux ont posé ces barrières
Qui s'effacent déjà, qui tomberont un jour ;
Car du Nord au Midi tous les hommes sont frères,
La nature partout chante son chant d'amour.

Août 1842.

ADIEU

A mes amis du Nord.

Voici venir octobre et le vent froid d'hiver ;
Déjà le ciel d'azur se couvre de nuages ,
Et les oiseaux du Sud nés sous les myrtes verts
Commencent à partir pour leur lointain voyage.

Étranger, je ressemble à ces hôtes d'un jour ;
Bientôt je quitterai les riantes demeures
Où les pensers d'étude, où les songes d'amour
Ont rempli tous mes vœux, charmé toutes mes heures.

Bientôt je quitterai ces beaux lacs, ces beaux bois ,
Les lieux où m'accueillit un auguste sourire,
Ceux où de l'amitié j'ai reconnu la voix ,
Et ceux où la science au doux parler m'attire.

Souvenez-vous de moi, vous tous que je chéris,
Vous qui m'avez reçu dans ces lieux comme un frère ;
Vos noms sont dans mon cœur à tout jamais inscrits,
Je les emporterai sur la terre étrangère.

Souvent pendant l'hiver, tout seul rêveur le soir,
Je me rappellerai cette heureuse retraite ,
Je vivrai près de vous, je croirai vous revoir,
Dans vos heures de chant, dans vos heures de fête.

Bientôt je serai loin ; bientôt pour revenir,
J'aurais à traverser votre Océan immense :
Mais qu'importe à celui qui veut se souvenir,
Oh ! qu'importe le temps, qu'importe la distance ?

Et pourtant je te quitte, hélas! avec douleur,
Pâle terre du Nord dont j'ai compris le charme ;
Je te donne en partant le vrai tribut du cœur,
Je te donne un soupir, je te donne une larme.

1842.

LA HARPE BRISÉE.

Den brustne Harpe.

Traduit d'Oehlenschlæger.

O toi dont les cordes plaintives
Ont souvent, au sein des forêts,
Répété mes douleurs craintives,
Mes espérances, mes regrets,

Ma harpe! ta voix est muette
Et tes chants bien-aimés sont morts;
Chaque jour mon âme inquiète
En vain rappelle tes accords.

La nuit est froide et le ciel sombre;
Le doux rayon qui m'avait lui,
Qui jadis m'éclairait dans l'ombre,
Avec tes accents s'est enfui.

Toute joie est pour moi tarie,
Et mon cœur longtemps oppressé,
Bientôt, ô ma harpe chérie,
Ainsi que toi sera brisé.

Copenhague, 1837.

SONNET.

A madame Th. Grét....

Non, je n'oserais pas recommencer pour vous
Les mauvais vers que j'ai jetés sur mainte grève,
Au bord des noirs sapins et des mers en courroux,
Dans l'ennui des regrets, dans quelque sombre rêve.

Il faut à vos regards le rayon le plus doux,
A votre frais salon les fleurs pleines de sève,
A vos jours respectés par le destin jaloux
L'espoir qui charme l'âme, et la foi qui l'élève.

Quand je vous vois le soir près de votre foyer,
Noble et riante épouse, heureuse jeune mère,
Je ne puis exprimer par mon sonnet vulgaire

Les pensers que je sens en mon cœur s'éveiller,
Peindre votre avenir, toucher à votre image,
Et pour vous mon silence est un nouvel hommage.

A Ant. de LATOUR.

Oui, nous allons souvent dans notre folle ivresse
Chercher avec ardeur sur des mers en courroux,
Sur des chemins semés de doute et de tristesse,
Le bonheur que le ciel avait mis près de nous.

Vallons où s'écoula notre fraîche jeunesse,
Forêts où nous faisions tant de rêves si doux,
Foyer de la famille, asile de tendresse,
Lieux adorés, pourquoi, pourquoi fuir loin de vous?

C'est là qu'il faut rentrer après les jours d'attente,
De travaux décevants, de fortune inconstante,
Après les vains amours et les vaines douleurs.

Quel que soit le tissu des regrets de notre âme,
Une sœur en saura bien démêler la trame,
Et l'amour d'un mère efface bien des pleurs.

CHANSON.

La légère hirondelle
Qui va vers le ravin,
L'effleure d'un coup d'aile
Et disparaît soudain ;
Où va-t-elle ? où va-t-elle ?

L'onde qui fuit si belle
Aux rayons du soleil,
Et de loin étincelle
Comme un lac de vermeil,
Où va-t-elle ? où va-t-elle ?

Oh ! puisse l'hirondelle
Et l'onde s'en aller
Vers celle que j'appelle,
La voir et lui parler
De mon amour pour elle !

MIGNON.

Traduit de Gœthe.

Connais-tu la contrée où les citrons fleurissent,
Où croît l'oranger d'or, sous un feuillage obscur?
Là souffle un vent léger, le vent d'un ciel d'azur;
Là, près des myrtes verts, les beaux lauriers grandissent;
La connais-tu? Dis-moi, mon bien-aimé, dis-moi,
C'est là que je voudrais m'en aller avec toi.

Connais-tu la maison avec sa colonnade?
La chambre est bien parée et le salon brillant,
Et les marbres sculptés semblent, en me voyant,
Dire : Que t'a-t-on fait, ô pauvre enfant malade?
La connais-tu? dis-moi, mon protecteur, dis-moi,
C'est là que je voudrais m'en aller avec toi.

Connais-tu la montagne où flotte le nuage?
Le mulet y poursuit un chemin nébuleux,
Le dragon y repose au fond d'un antre affreux,
Le torrent y bondit avec le roc sauvage;
La connais-tu? dis-moi, mon père, oh! dis-le moi,
C'est là que je voudrais m'en aller avec toi.

L'ENFANT MOURANT.

Traduit d'Andersen.

—

Ma mère, je suis las et le jour va finir;
Sur ton sein, quelque instant, laisse-moi m'endormir.
Mais cache-moi tes pleurs, cache-moi tes alarmes,
Tristes sont tes soupirs, brûlantes sont tes larmes.
J'ai froid. Autour de nous, regarde : tout est noir;
Mais lorsque je m'endors, c'est un bonheur de voir
L'ange au front lumineux qui devant moi se lève,
Et les rayons dorés qui passent dans mon rêve.

N'entends-tu pas des chants, des chants harmonieux,
Tels qu'un jour nous devons en écouter aux cieux?
L'ange est à mes côtés, il m'écoute, il m'attire,
Je l'entends qui me parle et je le vois sourire;
Je vois de tous côtés d'admirables couleurs ;
C'est l'ange aux ailes d'or qui me jette des fleurs.
Dans ce monde, ma mère, aurai-je aussi des ailes?
Ou bien faut-il mourir pour les avoir si belles?

Pourquoi me presses-tu tristement dans tes bras?
Pourquoi ces longs soupirs que je ne comprends pas?
Pourquoi ces pleurs ardents sur ta joue enflammée?
Oh! tu seras toujours, ma mère, bien aimée.
Mais je t'en prie encor, ne pleure pas ainsi;
Si je te vois souffrir, hélas! je souffre aussi.
J'ai mal, et la douleur assoupit ma paupière.
Adieu, l'ange m'embrasse, adieu, ma pauvre mère.

———

A L'ÉGLISE DE DOUBS.

Église charmante où ma mère
Me porta jadis avec foi,
Saint vénéré que sa prière
Invoqua si souvent pour moi :

Devant vous ma tête s'incline !
Ce n'est plus, ce n'est plus l'enfant
Qui vers vos autels s'achemine
Le cœur paisible et confiant.

C'est l'homme éprouvé par la vie,
L'homme qui bien souvent, hélas !
A senti son âme asservie
Aux vains désirs, aux durs combats ;

Le pauvre être qui sur sa route
A connu les jours de douleur,
La déception et le doute,
Enfant du mal, venin rongeur.

Mais le langage d'une mère
Grâce au ciel n'est jamais perdu ;
Aux jours décisifs il éclaire
L'esprit tremblant, le cœur ému.

Je respire un air salutaire,
En arrêtant mes pas ici ;
J'aime, je crois encor, j'espère :
Dieu de compassion, merci.

Vous ramenez sur le rivage
Ma barque flottant loin du port,
Et du sein du sombre nuage,
Votre main s'étend sur mon sort.

Anges bénis de la famille,
Conservez-moi votre soutien,
Et protégez la jeune fille
Dont le destin s'unit au mien.

Sol paternel, pays que j'aime,
Dans vos vallons recevez-nous;
Vous qui sonniez pour mon baptême,
Sonnez, ô cloches, pour l'époux.

20 Avril 1843.

---

* * *

—

Oh! bords fleuris du Rhin, oh! plaines de l'Alsace,
Frais côteaux parsemés de riantes forêts,
Vous l'avez vue aussi celle dont rien n'efface
L'image dans mon deuil, l'amour dans mes regrets.

N'avez-vous point aimé tant de charme et de grâce?
Vallons dont nous cherchions les ombrages discrets,
N'avez-vous point gardé sur vos sentiers sa trace?
Ne vous souvient-il plus de nos tendres secrets?

Hélas! non, nulle ardeur, nulle douleur humaine
Ne trouble la nature en sa beauté sereine
Nul sanglot ne l'émeut dans son paisible accord.

L'homme seul à la fin d'un printemps éphémère
Porte au front le cachet de sa souffrance amère
Et sent vibrer en lui l'aiguillon de la mort.

LES ÉTOILES.

Traduit de Tegner.

Stiernorna blinka.
Ner pa min odsliga stig.

Sur mon chemin désert, les étoiles fidèles
Projettent leurs rayons et sourient à mes yeux.
Comme l'oiseau des champs, ah! que n'ai-je des ailes,
Pour m'en aller là-haut dans ce monde joyeux!

Sur le nuage d'or qu'on voit passer dans l'ombre,
Un ange m'apparaît avec sa harpe en main,
Il se penche en riant sur notre terre sombre,
Son visage est si beau! Son regard est divin.

Silence! Le voilà qui prend sa harpe et chante,
Et son doux chant se mêle au murmure du vent,
Oh! je te reconnais, musique ravissante,
Mon âme t'écouta bien des fois en rêvant.

Oui, je me le rappelle, un jour j'ai vu cet ange,
Sur ces astres un jour, ses frères m'ont parlé.
Maintenant je suis seul, une tristesse étrange
Me poursuit dans ce monde où je vis isolé.

Les chants aëriens, les étoiles brillantes
Éveillent dans mon cœur un ardent souvenir.
Dans vos pieux concerts, dans vos sphères riantes,
Anges du ciel, bientôt laissez-moi revenir.

JÉRUSALEM.

Salve suelo sacrosanto
Del hombre infeliz abrigo
De su redencion testigo.
J.-J. PESADO.

Me voilà donc au but de mon pélerinage.
Mon vœu s'est accompli. Soyez béni, mon Dieu!
Vous m'avez protégé pendant mon long voyage,
Et je touche avec joie au parvis du saint lieu.

Sur ce sol où l'on sent qu'il est si doux de croire,
La croyance dans l'âme et la Bible à la main,
J'ai suivi pas à pas notre divine histoire
Des cimes du Thabor aux rives du Jourdain.

Mon front s'est humblement courbé sur cette terre
Où tout parle si haut des lois de l'Éternel,
Où le Christ accomplit son sublime mystère,
Où nul effort ne peut ébranler son autel.

Triste, bien triste, hélas! est cette Palestine
Avec tous ses tombeaux épars sur son chemin,
Ses villages déserts, ses cités en ruines,
Et le Turc, noir vautour qui lui ronge le sein.

Sur le seuil de la grotte où ta voix de prophète,
Éloquent Jérémie, en parlant aux Hébreux,
Annonçait les fléaux amassés sur leur tête.
J'entends, j'entends vibrer tes accents douloureux.

Les fléaux sont tombés sur ces villes rebelles
Qui n'obéissaient plus aux décrets du Seigneur,
L'exil a dispersé leurs tribus infidèles,
Et Sion a mangé son pain dans sa frayeur.

Mais quelque soit ton deuil et ta douleur profonde,
Royaume de David, berceau du Rédempteur,
Rien de si grand que toi, rien de si doux au monde
N'attire les regards et ne saisit le cœur.

Les anges sont venus dans ces pauvres villages
Adorer une vierge, encenser un tombeau,
Et Bethléem a vu l'étoile des rois Mages,
L'étoile du salut briller sur son coteau.

Dans ces vallons de sable et dans ces champs de pierre.
Sur les bords desséchés du torrent de Cédron,
Jésus-Christ s'en allait répandant la lumière,
Enseignant, propageant sa céleste leçon.

Là, sous les oliviers, dans sa tristesse amère,
Goutte à goutte il a bu son calice de fiel
Et le long de ces murs, il portait au Calvaire
Sa croix, dernier lien de la terre et du ciel.

Oh! mes yeux, contemplez ces augustes spectacles.
Oh! mon âme, adorez les traces du Sauveur,
Murs de Jérusalem, gardez-moi vos oracles,
Source de Siloë, garde-moi ta saveur.

Que l'ardent sentiment de ces saintes merveilles
Pénètre ma pensée et me suive en tout lieu !
Qu'il soit dans mon repos et qu'il soit dans mes veilles!
Avec la foi du cœur, avec l'espoir en Dieu !

Novembre 1845.

EN AMÉRIQUE.

A . . . .

Ami, j'ai voulu voir, j'ai vu les lieux lointains,
Qui longtemps ont séduit mes vagabonds instincts,
J'ai dans le nouveau monde en ma course nomade
Passé par les déserts aux larges horizons,
Par les riches cités, par les fleuves profonds,
Rêvé près des grands lacs et des grandes cascades.

Du golfe Saint-Laurent au Rio de la Plata,
Des remparts de Québec à la morne Pampa
J'ai suivi le contour des flancs de l'Amérique,
Sous les bois de sapins et de chênes altiers,
Sous les panaches verts des cimes de palmiers,
Sous le ciel froid du nord et les feux des tropiques.

Ici, l'humble bateau du pêcheur canadien,
Ou le canot d'écorce, arrondi par l'indien,
Là, le hardi wagon qui bondit et s'élance
De la forêt sauvage à travers les llanos,
Le doux char havanais, le cheval des gauchos
M'ont tour à tour porté de distance en distance.

Que d'imposants tableaux au sein de ces cités!
Sur ces lacs, sur ces mers, dans ces immensités,
Que de types humains, de races différentes,
Au comptoir du marchand, aux fermes du vallon,
Dans la case du nègre et l'enclos du colon,
Sous les ranchos en chaume et la toile des tentes!

Espagnols et français d'un âge glorieux,
Indiens rôdant autour du sol de leurs aïeux,
Noirs d'Afrique achetés sur leurs plages cruelles,
Honnêtes alsaciens, anglais spéculateurs,
Pauvres bons allemands, ouvriers, laboureurs,
Fils de la vieille Europe aux étroites mamelles.

Etrange est cet aspect, splendides sont ces lieux
Où les américains ardents, industrieux
Portent de tous côtés leur fructueuse audace,
Abattant les forêts, défrichant le terrain,
Domptant le cours des eaux et lançant à grand train
Leurs bateaux à vapeur, leurs railways dans l'espace.

Oui, l'on se plaît à voir la fière humanité
Créer cet autre empire à son activité,
Mais cet empire, ami, ce n'est pas notre France,
La France, cher pays, le plus beau, le meilleur,
Que l'on ne quitte point sans y laisser son cœur
Avec ses souvenirs, avec ses espérances.

Reste, reste au foyer où fleurit ton bonheur,
Où les dieux t'ont donné dans leur rare faveur
Les biens de la fortune et les trésors de l'âme,
Le domaine natal qui sourit aux regards,
L'intelligent travail, l'amour des vers, des arts
Et la vie à passer près d'une noble femme.

Oh! reste et plains celui qu'un inquiet besoin,
La soif de l'inconnu portent toujours plus loin.
Qui sait combien de fois sur la terre fleurie
Dont il avait rêvé d'avance la splendeur,
Assis au bord des flots, solitaire, rêveur,
Il murmure en pleurant le nom de sa patrie.

ÉLÉGIE.

Traduite de Joukowski.

Minoutnaïa kraça polei.

Débile beauté du vallon,
Fleur sans appui, fleur solitaire,
Le souffle froid de l'aquilon
A flétri ton lustre éphémère.

Tel est aussi notre destin.
Ta feuille tombe au vent d'automne,
L'ombre voile notre matin,
Et le bonheur nous abandonne.

Chaque jour amoindrit en nous
Un des trésors de l'existence,
Un rêve qui nous était doux,
Un vœu d'amour, une croyance.

Qui pourrait dire à tout moment
Où l'âme au deuil est asservie,
Ce qui s'en va plus promptement
Ou de la fleur ou de la vie?

SOUVENIR.

Traduit de Lermontoff.

Niet, ne tebia ruilko ia lioubliou.

Non, je ne t'aime pas, comme tu veux le croire,
Non, ta fraîche beauté ne m'a point ébloui,
Ce qui m'attache à toi, ce n'est que la mémoire
D'une autre passion, d'un temps évanoui.

Souvent, quand près de toi, je m'assieds en silence,
Que mes regards ardents sont fixés sur les tiens,
Non, ce n'est pas à toi qu'en ce moment je pense.
Avec mon propre cœur, triste je m'entretiens,

De celle qui charma les jours que je regrette,
Je cherche dans tes traits ses doux traits tant aimés,
Dans ta voix les accents de cette voix muette,
Et dans tes yeux ces yeux à tout jamais fermés.

ACTIONS DE GRACES.

Traduit de Lermontoff.

—

Je te rends grâces, ô Seigneur,
Du tableau varié d'un monde plein de charmes,
Du feu des passions et du vide du cœur,
Du poison des baisers, de l'âcreté des larmes,

De la haine qui tue et de l'amour qui ment,
De mes rêves trompeurs perdus dans les espaces,
De tout enfin, mon Dieu. Puissé-je seulement
Ne pas longtemps te rendre grâces!

———

ALL ALL ARE GONE.

Imité de Ch. Lamb.

J'ai compté des amis, des compagnons d'enfance,
Aux jours où nous avons la joie et l'espérance.

Ils sont loin, ils sont loin de mes yeux attendris
Les bons vieux visages chéris.

Avec mes compagnons j'ai pris part à ces fêtes
Qui charment la jeunesse et qui troublent les têtes.

Ils sont loin, ils sont loin de mes yeux attendris
Les bons vieux visages chéris.

J'avais mis tous mes vœux en une femme aimée
Et pour moi sa maison est désormais fermée.

Ils sont loin, ils sont loin de mes yeux attendris
Les bons vieux visages chéris.

Un ami me gardait une foi sans égale ;
Ingrat ! j'ai déserté cette âme si loyale !

Ils sont loin, ils sont loin de mes yeux attendris
Les bons vieux visages chéris.

Par deux cœurs, d'or le ciel bénissait ma demeure,
Par mon père et ma mère. A présent, je les pleure.

Ils sont loin, ils sont loin de mes yeux attendris
Les bons vieux visages chéris.

Par la main de la mort, par l'oubli, par l'absence,
Il s'est fait sur mes pas un morne et froid silence.

Ils sont loin, ils sont loin de mes yeux attendris
Les bons vieux visages chéris.

Aux lieux où j'ai vécu, je passe comme une ombre,
Et le monde me semble un vaste désert sombre.

Ils sont loin, ils sont loin de mes yeux attendris
Les bons vieux visages chéris.

FIN DES POÉSIES.

TABLE DES MATIÈRES.

POÉSIES.

FIN DE LA TABLE.



A LA MÊME LIBRAIRIE :

Nouvelles Annales des Voyages et des Sciences géographiques, sixième série rédigée par M. *Malte-Brun*, sécrétaire-adjoint de la Société de géographie, avec la collaboration de plusieurs savants et membres de l'Institut.

Il paraît un cahier chaque mois; les 12 cahiers réunis forment 4 forts vol. in-8, ornés de planches ou cartes quand les sujets l'exigent.

Cette nouvelle série comprend, dans chaque cahier,

1° Une ou plusieurs relations inédites et des mémoires originaux;

2° Une revue mensuelle, par M. *Malte-Brun*, présentant le tableau critique de tout le mouvement géographique du mois précédent, publications, découvertes, voyages, etc.;

3° Le compte rendu des travaux de toutes les sociétés savantes de l'Europe, en ce qui se rapporte aux sciences géographiques;

4° L'analyse et des extraits ou des traductions partielles d'un ou de plusieurs ouvrages récents, français ou étrangers;

5° Un choix nombreux et varié d'articles divers, de notices, etc., parmi les plus piquants et les plus remarquables publiés par les recueils et par les journaux français, ou par les revues étrangères;

6° Une bibliographie très-complète de toutes les publications géographiques du mois.

Pour Paris.	30 fr.
Pour les départements.	36 fr.
Pour l'étranger	42 fr.

Nota. On ne peut pas souscrire pour moins d'une année, qui doit toujours commencer avec le mois de janvier.

Les **Nouvelles Annales des Voyages**, fondées en 1808 par M. *Malte-Brun*, alors qu'il n'existait en France ni société ni journal spécial de géographie, ont continué à paraître sans interruption jusqu'à ce jour. Chaque année forme 4 volumes, et un ouvrage complet qui représente fidèlement le mouvement des nouvelles et des explorations géographiques de l'année.

Des cartes spéciales, exécutées avec le plus grand soin, tiennent toujours le lecteur au courant des changements et des découvertes les plus récentes.

Paris. — Typographie de Gaittet et Cie, rue Gît-le-Cœur, 7.